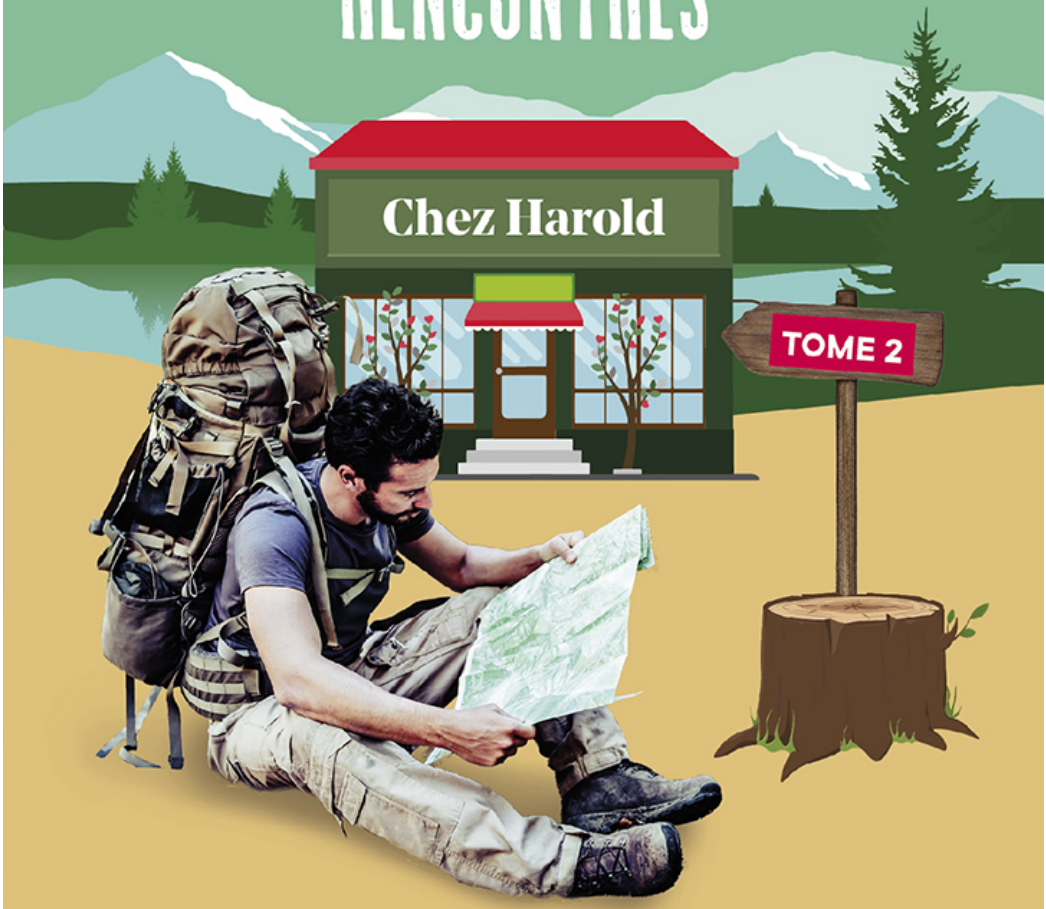
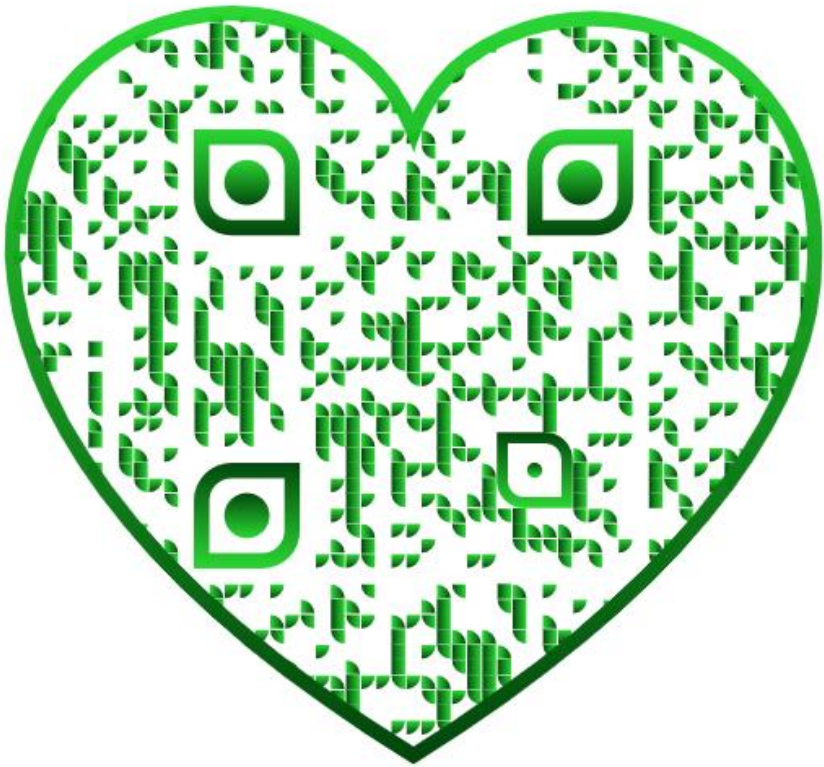
Jenny Richard

LA VALLÉE DES BELLES RENCONTRES



FEEL So GOOD



Jenny Richard

LA VALLÉE DES BELLES RENCONTRES

FEEL So GOOD

LA VALLÉE DES BELLES RENCONTRES

Tome 2 :

Chez Harold

Jenny Richard

FEEL So GOOD

www.feelsogood-editions.com

Prologue

La délicieuse ville de Château-sur-foin prospérait toujours aux confins de la vallée de Torallefort. Tel un solitaire serti de basses montagnes, elle resplendissait chaque matin, frappée par le soleil levant dans son écrin de bois. Le Toral jaillissait en une magnifique cascade de l'une de ces griffes, la Tor, et déchirait la ville en contrebas, sans faire cas de l'agitation qui y régnait. Les années coulaient dans le lit du fleuve qui ne désemplissait pas de caractère.

Le Toral laissait échapper quelques cours d'eau dans sa progression comme une couleuvre qui sème ses petits, hâtée par l'immensité de la plaine. Le fleuve et ses défluents serpentaient dans la vallée telle une fracture à la surface d'une gemme. Pareille à la forme d'une plume, cette imperfection n'amputait en rien l'éclat de Château-sur-foin. Elle accentuait plutôt son chatoiement par la réflexion des traits de lumière au petit matin.

Cette vision ébréchée de la ville inspirait beaucoup d'artistes. Des peintres et des dessinateurs, notamment. On retrouvait leurs esquisses sur des cartes postales vendues sur des présentoirs tournants, sous les auvents des bureaux de presse et des boutiques de souvenirs. Les touristes s'emparaient avidement de ces représentations d'un paysage idyllique de la taille d'un mouchoir de poche, écrivaient quelque témoignage d'un merveilleux séjour passé dans la vallée, y apposaient un timbre généreusement léché et les confiaient aux commerçants qui se faisaient un devoir de les poster.

Le fleuve, comme le relief, avait sa part de responsabilité dans l'essor du tourisme de la ville. Un restaurateur, et batelier à ses heures perdues, avait trouvé le bon filon en achetant et retapant une péniche. Il y avait installé tout un système pour naviguer à l'énergie solaire. Avec la réverbération, l'eau agissait comme un grand réflecteur et donnait tort à tous les baigneurs qui se croyaient protégés des coups de soleil.

L'homme et son épouse avaient alors ouvert un restaurant à bord et proposaient à leurs clients de déguster leurs mets tout en descendant le fleuve. Une croisière de près de deux heures les invitait à prendre l'apéritif aux abords du cœur historique de la ville, et tandis qu'ils dégustaient le menu du jour à quelques kilomètres en aval, le capitaine opérait son virement de bord pour ramener les passagers prendre le dessert vers le point de départ. Le café était généralement servi quand l'équipage amarrait le navire. Son affaire fonctionnait aux frais du soleil, et elle fonctionnait même très bien. Depuis, deux autres restaurants-péniches avaient ouvert.

L'accession à son deuxième mandat avait encouragé William Beauregard à poursuivre ses efforts pour faire de la région un haut-lieu touristique. Il s'évertuait également à faire coïncider le développement économique de la ville avec des pratiques préservatrices de la nature. Le tourisme vert était depuis sur toutes les lèvres. Le maire triomphait des initiatives prises par ses concitoyens pour faire de Château-sur-foin un exemple à suivre dans la vallée de Torallefort, et plus loin encore.

L'environnement étant étroitement lié aux hommes, les actions menées en faveur de l'un avaient impacté le comportement des autres. Le système judiciaire avait été repensé pour encourager les condamnations utiles à la société. On constatait depuis une baisse du taux de récidive, car les criminels purgeaient leurs peines les pieds dans l'herbe, à nettoyer la ville qui les accueillait. Ils voyaient en cette occupation et cette considération une échappatoire à leur situation jusqu'alors sans issue, et recevaient toute la reconnaissance dont ils manquaient. Le juge Sullivan était un homme sage et bon. Il voyait au-delà de l'épaisseur des casiers judiciaires, et bien que ces derniers étaient parfois longs comme le bras, il agitait le sien et on lui obéissait. La maison d'arrêt de Château-sur-foin se désengorgeait de potentiels inexploités, tandis que les bas-côtés et les jardins publics fleurissaient de gilets réfléchissants.

Si Château-sur-foin se tirait la couverture de la justice, la ville de Haut-Lavoir, de l'autre côté du pont, demeurait imbattable sur le plan médical. Leur service hospitalier asseyait son autorité, et Château-sur-foin ne cherchait pas à rivaliser.

Avec le maillage dense de médecins implantés sur son territoire et les différents établissements de soin, la petite ville n'avait pas à rougir de leur contribution, mais il était tacitement convenu que les patients allaient se faire soigner à l'est, pendant que les criminels se présentaient au tribunal à l'ouest.

Château-sur-foin comptait à présent huit-mille-trois-cent-quatre-vingt-quatorze habitants et en compterait huit-mille-trois-cent-quatre-vint-treize au début de l'été, comme le craindrait d'ici quelques semaines, la neurochirurgienne de garde en indiquant l'électroencéphalogramme plat dans le dossier de sa patiente tombée de cheval.

Les castelés-fenumoisins et les castelés-fenumoisines avaient dépassé le tricentenaire de la ville d'un an et huit mois, bien que beaucoup s'accordaient à dire que les souvenirs des festivités étaient aussi frais dans leur esprit que si elles étaient advenues la veille.

À l'image du Toral, fier et majestueux, la population de Château-sur-foin était le témoin impuissant de ses ramifications. Comme le fleuve qui venait à se scinder en deux, il arrivait parfois aux habitants de se séparer, et

s’il était facile pour certains de continuer à avancer dans les plaines, pour d’autres, la rupture laissait des sillons profonds dans les herbes hautes et grasses de leur existence.

Chapitre 1 :
Le ressort et la chaussure

Le soleil s'était levé depuis un moment déjà, mais ses rayons dardaient chastement à travers les pins. Simon se tenait debout dans la cuisine, appuyé contre le plan de travail. Il regardait par la fenêtre l'aube poindre sur la cour. Les éclats de lumière scintillaient sur le parebrise embué de son vieux pick-up.

Simon observait sans ciller les gouttes de rosée perler sur la carrosserie cuivrée. Il détaillait affectueusement son véhicule et pensait que le voir ainsi stationner à l'aube, sur fond de cèdres, les vitres et le capot irisés de reflets, le rendait digne d'une publicité en double page sur papier glacé. À s'y méprendre, le pick-up paraissait neuf. Et pourtant…

Quand Simon eut le permis de conduire, il se mit en tête de retaper la camionnette de son père. Il avait appris tout seul, s'aidant des quelques conseils de son frère et des souvenirs qu'il avait de leur père en train de réparer des voitures. Il avait mis du temps, mais à présent, il conduisait avec fierté ce pick-up plus vieux que lui, accoudé sur le rebord de la fenêtre baissée.

Le ressort du grille-pain se détendit subitement et Simon revint à ce pour quoi il se tenait là. Il retira des deux fentes les morceaux de pain qu'il ajouta à la pile de tartines sur la table à manger. Il prit place devant son café et beurra une tranche qui avait déjà refroidi. Il ouvrit sans effort le pot de confiture de framboises et rompit la surface lisse d'un coup de cuillère. Simon se resservit pour recouvrir allègrement la deuxième et la troisième tartine. Il lécha la cuillère et jugea inconsciemment d'un hochement de tête et d'un lèchement de lèvres qu'elle était très bonne.

L'odeur du café emplissait la pièce. Le café était frais, la cafetière, très chaude. Ce doux fumet rivalisait presque avec l'odeur d'essence de térébenthine encore présente dans l'air après quelques jours de son application sur les boiseries du chalet.

Simon avait toujours vécu dans les bois. D'abord avec ses parents et son frère, puis seulement entre hommes quand leur mère fut partie, et enfin, simplement avec son frère quand leur père fut demandé ailleurs. En autant de temps, le chalet n'avait pas beaucoup changé. Les rideaux étaient, semble-t-il, d'époque. Le canapé avait peut-être été remplacé une ou deux fois et les appareils électriques, eux, se voyaient échangés par des nouveaux, trop fréquemment à leur goût.

L'appentis du côté nord de la maison attendait depuis le début du printemps d'être débarrassé d'une machine à laver au tambour capricieux. Daniel, le frère aîné de Simon, lui rappelait de temps à autre de la charger dans la camionnette et de l'apporter à la déchetterie à sa prochaine sortie en ville.

En buvant son café, Simon se dit qu'aujourd'hui, il le ferait. Tandis qu'il regardait amoureusement une des tartines grillées, il entendit Daniel se lever.

— Pourquoi tu m'as laissé dormir ? Je vais être en retard.

Simon quitta douloureusement l'assiette des yeux et consulta l'horloge qui indiquait à peine sept heures.

— Tu sais bien que non.

— Tu viens avec moi aujourd'hui ? fit Daniel en boutonnant sa chemise épaisse à carreaux.

— Vais pas pouvoir, fit-il en avalant sa tartine. Je dois faire une ronde dans le nord. On nous a signalé des rôdeurs près des mines. Je vais te laisser y aller sans moi, sur l'éboulement.

Simon regardait tout aussi amoureusement sa victime suivante.

— C'est aujourd'hui leur rentrée ? lui demanda-t-il, sitôt après l'avoir engloutie.

Daniel acquiesça tandis qu'il enfilait ses chaussures de travail. Puis il remplit sa gourde au robinet en regardant par la fenêtre de la cuisine. Il y vit un vieux tromblon et s'étonna qu'il marchât encore.

— Tu veux des tartines ? proposa Simon. Elles sont grillées.

Daniel hocha la tête de gauche à droite.

— Je mangerai plus tard. En bas.

Simon se satisfit de sa réponse. Il ne laisserait pas s'éventer les dernières. Il redéplia l'emballage de la motte de beurre et, d'un coup de couteau, en subtilisa une quantité qui s'enroula dans un magnifique copeau autour de la lame de son couteau. S'il avait voulu le faire exprès, il n'aurait pas mieux fait. Cela lui rappela par ailleurs qu'il lui restait des spatules à sculpter.

Après avoir étalé le beurre sur le pain chaud, il rouvrit le pot de confiture et répéta le geste effectué quelques instants plus tôt, y compris l'étape du léchage de la cuillère, qui, d'ailleurs, lui fit le même effet.

— Tu pourras emmener la machine à laver ? s'enquit Daniel en posant sa tasse vide dans l'évier.

Simon, la cuillère encore en bouche, fit oui de la tête.

— Dis à Olga que la confiture est bonne ! eut-il le temps de dire à Daniel en voyant son frère passer la porte et ajuster les bretelles de son sac à dos.

Daniel remonta le col de son blouson matelassé sans manches et enfonça son bonnet sur ses oreilles. Les matins étaient encore frais pour un début de mois de mai. Il contourna la machine à laver qu'il poussa légèrement dans l'allée pour gêner et contraindre Simon à l'emmener.

Il saisit la poignée de son chariot à roulettes, le tira et disparut derrière les pins. Il s'en allait d'un pas sûr rejoindre la quincaillerie à l'orée de la forêt, à plus ou moins un kilomètre du chalet.

Le vieil Harold, qui n'était pas aussi vieux que le laissait entendre ce surnom saugrenu, tenait de son père, Harold premier du nom, une quincaillerie que l'on avait déjà coutume d'appeler Chez Harold. En même temps que le prénom et la boutique, Harold deuxième du nom, avait hérité du titre : il était devenu le nouveau vieux bien que son âge – une petite cinquantaine – lui laissait encore de la marge.

Toujours est-il que c'était Harold et sa femme Olga qui tenaient le fort, le dernier point d'ancrage avant d'investir les bois. La quincaillerie avait bien évolué depuis la mort du père. Harold avait diversifié ses articles pour garder sa clientèle et s'était laissé convaincre de soutenir le tourisme par la vente de matériel de randonnée. Il avait néanmoins refusé d'ajouter des cartes mémoire, des batteries externes et des câbles de raccordement à son catalogue, pourtant très demandés par les photographes. Les sacs à dos avec réservoir d'eau incorporé pour boire en marchant étaient le maximum qu'il pouvait faire.

Olga entretenait, dans le petit enclos attenant au magasin, une pépinière où elle s'occupait tendrement de jeunes arbres en attendant de leur trouver un foyer définitif. Tant qu'elle ne mettait pas de terre sur le sol de la quincaillerie, Harold la laissait faire.

Harold vit par la petite fenêtre jouxtant les toiles de tente et tapis de sol, arriver Daniel, une main tirant son chariot, l'autre enfouie dans la poche de son manteau.

Daniel était imposant physiquement ; il était grand, et sans doute déjà moins qu'il avait été et certainement pas autant que son frère ne le sera encore au même âge, et très costaud. Tout impressionnant qu'il était, sa carrure ne l'empêchait pas d'être calme et agréable. Il était seulement intimidant pour ceux qui s'arrêtaient à sa silhouette d'ours.

— Salut, fit-il en entrant.

— Salut. Café ?

Harold prit le grognement de Daniel pour un oui. Il sortit de sous le comptoir deux tasses et les emplit grâce à une cafetière dissimulée de la vue des clients.

— Olga a fait un gâteau, ça te dit ?

Daniel émit un grognement dont l'enthousiasme était sans équivoque. Harold disparut dans l'arrière-boutique et revint avec une part emballée dans un linge blanc passé. Il la lui présenta et Daniel n'attendit pas de savoir ce qu'il contenait pour la manger. La bouche pleine, il tint en l'air le morceau restant et l'agita comme en témoignage de sa qualité, les sourcils levés, l'air entendu.

— Il est bon, hein ? Il m'en reste une autre part, si tu veux l'emmener. Je crois qu'Olga sent quand tu vas passer, s'amusa Harold.

Daniel refusa poliment, mais espéra qu'Harold lui la lui proposerait de nouveau à son retour, en fin de matinée.

— Et tu peux me mettre un kilo de pointes à têtes plates ?

— Autre chose ? Tant que j'y suis.

Daniel réfléchit.

— Mets-moi cent mètres de fil de fer. Du 1,5, si tu as.

Harold disparut dans les rayons et revint les bras chargés.

— J'ai deux bobines de cinquante. Mais du 1,3. Ça ira ?

— Oui. Mets ça sur le compte.

Harold tapa de son index droit sur les touches de la caisse enregistreuse et, après un bruit reconnaissable de vieille machine, sortit de celle-ci un ticket de caisse.

— Ton reçu. Je crois qu'ils sont arrivés, fit Harold en levant les yeux sur la vitrine, derrière Daniel. Ce sont des nouveaux ?

Daniel se retourna et les observa. Toutes égarées que semblaient être ces personnes, c'était bien lui qu'elles attendaient.

Daniel reprit le chariot laissé devant Chez Harold, y rangea ses articles et vint à la rencontre des quatre personnes. Naturellement, ces dernières se rapprochèrent de lui, comme s'il n'y avait aucune chance qu'elles attendissent quelqu'un d'autre.

Daniel attrapa un calepin dans son sac à dos posé à ses pieds. Enfin, il s'adressa aux paires d'yeux qui semblaient attendre leur sentence inévitable.

— Bonjour, Daniel Porteur, garde forestier, se présenta-t-il comme un dépendant aux narcotiques anonymes. On m'a chargé de vous faire effectuer vos travaux d'intérêt général. Je ne veux pas savoir ce que vous avez fait ni pourquoi vous êtes là. J'ai ici une liste avec vos noms et le nombre d'heures que vous avez à faire. On m'a donné un emploi du temps. Vous n'avez pas toujours les mêmes horaires et pas non plus le même volume à faire, mais apparemment on va passer l'été ensemble, constata Daniel en levant les yeux de sa feuille.

Personne ne bronchait.

— Je vais faire l'appel. Quand je dirai votre nom, vous viendrez signer la feuille et prendre votre matériel. Lily, commença-t-il sans plus de cérémonie.

Une jeune fille s'avança en traînant des pieds. Daniel se demanda ce que ça allait être quand elle porterait les chaussures de randonnée. Il lui tendit le calepin et le stylo accroché à une ficelle. Tandis qu'elle cherchait la case dans laquelle apposer sa signature, il se pencha et prit un paquet avec le prénom « Lily » inscrit dessus.

— Je vous donne à chacun une paire de chaussures, un gilet réfléchissant, une paire de gants et une pince télescopique. Prenez-en soin, vous me rendrez votre équipement à chaque fin de séance.

Lily s'en empara en expirant lourdement. Avec son emballage, chichement réalisé, ce paquet ne faisait que sublimer le caractère lamentable de sa condition.

Noor succéda à Lily. Elle était aussi fluette, plus petite et vraisemblablement du même âge, quinze ou seize ans tout au plus.

— Merci, monsieur Porteur, répondit-elle dans un murmure.

Étienne s'avança avec un air renfrogné quand Daniel l'appela. C'était un homme mince, d'une bonne trentaine d'années, les cheveux noirs indisciplinés, le visage marqué par la fatigue et les vêtements froissés. Il s'empara de son trousseau avec une froideur désincarnée, en silence.

Enfin, Hubert, un homme âgé d'une soixantaine d'années, qu'on qualifiait de grisonnant tant au niveau des cheveux que de la barbe depuis bien longtemps, accueillit les présents de Daniel avec un grand sourire.

— Merci, Daniel ! L'orange me va très bien.

Daniel ne releva pas. Ce vieil homme semblait trop joyeux pour être honnête.

— Je vous demanderai d'observer trois règles : vous avez le droit de discuter, mais interdiction de vous arrêter pour le faire. Nous ferons des

pauses. Si vous avez besoin de vous arrêter, vous me le dites. Interdiction de jeter quoi que ce soit dans la nature. Vous êtes justement là pour contribuer à sa préservation. Et enfin, interdiction de manquer de respect à moi ou aux autres. Je ne tolérerai aucun écart de conduite. Le juge Sullivan m'a donné carte blanche : si vous ne restez pas dans les clous, j'ai le droit d'allonger votre peine, bluffa-t-il. On s'est bien compris ?

Les quatre condamnés hochèrent mollement la tête.

— Bien. Aujourd'hui, on va se rendre sur le lieu d'un accident qui est survenu ce weekend. Un homme a été pris dans un éboulement de terrain. Il a été secouru, mais ses affaires sont restées sur place. Notre mission va être de les récupérer, expliqua Daniel pendant que chacun enfilait sa paire de chaussures.

Ils placèrent les leurs dans le chariot ainsi que leurs effets personnels.

— Mais j'ai besoin de mon téléphone ! objecta Lily.

— Non. Tu n'en as pas besoin. Harold veillera sur le chariot.

La voix ferme de Daniel persuada Lily de ne pas répondre bien que sa mâchoire serrée ne demandait qu'à s'ouvrir.

Daniel mit en lieu sûr leurs affaires et prit le chemin opposé à la quincaillerie. Les quatre paires de pieds bottés trottinaient derrière lui. Hubert jouait avec la pince télescopique et testait la fermeté de la saisie sur les feuilles de pissenlit. Quand il en arracha une, il se sentit comme un gosse ayant fait une bêtise ; il secoua la pince de laquelle tomba la feuille et rattrapa ses compagnons plus loin, sans rien dire.

— Nous y sommes.

Le petit groupe des condamnés et leur guide constatèrent bien assez tôt le terrain accidenté.

Le versant de la montagne était abrupt. La pente enherbée s'était effondrée par endroit et l'amas de terre, de pierres et de végétations avait glissé jusqu'à la route en contrebas.

Sur la pente raide résistaient éparses quelques plantes couchées qui tentaient vaillamment de se redresser. Un arbuste tenait bon. Il avait perdu ses feuilles, mais son maigre tronc, encore souple, pointait vers le ciel. À sa base, une petite quantité de terre était retenue contre la pierre. À son échelle, il avait limité l'éboulement et se montrait à présent fier, comme un enfant qui aide ses parents à décharger les courses en portant dans ses petites mains le paquet de bonbons.

L'amas de terre avait été grossièrement poussé dans le fossé. Les

pompiers avaient rapidement dégagé la voie pour réhabiliter la circulation, même si le trafic était loin d'être dense de ce côté de la ville. Preuve en est, personne avant Simon n'avait signalé l'incident.

Les condamnés s'approchèrent à tâtons, comme s'ils craignaient qu'un nouveau glissement ne les ensevelisse.

— Avancez, il n'y a pas de danger. Les pompiers ont sécurisé le périmètre.

— Il s'est passé quoi ? demanda Lily.

— Il semblerait que le randonneur marchait là-haut, fit Daniel en pointant du doigt un chemin qui leur était invisible. Et il a dû tomber ou marcher trop près du bord. Il a beaucoup plu ces derniers jours et le sol n'a pas tenu. Il a dû se dérober sous ses pieds et l'emmener avec lui.

Personne ne commenta mais les yeux écarquillés parlèrent d'eux-mêmes.

— C'est mon frère qui l'a trouvé, hier matin, ici, indiqua Daniel en désignant la route.

Daniel se retourna vers ses compagnons. Ils le regardaient, attendant d'autres détails, comme des élèves profitant de l'égarement de leur professeur pour grappiller quelques minutes de cours à ne rien faire.

— Ramassons tout ce qui n'a rien à faire là. Mettez-les là-dedans, fit-il en détachant un sac-poubelle de cent litres de son rouleau. On fera le tri au retour. Et plus vite on aura commencé…

— Plus vite on aura fini ? Vous allez nous libérer plus tôt ? s'enquit Lily.

— Non. Je vous garde jusqu'à midi. Mais si on n'a pas fini, on reviendra demain. Or, d'autres missions vous attendent.

Lily rechigna à la tâche. En dépit des gants qu'elle avait aux mains, il lui semblait très déplaisant de mêler ses doigts manucurés à la terre.

Noor fut la première à trouver quelque chose.

— J'ai sa gourde ! s'exclama-t-elle en l'agitant en l'air.

Tandis que Daniel l'encourageait à poursuivre, Lily ne put se retenir :

— Il faut toujours que tu te vantes.

Noor perdit son sourire et, avec une mine triste, retourna à ses fouilles.

Hubert et Étienne trouvèrent rapidement d'autres effets personnels

du randonneur. Une boîte hermétique vide, une paire de lunettes de soleil et une chaussure vinrent compléter le tableau.

— Je vois la deuxième, elle est en bas ! fit Hubert.

— Restez ici, prévint Daniel. On ira la chercher après.

— Elle est retenue par le buisson, je pense qu'on peut l'atteindre si...

— Attendez.

Daniel s'avança vers le rebord. Il constata qu'en effet, la chaussure serait plus facile à atteindre par au-dessus que par en dessous.

— Noor peut y aller, elle sait faire, proposa Lily avec un sourire forcé.

Daniel regarda successivement les deux jeunes filles et ignora la remarque de Lily.

— Hubert, vous êtes le plus grand ici. Allongez-vous par terre et avec la pince, vous devriez…

Hubert n'avait pas attendu. Il s'était couché sur le ventre, le plus près possible du bord, le haut du corps s'avançant dans le vide et étirait son bras. Il agitait sa main pourvue de la pince et tentait comme il pouvait de saisir la chaussure. Plus facilement qu'avec les machines à pince dans les salles d'arcade pour lesquelles les joueurs déboursaient tout leur budget loisir, Hubert remonta l'objet de sa convoitise en glissant les griffes dans les lacets.

— Je l'ai ! fit-il tout heureux de son trésor.

Étienne et Daniel l'aidèrent à se relever et ce dernier le soulagea de sa prise.

— Bien joué.

Ils firent un dernier tour des environs et ne trouvèrent plus rien.

— Bon. C'est difficile de savoir si l'on a tout récupéré ; mon frère fera le point avec le type quand il ira le voir. D'ici là, on peut rentrer.

Daniel reprit la route avec ses protégés, comme une cane avec ses canetons. L'intrépide Hubert le dépassa quand il vit un emballage scintiller dans le fossé. Daniel l'entendit rouspéter de ne pas l'avoir vu à l'aller.

Noor marchait, la pince à la main, prête à bondir sur le prochain détritus.

— Vous vous connaissez, avec Lily ? demanda sans détour Daniel.

— Oui, monsieur Porteur. C'est ma meilleure amie.

Chapitre 2 :
Le pont et le portefeuille

Quand Simon passa le pont de la départementale qui reliait Château-sur-foin à Haut-Lavoir, le chargement du pick-up tressauta. Il émit un bruit notable de ferraille qui eut pour effet immédiat de lui remettre en mémoire la mission qui lui avait été incombée le matin même.

— Et merde, la machine à laver, fit-il en accompagnant son regard dans le rétroviseur interne d'un coup de main sur le volant.

Il consulta l'horloge incrustée dans le tableau de bord et dut se résoudre que ce ne serait pas aujourd'hui qu'il allait s'en débarrasser. À dix-huit heures, la déchetterie était fermée.

Il atteignait la demie quand Simon se gara dans le parking réservé aux visiteurs de l'hôpital de Haut-Lavoir. Il attrapa le sac-poubelle et l'arbuste en pot, respectivement posés sur le siège passager et sur le sol de l'habitacle, et partit, les affaires sous le bras, rendre visite au randonneur blessé.

Il se présenta devant la double porte des urgences qui s'ouvrit automatiquement devant sa grande silhouette. Éclairé par les néons blancs, il était d'autant plus imposant pour les patients recroquevillés sur leurs sièges.

Son épaisse barbe brune lui mangeait le visage, bien qu'il l'ait taillée assez court. Il ne la laissait pas rivaliser avec celle de son frère. De la même façon qu'il coupait court ses cheveux et laissait à Daniel le privilège de porter les siens longs. Droit d'aînesse, sans doute.

— Bonjour. Je cherche un randonneur qui vous a été amené hier matin.

— Ah, oui, notre inconnu, fit une femme en blouse bleue à l'accueil. Z'êtes de la famille ?

— Non, c'est moi qui l'ai trouvé. J'ai ses papiers, ajouta Simon en tendant un portefeuille.

— Super ! Les visites sont terminées mais vous pouvez y aller, concéda la femme. Mais pas longtemps. C'est la chambre 104, au premier étage.

Simon monta les escaliers et tomba directement sur la chambre indiquée. Il toqua à la porte qui s'ouvrit devant lui. Personne ne l'invita à entrer. Il passa la tête et vit une personne seule, alitée dans un large lit, branchée à des machines. Il entra et considéra la pièce.

La chambre était grande, mais des rideaux tirés dans sa largeur empêchaient d'en apprécier la juste taille. Seul un couloir laissé libre jusqu'à la fenêtre permettait d'en évaluer la profondeur et d'apporter un peu de lumière, que complétaient les diverses appliques murales.

Le patient se tenait sur sa gauche. Une couverture était remontée jusqu'à

sa gorge et son visage était dissimulé derrière un masque à oxygène. Sa tête bandée reposait sur un oreiller épais. Des fils sortaient de dessous les draps et reliaient le corps à de nombreux écrans. Les moniteurs hoquetaient des bips réguliers.

Simon se sentit soudain mal à l'aise devant tous ces chiffres affichés et cette courbe de l'électrocardiogramme qui fluctuait sur l'écran. Il déglutit.

— Euh… bonjour, fit-il pensant que la personne pouvait peut-être l'entendre. Je suis Simon, c'est moi qui vous ai trouvé. Je… je… Waouh, vous avez dû faire une sacrée chute. J'espère que ça va aller.

Il regardait le visage tuméfié du patient et cherchait derrière ses paupières closes un quelconque signe qui montrerait qu'il l'écoutait.

— Je vous ai rapporté vos affaires, reprit Simon en levant le sac-poubelle. Et ça, c'est un pied de lilas, ajouta-t-il en regardant le pot qu'il maintenait contre lui avec son bras droit.

Simon posa le sac et le pot par terre. Il resta debout devant le lit à regarder la personne respirer bruyamment au rythme de la machine. Il pensait qu'il devait rester encore un peu, par politesse, avant de déguerpir loin de cet endroit qui le dérangeait.

— J'ai regardé dans vos affaires. M'en voudrez pas, j'espère. Je voulais savoir votre nom. C'est mon frère qui a ramené tout ça, avec ses TIG. Ses « travailleurs d'intérêt général », se reprit-il. Mais j'ai laissé votre portefeuille à une dame à l'entrée. Elle vous le ramènera… Il y a aussi vos chaussures, fit Simon en en sortant une toute terreuse. Ç'aurait été dommage de les perdre. C'est une bonne marque que vous avez là…

Simon avait posé ses mains sur le montant du lit en plastique et jouait du bout des doigts avec un pli défait de la couverture. L'embarras le rendait pour le moins loquace.

— Euh… excusez-moi ? Monsieur ?

Simon se retourna et vit avancer, hésitante et du fond de la pièce, une jeune femme. Elle portait un jean délavé et un pull beige bien trop large pour elle et tricoté de grosses mailles.

— Oh, pardon, je fais trop de bruit. Je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un. J'allais partir de toute façon. Je venais simplement voir comment il allait.

— « Il » ? Oui, justement. Ce n'est pas *il*, mais *elle*.

— Je suis à peu près sûr que c'était un homme quand je l'ai trouvé dans la montagne.

La jeune femme lui sourit et recula vers le rideau qu'elle tira pour faire apparaître un autre lit.

— Oui, c'est cet homme que vous avez secouru, pas cette jeune femme.

Simon se sentit terriblement bête. Il ramassa le sac et la plante et avança, tout penaud qu'il était, vers le fond de la pièce.

— Du coup, tenez, c'est un lilas. C'est porteur d'espoir de jours meilleurs, récita-t-il à la jeune femme.

— Euh, merci.

Elle le prit et le posa par terre devant la fenêtre basse, de façon à ce que les feuilles profitent des dernières lueurs du jour et soient bien exposées en journée.

— Les plantes ne sont pas vraiment autorisées, mais j'imagine que si vous avez réussi à passer l'accueil avec, c'est que vous bénéficiez d'un passe-droit. Entre l'avoir sauvé et ramené ses papiers…, laissa-t-elle en suspens.

— Hm, oui. Et elle m'a autorisé à venir alors que les visites sont terminées, enfin pour les étrangers, je suppose, ajouta Simon en regardant la femme.

Il fronça les sourcils.

— La femme de l'accueil l'a appelé « notre inconnu »… Excusez-moi, mais… qui êtes-vous ? s'inquiéta Simon. Vous n'êtes pas sa femme ? douta-t-il en désignant l'homme allongé là.

— Ah, non ! Je suis son infirmière. J'ai fini ma journée, expliqua-t-elle au regard interrogateur de Simon, qui voyait bien qu'elle n'avait pas la tenue de l'emploi. Je voulais rester un peu pour lui tenir compagnie.

Simon hocha lourdement la tête, comprenant à qui il s'adressait.

— Je suis Simon, garde forestier, se sentit-il obligé de préciser.

— Joanne, enchantée. Et donc, il s'appelle comment, notre inconnu ?

— Sylvain. Il s'appelle Sylvain.

— Oh ! Ça lui va bien.

Joanne et Simon dévisagèrent le patient endormi et pincèrent tous deux la bouche en signe d'approbation. Ça lui allait bien.

Sylvain était couché là, la couverture relevée à la moitié du torse. Il semblait grand, occupant toute la longueur du lit. La couverture rabattue au pied laissait apparaître sa jambe gauche. Ses bras, eux aussi immobilisés, étaient posés par-dessus le repli du drap, le long de son corps fin. Il avait le teint pâle bien que l'on devinât un coup de soleil sur son visage.

— Comment il va ?

— Contre toute attente, bien. Très bien, même.

Simon observa l'homme plâtré de la tête au pied et se permit de remettre en question le diagnostic de Joanne par un froncement de sourcil et un regard perplexe.

— C'est impressionnant, oui, d'être plâtré comme ça, mais rassurez-vous, ce n'est pas si grave. Son pronostic vital n'est pas engagé. Il a juste une fracture au tibia et au péroné gauches, au radius droit, une entorse bénigne au poignet gauche, une côte cassée et deux fêlées, lista Joanne en pointant chaque partie du corps concernée. Et on a dû remettre en place la clavicule gauche. Sans compter quelques foulures aux métacarpes. On a immobilisé le bassin, aussi. Et il a eu un choc à la tête, mais les scans ne montrent rien d'inquiétant, rebondit-elle.

— Et il a quoi au visage ? demanda Simon en balayant sa propre joue du

doigt tandis que celle du patient était pansée. Une fracture du maxillaire ?

— Ah, ça ? Juste une coupure. Et c'est moi, ajouta Joanne, penaude. Je l'ai rasé ce matin. Mais par contre, se reprit-elle plus sérieusement, il a de nombreuses ecchymoses et égratignures sur tout le corps, oui. Il va avoir de sacrés bleus pendant un moment.

— Tu m'étonnes, dit-il pour lui-même. Avec ce qu'il lui est arrivé, c'est déjà pas mal qu'il soit encore en vie.

— Il s'est passé quoi au juste ? Les pompiers ne sont pas restés pour nous le dire.

— Je faisais ma ronde hier matin dans les coteaux au sud-ouest de Château et j'ai vu au loin quelque chose qui clochait dans le décor. Pas manqué. Le versant était tout retourné. Je ne l'ai pas vu tout de suite, se souvint Simon. C'est seulement quand j'ai essayé de déblayer le chemin que j'ai aperçu… Sylvain, à moitié enseveli. Il était tout sale de terre, à peine visible dans ses vêtements foncés. Et il faisait encore sombre. J'ai appelé les secours et je l'ai dégagé le temps qu'ils arrivent. Ils ont dû laisser le camion au loin sur la route et faire le reste du trajet à pied avec la civière. Ils l'ont sorti de là, l'ont stabilisé et sont repartis. D'autres sont venus m'aider à déblayer et à sécuriser la zone.

Simon revivait la scène. Bien que cela faisait des années qu'il était au service de la ville et qu'il avait déjà assisté à des sauvetages, il était encore tout retourné de son aventure de la veille. Cela se ressentait dans sa voix.

— Il a dit quelque chose ? demanda Joanne.

— Euh, non. Il dormait, je crois. D'ailleurs, il a dû passer la nuit dans cet état. Quand ils l'ont remué, il a crié et a perdu connaissance.

Simon affichait une mine de dégoût en réentendant dans son esprit le cri de douleur du randonneur.

— Il est toujours inconscient ? s'inquiéta-t-il.

— Non. Enfin, il dort. Il a subi pas mal d'examens et le chirurgien a préféré le sédater encore aujourd'hui. Je pensais qu'on allait le laisser se réveiller avant la fin de ma garde, mais tant pis, je le verrai demain.

— Bon… je repasserai aussi. Je voudrais avoir sa version pour mon rapport. Et, du coup, fit Simon en regardant le lilas, inutile que je vous dise comment l'entretenir, hein ?

— Bah si, parce qu'il n'est pas près de le faire lui-même ! Mais oui, j'ai bien compris : c'est à lui que vous l'avez offert, pas à moi.

— C'est ça…, dit Simon, gêné de sa maladresse.

— On ne se rend pas compte de la chance qu'on peut avoir, hein ! Enfin, de recevoir des fleurs, je veux dire. Pas d'être alité, se reprit nerveusement Joanne se rendant compte qu'elle transmettait un message brouillé sur ses intentions.

— Il a eu la chance de tomber sur moi, voulut-il la rassurer. Enfin, non. Il n'est pas tombé sur moi. C'est moi qui suis tombé sur lui… Quoique j'avais repéré le glissement de terrain bien en amont, expliqua Simon de

plus en plus faiblement.

Ils se regardèrent avec un air entendu ; elle avec son gilet dans les bras et son sac à l'épaule, lui, les mains ballantes, ne sachant plus où les mettre, se demandant tous deux comment mettre fin à cette conversation embouteillée.

— Bon, à plus tard peut-être ! fit-il en se sauvant.

— Oui, c'est ça, au revoir.

Joanne resta près du patient quelques secondes de plus pour laisser à Simon le temps de partir.

Quelle ne fut pas sa gêne de le croiser devant l'ascenseur. Ils n'échangèrent pas un mot, seulement un regard contrit. Il se demanda bien, maintenant qu'il n'était plus encombré, pourquoi il n'avait pas pris les escaliers comme à l'aller.

Ils se séparèrent enfin à la sortie du bâtiment.

Son passage sur le pont construit pour traverser le Toral fit tressaillir une nouvelle fois la machine à laver.

Quand Simon gara le pick-up devant le chalet, il recouvrit le chargement d'une bâche verte.

— T'as fini par emmener la machine à laver ? demanda rhétoriquement Daniel, une fois Simon à l'intérieur.

— Tu vois bien qu'elle n'est plus sous l'appentis.

Daniel se montra satisfait, tandis qu'il mettait le couvert. Simon se lavait les mains.

— On a reçu un courrier, fit Daniel le dos tourné. Le père veut nous voir.

Simon écouta le tintement des verres que l'on entrechoque aux assiettes.

— Tu veux y aller ? demanda Simon, en s'essuyant les mains au torchon suspendu à la poignée du placard sous l'évier.

— Non. Et toi ? s'enquit-il après un moment.

— Non plus. Le dîner est prêt ?

— Oui. Et il y a du gâteau en dessert.

— Olga ?

— Bien sûr.

Chapitre 3 :
Les grenouilles et le paillasson

— Vous voulez faire une pause ?

Daniel avait mené son groupe de TIG incomplet – il manquait Étienne ce jour-là – sur un sentier de basse altitude très prisé des promeneurs à poussette. Il conduisait à un petit parc aménagé pour les familles avec des installations pour les enfants et des tables de pique-nique. Pire qu'un repère pour les voyous, c'était le rendez-vous des déchets oubliés.

— Vaut mieux pas que je m'arrête, je ne pourrai plus redémarrer, fit Hubert en se massant les lombaires.

Daniel insista et tous prirent place sur les bancs, autour de la table en pierre.

— Bah alors, grand-père, on fatigue ? se moqua Lily.

— Je t'en prie ! Ne m'appelle pas grand-père, ou papy, ou je ne sais quoi d'autre. Ça impliquerait que j'ai des enfants et des petits-enfants ! s'insurgea Hubert en feignant d'avoir un frisson dans le dos.

— Tu n'as pas d'enfants ?

— Pas à ma connaissance, non. Mais ça ne m'étonnerait qu'à moitié d'en voir une tripotée débarouler devant ma porte et réclamer leur pension.

— Oh, ils seraient grands maintenant.

— Pas forcément, sourit Hubert le regard perché sur les cages de l'aire de jeux des enfants.

— Mais… tu as l'âge de mes grands-parents. Et ils sont vieux !

— Ils ont quel âge ?

— Au moins… soixante ! fit Lily comme si leur naissance remontait à la première datation au carbone 14[1].

— Comment s'appelle ta grand-mère ? Qui sait, on est peut-être de la même famille, répondit Hubert, rieur.

Lily rejeta cette idée d'un air de dégoût.

— Tu ne ressembles pas à mon grand-père ; je suis sûre que tu ne l'intéresserais pas.

— Oh, c'est ce qu'elles disent toutes. Mais les voyous, ça fait toujours son petit effet !

— Jusqu'à ce que ça finisse ici, à ramasser des opercules de pots de yaourt et des emballages de sandwiches triangle, rétorqua Lily en désignant des détritus à moins de deux mètres d'eux.

Daniel, Noor, Lily et Hubert balayèrent du regard le petit parc et se rendirent compte que leur mission était encore loin d'être achevée.

— Le tout est de ne pas se faire prendre ! lança Hubert en se relevant soudainement.

— Ah, ça…

Il y eut un silence.

— C'est indiscret si je te demande pourquoi tu es ici ?

— Parce que je n'ai pas couru assez vite !

Lily rit de sa réponse.

— Je crois qu'on est tous là pour ça.

— Cette fois-ci, on m'a coincé pour avoir libéré des cochons qui allaient à l'abattoir.

Lily écarquilla les yeux, avide d'en savoir plus tandis que Noor laissa échapper un « Oh » de tristesse. La déclaration d'Hubert lui redonna le sourire :

— J'ai pu en sauver une cinquantaine !

— Comment tu as fait ? Tu as ouvert leur enclos ?

— Non, malheureuse. J'ai créé un bouchon sur la départementale, moi et mes… J'ai menacé le conducteur et ouvert les portes de son camion. Les petits gorets sont partis à travers champs, en couinant. Je revois leurs petites oreilles roses battre au vent. C'était magnifique, se souvint Hubert, la main sur le cœur.

— Comment ils t'ont retrouvé ?

— Oh, facilement. Une fourgonnette de poulets était prise dans le bouchon avec nous. Ils ont remonté la file à pied pour voir qui barrait la route. Ils m'ont pris la main dans le sac, à faire descendre les petits cochons.

— Tu aurais peut-être dû les libérer, eux aussi !

Hubert rit et se ravisa.

— Je n'ai pas encore sauvé de poulets, tu me diras.

— Buvez donc un coup au lieu de parler, fit Daniel pour couper court à toute débauche. Vous n'avez pas la bouche sèche à force ?

Daniel leur ordonna de se remettre au travail rapidement, sans quoi ils y seraient encore le lendemain.

Naturellement les trois TIG et Daniel se dispersèrent et se répartirent tacitement le parc. Hubert resta au plus près, faisant le tour des tables, Lily s'éloigna à l'opposé, près des balançoires, Noor la suivit un moment puis alla aux bacs à sable et, enfin, Daniel ratissa le périmètre de l'aire en veillant à ce que tous jouent le jeu.

Il ne prêta pas attention aux filles quand Lily demanda à Noor, sur un ton qu'on n'emprunte pas habituellement quand on s'adresse à sa meilleure amie, d'arrêter de la suivre. Il préférait ne pas se mêler de leurs chamailleries et se disait que de toute façon, à leur âge, c'était inévitable.

Peu à peu, comme pris dans un champ magnétique, chacun chercha à se rapprocher des autres, et tous finirent par se regrouper et revenir vers la table de pique-nique en pierre, tandis que les sacs-poubelle étaient pleins et le parc sensiblement vidé. Les espaces enherbés étaient uniquement verts, les bacs à sable seulement ensablés et les bases en pierre sur lesquelles reposaient les tables et les bancs exclusivement encombrées de lichens et d'escargots.

— C'est bien, fit Daniel en buvant dans sa gourde. On va rentrer tranquillement, mais gardez l'œil ouvert, l'heure n'est pas finie.

Lily expira lourdement comme pour signaler à qui voulait bien lui prêter attention qu'elle en avait marre.

— Bah alors, gamine, on fatigue ?

Lily leva les yeux au ciel, l'air de dire « Toi, l'ancien, la ramène pas ».

— J'ai juste mal aux pieds, finit-elle par répondre.

— C'est le prix de la liberté. Pense aux cochons, comme ils ont dû avoir mal aux pieds en s'échappant.

Lily le regarda droit dans les yeux et jugea toute la profondeur de ses paroles. Elle s'égara sur sa tenue d'explorateur : chapeau beige, lunettes de soleil avec cordon, chemise et bermuda assortis, chaussettes blanches montées jusqu'aux mollets. Jamais elle n'avouerait qu'il ressemblait à son grand-père.

— Tu as dit « cette fois-ci » tout à l'heure ; tu as déjà été arrêté avant ?

— Oh oui, je ne les compte plus.

— Tu as fait quoi ?

— Euh alors, je risque de me mélanger, entre les fois où je me suis fait pincer et les autres.

— Raconte tout.

Au retour, Lily marcha au côté d'Hubert. Ils veillaient chacun sur un bord du sentier tandis qu'elle l'écoutait raconter ses aventures.

— Je devais avoir ton âge. J'étais au lycée. L'enseignante nous avait dit qu'on ferait la semaine suivante la dissection de grenouilles, comme ça se faisait beaucoup à cette époque.

— Nan, ne me dis pas que...

— Si ! la coupa Hubert. Le soir même je suis rentré dans le lycée avec une lampe torche, je me suis introduit dans la réserve. J'ai rassemblé toutes les grenouilles dans une cage et je suis parti avec.

— T'en as fait quoi ?

— Je les ai lâchées dans un étang à côté du lycée, au nord de Château. Ils n'ont jamais su que c'était moi. Ah, la belle époque...

— Attends, tu étais à Bois-en-terre ? Tu es d'ici ?

— Eh oui, gamine.

Lily afficha brièvement un air admiratif puis s'assombrit, comme si ce n'était pas si cool de vivre à Château-sur-foin.

Pendant qu'Hubert enchaînait avec le récit de son exploit dans un laboratoire pharmaceutique à Haut-Lavoir, d'où il avait fait s'évader des souris blanches – mais cette fois-ci, il y avait des caméras, ces chameaux ! –, Daniel marchait derrière avec Noor.

Il écoutait attentivement ce qui se disait devant, par curiosité, mais aussi pour veiller à ce qu'Hubert ne revendique pas un peu trop ses actes, bien qu'il ne fût pas tout à fait contre. Si la cause était noble, le procédé était peut-être discutable. Du moins, c'est ce qu'avait conclu plusieurs fois le juge Sullivan qui, à force, connaissait bien le spécimen.

Noor avait décroché, n'entendant Hubert que par intermittence ; elle se concentrait plutôt sur les herbes hautes qui poussaient de son côté du chemin. Elle guettait les reflets argentés qui faisaient se confondre les canettes de soda avec les plantes humides sous les rayons du soleil.

Elle marchait dans les pas de Lily qui, très attentive aux paroles de son binôme, faillait parfois à sa tâche.

C'est de cette façon qu'en arrivant au point de rassemblement devant Chez Harold, Lily exprima sa surprise de n'avoir quasiment rien

trouvé de plus qu'à l'aller. Elle ne prêta pas attention au regard en coin de Noor qui, elle, se grattait le bras de s'être penchée un peu trop près des orties.

Ils avançaient devant la quincaillerie quand Olga en sortit le petit chariot de Daniel. Lily retrouva son précieux téléphone et rétablit sa connexion avec ses amis sur les réseaux sociaux. Noor prévint son père d'un « C bon j'ai fini ». Hubert repartit à pied en sifflotant.

— À plus, les jeunes !

— Salut, l'ancêtre !

Hubert se retourna et sourit à Lily. Ce surnom semblait davantage lui convenir.

Noor attendait, assise sur la borne en béton au fond de la place de stationnement qui évitait aux conducteurs distraits de finir dans la haie, ou pire encore, de tomber en contrebas, quand une voiture avec un « A » sur le parebrise arrière vint chercher Lily dans un nuage de poussière.

— Ça va aller, s'enquit Daniel ? Quelqu'un vient te chercher ?

— Oui, mon père arrive.

— Tu veux attendre à l'intérieur ? Ce sont des amis.

— Non, c'est bon, merci, déclina Noor qui espérait qu'il n'allait pas insister.

Olga fit entrer Daniel et salua Noor.

— Elle veut pas entrer, la petite ? s'enquit Olga une fois à l'intérieur.

Daniel fit non de la tête et surveilla l'enfant qui attendait patiemment dehors, le nez sur son téléphone, les yeux qui se levaient à chaque bruit de voiture pour vérifier si c'était celle de son père, jusqu'au moment où, effectivement, il passa le muret dans une guimbarde couleur brique. Daniel put alors profiter de son goûter servi aimablement par Olga.

— Qu'est-ce que tu nous as fait de bon ?

— Trois fois rien, une bricole. Ça te calera le jabot jusqu'au souper.

C'était suffisant pour que Daniel mangeât avec appétit.

— Je te sers un café pour faire descendre tout ça ?

Daniel qui mastiquait hocha avidement la tête.

— Va pas t'étouffer, ça arrive.

Elle sortit de sous le comptoir une tasse qu'elle servit à moitié.

— Doit être encore chaud.

Il en but une gorgée et déglutit boisson et gâteau.

— Impeccable.

Olga racontait sa journée devant un Daniel silencieux. Lui qui n'était pas trop bavard laissait Olga faire la conversation. Il se fit la réflexion qu'Harold ne devait même plus l'entendre avec les années.

Daniel eut à peine le temps de finir son assiette, qu'Olga débarrassa et passa un coup de chiffon devant lui, l'invitant à ne pas bouger, mais profitant sans vergogne qu'il le fasse quand même pour nettoyer là où étaient posés ses coudes. Il se repositionna aussitôt qu'elle partit, comme un chat que l'on chasse du fauteuil et qui revient se blottir sur le coussin une fois que son maître a le dos tourné.

— Harold n'est pas là ? demanda enfin Daniel.

— Non. Monsieur est parti se promener. Il te faut quelque chose ? Je peux te servir, si tu as besoin.

— Il me faudrait des sangles, mais je repasserai.

Olga haussa les épaules, signifiant « Comme tu voudras », et répondit à la question que Daniel n'avait pas posée.

— On s'agace mutuellement, voilà tout.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? céda Daniel.

— Il m'a reproché de mettre de la terre sur le paillasson. Tu le crois ?

Étant donné qu'elle le recevait à son comptoir – qui était plus souvent une table pour Daniel – et qu'elle le nourrissait, il préféra abonder dans son sens.

Daniel tendit sa tasse vide à Olga et elle disparut dans l'arrière-boutique. On entendit l'eau couler et pendant qu'elle faisait la vaisselle, elle continuait de parler. Plusieurs fois, Daniel essaya de s'en aller, mais Olga se montrait particulièrement loquace. L'absence d'Harold finissait par lui porter préjudice. Il profita d'une seconde de silence pour saluer son hôte et rentrer chez lui.

Olga le regarda par la fenêtre traîner son petit chariot derrière lui, tandis qu'elle reposait la tasse propre avec les autres, sous le comptoir.

— Non, mais. De la terre sur un paillasson, c'est fait pour !

— Ç'a été ? s'enquit le père de Noor auprès de sa fille.

— Oui, p'pa.

Noor boucla sa ceinture et son père fit demi-tour.

— Tu me déposes à la maison… ? espéra-t-elle.

— Non. Tu viens au bureau, fit-il sur un ton sans appel. Comment va Lily ?

— Ça va, fit-elle mollement.

Son père lui jeta un regard.

— Je sais que tu désapprouves ta punition. Vous pourrez vous revoir après l'été. En dehors des TIG, je veux dire. Vous êtes peut-être inséparables, mais ça ne vous a pas rendu service ces derniers temps…

Noor ne répondit pas et laissa son regard se perdre sur les maisons qui défilaient, sa tête retenue par la ceinture de sécurité.

---

1. La datation par le carbone 14 est une méthode de datation radiométrique fondée sur la mesure de l'activité radiologique du carbone 14 contenu dans la matière organique dont on souhaite connaître l'âge absolu, c'est-à-dire le temps écoulé depuis la mort de l'organisme (animal ou végétal) qui le constitue. En 1950, Willard Frank Libby réalise la première datation au carbone 14 (source : Wikipédia).

Chapitre 4 :
Les pleurs et la blouse propre

Simon se présenta à l'hôpital de Haut-Lavoir le lendemain après-midi de sa première venue. Il emprunta cette fois-ci une porte d'entrée réservée aux visiteurs ou, du moins, pas celle du service des urgences de laquelle déferlait un flot de patients blessés ou contagieux. Il retrouva son chemin jusqu'à la chambre 104 sans croiser personne.

La porte était ouverte, il entra.

La patiente qui respirait grâce à la machine n'avait pas bougé. Elle n'était cependant plus seule. Une femme qui devait être sa mère se tenait à son chevet. Assise sur le bout de sa chaise, elle était penchée en avant, les coudes appuyés sur ses genoux. Elle tenait fébrilement la main de la jeune femme entre les siennes et reposait son visage tout contre.

La peau pâle de la patiente contrastait avec celle, rougie de chagrin, de sa mère.

— Bon… bonjour, madame, dit timidement Simon.

La femme détourna légèrement les yeux de sa fille, mais ne réussit pas à les poser sur Simon. Elle bredouilla un « Bonjour » à peine audible.

Simon ne s'attarda pas et fila voir Sylvain qui l'accueillit d'un grand sourire.

— Bonjour, je suis Simon.

— Bonjour, mon sauveur ! Je vous attendais. Sylvain, se présenta-t-il, la tête relevée par un oreiller.

Simon eut envie de lui serrer la main, mais voyant les siennes plâtrées ou bandées, il se ravisa.

— Eh non, ce n'est pas pour tout de suite ! railla le patient.

Simon l'observa ; Sylvain demeurait allongé, immobile. Seul son visage s'animait.

— Comment allez-vous ? demanda Simon, se tenant au bout de son lit.

— Bien, bien, ça va, tempéra-t-il. Asseyez-vous, je crois qu'on a beaucoup à se dire !

— Oui. Je voulais avoir votre version de l'histoire pour compléter mon rapport.

— Oh, bah ça va être rapide, hein. J'ai glissé.

— C'était quand, exactement, vous vous souvenez ?

— Samedi soir. Je voulais rejoindre un bosquet pour monter ma tente avant la nuit et que la pluie ne se remette à tomber. Et je n'ai pas dû faire attention. Je marchais, puis l'instant d'après, je ne marchais plus. Je me souviens vaguement être tombé, mais la suite est brouillée dans ma mémoire.

— Vous avez été emmené avec le pan de terre. Je vous ai trouvé le dimanche matin, très tôt. Vous avez vaguement ouvert les yeux quand je vous ai dégagé des pierres et de la terre…

— Hm, je sais plus. Je me souviens par contre de beaucoup de bruits après, des voix, des mains qui me soulèvent et ce visage…, fit Sylvain en fronçant les sourcils, le regard cherchant ses souvenirs par la fenêtre.

— Un visage ?

— Une femme. Une blonde. Elle avait un visage d'ange. J'ai cru qu'on m'appelait, plaisanta Sylvain en relevant le bout de son index vers le plafond.

— Une des pompiers sans doute, parce que si ça avait été moi…

— Je m'en serais souvenu ! Je crois qu'après ça, je me suis évanoui et je me suis réveillé ce matin, ici, à l'hôpital.

— Pas trop dur, le réveil ?

— Si, j'ai mis une minute à recouvrer mes esprits. Heureusement, il y avait l'infirmière, elle a pu me… rassurer, admit-il, gêné.

— J'imagine ce que ça doit être de se réveiller trois jours plus tard et complètement… endolori ?

— De ce côté-là, ça va, j'ai ma dose d'antidouleurs. Je suis plus agacé de ne pas pouvoir bouger.

— Vous ne pouvez pas vous lever ? Même pas en fauteuil ?

— Eh non, je suis pris au piège, cloué à ce lit pendant au moins un mois ! Ordre du docteur.

— Pour un randonneur, ça la fout mal.

— Randonneur, c'est vite dit, mais j'étais parti pour une semaine de rando, oui… Je m'en souviendrai de celle-là !

— Vous avez pu prévenir des proches ? Votre famille ou des amis ? Quelqu'un va venir ?

— Je n'ai prévenu personne. Tout le monde pense que je suis à la montagne, et en quelque sorte, j'y suis. Et puisque je ne suis pas mort, autant ne pas les inquiéter.

Simon ne put qu'acquiescer à son raisonnement.

Derrière le rideau tiré, on entendit une voix qui n'était pas inconnue aux garçons.

— Madame Lefèbvre, dit doucement celle-ci, rentrez chez vous. Faites une pause. Mangez quelque chose. Vous avez besoin de vous reposer.

Après un court moment durant lequel la femme dut formuler quelque objection, la voix ajouta :

— Au moindre changement de l'état de votre fille, on vous appelle, ne vous inquiétez pas.

On entendit des pas venir jusqu'à Sylvain.

— Vous êtes présentable, Sylvain ? En même temps, ce n'est pas comme si vous pouviez vous changer…, dit-elle en ouvrant le rideau. Oh, Simon, vous êtes là, pardon ! Bonjour.

— Bonjour… Joanne, c'est ça ? Ah, aujourd'hui, je ne me tromperai pas, fit-il en désignant sa blouse.

— En plus elle est toute propre, je viens d'en changer. On m'a vomi dessus, déplora-t-elle, à une demi-heure de la fin de ma garde. Comment vous sentez-vous, Sylvain ? Des douleurs ?

— Non, non, je ne sens rien.

Joanne lui prit le bras bandé et contrôla les gonflements ce qui arracha une grimace de douleur à son propriétaire.

— Je vois ça. Il vous faut vous reposer.

— J'ai dormi trois jours, j'ai mon compte pour un moment…

— Hm, ça ne marche pas comme ça. Vous avez pu renseigner Simon ? fit-elle en regardant successivement les deux garçons.

— Euh, oui, répondit Simon. Mais à ce propos, j'ai une dernière question. Vous avez récupéré toutes vos affaires ?

— J'ai fait le point avec Joanne, oui. Entre ce que les pompiers ont donné aux infirmières et votre… euh, sac, il ne doit pas me manquer grand-chose. Si, j'oubliais, se corrigea-t-il, je ne retrouve pas mes clefs de voiture. Je suis embêté car… Je sais que je ne vais pas la conduire de suite, devança Sylvain au regard curieux de Joanne, mais il y a mon téléphone dans ma voiture. Et j'aurais aimé l'avoir.

Sylvain s'informa du positionnement de sa voiture, à savoir sur le parking de la quincaillerie, et émit la supposition qu'éventuellement, la portière du coffre était restée déverrouillée.

— Je vais voir ce que je peux faire. Le quincailler, justement, a peut-être ce qu'il faut pour l'ouvrir. Sachez aussi que vous ne pouviez pas choisir meilleur endroit pour laisser votre voiture. Nous veillerons dessus. J'habite tout près, dans la forêt.

— Ah, intéressant…

Joanne qui était demeurée impassible jusque-là entreprit de chasser Simon de la chambre.

— Sylvain doit dormir.

— Allez, Joanne, encore cinq minutes. Et puis… je n'arrive pas à dormir avec tous ces bips et le bruit du respirateur.

— Oh, voulez-vous que je demande à sa mère de débrancher sa fille ?

Sylvain se sentit terriblement embarrassé.

— Non, non, bien sûr que non. Je suis confus, je ne veux pas qu'elle…

— Oui, bien sûr, je comprends bien, voulut tempérer Joanne. Je dois vous dire qu'à force, je suis devenue insensible à tous ces bruits.

— Insensible, dites-vous ? Je n'avais pas remarqué, railla Sylvain.

Joanne le toisa.

— Estimez-vous heureux d'être dans ce lit, et pas dans le sien. Et si vous continuez vos simagrées, j'installe votre lit dans le couloir, vous verrez si vous arriverez à mieux dormir.

Simon les regardait se chamailler, impassible.

— Est-ce qu'on peut savoir ce qu'elle a eu, cette fille ? osa-t-il demander.

— Je ne suis pas autorisée à vous le dire. Elle est tombée de cheval, avoua-t-elle après un silence. Sa situation est préoccupante… On attend qu'elle se réveille.

— Elle est tombée de cheval et elle est dans cet état ? Je suis tombé de bien plus haut – quatre mètres environ, confirma Simon – et je n'ai rien, comparé à elle.

— C'est juste. Mais allez savoir, vous avez peut-être une bonne étoile au-dessus votre tête.

Simon et Joanne regardèrent avec peine la jeune fille branchée aux machines. Sylvain tenta de relever la tête, mais ce mouvement raviva quelques douleurs. Il attendit que son auditoire revienne à lui.

Simon jeta un coup d'œil à l'horloge sur le mur à sa droite et rompit le silence :

— Je dois me sauver. Bon, bah, à une prochaine fois. Je reviens vite vous voir pour votre voiture et votre téléphone. Joanne, dit-il pour la saluer avant de disparaître derrière le rideau tiré.

Simon emprunta les escaliers situés face à la chambre et les descendit rapidement. Entre deux paliers, il croisa la mère de la jeune fille en pleurs et fut pris d'un malaise intense. Il hésita entre l'ignorer et l'esquiver – de toute façon, elle ne le verrait sans doute pas – ou lui adresser quelque encouragement, bien que ce n'était pas vraiment dans ses cordes. Il s'y résolut.

— Bon… bon courage, madame.

Il ne lui laissa pas le temps de lui répondre et s'enfuit en toute hâte.

Quand il mit le contact dans son pick-up d'autant plus cuivré sous le soleil de fin d'après-midi, il regarda l'heure : 17 h 15, il avait le temps de se rendre à la déchetterie avant sa fermeture pour y déposer la machine à laver qu'il camouflait depuis la veille sous la bâche de sa voiture. Il pourrait enfin soutenir à Daniel qu'il s'en était bel et bien débarrassé.

Quand il arriva devant le portail fermé de l'entrepôt, situé à l'entrée de Château-sur-foin, il fulmina. Il passa la tête par la fenêtre pour lire de plus près :

— « Exceptionnellement fermé ». Mais c'est une blague !

Simon enclencha la marche arrière et se retira de l'entrée.

— Si ça continue, la nouvelle machine aura le temps de tomber en panne d'ici que je jette celle-là et je pourrai faire un envoi groupé, pesta Simon en assénant un coup à son volant.

Chapitre 5 :
Les mûres et le coussin d'air

— On n'a pas les pinces aujourd'hui ? demanda Lily, presque déçue.

— Non. Pas de pinces. Vous aurez ces cisailles, reprit Daniel, en les sortant du chariot. Vous allez tailler la haie.

— Laquelle ? fit-elle.

Daniel leva le menton en direction de la haie de troènes qui poussait derrière les places de stationnement, en bordure du muret, devant la quincaillerie. Elle contrastait avec le parking en cailloux blancs et coupait du bruit de la circulation et de la pollution générés deux mètres plus bas.

Avec les périodes de pluie et les rayons de soleil de mai, la haie avait bien poussé et menaçait d'empiéter sur les rebords en ciment qui sécurisaient la profondeur des places.

Espace public oblige, Harold avait demandé à la ville à ce que l'élagage de la haie puisse être effectué par les cantonniers. Le département entretien des espaces verts avait transféré la requête au département réinsertion professionnelle qui avait à leur tour délégué la tâche aux gardes forestiers, voyant en leurs nouvelles recrues des petites mains tout à fait capables de réaliser cette activité instructive de plusieurs heures.

Daniel profita de son groupe au complet pour définir équitablement les binômes. Lily ferait équipe avec Étienne tandis que Noor serait avec Hubert. Chaque binôme à une extrémité et tous devaient se rejoindre au centre, où s'attèlerait seul Daniel.

Les filles dégageaient les pieds des haies tandis que les garçons rafraîchissaient le dessus ; ensemble, ils élagueraient l'épaisseur. Très rapidement, on remarqua qu'un groupe se débrouillait mieux que l'autre pour faire quelque chose de droit et de propre.

— Vous avez le compas dans l'œil, Étienne, commenta Daniel.

L'intéressé ne répondit pas et les trois autres s'écartèrent de la haie pour mieux voir. Hubert compara avec son propre chantier et grimaça quand il constata le manque de précision de son travail.

Ça repoussera.

— Prenez garde aux voitures, rappela Daniel en voyant le groupe

reculer avec leurs cisailles ouvertes sans prêter attention aux carrosseries qui les précédaient.

Les sacs à végétaux se remplissaient et s'entassaient derrière les apprentis paysagistes. Daniel dépliait les sacs rigides au fur et à mesure qu'on lui en demandait de nouveaux.

— Tassez bien les sacs ; ils doivent tous loger dans le pick-up.

Daniel les regarda tous en même temps plonger la main gantée ou le pied botté dans les sacs pour en compresser le contenu.

Sous le soleil de l'après-midi, Daniel commençait à avoir chaud. Il vit les deux binômes se rapprocher de lui et, en regardant sa montre, estima qu'ils finiraient dans les temps.

À une demi-heure de la fin, ils se rejoignirent tous au centre.

— On a fini ! s'enthousiasma Hubert.

— Presque. Il nous reste encore à ramasser les feuilles au sol. Bougez pas, fit Daniel en retournant à la quincaillerie.

Il passa la tête au-dessus du portillon de la jardinerie.

— Olga ? Tu es là ?

— Par ici ! fit une voix derrière un jeune sapin. Entre.

— As-tu un râteau à feuilles à me prêter ?

Olga lui pria de se servir sans lever la tête de sa plantation.

— Tenez, avec ça, ça sera plus facile, fit Daniel en revenant de la pépinière. Je n'en ai que deux, dit-il en les tendant à Hubert et Noor. Lily, Étienne, aidez-les en les suivant avec les sacs.

Daniel considéra le travail abattu et se dit qu'ils avaient bien mérité de se reposer quelques minutes d'ici la fin de l'heure.

Harold apparut à son côté avec des sangles dans la main.

— Olga m'a dit.

Daniel la remercia par un grognement.

— Bon boulot que vous avez fait là, les jeunes, s'enthousiasma Harold, les poings sur les hanches. Il était temps, les mûres allaient bientôt apparaître.

— Oh, des mûres ? fit Noor, désappointée.

— Celles-là, tu ne risquerais pas de les manger !

— Ah bon ? Des fois en confiture, ça passe mieux.

La voix de Noor faiblit quand Lily leva les yeux au ciel.

— Ce n'est pas qu'elles ne sont pas bonnes, répondit Harold. C'est qu'elles sont…

— Mortelles, intervint Étienne.

Tous eurent la même réaction : ils tournèrent la tête vers celui qui avait prononcé ce mot. Si l'on mettait de côté les formules de politesse, Étienne disait vraisemblablement son premier mot de la semaine. Noor ouvrit la bouche pour témoigner son étonnement, mais ne se résolut pas à verbaliser sa pensée. Étienne les regardait de ses yeux noirs, sous ses épais sourcils de la même couleur.

Olga rompit le silence d'un coup de hanche dans la porte de la quincaillerie :

— Je vous ai fait de la citronnade, les jeunes !

Elle tenait un plateau rond, un pichet plein, dans lequel baignaient quelques rondelles d'agrumes, et des verres.

— Tiens, Harold, aide-moi.

Il prit le pichet et remplit doucement chaque verre qu'il tendit au fur et à mesure aux travailleurs courageux sous ce soleil. Le visage d'Olga se détendit à mesure que le plateau s'allégeait.

— Vous, fit-elle à l'attention d'Étienne qui n'était pas servi, vous en voulez ?

Étienne s'avança et demanda à Harold de ne pas trop remplir son verre. Il s'écarta de nouveau du groupe, une fois le verre en main.

— Vous tous, je ne vous ai pas présentés, se souvint Daniel. Harold et Olga tiennent la quincaillerie – et la pépinière, précisa Olga – ; vous serez amenés à les voir souvent.

Il présenta les quatre condamnés au TIG qu'il encadrerait pour les quatre mois à venir, jusqu'à la rentrée scolaire de septembre.

Lily, Noor et Étienne parurent gênés et à la fois surpris de ne pas voir apparaître sur les visages des propriétaires les sourires contrits auxquels ils avaient droit depuis qu'ils expliquaient à leur entourage qu'ils purgeaient leur peine en travail d'intérêt général. Hubert, quant à lui, leva son verre comme pour saluer ses hôtes.

— Elle est délicieuse, fit-il en finissant sa citronnade.

Olga le gratifia de son plus beau sourire, reconnaissante de voir que ses qualités de maîtresse de maison étaient reconnues.

Ne sachant pas s'ils pouvaient disposer, les TIG restèrent là, avec

leur verre vide à la main. Daniel discutait avec Harold et Olga. On aurait dit un bon père de famille qui rattrapait le temps perdu avec des amis au rayon café d'un supermarché tandis que ses enfants attendaient bien sagement qu'ils s'en aillent.

Une voiture monta la petite côte dans un rugissement et vint se garer derrière Daniel. Ce dernier n'eut pas besoin de se retourner pour savoir qui venait de les rejoindre.

— Pile à l'heure. Tous, chargez les sacs dans le pick-up et ça sera terminé pour vous aujourd'hui.

Chacun avait deux à trois sacs à acheminer jusqu'à la camionnette. Étienne grimpa sur le plateau et fit glisser les sacs que leur présentaient Hubert et les filles. Simon ne s'occupa pas d'eux et traça jusqu'à l'objet de sa venue : une voiture noire, stationnée à la quatrième place en partant de la quincaillerie.

Il chercha à ouvrir la porte du coffre, en vain. Dans le doute, il fit le tour des quatre autres portes et sans succès, revint se planter derrière le coffre.

— Tu t'es enfin décidé à prendre une voiture plus récente, Simon ?

— Hé, ne critique pas le pick-up. Tu es bien content de l'avoir, fit-il en regardant les jeunes le charger.

Daniel suivit son regard et constata qu'Hubert discutait avec Olga en regardant ses camarades finir le travail. Il décida pour les minutes qui restaient de ne pas s'en préoccuper.

— C'est la voiture de Sylvain, le randonneur. Il m'a demandé de récupérer son téléphone à l'intérieur. Il a perdu sa clef de voiture dans l'accident, mais il pensait avoir laissé la porte du coffre ouverte, comme ça lui arrive souvent. Mais manque de chance, tout est bien fermé…

Les TIG avaient fini leur mission et rejoignaient Daniel pour lui demander la permission de partir. Attendant poliment qu'il ait fini de s'entretenir avec cet homme, qui visiblement devait être un parent proche, ils captèrent quelques bribes d'informations.

— Et Hubert, il peut pas l'ouvrir ?

— Plaît-il ? fit l'intéressé à l'évocation de son nom.

— Hubert, les serrures, c'est ton truc, non ? fit Lily à mi-voix, comme si les adultes ne pouvaient pas l'entendre.

Simon accompagna son haussement de sourcils d'un sourire mutin.

— Simon, mes TIG. Les TIG, Simon, mon petit frère.

— Je crois que j'avais compris, ironisa Simon. C'est ça que tu leur apprends, à forcer des serrures ?

Daniel ne releva pas et Simon se tourna vers Hubert.

— Pour de vrai, vous sauriez faire ?

— Je regrette, mon garçon, je crains de ne pas pouvoir vous aider. Vous savez, forcer une voiture, ce n'est pas comme les portes, déplora Hubert.

Simon parut bien embêté de ne pas pouvoir mener à bien sa quête.

Étienne, jusqu'alors resté à l'écart, s'avança, contourna les deux frères et regarda par la vitre de la portière côté passager. Les autres le regardèrent faire, se demandant si sa curiosité était justifiée.

— Il me faut un cintre en fer, une pince coupante et un coussin d'air. Ceux qu'on prend pour les déménagements.

Son auditoire demeura impassible, comme consterné par sa prise de parole.

— Ou du fil de fer, si vous avez. Dans une quincaillerie, ça doit bien se trouver. Vous voulez l'ouvrir, oui ou… ? leur invectiva Étienne.

Simon appela Harold et lui transmit la liste de fournitures pour ouvrir la voiture, tandis qu'il récupérait dans la sienne sa pince coupante dont il ne se séparait jamais. Daniel alla quant à lui chercher une bobine de fil neuve dans son chariot. Ils réunirent les trois ingrédients secrets d'un bon cambriolage en toute légalité.

Médusés, tous regardèrent Étienne opérer dans le plus grand des calmes. Ce dernier posa la pince et la bobine par terre tandis qu'il faisait glisser le coussin dégonflé dans l'interstice vertical de la portière. Tout doucement, il fit remonter le coussin le long de la fente, dans le coin supérieur de la portière et le fit entrer dans l'habitacle. Lily, subjuguée, fit remarquer aux autres qu'on le voyait dépasser à présent à travers la vitre.

— Comment tu sais faire ça ? Tu es un cambrioleur ? s'enquit Lily.

Tout le monde tendit l'oreille.

— Ma femme perd tout le temps ses clefs.

Personne ne sembla convaincu par sa réponse, mais aucun n'osa lui demander de se justifier.

Étienne parvint à glisser assez le coussin pour pouvoir le gonfler. Il pressa la poire de gonflage un nombre important de fois pour que le coussin gonflé écarte suffisamment la portière de l'armature de la voiture.

Il jugea l'écart satisfaisant et passa à l'étape suivante. Il attrapa la

pince coupante et la bobine à ses pieds et coupa une bonne longueur du fil de fer. Le jugeant trop fin, il en prit le double.

Personne ne manquait une miette du spectacle. Étienne rendit la bobine à Daniel et entreprit d'enrouler sur lui-même le fil pour le rendre plus rigide. Quand il obtint une tige surmontée d'une boucle, il lui parut enfin possible de s'en servir.

— Les choses sérieuses commencent, osa Hubert dans un souffle.

Pour être aux premières loges, Lily fit le tour de la voiture, pour se placer derrière la fenêtre côté passager.

Étienne fit pénétrer la tige dans l'interstice et dirigea la boucle vers la poignée interne qui, fort heureusement, présentait la forme idéale pour se laisser attraper.

Quand Lily voulut le guider en regardant par la vitre, les mains autour des yeux, Étienne se baissa à sa hauteur et lui jeta un regard qui la fit renoncer à son entreprise.

— Va donc laver les cailloux, lui proposa-t-il.

Les spectateurs observèrent un silence complet. La tension était aussi palpable que s'il avait été en train de désamorcer un engin explosif.

Il fallut plusieurs tentatives et quelques minutes pour qu'Étienne parvienne à glisser la poignée dans la boucle de sa tige. Quand il réussit à l'y mettre, tous retinrent leur souffle. Étienne tira sur la tige et la poignée se leva. Il maintint en l'air son outil improvisé, tandis que de l'autre main, il tira prestement sur la poignée externe avant de perdre sa prise.

L'alarme de la voiture se déclencha et tous marquèrent un sursaut, sauf Étienne, imperturbable. Il se glissa dans l'habitacle, recula le siège conducteur et disparut sous le volant. L'alarme s'arrêta quand il débrancha le bon fusible.

— À vous, fit-il à l'attention de Simon.

Il parut tout drôle à Simon d'entrer dans cette voiture après l'expérience à laquelle il venait d'assister.

Tandis qu'Étienne partit dans sa propre voiture sans prêter attention à ses admirateurs, les autres revinrent près de Simon et l'interrogèrent. De toute évidence, si Simon ne trouvait pas le téléphone, toute cette aventure perdrait de sa saveur.

— Je l'ai ! exulta Simon.

Il en profita pour rassembler toutes les affaires dont Sylvain pourrait avoir besoin. Quitte à ouvrir une voiture, autant ne le faire qu'une seule fois.

D'autant plus qu'il commençait à se lasser des allers-retours qu'il effectuait entre Château-sur-foin et Haut-Lavoir.

— J'ai trouvé son chargeur aussi. Par contre, comment on fait maintenant qu'elle est ouverte ? Je ne peux pas la laisser comme ça.

— Pourquoi pas ? s'enquit Hubert. Les seuls criminels à Château-sur-foin sont devant vous, et le seul qui sait l'ouvrir… Eh bien, il n'a pas intérêt à le refaire maintenant que vous savez pour ses petites mimines baladeuses.

Daniel haussa les épaules, l'air de dire qu'il n'avait pas tort.

— On la sangle sinon. Mais autant signaler à tout le monde qu'elle est ouverte.

— On peut garer nos voitures près d'elle, pour bloquer les portières, proposa Olga.

Tous se retournèrent vers Olga qui portait toujours son plateau de citronnade. Daniel haussa une nouvelle fois les épaules, l'air de dire qu'elle n'avait pas tort. À la demande d'Olga, Harold emmena le plateau et revint avec les clefs de leurs deux voitures.

— C'est une brillante idée, que vous avez eu là, l'encensa Hubert.

Olga lui jeta un haussement de sourcils. Elle était on ne peut plus d'accord avec sa remarque.

— On s'occupe de la voiture de Sylvain, mais toi, ne traîne pas si tu veux arriver à la déchetterie avant la fermeture, fit Daniel à son frère.

— Ah, oui. D'ailleurs…

— T'en profiteras pour déposer la machine à laver, hein. Sauf si t'attends d'en avoir une deuxième pour les évacuer en lot.

— Mais comment tu…

— J'ai appelé hier matin pour des palettes et quand j'ai parlé de la machine qu'ils pourraient peut-être retaper, ils m'ont dit ne pas en avoir reçue… Et puis, la bâche, là, elle est mal mise, souligna Daniel.

Simon rit de la sagacité de son frère et se hissa dans sa voiture.

— Tu vas à l'hôpital ensuite ?

— Non, pas ce soir. J'irai demain, à la première heure.

Étienne poussa la porte de son studio et se renferma à clef. Il lâcha sa veste et son sac sur la chaise qui lui servait à s'asseoir tantôt à table, tantôt au bureau, et se consacra à la lecture de son courrier : une unique enveloppe tamponnée d'un « Personnel ».

En reconnaissant le logo du cabinet d'avocats dans l'angle supérieur gauche de l'enveloppe, Étienne n'eut pas la surprise de lire la relance de l'avocat de sa femme lui sommant de signer les papiers du divorce. Il parcourut une nouvelle copie du contrat joint à la lettre et vit que sa femme avait déjà apposé sa signature.

Étienne laissa les documents sur le petit lit collé au mur, sur lequel il était assis, et s'en leva. Il fit le tour de son dix-huit mètres carré, ouvrit les deux fenêtres pour créer un semblant de courant d'air, en vue d'aller prendre une douche. La salle de bain, enclavée entre ses murs et l'appartement voisin, ne profitait pas d'une aération personnelle. Le confort de la maison qu'il avait partagée avec sa femme pendant plusieurs années lui manquait terriblement.

Au moment d'aller se coucher, il ramassa le courrier du cabinet comme s'il avait été un déchet supplémentaire de sa journée et l'ajouta à la pile de relances qu'il devait traiter.

Chapitre 6 :
La pommade et l'espoir

Il faisait déjà jour quand le réveil de Joanne retentit. La sonnerie montant crescendo, elle ne l'entendit pas tout de suite, et quand l'alarme vint enfin à son esprit, elle resserra l'oreiller sur sa tête pour étouffer le son.

— Encore cinq minutes, grogna-t-elle en attrapant son téléphone et repoussant l'alarme d'un œil.

En répétant plusieurs fois cette manipulation, elle gagna près d'une demi-heure de semblant de sommeil.

À la dernière sonnerie, quand elle se résigna à affronter la journée qui l'attendait, elle tâta la place vide à côté d'elle et balaya la pièce du regard. Elle sortit de son lit avec l'envie pressante d'y retourner, mais profita de l'égarement partiel de ses jambes pour les contraindre à aller sous la douche.

Elle finit de se préparer en avalant un petit-déjeuner express qui consistait à avaler un paquet de biscuits tout en laçant ses chaussures. Quant au café, cela faisait bien longtemps qu'elle le prenait dans la salle de pause de l'hôpital. Son goût aurait dû être à lui seul une motivation à se lever plus tôt le matin pour en prendre n'importe où ailleurs, mais elle avait préféré s'en accommoder que toucher à ses précieuses minutes matinales.

Joanne attrapa de justesse son bus, s'épargnant une attente supplémentaire de neuf minutes, temps durant lequel elle aurait pu prendre un café ou dormir. Elle arriva dans les vestiaires avec deux minutes d'avance sur l'heure qu'elle avait estimée et y vit là encore une confirmation de l'univers quant à la raisonnabilité de son train de vie chronométré.

Joanne rejoignit, café en main, l'équipe de nuit et prit les transmissions. Apparemment, la nuit avait été calme. Aucun de ses patients n'avait présenté d'évolutions majeures depuis la fin de son service, la veille.

Bien qu'Haut-Lavoir présentait un système de soins bien plus développé que celui de Château-sur-foin, il n'était tout de même pas assez important pour que l'hôpital jouisse d'un grand nombre de services et de chambres séparées.

Joanne et ses collègues tournaient sur les trois unités de soin réunies à un même étage dans une aile du centre. Les patients des services en surveillance continue, réanimation et soins intensifs cohabitaient dans un léger désordre avec lequel le personnel de soin semblait bien composer.

Une fois les informations échangées, Joanne fit le tour des patients dont elle avait la responsabilité et qui occupaient les chambres 100 à 104.

La chambre 100 était partagée par deux jeunes mamans souffrant toutes

les deux de complications après leurs accouchements. L'une des deux allait effectuer avec succès son bilan de sortie ce matin même.

— Alors, prête à retrouver votre petit ?

— Oui, enfin ! s'était exclamée la femme encore en blouse rose.

— Ça vous aura fait des vacances avant d'affronter les pleurs… Vous allez vouloir revenir !

— Euh…, avait laissé en suspens la patiente qui regardait Joanne d'un œil mauvais.

Et cette dernière avait compris. Une fois de plus, elle avait ouvert la bouche sans réfléchir. Joanne avait bredouillé ses excuses avant de relever les constantes dans le dossier.

— Le médecin va venir vous ausculter très rapidement, l'avait-elle rassurée avant de déguerpir.

En sortant de la chambre 100, Joanne fut prise d'une terrible gêne à l'estomac, comme à chaque fois qu'elle regrettait d'avoir parlé.

Depuis qu'elle avait été transférée du service maternité, Joanne faisait de gros efforts pour tenir sa langue. La perspective d'être confrontée à des patients en partie inconscients l'avait encouragée à accepter ce transfert sans sourciller.

Mais Joanne n'en demeurait pas moins au contact de personnes en capacité de l'entendre et de se vexer. Quand elle faisait un faux-pas, elle pressait sa main contre son ventre en espérant que la chaleur émanée fasse passer la contrariété qui pesait sur son métabolisme. Elle avait accepté l'idée de ne jamais être élue infirmière de l'année.

Joanne prit une grande inspiration en entrant dans la chambre 102.

Un vieil homme se remettait d'une intervention chirurgicale qui l'avait bien brassé, et nécessitait une attention particulière. Son camarade de chambre, un homme du même âge, souffrait d'insuffisance respiratoire à la suite d'un grave trauma. Il était maintenu sous respirateur. À eux deux, c'était la colocation idéale pour Joanne.

La chambre 103 serait vide jusqu'au milieu de l'après-midi ; une patiente opérée des poumons devrait l'investir après son intervention.

Joanne entra dans la chambre 104 et soupira à la vue de sa jeune patiente immobilisée et de sa mère qui l'était tout autant près d'elle.

— Bonjour madame Lefèbvre, comment vous sentez-vous ce matin ? Vous avez dormi un peu ?

Elle leva son visage blême, les yeux rougis d'avoir pleuré toute la nuit et hocha la tête de gauche à droite.

— Madame Lefèbvre, dit Joanne en s'avançant vers elle.

Elle s'accroupit à son côté et posa sa main sur la sienne.

— Rentrez vous reposer une heure ou deux.

— Encore quelques minutes, et je rentre, oui.

Joanne lui sourit, compatissante, et releva les constantes. Aucun changement depuis deux semaines. Sa fille ne présentait aucune

amélioration ; elle végétait dans cet état stable. Sa mère vivotait dans le même état, dans l'attente d'un miracle.

Joanne posa la main sur l'épaule de la mère et referma le rideau derrière elle, puis alla se quérir auprès de son autre patient de la chambre 104.

— Bonjour Sylvain ! fit-elle en tirant le rideau. Oh, pardon, vous dormez.

— Je dormais, oui…

Sylvain referma les paupières quand Joanne laissa entrer le soleil dans la pièce.

— Pourriez me prévenir avant d'ouvrir…, grogna-t-il en s'acclimatant péniblement à la lumière.

— Je suis un rayon de soleil, attendez-vous à toujours être ébloui.

Il étouffa un rire et réprima un gémissement.

— Ne me faites pas rire…, souffla Sylvain.

— Vous avez mal ?

— Seulement quand je respire.

— Je peux ? demanda Joanne en désignant du doigt son ventre.

— Je vous en prie…

Elle abaissa la couverture et le drap, et remonta sa blouse qui dévoila un torse musclé et imberbe. Seule une ligne de poils descendait de son nombril. Elle ne s'attarda pas sur cette peau cuivrée et préféra contrôler l'évolution des ecchymoses sur le flanc droit de son patient. La couleur violacée était bon signe.

— Je ne peux pas vous redonner d'antalgique tout de suite. Pas avant midi. Par contre, je peux vous passer de la pommade.

— Voilà, passez-moi de la pommade.

Joanne appliqua le baume sur la zone douloureuse et grimaça avec lui, quand elle le vit serrer les dents.

— Désolée, j'ai les mains froides.

— Oh, ce n'est pas ça qui me gêne, c'est plus… les côtes fêlées en dessous, réussit-il à dire entre deux expirations.

Il réprima un rire quand il vit Joanne en faire autant.

— Ne me faites pas rire…

Sylvain levait légèrement les bras par automatisme de défense et ces mouvements suffisaient à lui raviver la douleur.

— Détendez-vous, respirez lentement, fit-elle en le rhabillant. Voulez-vous que je referme les rideaux ?

— Non, non, j'ai besoin de soleil. J'en ai déjà marre d'être enfermé, alors dans le noir…

— Bon état d'esprit. Vous allez vite reprendre des couleurs.

Joanne le considéra avec conviction. D'ici mi-juin, Sylvain pourrait s'asseoir et se déplacer en fauteuil roulant.

— Toc, toc, fit une tête en dépassant du rideau de cloisonnement. Bonjour !

Sylvain sourit en entendant cette voix douce particulièrement

annonciatrice de bonnes nouvelles.

Simon lui brandit son téléphone sous le nez.

— Décidément, mon sauveur. Ah la la, quand j'y pense. J'aurais dû garder mon téléphone avec moi, j'en serais peut-être pas là, maintenant.

— Je pense que vous avez bien fait, objecta Simon. Car vous l'auriez peut-être perdu dans la chute.

Sylvain envisagea cette possibilité et parut alors satisfait du choix qu'il avait fait en le laissant en sécurité dans sa voiture.

— J'avais envie de me couper du monde.

— C'est nécessaire parfois…

— Je vais vous laisser entre hommes, tenta Joanne. Je…

— Bah non, restez, Joanne, l'invita Simon. Regardez comme il est heureux de retrouver son téléphone. Vous n'avez pas envie de savoir pourquoi ? Je vous imaginais plus curieuse.

— Vous m'i… ?

— Allez, maintenant que vous m'avez réveillé et malmené avec vos mains froides, vous me devez bien ça, insista Sylvain.

— J'imagine que j'ai bien mérité de prendre ma pause, céda Joanne. Pourquoi étiez-vous si impatient d'avoir votre téléphone ? Vous n'avez pas utilisé celui-là, remarqua-t-elle en montrant le combiné avec fil sur la table de chevet.

— Et comment j'aurai fait ? minauda Sylvain en pointant du menton ses deux bras immobilisés.

— Et comment comptez-vous faire avec le vôtre ? riposta-t-elle.

— Hm. Pas faux. L'un de vous peut m'aider ?

— En pause, rappela l'infirmière.

Par la force des choses, Simon se proposa et suivit les consignes de Sylvain pour allumer et déverrouiller le téléphone, avant de le lui tenir devant les yeux.

— Vérifiez qu'il ne soit pas en mode avion. Il y a bien du réseau ? Ça capte bien ici, d'habitude ?

Simon et Joanne consultèrent leur téléphone et se mirent d'accord sur la bonne réception.

— Tout est bon, ça capte très bien, vérifia Simon sur le téléphone de Sylvain.

Le visage de Sylvain s'affaissa.

— Allez dans les messages, s'il vous plaît. La première conversation, oui.

Sylvain se rendit à l'évidence que non, il n'avait reçu aucun appel ou de SMS durant son absence. Depuis le samedi midi qu'il avait laissé son téléphone dans la voiture, et jusqu'au jeudi matin, personne ne lui avait écrit. Pas même son petit ami.

— Vous attendiez des nouvelles de… « Adi » ? lut Simon sur le téléphone.

— Oui. J'attendais des nouvelles d'Adrien. Mais, visiblement, il n'en

attend pas de moi.

Simon se fit la remarque que sa voix, d'un naturel léger et chantant, était devenue beaucoup plus incisive. Lui, comme Joanne, ne dit rien. Ils l'encouragèrent néanmoins à continuer d'un haussement de sourcils.

— On avait prévu cette randonnée depuis des semaines. J'avais tout préparé, les sacs, les rechanges, la nourriture, j'ai acheté tout le matériel. Et… et… il me plante le matin du départ !

— Pourquoi ? osa Joanne.

— Pourquoi ? Parce que… je sais plus, il était « fatigué ». Il ne voulait pas quitter son petit confort. Du coup, moi je suis quand même parti. J'avais posé des jours de congés, et je me voyais pas rester enfermé chez lui. Avec ou sans lui, j'avais besoin de prendre l'air. Et encore plus depuis ce qu'il m'a fait.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda à son tour Simon.

— Bah ça ! Il a annulé juste avant de partir, sans raison valable. C'est pas suffisant ?

— Si, si. Calmez-vous, l'encouragea Joanne, le voyant déglutir de douleur.

Elle prit le gobelet d'eau posé à côté du téléphone fixe et lui proposa de boire à l'aide de la paille.

— Il fait exprès de ne pas me contacter, maugréa-t-il, les dents serrées. Je sais comment il fonctionne. Il m'ignore, et je me sens obligé de faire le premier pas.

— Là, c'est différent, tempéra Simon. Au moins pour le prévenir ? Est-ce que quelqu'un d'autre est au courant pour votre accident ?

Sylvain hochait négativement la tête à toutes ses questions et ne semblait pas prêt d'y changer quoi que ce soit.

Joanne, qui lui trouvait une meilleure mine depuis son réveil, déplora de le voir pâlir de contrariété.

— Allons-nous-en, Simon. Sylvain a besoin de repos.

Simon comprit et s'adressa une dernière fois à Sylvain avant de tourner les talons :

— Si vous voulez, moi, je peux revenir de temps en temps. Ça me ferait plaisir de vous voir vous rétablir… et moins culpabiliser de ne pas vous avoir trouvé plus tôt, reconnut-il.

L'expression de Sylvain changea du tout au tout.

— Sans vous j'y serais encore ! Ne culpabilisez pas pour ça. Et bien sûr que ça me ferait très plaisir de vous revoir. Même si j'avais d'autres visiteurs. Vous êtes mon sauveur, n'oubliez pas !

Et son visage s'illumina.

Joanne prit congé de ses patients et retourna en salle de pause se prendre un café chaud. Elle se laissa tomber dans un des fauteuils, appuya sa tête avec soulagement contre le dossier et soupira.

Le tic-tac de l'horloge au mur rompit le silence qu'elle appréciait. La

trotteuse n'allait toutefois pas assez vite à son goût. Elle avait hâte que la petite aiguille traverse le cadran et se plante sur le trois.

— Eh bah vivement c'soir, tiens.

— Le démarrage a été dur ?

— Ah, pardon, je me croyais seule, fit Joanne en recherchant qui pouvait bien l'avoir rejointe.

Joanne aperçut une de ses collègues appuyée contre l'évier. Elle l'aimait bien. Et elle espérait que ce soit réciproque.

— Pas plus que d'habitude. C'est juste que parfois, ça épuise de voir des gens dormir… qui ne se réveillent pas, je veux dire.

La femme esquissa un sourire et se retourna pour laver sa tasse.

— Tu te touches le ventre, n'est-ce pas ?

— Euh, oui, constata Joanne, la main sur son estomac. Pourquoi tu me demandes ça ?

— Ne sois pas si dure avec toi-même, fit-elle, sans lui répondre. Ce n'est pas méchant, ce que tu dis, c'est juste… maladroit, concéda la femme.

Elle se retourna à nouveau et avança vers sa jeune protégée.

— Et moi, ça me fait beaucoup rire. Faut qu'ils apprennent à en rire aussi, ça leur fera oublier pourquoi ils sont là.

Joanne entendait pour la première fois quelque chose qui ne ressemblait pas à une remontrance. C'eut un effet immédiat sur la gêne qui occupait son ventre et son esprit.

— Infirmières, infirmières ! cria une voix dans le couloir. Elle se réveille !

Joanne sortit de sa contemplation et accourut à la chambre 104, sa collègue sur les talons.

— Tu vois, les patients t'écoutent, lui souffla-t-elle.

— Qui y a-t-il, madame Lefèbvre ? demanda Joanne.

— Elle a bougé, elle m'a serré le doigt, s'exclama la mère de la patiente.

Les infirmières regardèrent les écrans et ne virent aucun changement.

Joanne fit venir la neurochirurgienne qui ausculta la jeune fille. Elle ne constata aucune évolution.

— Madame Lefèbvre, je crains que votre fille soit toujours dans le coma…

À la seconde où le médecin évoqua la possibilité d'un réflexe musculaire indépendant de sa volonté, la mère de la patiente parut ne pas vouloir en entendre davantage. Elle refusait ce diagnostic.

— Je sais ce que je dis, elle m'a serré le doigt ! répéta la mère pleine d'espoirs.

Pour écarter tout doute, la neurochirurgienne demanda une nouvelle batterie de tests.

Les infirmières emmenèrent la patiente au service imagerie[2], laissant un trou béant dans la pièce. Sa mère l'accompagna aussi loin qu'il lui fut autorisé.

— Joanne ? chuchota une voix lointaine.

Joanne se faufila derrière le rideau qui isolait Sylvain dans la moitié de sa chambre.

— Elle va mieux ? s'enquit Sylvain toujours à voix basse.

— C'est ce que nous allons vérifier. Je ne peux pas en parler avec vous. Vous devriez vous reposer.

— Quand je l'ai entendu crier de joie, mon cœur a fait un bon. Elle m'a surpris, avoua-t-il, ému. C'était si beau de l'entendre rire. C'est le miracle qu'elle attendait.

Joanne ne préféra pas relever et craignit que la mère les surprenne à parler de sa fille.

— Dormez maintenant. Je vous remets un peu d'antidouleur.

Sylvain accueillit cette décision favorablement et ferma les yeux. Joanne le regarda, le visage détendu tandis qu'elle ajustait sa perfusion.

À 15 h 13, Joanne attrapa le bus qui la ramena chez elle. Elle trouva sa porte d'entrée en charmante compagnie.

— Tu es parti tôt, ce matin, Nicolas…

— Ou plutôt tard hier soir, fit l'homme mal rasé qui vint l'embrasser dans le cou.

Elle se laissa faire, inclinant la tête. Tandis qu'elle cherchait fébrilement la serrure avec sa clef tremblante, il se plaqua dans son dos et ils entrèrent tous les deux dans le sombre appartement comme un même corps.

— Je comptais prendre un bain…, murmura-t-elle.

— Bonne idée…

— Je ne t'impliquais pas dans mes projets…

Cela fit naître un sourire sur son visage fatigué. Elle s'abandonna à ses mains agiles. Il releva les cheveux défaits de sa queue de cheval et fit courir ses lèvres sur sa nuque.

Immobiles dans l'entrée, elle fondait littéralement dans ses bras.

— … mais je vais pouvoir m'en accommoder, acheva-t-elle enfin.

Aussi fragile qu'un pantin désarticulé, Nicolas la guida vers la salle de bain où s'entremêlèrent leur silhouette, leur âme et leur soirée.

---

2. Le service imagerie, ou radiologie, est une spécialité médicale qui se situe au carrefour de la médecine et de la technologie.

Chapitre 7 :
Le trognon et les pots

Hubert sortit du congélateur plusieurs morceaux de pain et les disposa sur la table de la cuisine de façon à ce que la lumière du petit jour les aide à recouvrer leur moelleux d'ici une petite heure. Il s'évertua également à mettre en marche la cafetière qui produirait et maintiendrait chaud assez longtemps soixante-quinze centilitres de café. La machine ronronnait et le café noir coulait quand il quitta la maison une pomme à la main.

Hubert vivait depuis quelques mois dans une grande maison en colocation avec cinq autres personnes. Il en était le doyen, et la plus jeune locataire commençait tout juste ses études supérieures. La moyenne d'âge était de vingt-neuf ans.

Il ferma le petit portillon en bois derrière lui et croqua à pleine dent sa pomme rouge et jaune achetée quelques jours plus tôt au marché fermier du quartier.

Il mastiquait entre deux bouchées tandis qu'il marchait joyeusement, le pas sûr et l'allure vive. Le chapeau sur la tête, les lunettes de soleil sur le nez, le bermuda beige et la chemise assortie, il avait remonté ses chaussettes à mi-mollet et était parti rejoindre Daniel et son groupe à la quincaillerie pour effectuer à la fraîche quelques heures de travail d'intérêt général.

Hubert finit sa pomme et jeta le trognon par-dessus un muret en pierre recouvert de lierre, datant des premières années de la ville. Il cachait derrière son mètre de hauteur un champ en friche qui abritait, à n'en pas douter, des familles de petits mammifères dont l'une d'entre elles tomberait bientôt sur ce frugal en-cas.

Hubert sifflotait les bras ballants et cherchait derrière ses verres teintés des oiseaux cachés dans les feuillages. Il entendait les volatiles gazouiller à l'arrivée de l'été et se taisait alors à l'occasion, écoutant avec délice ce merveilleux concert.

Hubert traversa plusieurs pâtés de maisons puis longea la départementale encore peu fréquentée à cette heure matinale, en remontant le large trottoir. Il arriva ensuite dans une zone commerciale et passa devant les vitrines de nombreuses échoppes encore fermées ou sur le point d'ouvrir. Enfin, il traversa le dernier quartier résidentiel.

Il rencontra sur sa route quelques riverains déjà agenouillés de bon

matin dans leur jardin et les salua d'un haussement de couvre-chef. Il croisa également à plusieurs reprises des promeneurs de chien et des acheteurs de baguettes de pain, à qui il réserva la même levée de chapeau.

Hubert savait qu'en dépassant la dernière maison sur sa droite, celle à deux étages avec les murs repeints en beige et le petit moulin à vent dans la cour, il ne lui restait plus qu'un quart d'heure de marche avant d'atteindre le lieu de rassemblement.

Parfois, en pressant le pas, il arrivait à grappiller deux ou trois minutes sur son chronomètre. Mais, ce jour-là, il économisa son énergie et profita du vent frais qui viendrait à manquer quand Daniel exigerait de lui des activités fastidieuses dans des sous-bois confinés.

Il arrivait à destination. Comme chaque matin à l'entrée du parking, il se fit la réflexion que cette montée, en hiver, par temps de gel ou de neige, devait être une plaie à gravir.

Quand il arriva assez haut pour apercevoir du mouvement par-dessus le muret qui bordait le parking, il sourit à la nouvelle journée qui s'annonçait. Hubert manqua de trébucher en posant son pied sur le sol irrégulier, mais ne se départit pas pour autant de son enthousiasme.

Il se planta devant Olga et releva l'heure sur sa montre.

— Trente-six minutes, en déduisit-il. Bonjour, très chère ! Que faites-vous avec tous ces arbres ?

— Bonjour Hubert. Eh bien, je prépare votre mission du jour, répondit Olga en allant chercher un nouvel arbre en pot dans sa pépinière.

Hubert la regarda le poser à côté des deux autres devant lui.

— Il ne vous a rien dit ? demanda-t-elle en voyant son air étonné.

Elle se releva et mit ses mains gantées sur ses hanches.

— Vous allez planter des arbres ce matin, fit Olga avant de disparaître à nouveau.

— Laissez, je vais vous aider.

Olga indiqua à Hubert quels pots il fallait sortir de l'enclos et aligner avec les autres. Sur son insistance, il l'aida également à réunir les outils essentiels à la plantation.

— Merci bien, vous me soulagez grandement.

Sur ces mots, Daniel et Harold sortirent de la quincaillerie. Les trois autres personnes attendues firent leur entrée ; Étienne se gara sur une des premières places de stationnement et les filles montèrent la même côte qu'avait grimpée Hubert quelques minutes auparavant, après que leurs

parents les y eurent déposées devant, sans couper le moteur.

— Vous êtes tous là, constata Daniel. Très bien.

Il donna à son groupe les directives de la matinée en leur distribuant leur matériel. La première consigne fut de transposer les pots dans le chariot à roulette et de se répartir la charge des outils.

Sous les encouragements d'Olga qui regardait la petite garnison évoluer en rang d'oignons, Daniel tira le chariot derrière lui et emprunta le chemin opposé au magasin. Étienne et Hubert prirent les outils. Les filles trottinèrent en queue de peloton, les mains gantées soigneusement rangées dans leurs poches.

— On a pris le même chemin que l'autre fois, remarqua Lily.

— On va au même endroit.

— Là où il y a eu l'éboulement ?

Daniel grogna un oui de dessous sa barbe.

Le cortège poursuivit son voyage dans le silence jusqu'à sortir du couvert végétal formé par les branches tombantes des arbres et retrouver le terrain accidenté qu'ils avaient découvert le premier jour de leur peine.

— Cette bande de terre, fit Daniel en désignant le versant nu sur leur gauche. À terme, ça présente toujours un risque d'éboulement.

Les filles se décalèrent légèrement sur leur droite, comme si la montagne menaçait de leur tomber dessus d'une seconde à l'autre.

— Vous avez dit l'autre jour qu'on ne craignait rien, couina Noor.

Lily expira lourdement.

— Les arbres retiennent la terre, fit Daniel d'une voix forte pour dissuader toute remarque acerbe. Pas d'arbres, pas de retenue. Pas de retenue…

— Des morts, compléta Étienne d'une voix sombre.

Tous se retournèrent et dévisagèrent Étienne qui demeurait impassible.

— Avant d'en arriver là, replantons des arbres, suggéra Daniel, qui profita de la neurasthénie de l'homme et de l'inquiétude communiquée au reste du groupe pour motiver ses troupes.

Daniel identifia la variété des plants et prodigua un rapide cours de botanique à ses élèves qui accueillirent cette pause avec plaisir, bien que peu d'efforts n'avaient été encore fournis.

— La forme des feuilles permet de les identifier. Celui-là, c'est un

bouleau. Il deviendra très grand. Hubert et Lily, prenez-le. Ça, c'est un frêne. Il lui faudra beaucoup de place, déduisit Daniel. Étienne, Noor, occupez-vous-en.

Et ainsi de suite, Daniel répartit les deux merisiers, le chêne et le second bouleau entre les binômes. Il se chargerait lui-même de planter les châtaigniers. Puis il leur montra où creuser, à des endroits stratégiques, sans trop s'approcher du nœud du problème.

— On va y aller doucement avec la façade. Il vaut mieux lui laisser le temps de se reposer.

Les binômes en place, les outils en main, ils commencèrent à creuser. Les arbrisseaux à l'étroit dans leur pot, attendaient un pas derrière eux, prêts à déployer leurs racines.

— Creusez bien profond et bien en largeur, insista Daniel. Les arbres sont déjà gros.

Tandis que les uns et les autres se relayaient, Daniel assurait à la fois le maniement de la fourche et de la bêche.

— La terre est dure, se plaignit Lily.

Daniel, qui mettait tout son poids sur la fourche à bécher, ne préféra pas relever, bien qu'il fût d'accord avec elle.

— Venez voir, tous. Vous allez devoir faire très attention en dépotant les arbres. Ne tirez pas dessus comme des… Ne tirez pas dessus, vous risqueriez de les casser.

Il leur montra comment faire, en tournant délicatement le pied qu'il tenait fermement et en aidant le pot en plastique à se défaire de la terre humide.

— Heureusement, Olga les a bien arrosés.

Étienne et Noor purent directement s'atteler à la tâche tandis que le second binôme finissait de creuser le trou.

— Un peu de nerfs, gamine. C'est tout mou, ça, fit Hubert en pointant du doigt les bras fins de Lily.

— Hé, commence pas, toi. Et puis, d'abord, vas-y. Je te rends service pour pas que tu te casses un os, et tu te moques de moi.

Lily tendit la fourche à bécher à Hubert et lui lança, d'un air de défi :

— Ça te rappellera les tranchées !

Hubert toisa Lily et garda son souffle pour le trou qu'il devait faire, mais n'en pensa pas moins.

Daniel acheva rapidement la plantation de ses deux châtaigniers et s'assit sur une pierre. Il sortit un couteau de sa poche de pantalon et attrapa un bout de bois auquel il entreprit de donner une forme. D'un œil, il supervisait ses subordonnés.

Finalement concentré à sculpter une petite cuillère dans ce qui devait être du buis, Daniel oublia un instant ses responsabilités de moniteur ; son rôle lui revint à l'esprit quand les quatre travailleurs s'assirent en silence près de lui.

Daniel avait trop envie d'atteindre son objectif pour leur adresser la parole et risquer de soulever chez eux une vague de questions, ce qui atténuerait l'effet reposant de son occupation.

De leur côté, Hubert, Étienne, Lily et Noor l'observèrent. Personne n'osait demander l'heure ou se plaindre de la chaleur ressentie du fait de l'effort.

Au bout d'un moment, Daniel étudia la petite cuillère qu'il avait dans les mains, caressa du bout de l'index la rugosité du bois et rangea le tout dans la poche fermée de sa veste.

— Vous avez fini ? s'enquit Daniel en se relevant.

Les quatre opinèrent du chef et se décalèrent de son champ de vision pour que Daniel puisse voir que les outils avaient bien été rangés et les pots vides placés dans le chariot.

— Très bien. Il pleut ce soir, ça leur fera du bien. On rentre.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Noor. Il reste encore une heure…

— Il faut toujours que tu la ramènes, siffla Lily. Il aurait pu nous lâcher plus tôt.

— Non, trancha Daniel. On retourne à la pépinière.

Daniel regarda Lily d'un œil mauvais, ce qui eut pour seul effet de la retrancher davantage dans sa contrariété. Il aurait préféré qu'elle s'adoucisse et, dans l'absolu, présente des excuses pour son comportement très désagréable envers Noor.

Ils prirent le chemin du retour vers Chez Harold en empruntant un autre sentier un peu plus cahoteux. Noor se proposa de tirer le chariot désormais plus léger – bien que les hommes y aient rangé les outils – et refusa plusieurs fois d'être relayée. Elle fermait la marche.

Devant, Hubert ramassait les déchets qu'il apercevait. Au premier bout d'emballage argenté repéré, Hubert sortit de son sac banane un sachet en papier, un de ceux que l'on distribue dans les épiceries en vrac.

Parti en éclaireur, rares étaient ceux qui échappaient à sa vue.

Étienne marchait à sa hauteur et, ensemble, ils s'étaient tacitement réparti la supervision de la chaussée. Derrière, au milieu, avançait Lily qui écrasait soigneusement les petites touffes d'herbes éparses.

La suivait Daniel, marchant tantôt à gauche, tantôt à droite. L'oreille tendue, il surveillait la progression de Noor.

Ensemble, la troupe gardait le rythme, jusqu'à ce que Lily interrompît subitement la cadence pour refaire ses lacets. Elle s'assit soigneusement sur une souche et prit son temps. Ils l'attendirent.

— Tiens, gamine, il y a un papier derrière toi, fit Hubert en regardant par-dessus l'épaule de Lily. Passe-le-moi.

Il tendit ouvert son sachet, prêt à recevoir le détritus.

Un morceau indistinct de papier plastifié était accroché entre des herbes sèches au pied d'un arbre qui poussait dans le sol déclinant près du sentier.

— Ah, tant pis, fit Lily en regardant en arrière. Je n'ai pas mes gants.

Elle se dédouana d'un geste du menton vers le chariot et retourna à ses boucles.

Hubert marqua un mouvement de recul devant la soudaine précaution de la jeune fille ; Noor se sentit, quant à elle, coupable de priver son amie de ses gants et de l'empêcher ainsi d'accomplir son devoir civique.

Daniel ne pouvait forcer personne à ramasser de déchets sans protection même s'il s'agissait d'un bout de papier inoffensif.

Lily se releva et resta plantée devant le regard ahuri d'Hubert qui, lui, ne comprenait pas son obstination. Quand elle décida de reprendre sa route comme si de rien n'était, Hubert haussa la voix.

— Hé, gamine, tu pourrais faire un effort. Prends tes gants, si tu préfères.

— Oh, l'ancêtre, ça va. Ramasse-le, toi, ton papier.

Hubert resta stoïque. Étienne s'adossa à un arbre – ça risquait d'être long – et joua avec une herbe entre ses mains.

Noor accourut avec la paire de gants de Lily, ce qui ne fit qu'énerver cette dernière.

— Bonne petite. Ramasse, maintenant.

Noor s'exécuta, soumise.

— Noor, laisse, l'arrêta Daniel.

Il se pencha en se tenant à la souche sur laquelle s'était assise Lily, attrapa entre son index et son majeur le morceau d'emballage et le mit dans le sac d'Hubert.

— Merci.

Il ne rajouta rien et reprit sa course. Noor attendit que tous redémarrèrent pour tirer son chariot. Lily restait désormais à côté d'elle.

Au final, le détour qu'ils avaient pris les avait retardés. Daniel jugea à l'heure qui s'affichait sur sa montre qu'ils n'auraient plus le temps pour une leçon détaillée de botanique.

— Ç'a été ? s'enquit Olga en les voyant revenir.

Daniel demanda au groupe de veiller à ce que les outils soient rendus nettoyés, et la séance fut levée.

— Eh bien, c'était quoi cette tension ? demanda Olga après que les quatre travailleurs furent repartis.

Daniel soupira à sa question et se gratta la barbe.

— Qu'est-ce que tu leur as fait ? Vous êtes partis tout sourire, et tu les ramènes avec une tête de six pieds de long.

— C'est Lily. Elle est… Elle a du caractère.

— Faut bien qu'elle en ait pour qu'elle soit là.

— Noor est beaucoup plus coopérative et ça ne l'empêche pas… D'ailleurs, ça m'inquiète, elles deux ensemble.

Olga haussa les sourcils, avide d'en savoir plus.

— Lily a une emprise sur Noor.

Daniel avait le regard perdu sur le parking, là où se tenaient, il y a quelques instants, les jeunes filles.

— Tu hésites à demander à faire modifier leurs horaires.

Daniel regarda Olga et grimaça. Elle devinait ses pensées, il lui confirma ses craintes.

— Ce n'est pas la meilleure façon de régler les choses, devança-t-elle.

— Je ne veux pas mêler le juge Sullivan à leurs histoires. Je le contacterai si j'en ai vraiment besoin.

Olga encouragea Daniel dans sa prise de décision et l'invita à se mettre à l'aise.

— J'ai fait de la citronnade.

— Tu tiens la boutique ?

— Harold est descendu en ville.

Daniel s'accouda au comptoir et attendit son verre. Olga l'accompagna et s'en resservit un deuxième.

Au troisième soupir, Daniel lui demanda ce qui n'allait pas.

— Harold me fatigue, lâcha-t-elle avec un grand sourire. Il est toujours en train de râler. Je l'ai envoyé chercher des timbres.

Daniel cacha son sourire dans sa boisson, un sourire en partie déjà effacé par sa barbe.

— Ça fait combien de temps maintenant ?

— Deux heures. Nous deux ? se douta Olga après coup. Oh bah…

Daniel se surprit à lui demander pareille information qu'il jugeait pourtant très intime. Habituellement, il s'en tenait à la météo et à leur travail.

— C'est pas compliqué, sa mère était encore vivante. Donc, tu vois, ça remonte, conclut Olga qui fut incapable de se souvenir.

— Ouais, ça remonte.

Daniel balaya le comptoir des yeux à la recherche de quelque chose qui expliquerait l'odeur suspendue dans l'air.

— T'as du flair. La tarte est encore dans le four. Viens donc en manger un bout, va.

Olga alla retourner le panneau de l'entrée qui indiquait dorénavant « fermé » à leurs clients, verrouilla la porte et repassa devant Daniel qui la suivit jusqu'à l'arrière-boutique, la maison d'Olga et Harold.

Autant Daniel connaissait Harold depuis toujours, autant cela faisait quelques années seulement qu'Olga était entrée dans leurs vies. Elle était l'unique présence féminine qu'il comptait dans son entourage. Par chance, elle avait des qualités de cuisinière ; peut-être pas si grandes, comme le rappelait parfois Harold quand il heurtait une dent contre un grumeau cuit, mais bien plus que ceux que Daniel ou son frère avaient.

Il ignorait la différence d'âge qui les séparait, mais son léger embonpoint tendait à limiter les rides qui pourraient se creuser sur son visage rond. Daniel était parti du principe qu'ils étaient à peu près du même âge puisqu'il était parti du principe qu'il avait à peu près le même âge

qu'Harold, bien qu'au final ce dernier le précédait de bien dix ans. Daniel n'avait que quarante ans, et bien qu'il ne fasse pas plus vieux, il se comportait parfois comme tel, comme s'il avait déjà vécu plusieurs vies.

— Vous vous êtes jamais mariés, c'est marrant.

— « Marrant », oui, reprit Olga. Va dire ça à sa mère, tiens. Oh, rien qui ne mérite d'être raconté, fit-elle en voyant les sourcils interrogateurs de son hôte. La belle-famille… Les branches pourries, y'en a dans tous les arbres, comme on dit !

— Mais les fruits peuvent être bons quand même, soutint Daniel, en levant le reste de la part de tarte qu'il n'avait pas encore engloutie.

Olga rit en le voyant manger son gâteau avec appétit. Elle regarda les miettes qui se perdaient dans sa barbe et attendit qu'il fasse ce qu'il faisait à chaque fois qu'il mangeait en sa compagnie : il finit son dessert et prit soin de s'épousseter le menton au-dessus de la toile cirée jaune à fleurs blanches qui recouvrait la table ronde de la cuisine.

— Au fait, je vais te passer d'autres confitures, mais les pots s'appellent « Reviens ».

Chapitre 8 :
La couverture et les orteils

Les nouveaux tests n'avaient rien donné. Les médecins de la jeune patiente de la chambre 104 ne constataient aucune amélioration et, se heurtant à un mur, avaient préféré laisser du temps à sa mère pour qu'elle intègre l'information à son rythme.

Mais depuis que madame Lefèbvre avait eu une réponse à ses prières, elle avait redoublé d'efforts et déployé tous les moyens nécessaires pour retrouver sa fille. Elle avait décidé de ne pas se fier aux médecins, moins enthousiastes, et s'en était tenue à suivre son instinct de mère qui refusait de croire que tout s'arrêterait là, comme ça.

Elle avait décoré la moitié de chambre que sa fille partageait avec ce jeune homme en recréant du mieux qu'elle le pouvait son environnement familier.

Madame Lefèbvre avait ramené de leur maison une couverture que sa fille affectionnait particulièrement : un assemblage de chutes de vêtements autrefois portés et probablement trop petits ou passés de mode à présent. Des t-shirts, des vestes, des pulls, pour la plupart. On reconnaissait aussi la poche arrière d'un pantalon beige côtelé. Quatre écharpes bordaient la surface. Un patchwork de toutes les couleurs, avec une dominante de jaune et d'orange. Des couleurs chaudes pour une enfant solaire. À n'en pas douter, il s'agissait là d'un travail de plusieurs heures. Cette couverture était suffisamment grande pour recouvrir le lit et tombait assez bas de chaque côté pour effleurer le sol.

Madame Lefèbvre avait également apporté une taie, bien plus sobre, d'un bleu uni. Celle qui enveloppait encore il y a peu l'oreiller de sa fille, dans son lit resté intouché depuis maintenant trois semaines. Elle avait aussi glissé sous les draps une peluche qu'elle portait dans son cœur et qu'elle n'avait pas serrée contre elle depuis un moment, ayant atteint un âge où il n'était plus toléré d'avoir pareil encombrement dans une chambre de jeune femme. Madame Lefèbvre avait jugé qu'à dix-sept ans, dans un hôpital, on était encore une enfant.

Elle avait également rapporté des effets personnels comme une boîte à musique, des bougies – qu'elle n'allumerait pas – et des photos.

Des cadres photo de gens souriants étaient disposés sur la table de chevet, sur une table d'appoint et sur les tablettes au-dessus et de part et d'autre du lit. On reconnaissait la jeune fille entourée de sa mère, de son père, de son frère, de ses amis, de ses camarades du club équestre qu'elle fréquentait depuis qu'elle savait marcher.

Madame Lefèbvre avait réservé une place spéciale au portrait d'elle en

habit de cavalière sur son cheval à la robe alezane, prise lors d'un saut d'obstacle. Il s'agissait d'une photo officielle faite lors d'un concours au terme duquel elle avait été récompensée.

Quand elle se réveillerait, ce serait le premier cadre que sa fille verrait.

Pour l'heure, seuls les visiteurs se reconnaissaient dans ces nombreux clichés.

Après ses longues journées de travail, monsieur Lefèbvre rejoignait sa femme au chevet de leur unique fille. Leur fils, plus jeune, était venu plusieurs fois au cours des premières semaines, mais voir sa sœur dans pareil état l'avait profondément choqué et les parents avaient jugé bon de le garder à l'écart, le temps qu'elle se rétablisse.

Les quatre grands-parents avaient également fait le déplacement et séjournaient chez leurs enfants. Ils gardaient le jeune garçon et s'occupaient de la maison pendant que leur fille et belle-fille restait au chevet de l'aînée à l'hôpital.

Depuis que sa fille avait serré le doigt de sa mère, madame Lefèbvre ne lui lâchait plus la main. De l'autre, elle recueillait tous les messages de soutien que lui notifiaient les réseaux sociaux.

Sa fille et elle avaient eu droit un défilé de jeunes gens. Des amis, des camarades d'école, des coéquipiers de l'équitation. Ils se ressemblaient tous. Ils réprimaient leur peur dans un souffle devant l'impressionnante installation qui dévorait leur amie et, une fois la surprise passée, affichaient un sourire contrit. Ils s'approchaient timidement, tendaient un bouquet de fleurs à l'ombre de cette femme qui ne savait plus où les mettre, caressaient la main posée sur la couverture bigarrée et bredouillaient quelques mots d'encouragement dictés par leurs parents avant de se retirer dans les couloirs sinueux de l'hôpital. Ils échangeaient alors sur l'expérience douloureuse qu'ils venaient de vivre. Certains groupes posaient une carte de vœux sur le lit et après leur départ, madame Lefèbvre lisait méthodiquement les vœux de bon rétablissement en s'attendrissant devant les noms des petits camarades de classe qu'elle reconnaissait.

— Ma chérie, regarde, ils pensent tous à toi.

Chaque semaine maintenant, depuis l'accident survenu un mois auparavant, une camarade du club d'équitation lui rendait visite après les cours.

— Bonjour, madame Lefèbvre. Comment allez-vous ? la surprit-elle cette fois au milieu de sa prière.

— Bonjour Lily, viens, assieds-toi. On fait aller.

Son nez était encore rouge d'avoir été trop mouché.

— Je descends à la cafétéria. Je vous laisse tranquilles.

Lily lui sourit et ferma lourdement les paupières quand madame Lefèbvre caressa tendrement son épaule. Son contact témoignait de la gratitude qu'elle ne pouvait dire avec des mots.

Elle posa ses yeux sur son amie et constata qu'elle n'avait pas changé

depuis sa dernière visite. Elle était peut-être plus pâle, mais il était difficile d'en juger avec le respirateur.

— J'ai monté Comète tout à l'heure. Il a été intenable ! raconta Lily. Tu savais le tenir, toi. Tu sais, je veux dire.

Lily marqua une pause et effleura un carré blanc et mauve de la couverture. Il y avait un mot cousu de fil doré sur la bande claire. Ses doigts suivirent le tracé.

— On le brosse tous les jours. On s'y met tous. Pour qu'il soit présentable pour quand tu te réveilleras. On essaye de le sortir aussi, mais il ne supporte pas beaucoup de cavaliers. Il passe du temps au manège…

Lily ne fréquentait pas sa camarade en dehors du club équestre. Elles n'allaient pas au même lycée et quand bien même, leur écart d'âge ne les aurait pas mises dans la même classe. La seule chose qui les reliait était leur passion commune pour les chevaux et l'équitation. Au-delà d'une amie, Lily voyait en la jeune femme qu'elle reconnaissait à peine la grande sœur qu'elle n'avait jamais eue.

— Ils ont repeint la clôture, aussi. Ça fait tout drôle, elle est aussi blanche que quand je suis arrivée. Tu te souviens, comme elle était blanche, la clôture…

Lily s'efforçait de parler, même si c'était pour dire des banalités. Elle n'avait, dans cette chambre aux mille visages qui l'entouraient, ni l'esprit d'élever la conversation ni l'envie d'aborder d'autres sujets qui la préoccupaient. L'équitation était le seul sujet qui lui plairait d'entendre, à coup sûr.

— Nébuleuse a mis bas, ça y est. C'est une femelle. Elle est blanche et noire ; ils l'ont appelée Éclipse.

Lily passa en revue l'ensemble des montures et fit le point sur les progrès des cavaliers, ce qui, à en juger à l'heure affichée sur l'horloge murale, lui fit gagner plusieurs minutes.

Elle regarda les chiffres sur les écrans et essaya de deviner ce qu'ils voulaient bien dire. Elle avait beau regarder des séries télévisées médicales – bien qu'elle s'en était abstenue ces derniers temps –, elle n'en avait pas retiré les connaissances suffisantes pour interpréter ces données. Elle remarqua simplement que les chiffres ne fluctuaient pas et osa conclure à un état stable.

Elle soupira et attendit en silence, repoussant encore un peu son départ. Puis Lily se leva et marcha jusqu'à la fenêtre qu'elle voulut ouvrir.

— Euh… Est-ce que vous pouvez la laisser fermée, s'il vous plaît ? lui parvint une voix derrière le rideau mi-clos.

Lily se retourna vers Sylvain qui afficha un sourire contrit.

— Il ne fait pas très très chaud, justifia-t-il.

— Bien sûr. Pardon, dit Lily en refermant la fenêtre coulissante. C'était pour aérer, avec toutes ces fleurs, ça sent un peu fort…

— C'est vrai, concéda-t-il. Je pense que sa mère ne va pas toutes les

garder ici. Chaque soir, elle en offre au personnel…

Lily regarda l'homme immobilisé, assis dans son lit. Elle ignorait tout de lui. La première fois qu'elle s'était rendu compte de sa présence, elle avait été surprise. Il avait éternué et elle avait sursauté. Il s'était excusé et elle s'était approchée, contournant le rideau.

— Désolée, je croyais que nous étions seules…, avait-elle dit.

— C'est moi qui suis désolé, de partager sa chambre.

Ils s'étaient dévisagés, dans leur abattement. Elle n'avait pas su quoi répondre, il n'avait rien eu à dire de plus.

— Ne vous tracassez pas, était intervenue madame Lefèbvre dans une apparition inattendue. Au contraire, elle n'est jamais seule, comme ça.

Sylvain s'était demandé si ce motif était sincère ou si c'était par politesse. Lui-même s'était étonné d'être placé dans la même chambre qu'une jeune femme. Au vu de la gravité de sa situation, il aurait cru qu'elle aurait eu droit à une chambre individuelle.

— … et puis, vous regardez la télé. D'ici à ce qu'elle se réveille, elle sera devenue une cheffe pâtissière, avait-elle ajouté en constatant l'attrait certain de Sylvain pour les émissions culinaires.

Sylvain l'avait laissée clore le chapitre et avait souri. Il est vrai que depuis qu'il était cloué à ce lit, il avait une envie montante de faire des gâteaux.

— Les chambres individuelles sont toutes prises, lui avait expliqué plus tard Joanne.

Et puis au début, c'était pas dit que vous vous réveilliez non plus…, avait-elle pensé.

— Et il n'a pas paru utile à madame Lefèbvre d'isoler davantage son enfant : « Être enfermée dans un corps inanimé est déjà une forme d'emprisonnement », avait-elle répété avant de se souvenir qu'il n'était pas très éthique de revenir sur ce qui lui avait été confié.

Sitôt Lily partie, l'infirmière vint faire son tour. Tout en reportant les constantes dans le dossier, elle laissa son attention se faire happer par la télévision. L'émission du jour portait sur les recettes de gâteaux sans œufs.

— Vous vous faites du mal, Sylvain. Avec ce qu'on vous sert à manger, vous devez être encore plus affamé.

— Je préfère encore avoir faim que regarder les autres chaînes. Entre les infos qui sont très dramatiques, les télé-réalités qui le sont tout autant et les dessins animés, le choix est vite fait, maugréa Sylvain, même s'il lui arrivait de s'endormir devant les programmes pour enfants.

Après plusieurs heures de visionnage, Sylvain pensait à présent savoir faire une crème pâtissière, monter des blancs en neige sans batteur électrique et séparer le jaune du blanc d'œuf d'une seule main. Il avait commencé à prendre des notes après que l'entorse à son poignet droit avait été soignée. Il lui tardait de retrouver la mobilité de son autre bras, qui se verrait libéré de son plâtre d'ici la semaine prochaine.

— Et alors, c'est pour qui qu'on va faire de bons petits plats ? roucoula Joanne.

— Pour moi, trancha-t-il.

— Pas pour Adrien ou… quelqu'un d'autre ?

— Pas de sitôt, non.

Joanne tira une mine grave et n'en demanda pas davantage, comprenant que la relation avec son petit ami ne s'était toujours pas décantée.

Quand Sylvain arriva au terme de sa première semaine d'hospitalisation, son petit ami se manifesta. Adrien s'était douté que Sylvain n'emmènerait pas son téléphone avec lui dans la montagne et avait donc préféré ne pas lui écrire de la semaine. Il ne voulait pas que des messages sensibles restent à attendre, coincés dans la boîte à gants, d'autant plus que son humeur changeante risquerait de le lui faire regretter.

Mais, quand la date de son présumé retour arriva, et qu'il ne le vit pas revenir, Adrien s'inquiéta et l'appela :

— Allô ? fit Sylvain en décrochant. Oui. Je suis à l'hôpital. J'ai eu un accident. Il y a une semaine. Oui, le premier jour. Oui, je vais bien. Juste plâtré…

Joanne lui avait tenu le téléphone près de l'oreille et s'était efforcée de regarder la leçon de pâtisserie diffusée à la télé bien qu'elle avait essayé d'écouter ce qui se disait à l'autre bout du fil.

— Non. Inutile de venir. Non, je ne te dirai pas où je suis. Oui, je suis à Haut-Lavoir. Mais ne viens pas. N'insiste pas.

Adrien était arrivé en trombe. Sylvain n'avait pas voulu lui donner son numéro de chambre et son visiteur avait trompé la vigilance du personnel. L'entendant brailler son nom dans les couloirs, Joanne était allée à sa rencontre, le sommant de cesser ce vacarme grotesque. Il avait essayé de la prendre de haut.

— On va se calmer tout de suite ou j'appelle la sécurité.

— Ça va, ça va… Je veux juste le voir.

— D'accord, mais baissez d'un ton, il y a des gens qui dorment ici.

Joanne ne s'était pas laissée impressionner par ce type. Il était plus grand qu'elle et peut-être plus grand que Sylvain, mais sans doute pas autant que Simon, et elle ne tarderait pas à le vérifier.

— Tout se passe bien ici ? était intervenu Simon qui sortait au même moment de la cage d'escalier.

Joanne l'avait rassuré d'un coup d'œil sans que son regard ne perde de son sérieux.

— Z'êtes qui, vous ? l'avait interrogé Adrien en se redressant de toute sa taille.

Joanne les avait alors comparés, l'un en face de l'autre. Simon se tenait naturellement droit. Elle avait ressenti une brève satisfaction de le découvrir plus grand de quelques pouces.

— Simon. Je suis… l'ami de Sylvain.

Il s'était étonné lui-même de s'être présenté ainsi, mais il estimait que sa fonction et le rôle qu'il avait tenu dans sa rencontre avec Sylvain ne justifiaient plus ses visites. Il venait par envie et non plus par nécessité. Ils étaient amis.

— C'est ça, avait répliqué Adrien, insinuant qu'il n'avait pas intérêt à être n'importe quoi de plus.

— Et vous êtes… ? avait poliment demandé Simon, même s'il devinait qui pouvait bien être ce freluquet qui se tenait fier comme un coq devant lui.

— Adrien. Son petit ami.

Il avait clairement défini les plates-bandes sur lesquelles quiconque n'avait le droit de poser le pied. Simon avait haussé le menton, remettant en doute son statut.

Joanne avait indiqué de la main la chambre 104. Adrien n'avait pas attendu son reste pour s'y engouffrer et retrouver Sylvain. Il était passé devant la jeune cavalière et sa mère sans leur adresser un regard.

Simon était resté devant la porte avec Joanne, lui laissant quelques minutes d'avance.

— Qu'est-ce que c'est ? avait demandé l'infirmière en regardant les mains chargées de Simon.

— Un gâteau au citron, avait-il répondu en défaisant le linge blanc qui l'enveloppait. Et vu qu'il aime la pâtisserie et qu'ici…

— Et qu'ici, la nourriture de l'hôpital n'est pas ce dont les patients raffolent… Vous avez bien fait, il va être content.

Simon et Joanne avaient fait quelques pas dans le couloir et s'étaient assis sur des chaises isolées.

— Ils ont beaucoup de choses à se dire, avait commencé Simon.

— Lui raconter en détail sa semaine…

— Expliquer pourquoi il ne l'a pas prévenu…

— Demander des explications sur vous…

— Comment ça, sur moi ? avait demandé Simon.

— Vous vous êtes présenté comme son « ami », alors que Sylvain et Adrien sont en froid. Et vous êtes… vous pourriez… Enfin, voilà, Adrien a déjà dû lui demander qui vous étiez vraiment.

— Ah, d'accord. Bon, je vais devoir y aller. Vous pouvez le lui remettre ? avait demandé Simon en tendant le paquet emballé.

— Allez le voir, vous. Ça lui fera du bien, lui avait-elle assuré. Vous n'avez pas fait tout ce chemin pour rien.

Il était entré dans la chambre 104, Joanne sur les talons, curieuse de voir les trois hommes se confronter.

S'ils avaient eu un public, elle aurait pris les paris ; Simon l'aurait remporté haut la main.

— Salut, Sylvain.

— Salut, Simon ! Ça me fait plaisir de te voir, avait-il dit de manière

exagérément enthousiaste.

Simon n'y avait pas prêté attention tandis que Joanne contrôlait les réflexes sensitifs de la jambe plâtrée de Sylvain, examen qu'elle pratiquait très souvent en ce moment.

— Je t'apporte du gâteau, ton préféré…, avait-il à peine eu le temps de dire.

— Il ne lui en faut pas, avait sifflé Adrien. Et ce n'est pas ça, son préféré. Il préfère ceux au chocolat, comme moi.

— Tu joues à quoi, là ? avait objecté Sylvain. Merci beaucoup, Simon, ça me fait plaisir… que tu t'en sois souvenu, avait-il ajouté en regardant Adrien.

Alors il avait plongé ses crocs dans sa part moelleuse.

Les deux hommes s'étaient regardés pendant que le troisième gémissait de manière ostentatoire. Se sentant de trop, Simon avait cédé.

— Bon. Je ne peux pas rester plus longtemps, j'ai du travail. À la prochaine !

Ouais, c'est ça, avait pensé Adrien.

— Oui, à bientôt ! avait répondu Sylvain, la bouche pleine. Son gâteau est dé-li-cieux. Je ne t'en propose pas, tu n'aimes pas ça, n'est-ce pas ? s'était-il enquis auprès d'Adrien.

Joanne avait laissé les deux tourtereaux s'invectiver et n'avait pas tenté une seule fois d'éteindre le feu qui couvait. Elle était ressortie après Simon, une fois assurée que les orteils de son patient étaient bien irrigués.

— Ça a l'air de lui plaire, votre gâteau ! l'avait-elle apostrophé devant l'escalier. Vous allez bien vous entendre si vous savez tous les deux cuisiner, avait-elle tenté.

— Oh, ce n'est pas moi. C'est Olga. Je saurais peut-être le faire, mais… enfin, je ne cuisine pas.

— Olga ? C'est votre… ?

— C'est une amie. Elle nous fait des gâteaux à mon frère et à moi. Elle est un peu de la famille.

Joanne s'en était réjouie.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées et Adrien avait cessé ses visites. Sylvain n'abordait pas le sujet, bien qu'il continuât d'attendre après son téléphone. Il le gardait en main et ne le posait qu'en de rares occasions ; la présence de Simon en était une. Ce dernier honorait son engagement et lui tenait compagnie régulièrement. Joanne se glorifiait d'avoir encouragé ce rapprochement.

— Vous avez un voisin bien chanceux, assura Joanne auprès de la patiente opérée des poumons de la chambre 103, qui s'endormait entre chaque prise de parole de son infirmière. Il y a de l'amour dans l'air, je vous le dis. Et puis, vous verriez le morceau. À couper le souffle.

Joanne rit et se reprit.

— Enfin, vous voyez ce que je veux dire.

Chapitre 9 :
La perche et le murmure

Étienne était réveillé depuis un bon moment déjà. Qu'il travaille ou qu'il soit de repos, Étienne continuait de se réveiller tôt. Il regardait la peinture de son plafond et se disait qu'elle mériterait bien d'être rafraîchie. Il se faisait la remarque que ça serait une amélioration parmi d'autres à apporter à son appartement.

Selon lui, la priorité aurait été de revoir l'isolation, aussi bien thermique que phonique, mais il se doutait que de tels travaux de rénovation n'étaient pas dans les plans de la propriétaire, la ville. Peut-être aurait-il plus de chance s'il demandait un mobilier plus confortable, bien qu'il reconnût délicat d'aménager un studio d'étudiant comme si c'était une maison avec le quadruple de surface.

Son portable, posé à côté de sa tête sur le matelas protégé d'une housse d'un gris uni, émit une vibration. Un nouveau message de « D. Porteur » était affiché. Quand il le lut, il se leva et se prépara à toute vitesse. Il sortit de la résidence et chercha sa petite voiture, noyée dans un flot de véhicules plus grands.

Il prit un raccourci d'une succession de ruelles pour éviter le trafic à cette heure d'embauche. Sa bonne connaissance du réseau routier de la ville lui fit gagner près de dix minutes.

Quand il arriva sur le parking de Chez Harold, il ne vit que Daniel qui faisait les cent pas, au téléphone. Il s'approcha et sans dévier de sa conversation, Daniel lui indiqua la quincaillerie du menton. Étienne entra et vit que ses trois compagnons de travail étaient déjà tous là.

— Alors, on a eu du mal à se lever ? fit Hubert accoudé au comptoir comme s'il était le digne propriétaire.

— Je ne pouvais pas venir, mais j'ai pu me libérer au dernier moment, répondit Étienne.

Étienne n'avança pas vers Hubert. Il n'avait pas envie de devoir se justifier davantage. Il repéra Olga et Noor sur sa gauche, qui étaient penchées au-dessus d'un carton. Noor l'aidait à mettre des articles en rayon. Il vit de l'autre côté de la pièce Lily, qui déambulait entre les rayons en soufflant d'impatience. Il resta dans son coin, près de la sortie et étudia son environnement. Les gérants avaient exposé des articles de randonnée près des vitrines : semelles de chaussures, sachets de nourriture, bonbonnes de gaz…

Il se laissa happer dans l'univers qu'Olga avait créé en intégrant les articles dans un décor de montagne. Des tissus bleu, marron et vert, sur lesquels reposaient les objets, tranchaient avec les étagères blanches métalliques.

Le commercial qui leur avait fait acheter le matériel leur avait fourni un présentoir en carton représentant un homme grandeur nature utilisant des mousquetons et tout l'équipement ultra sécurisé pour faire de l'escalade.

Il posa ses yeux sur deux chaises pliantes installées sur deux mètres carrés de gazon artificiel et se demanda combien de personnes avaient dû tester leur assise.

Étienne contourna l'installation et déboucha sur le rayon électronique qui occupait en tout et pour tout un mètre de linéaire, bien suffisant selon Harold, et *pour commencer* jugeait Olga.

Le gérant avait fini par céder aux nombreuses demandes des touristes qui sortaient déçus de ne pas avoir trouvé de câbles de raccordement, de batteries de secours ou de cartes mémoire. Olga avait eu la responsabilité de commander le strict nécessaire et de le mettre en rayon. Il s'était résolu à brader ses pots de peinture blanche d'extérieur qu'il n'arrivait pas à vendre et qui occupaient bien trop de place pour ce que ça lui rapportait. Il avait fait une affaire en écoulant son stock avec une remise de vingt pour cent à un club équestre.

Étienne s'arrêta devant les accessoires d'appareil photo. Lily le rejoignit dans sa contemplation.

— Tu t'y connais ?

— Oui.

Lily prit une perche à selfie et la manipula comme si ce n'était pas aussi valeureux que le prix qui était indiqué dessus le laissait entendre.

— C'est cher. Mes copines en ont. Elles les ont eues pour moins cher que ça. Et elles sont plus jolies.

Étienne acquiesça sans la regarder. Il jugea ne rien avoir à répondre à quelqu'un qui plaçait l'esthétisme avant la performance.

Lily reposa la perche sur l'étagère du dessous, celle des trépieds, et passa devant lui pour aller s'asseoir dans la chaise de camping. Il ne résista pas à l'envie de remettre l'objet à sa place initiale, mais se retint de le lui faire remarquer.

— T'en as, toi ?

— De ? Une perche ?

— Un appareil photo.

— J'en ai eu, fit Étienne.

Elle le regarda se tenir les mains liées dans le dos.

— Plus maintenant ?

— Non. Il est cassé.

Il savait qu'il n'aurait pas dû ajouter ce détail qui donnait matière à alimenter la conversation.

— Ils n'en vendent pas, ici ? Rachètes-en un.

Il ne la regardait pas, assise les jambes croisées, à deux-mètres à sa gauche. Elle ne le lâcherait pas.

— Tu ne veux pas aller compter les boulons ? fit-il pour s'en débarrasser.

Son regard noir la dérangea, et elle resta muette pour un moment.

Daniel entra et détourna l'attention de Lily qui le rejoignit avec les autres.

— Bon. On n'ira pas à l'école aujourd'hui. Ils ont une épidémie de varicelle, du coup je vous ai trouvé autre chose. On va rester ici pour boucher les nids-de-poule sur le parking.

Olga qui s'était approchée, un carton vide dans les bras, parut enchantée de cette nouvelle.

— Harold va pouvoir arrêter de chouiner.

Daniel leur demanda d'attendre que les employés de la voirie viennent leur livrer une demi-tonne de graviers blancs.

— C'est bien que vous ayez pu venir, s'adressa-t-il à Étienne.

— Trois heures, c'est toujours ça de pris.

Lily reprit son interrogatoire.

— Pourquoi tu ne pouvais pas ?

— Un empêchement.

Il s'étonna d'avoir cru en être débarrassé et se demanda combien de temps elle tiendrait.

— Et plus maintenant ?

— Mon empêchement a eu un empêchement, répondit Étienne en regardant Daniel, qui ne put le contredire.

Lily ne manqua pas cet échange de regard et les sonda.

— Tu aimes prendre des photos et tu sais forcer des voitures. Tu as cambriolé une voiture pour voler un appareil photo ? en conclut-elle.

Étienne réfléchit et bien qu'un appareil photo soit concerné dans son histoire, Lily n'était pas encore près de découvrir la raison qui l'avait amené ici. Lily ne se démonta pas, et au lieu d'énumérer toutes les suppositions qui lui venaient, comme il est courant de faire quand on joue au jeu des devinettes, elle poursuivit son investigation.

— Tu travailles ? C'est quoi ton métier ?

Étienne devait toutefois saluer sa persévérance. Il se demanda si elle n'était pas un peu trop vieille pour être aussi curieuse ou si, justement, elle avait l'âge idéal pour montrer si peu de discrétion.

— Je suis facteur.

— T'es marié ?

— Oui.

— Elle fait quoi ?

— Elle a un commerce.

Étienne regarda Lily réfléchir, comme si connaître leur profession amenait de nouveaux éléments à son enquête.

— Pourquoi tu ne pouvais pas venir aujourd'hui ? redemanda Lily d'une voix assurée, en le sondant si intensément qu'il se demanda si elle s'attendait à lire la réponse dans ses pupilles.

Il sourit, amusé, lui laissant la satisfaction d'interpréter son absence de réponse verbale comme une piste à suivre.

— Tu devrais faire l'école de police. Tu serais une excellente enquêtrice.

— Donc il y a bien un rapport entre ton absence et les TIG…, fit-elle pour elle-même.

Il ne restait plus qu'eux deux dans la boutique, les autres étant sortis accueillir les employés de la mairie. Étienne était accoudé à l'étagère, regardant par-dessus l'épaule de Lily, Daniel qui s'affairait autour des pelles et râteaux qu'Olga avait sortis.

Étienne reporta son attention sur la jeune fille, se demandant si elle arriverait à la bonne conclusion, puis il se décida à rejoindre le groupe, laissant en plan Lily qui méditait, les doigts pianotant sur sa bouche, étonnement fermée.

Daniel, Olga et les trois travailleurs regardèrent le camionneur manœuvrer et déverser au plein milieu de la cour la masse de cailloux blancs qui souleva un nuage de poussière. En voyant ça, Lily resta derrière la porte vitrée.

Le livreur reparti, Daniel distribua les outils comme un armurier équipe ses fantassins appelés à défendre le fort.

— Bon bah… Vous voyez les trous ? Bouchez-les.

Les travailleurs, désormais rejoints par Lily, se dispersèrent avec leurs pelles comme un lâcher de volailles dans une nouvelle basse-cour. Hubert, en digne paon, afficha son aise à entreprendre une telle activité. Plus précautionneuse, Lily étudia avec retenue le terrain à couvrir et se résolut dans un soupir à se salir les plumes. Noor, désorientée tel un poussin sortant de sa coquille, suivit Hubert. Étienne, en bon solitaire, gratta le sol dans son coin et Daniel, en digne berger, aboya quelques recommandations depuis le seuil de la cour, au côté d'Olga.

Ils les regardèrent faire des allers-retours entre le tas de cailloux et les nids-de-poule, tenant pour certains leurs pelles comme s'ils participaient à un jeu d'adresse, la course durant laquelle un œuf est tenu en équilibre sur une cuillère.

Entre les voitures qui venaient se garer pour faire des emplettes Chez Harold, les passagers qui repartaient à pied dans la montagne, et celles qui ne faisaient que passer pour monter à la clairière où se rejoignaient les noctambules, le sol devant la boutique était en piteux état. Là où les cailloux n'avaient pas été emmenés par les pneus de voiture, le gravier s'était compacté en une couche de calcaire.

Combler les trous avec du gravier neuf ne les rendrait pas invisibles, mais permettrait au moins d'harmoniser le niveau en attendant le jour où la ville ferait tout bétonner, comme cela avait été le cas pour l'entrée en montée de la place. Quant à savoir lequel du gravier ou du béton était la meilleure solution, Harold et Olga se disputaient encore la réponse.

Olga reprochait au béton la chaleur qu'il maintenait au sol et Harold détestait la forte luminosité que réfléchissait la nappe blanche. Olga avait décrété qu'elle avait raison et qu'il avait tout intérêt à profiter de la situation avant que son maudit béton n'engloutisse toute la forêt.

Daniel finit par se lasser de les regarder se dandiner de trou en trou. Il prit un râteau et passa derrière chaque nid-de-poule pour en ratisser la surface.

Olga sortit de sa contemplation.

— Je vais faire de la citronnade !

Tandis que les autres finissaient d'ajuster les petites dépressions, Hubert s'échappa avec une pelletée pour combler la crevasse à l'entrée du parking.

— Voilà. J'arrêterai de me prendre les pieds d'dans, fit-il en tassant le sol du plat de la pelle.

Hubert rejoignit le troupeau qui s'ameutait devant la quincaillerie à l'appel de la tenancière, les bras chargés. Olga lui confia le plateau le temps qu'elle retourne à l'intérieur, pendant que les autres renfilaient leurs chaussures de ville. Elle ressortit avec les deux chaises pliantes de camping, qu'elle tendit à Daniel et Hubert.

— Non merci, firent-ils d'une même voix – l'un toutefois plus intéressé que l'autre – pour laisser à Olga le soin de s'y asseoir.

Ils s'appuyèrent contre le muret devant la vitrine – pas question pour Hubert de revenir sur sa politesse. Olga ne s'en formalisa pas, distribua plutôt les verres et prit place dans son article d'exposition. Étienne alla s'asseoir plus loin sur la borne en ciment de la première place de stationnement. Noor regarda la chaise restante et laissa Lily, qui la convoitait également, s'y installer. Noor resta debout, à côté d'Olga, ne sachant pas où poser ses fesses.

— Attends, petite, mets-toi là, lui proposa Olga en se relevant.

Noor la vit aller chercher dans la pépinière une grosse poubelle en plastique qu'elle retourna pour s'asseoir dessus et s'enfonça, rassurée, dans sa chaise.

— Tu t'es mis de la poussière sur la goule, fit Olga en lui frottant la joue de son pouce. Vous vous êtes mis de la poussière partout, remarqua-t-elle en les détaillant un par un. Vous allez me brosser vos pieds avant d'entrer, ou vous allez me salir mon sol, et Harold chouinera encore.

Il y eut un silence pendant lequel chacun se désaltéra. Le soleil n'était pas encore à la moitié de sa course dans le ciel, qu'il faisait déjà chaud, pour un matin de juin. Olga sentit ses yeux se plisser au fur et à mesure que la lumière se réverbérait sur la surface blanche. Elle nierait quelconque lien avec les graviers blancs et prétexterait plutôt une fatigue causée par la gérance de la quincaillerie en plus de la pépinière, Harold étant en vadrouille en ville.

— Parti chercher des timbres ? s'enquit Daniel après un moment.

— De l'essence, lui répondit Olga d'une voix blanche.

Daniel haussa les sourcils pour lui-même et regarda dans le fond de son verre les dernières gouttes se rejoindre alors qu'elles refusaient de se rassembler et d'être avalées quand le verre était à portée de bouche.

Les quatre travailleurs échangèrent des regards, se rejetant la responsabilité de demander aux adultes la permission de sortir de table.

Un groupe d'oiseaux particulièrement bruyants passa au-dessus de leur tête, leur faisant lever les yeux de leurs jambes blanchies par le calcaire.

— Oh, une volée d'étourneaux, reconnut fièrement Lily.

— Murmure…, fit Noor.

— Ça va, ça ne les dérange pas si je parle fort, maugréa Lily.

— Non, je veux dire… On dit un murmure d'étourneaux, pour parler du groupe, rectifia Noor.

Si le garde forestier connaissait déjà cette expression, il se réjouissait de savoir qu'elle n'était pas inconnue de la nouvelle génération. Les autres la découvrirent, hormis peut-être Hubert qui eut le vague souvenir de l'avoir déjà entendue quelque part…

Lily, par contre, dévisagea Noor qui ne s'attendait pas à ce que son amie réagisse ainsi.

— Il faut toujours que tu fasses ton intéressante, siffla-t-elle.

— Mais je… je ne voulais pas… Je voulais juste dire le bon mot…, tenta-t-elle de se justifier.

— Oui, c'est ça. Continue de me corriger, bien sûr, répondit Lily, à mi-chemin entre le sarcasme et la colère.

Olga, qui assistait pour la première fois à une querelle d'adolescentes, écarquilla les yeux.

— Avec toi, j'ai toujours tort, continua-t-elle.

— Mais pas du tout… Je suis désolée Liseron, laissa échapper Noor.

— M'appelle pas comme ça, t'as perdu le droit, l'invectiva-t-elle.

Noor la regarda, effarée, saisie par la peur.

Daniel se racla la gorge comme pour rappeler aux oratrices qu'elles avaient un public, un public qui ne comptait visiblement pas les séparer.

Olga et Hubert ne savaient pas où se mettre tandis qu'Étienne suivait les échanges comme un téléspectateur devant une télé-réalité. N'ayant plus de téléviseur dans son humble logement, il voyait ce divertissement avec un appétit nouveau. Son seul regret était de ne pas s'être assis en face des deux actrices, là où il aurait eu un meilleur aperçu de la scène. Il devrait se contenter de sa pauvre condition.

Lily regardait Noor avec tant de dégoût, que sa lèvre se retroussa.

— C'est à cause de toi si je suis là, alors n'en rajoute pas, tu aggraves ton cas.

— Je t'ai dit que j'étais désolée…

L'entendre une nouvelle fois dire ce mot ne fit que l'agacer davantage ; elle roula des yeux et expira bruyamment.

— Bon, les filles, ça suffit maintenant, intervint Daniel. Si vous êtes toutes les deux ici, c'est que vous avez chacune votre part de responsabilité.

— Je ne serais sûrement pas là si on ne m'avait pas balancée, moufta Lily sans toutefois affronter le regard glaçant de Daniel.

— Je ne t'ai pas balancée, c'est faux…, fit Noor, la gorge serrée.

— Tu as dit mon nom aux flics !

— Je t'appelais pour que tu viennes me chercher, l'implora-t-elle. Je n'ai pas pensé que…

— Ah ça, non ! Tu n'as pas pensé ! Tu n'as pas pensé qu'en braillant mon nom comme une pleurnicharde, tu les conduirais jusqu'à chez moi. Chez moi, Noor ! insista Lily. Ils ont réveillé mes parents, ils pensaient que je dormais ! C'est à cause de toi que je suis ici !

Noor se mit à pleurer, sa lèvre inférieure remontait comme celle d'un bébé avant une crise de larmes.

— Et c'est reparti… Ça va être encore moi la méchante.

Daniel regarda Olga, la seule autre femme du groupe, d'un air suppliant, comme si c'était de son devoir d'arrêter les chamailleries d'enfants, et de filles, qui plus est.

— Hé ! Je n'ai pas eu de gosses pour éviter ça, justement, souffla Olga à ses yeux interrogateurs. Bon, bon, les filles, arrêtez… ça, fit-elle en désignant de l'index ces échanges tumultueux.

Noor fondit dans un imbroglio de larmes et de mots inintelligibles. Lily la regarda et expira bruyamment.

— C'est comme ça que t'as amadoué le juge ? C'est pour ça que t'as eu la même peine que moi alors que t'as dégradé un bâtiment historique ?

Ces invectives n'eurent pas pour effet de calmer Noor.

Hubert regardait ses chaussures et en essuyait l'extrémité. Étienne se rapprocha, entre autres choses, pour se resservir un verre de citronnade.

Les témoins de cette discussion houleuse étaient partagés entre la gêne et la curiosité. Daniel voyait l'heure tourner et se rassurait de savoir que cette scène serait bientôt terminée.

— C'est un surnom ou ton vrai prénom… « Liseron » ? osa, curieuse, Olga.

— C'est mon deuxième prénom, répondit une Lily parfaitement calme et posée comme si elle n'avait pas craché de venin la minute précédente. Mon père voulait m'appeler comme ça de base, mais ma mère l'en a dissuadé, pour ne pas donner une mauvaise image de moi. Mais d'autres s'en chargent…, glissa-t-elle à sa voisine en revêtant de nouveau son masque d'aigreur. Ils se sont mis d'accord pour me le donner en deuxième prénom, reprit-elle plus légère. Et mes meilleurs amis le connaissent et m'appellent ainsi.

Lily jonglait avec aisance entre ses deux visages ; Étienne était impressionné par son jeu d'actrice.

Hm, mauvaise herbe, pas étonnant, pensait Hubert.

Olga méditait encore sur cette information quand Daniel se claqua les cuisses et se leva d'un bond.

— C'est l'heure, bonne journée !

Les travailleurs se dispersèrent après avoir rendu à Olga ses verres. Noor remit sa chaise pliante et celle de Lily sur la pelouse synthétique, à l'intérieur de la quincaillerie. Lily leva les yeux au ciel face à tant de manières et partit attendre ses amis au coin du muret.

La voiture avec le « A » sur le parebrise arrière fit crisser ses pneus sur les cailloux blancs quand Lily envoya un message à sa mère :

Je rentre pas tout de suite on fait 2 heures de plus bisous

Chapitre 10 :
Le tableau de bord et le fauteuil

Madame Lefèbvre actionna la commande de la porte électrique de son garage depuis le véhicule et s'engagea sur l'avenue à bord de sa berline noire. Son mari l'avait précédée d'une demi-heure, la laissant seule dans cette grande demeure froide, qu'elle quittait maintenant avec hâte.

Le couple Lefèbvre y avait emménagé juste après leur mariage. Elle était tombée enceinte dans l'année et avait donné naissance, à l'hôpital de Haut-Lavoir, à une ravissante petite fille qui faisait depuis le bonheur de ses parents. Quand elle fut en âge de s'ennuyer, elle leur demanda un animal de compagnie. Elle eut un petit frère. Le choix de la reine les comblait.

La fille s'était mise à l'équitation comme sa maman au même âge, et le fils, à l'escrime comme son papa qui l'avait tardivement délaissé pour le golf. Bien qu'il n'arpentât plus les pistes, il conservait son agilité et sa souplesse, toutes deux bienvenues sur le parcours.

Monsieur Lefèbvre avait développé sa notoriété dans la négociation d'œuvres d'art, en particulier les livres anciens, permettant à son épouse de s'adonner pleinement à ses enfants et à la vie associative de la vallée. Elle était investie dans plusieurs œuvres caritatives et siégeait au conseil d'administration de plusieurs autres. Son emploi du temps était réglé comme du papier à musique et ses temps de repos étaient particulièrement appréciés. Madame Lefèbvre cumulait brillamment ses statuts de femme, d'épouse et de mère comblées avec celui de bienfaitrice. Elle était très épanouie.

Elle avait tout fait voler en éclat quand, du jour au lendemain, l'accident de sa fille l'avait fait revoir ses priorités. Il n'y avait pas une journée qui s'écoulait sans qu'elle repense à cet appel téléphonique qui l'avait fait s'arrêter sur le bas-côté de la route, à cette voix masculine qui s'était annoncée à l'autre bout du fil depuis le téléphone de sa fille.

— Madame… Je dois vous informer que votre fille a eu un accident de cheval… Les pompiers sont en train de la secourir… Ils vont l'emmener à l'hôpital de Haut-Lavoir…, avait expliqué l'homme d'une voix saccadée.

Madame Lefèbvre avait fait demi-tour sur la départementale en faisant crisser les pneus et avait manœuvré vigoureusement sous les klaxons des autres conducteurs furieux.

Elle avait appris plus tard que le moniteur s'était fait recadrer par le directeur du centre équestre pour avoir lui-même prévenu la famille. Peu lui avait importé, ce n'était guère eux qu'elle tenait pour responsable.

Il n'y a pas de bonne façon d'annoncer ça à une mère. Il n'aurait pas pu mieux faire. Le plus tôt est toujours le mieux.

Elle repensait surtout aux quelques secondes d'ignorance et d'insouciance quand elle avait lu le prénom de sa fille sur l'écran digital du tableau de bord et s'était demandé ce qu'elle avait bien pu oublier à la maison. Elle se rappela s'être dit qu'elle ne ferait pas l'aller-retour entre la maison et le centre équestre pour un goûter ou une gourde oubliée. « Demande à ton père » auraient probablement été les mots qu'elle lui aurait répondus.

Cela faisait bien trop longtemps qu'elle n'avait pas vu le prénom de sa fille s'afficher sur le tableau de bord, ordinateur de la voiture auquel était connecté son téléphone et grâce auquel elle passait une bonne partie de ses appels téléphoniques.

Madame Lefèbvre s'aventura sur le grand pont qui reliait Château-sur-foin à Haut-Lavoir. D'une longueur de près de quatre cents mètres et d'une hauteur avoisinant les quarante mètres, le viaduc de Torallefort était un monstre d'architecture. Construit il y a plus d'un siècle, il marquait le paysage par son imposante structure en pierre et ses cinq arches massives.

Le pont n'était pas la seule voie d'accès de Château-sur-foin, ni la seule sortie. Il était très fréquenté du fait de la vue imprenable que l'on pouvait y admirer, et le temps, bien sûr, que l'on gagnait. Alors qu'il l'enjambait à son terme, comme un géant à la pointure titanesque, le viaduc suivait l'ascension du fleuve et voyait aux premières loges sa séparation en deux rivières qui accueillaient comme deux bras ouverts la ville voisine. Du reste s'étalait un patchwork de terres cultivées à différentes étapes de maturation selon les plantations. Une palette de marron, de vert et de jaune, délimitée et entrecoupée de haies, de bosquets et de bois qui rejoignaient la grande forêt qui recouvrait comme une cape les épaules des montagnes de la vallée. Il était commun pour les professeurs de géographie des écoles de la région de prendre cet exemple pour illustrer leur leçon sur le remembrement des campagnes.

La hauteur de l'édifice sur ce vide vertigineux révélait aussi la vitesse des vents qui s'engouffraient dans la cuvette. Le souffle frais, rarement chaud, balayait les arbres, les poussières soulevées par les machines agricoles, et les pensées anxieuses qui s'appesantissaient sur l'asphalte.

Même si elle connaissait le panorama par cœur, madame Lefèbvre rassemblait ses efforts sur cette vue merveilleuse et enchanteresse plutôt que de se laisser embrumer par ses tourments.

La mélodie qui retentit dans l'habitacle ramena son attention sur le tableau de bord, guettant l'identité de l'appel entrant qui mettait une seconde de plus à s'afficher.

Le numéro inconnu ne la dissuada pas d'y répondre.

— Allô, madame Lefèbvre ?

— Oui, bonjour, fit-elle en plissant les yeux, gênée par le soleil levant.

— Bonjour, ici l'officier Rivière du commissariat de police de Château-sur-foin. Je vous appelle pour vous informer que votre dossier m'a été

confié. Il a, en effet, devança l'officier, été transféré plusieurs fois, mais je compte bien…

— Vous avez trouvé le responsable ? coupa-t-elle court à son discours encourageant et rassurant qu'elle connaissait déjà par cœur.

— Je regrette, madame, je n'ai pas encore de nouveaux éléments à apporter à l'enquête.

Madame Lefèbvre ne répondit rien et l'officier Rivière continua.

— Madame, je vous informe que j'ai interrogé l'amicale des chasseurs…

Madame Lefèbvre laissa échapper un rire nerveux en entendant cette association ironique de mots.

— … et rien n'indique que l'un d'entre eux en soit à l'origine. Ils sont très à chev… Ils sont très attentifs au règlement de la vallée et respectent les réserves de chasse.

Madame Lefèbvre expira fortement, agacée par cette fausse discipline.

— Peut-être était-ce un braconnier, vous y avez pensé ?

— J'ai étudié le registre des braconniers connus et des personnes qui ont déjà été arrêtées pour détention d'armes à feu sans permis de port d'arme, mais je n'ai rien trouvé de probant, déplora l'officier.

Il y eut un silence au cours duquel les deux personnes cherchèrent leurs mots, veillant à rester courtoises ou marchant sur des œufs.

— J'ai interrogé le voisinage – chose qui n'avait pas été faite jusque-là –, et personne n'a su me dire…

Madame Lefèbvre gardait ses réponses pour elle-même. Son haussement de sourcils dans le rétroviseur interne signifiait son manque de surprise.

Depuis le temps…

— Je vous assure, madame Lefèbvre, que je fais tout mon possible pour faire la lumière sur ce qu'il s'est passé. Je trouverai qui est responsable de cette détonation, essaya de la rassurer l'officier Rivière.

— Je sais, je sais…, concéda la mère de la cavalière.

Elle savait que son affaire était plus un poids pour les enquêteurs qu'une priorité et que résoudre le mystère équivalait à trouver une aiguille dans une meule de foin. Elle savait aussi que sans l'appui de son mari auprès du maire de la ville, il n'y aurait pas eu autant d'énergie déployée pour son affaire, bien qu'elle la trouvât quand même assez faible.

Cependant, l'intérêt sincère exprimé par la nouvelle personne en charge du dossier raviva son espoir de trouver, enfin, qui pouvait bien être la personne à l'origine de ce drame.

Madame Lefèbvre se gara sur la première place libre du parking situé au pied de l'hôpital de Haut-Lavoir. Elle ressassait l'échange qu'elle avait eu avec l'officier tandis qu'elle manœuvrait pour s'insérer correctement entre deux voitures garées, à son sens, n'importe comment.

Leur discussion la pourchassait toujours quand elle prit machinalement la direction de la chambre 104 sans vérifier le fléchage. Les nombreux allers-retours qu'elle effectuait quotidiennement suffisaient à l'en dispenser.

Elle sourit, contrite, aux remerciements des visiteurs qu'elle laissa passer devant elle, puis s'engouffra dans l'imposant centre hospitalier qui gardait captive sa fille, indifférent à son marchandage.

Elle adressa un bonjour du bout des lèvres au personnel qu'elle reconnaissait maintenant dans son entièreté, à force d'avoir écumé le service à toute heure du jour et de la nuit. Elle soupira de lassitude en attendant l'arrivée de l'ascenseur qu'elle savait toujours trop long. Elle serrait l'anse de son sac à main porté à l'épaule, en attendant de voir s'ouvrir les portes, et reprit son souffle quand le « ding » reconnaissable signalant l'ouverture de celles-ci retentit. Elle entra dans la cabine et appuya sur le bouton du premier étage et attendit. En dépit de ses voyages répétés en ascenseur, elle détestait toujours autant le prendre, d'autant plus qu'il l'emmenait imperturbablement vers un endroit qu'elle avait en horreur : la chambre de sa fille qui n'avait rien de celle, grande, spacieuse et joyeuse, qu'elle quittait chaque matin le long de la grande avenue.

— Bonjour ma chérie, bonjour Sylvain, fit-elle au camarade de chambre de sa fille. Bien dormi ?

Ne sachant pas à qui elle s'adressait, Sylvain chercha la réponse dans son regard et tenta un « Oui » précédé d'un « Euh ». Il ne sut pas s'il devait à son tour poser la question à cette femme qui était en âge d'être sa mère.

Il la laissa plutôt renouer avec l'enfant pâle qui, les bras toujours placés par-dessus la couverture, était couchée dans son lit qui semblait, avec le temps, de plus en plus grand.

La mère et la fille se retrouvèrent en silence. La première embrassa le front de la seconde et lui caressa ses longs cheveux qui bordaient son visage.

Le jour où les bandages autour du crâne avaient été enlevés, la mère l'avait un peu plus retrouvée.

La jeune fille avait à présent les joues creusées et le teint gris. Ses paupières s'étaient assombries, laissant apparaître les vaisseaux bleutés qui les irriguaient. Ses lèvres étaient d'un rouge clair, mince trait rose sur cette figure longue émaciée, que l'on apercevait à travers son masque respiratoire.

Pourtant, aux yeux de sa mère, elle continuait de rayonner et d'emplir la pièce d'une douce chaleur. Elle prit la brosse sur la table de chevet et entreprit de la coiffer. Elle fredonna un air lent et mélodieux, une berceuse qui trouverait probablement un écho dans l'esprit lointain de celle à qui elle était adressée.

Sylvain baissa le son du poste de télévision, non pas pour mieux entendre, mais pour leur laisser de l'intimité loin du reportage sur des contrées lointaines peuplées d'animaux sauvages, et il entreprit de fermer le rideau de séparation en comptant sur la poussée qu'il insuffla du bout de son bras guéri. Mais les anneaux ne semblèrent pas vouloir glisser sur la tringle trop haute. Sylvain ne put envisager de se lever davantage et se

restreignit à la position assise à laquelle il était contraint.

— N'allez pas vous faire mal, l'en dissuada madame Lefèbvre en s'approchant. Vous venez à peine de récupérer votre mobilité… Vous n'êtes sans doute pas encore tout à fait remis, le gronda-t-elle.

Sylvain se sentit intimidé de la voir si près de lui.

C'était une grande femme blonde aux cheveux coiffés en catogan. Elle portait des ensembles aux couleurs unies, sobres, souvent claires, parfois sombres. Elle agrémentait sa tenue d'un foulard par tous les temps et en présentait un nouveau chaque jour. Ses bijoux demeuraient les mêmes : un collier de perles blanches, assorti à un bracelet et à ses boucles d'oreilles, ainsi que son alliance, un anneau d'or blanc et sa bague de fiançailles, un entrelacement d'or jaune et d'or blanc serti d'une pierre.

— Comment vous sentez-vous ? fit-elle en s'agrippant au rideau qu'elle garda immobile, ne voulant ni l'ouvrir ni le fermer. Vous allez mieux ?

Ce grand sourire déstabilisa Sylvain. Il ne savait pas ce qu'il craignait le plus : lui répondre par l'affirmative avec le même enthousiasme ou mentir avec l'espoir que cela la rassure. Il opta pour quelque chose de plus nuancé.

— On progresse !

Il sut. Il sut, et il savait que quoi qu'il dirait, ce serait contraire à la situation que vivait sa jeune voisine. Il progressait, elle, non. Il allait mieux, elle, non. Il était en bonne voie, elle, non. Il n'avait pas le droit de se plaindre. Il ne pouvait pas bouger, elle, encore moins. Il souffrait, elle, encore plus. Sylvain regrettait parfois de ne pas partager sa chambre avec quelqu'un de plus vivant pour avoir le luxe de se lamenter.

Madame Lefèbvre accueillit avec soulagement sa réponse et parut sincèrement ravie de l'entendre.

— Et… et vous ? Vous allez bien ? se décida-t-il à demander cette fois.

Elle le regarda sans se départir de son sourire et opina de la tête hâtivement. Il ne la crut pas et n'eut pas de mal à déceler sa grande fatigue tant ses yeux étaient cernés et son teint livide, presque même plus que celui de sa fille.

Elle lâcha le rideau et se dirigea vers la fenêtre, comme elle faisait parfois. Elle serrait ses bras croisés sous sa poitrine et se perdait dans la contemplation du jardin.

L'hôpital entretenait côté sud un parc arboré. Il était l'œuvre multicolore d'une équipe de jardiniers passionnés. Avec des rosiers de toutes les couleurs, et ces fleurs aux multiples formes, tailles et teintes qui se succédaient toute l'année, on aurait dit que le paysagiste menait des expériences dans son grand laboratoire d'extérieur. Toujours est-il que le résultat était fabuleux. Le panachage de blanc, de rose et de rouge concurrençait les jardins publics et tentait d'égayer les patients à leurs fenêtres ou, le plus souvent, leurs visiteurs plus à même de se poster devant.

Madame Lefèbvre étudia le parcours d'un binôme d'ouvriers qui

s'activait autour d'un parterre de glaïeuls. Elle qui, habituellement, ne ressentait pas le besoin de faire mumuse dans la terre, aurait fait à cet instant n'importe quoi pour échanger sa vie avec la leur. Quoique, faire vivre ce cauchemar à quelqu'un d'autre n'était pas dans ses souhaits, même les plus amers.

— Vous savez ce qui est arrivé à ma fille ? fit-elle, sans quitter le parc des yeux.

Sylvain hocha d'abord la tête de gauche à droite par réflexe, avant de répondre à voix haute.

— C'est à cause de quelqu'un, qu'elle est comme ça, fit la mère en se retournant et en désignant d'un mouvement de tête le lit de sa fille. Elle était partie avec son club en balade à cheval. Ma fille est une cavalière hors pair, vous savez. Elle avait l'habitude de faire des promenades à cheval dans ces sentiers de montagne.

Elle fit quelques pas dans la pièce.

— Vous êtes d'ici, Sylvain ? douta madame Lefèbvre. Vous connaissez Château-sur-foin ? Il y a une grande forêt qui couvre les basses montagnes et la majorité des bois sont dans une réserve de chasse. Comme ceux qui sont près du centre équestre. Et les chevaux ne connaissent pas le bruit des coups de fusil…, laissa-t-elle en suspens.

Sylvain, qui n'avait jamais eu de réponses précises de la part de l'infirmière Joanne, ignorait ce pan de l'histoire. Il s'en était tenu à une fâcheuse chute de cheval, comme il arrive souvent. À cette nouvelle déclaration, il redoutait maintenant une dimension macabre.

— Il y a eu un coup de fusil, annonça-t-elle sans ménagement. Le cheval a eu peur. Il s'est cabré et a pris la fuite. Au galop. Et vous vous doutez qu'en montagne, les chemins ne sont pas tous droits et lisses… Quand il a freiné des quatre fers face à un obstacle, il l'a éjectée… Il a éjecté ma fille.

Elle souriait douloureusement. Cette histoire était tellement absurde qu'il lui en coûtait de raconter les faits. Répéter ces mots lui donnait l'impression de répéter l'accident. Peut-être que si elle s'interrompait au milieu de son récit, le cheval de sa fille continuerait sa course et finirait par se calmer. Elle descendrait de sa monture et caresserait l'animal pour le rassurer. Peut-être qu'alors les autres cavaliers arriveraient et ils prendraient tous un moment pour faire une pause. Elle appellerait sa mère pour lui dire qu'elle a oublié son goûter. Elle se ferait sans doute gentiment disputer au téléphone, son étourderie serait éventuellement remise sur le tapis et elle l'entendrait répondre qu'elle devrait attendre le dîner.

La joue de madame Lefèbvre se crispa tant cette alternative lui plaisait.

Sylvain, quant à lui, rassemblait toutes les pièces du puzzle. Il faisait correspondre ce qu'il savait, ce qu'il venait d'apprendre, ce qu'il comprenait. Une immense peine saisit sa poitrine.

Mais dans une lente inspiration, il ne put écarter une conclusion qui le soulageait : le chasseur qui avait tiré n'avait pas une responsabilité plus

grande dans les faits. Le temps que madame Lefèbvre vienne à bout de son récit, il avait d'abord cru que le chasseur avait pris le cheval pour un gibier et avait directement attenté à sa vie. Il n'en était rien. Deux destins s'étaient seulement malencontreusement croisés.

Le temps d'une seconde, il accepta de porter le poids qui maintenait madame Lefèbvre courbée depuis trop longtemps.

— Je suis désolé de ce qui vous est arrivé. À toutes les deux, précisa-t-il.

Ce type d'échanges se répétèrent au cours des jours et des semaines de juin, créant entre les deux personnes une relation aussi inattendue que temporaire, le temps que durerait l'hospitalisation des deux patients.

Si les visites de la famille et des amis de la jeune femme avaient fini par se tarir, comme l'espoir inconscient qu'elle se réveille, Simon, lui, gardait le même entrain à visiter son ami.

Les deux hommes avaient noué une amitié forte, qui les distrayait respectivement de leur partenaire du quotidien : pour l'un son grand frère, pour l'autre son petit ami.

Simon voyait en ses allers-retours à l'hôpital une activité extra-professionnelle qui apportait un souffle nouveau à sa routine de tous les jours. Il avait accompagné Sylvain dans les différentes étapes de son rétablissement : le retrait de son plâtre au poignet, sa première séance de rééducation avec ce beau, grand et séduisant kinésithérapeute, l'officialisation de la guérison de ses côtes fêlées et l'arrêt du traitement analgésique qui allait de pair.

À présent, Simon allait accompagner Sylvain pour le passage de la radio portative qui allait attester que son bassin s'était correctement remis et qu'il pourrait désormais se déplacer dans un fauteuil roulant.

Quelle ne fut pas son impatience de pouvoir sortir de sa chambre après sept semaines d'alitement. Le kinésithérapeute aida Sylvain pour son premier lever. Il le fit aussitôt s'asseoir sur le fauteuil et lui montra comment l'utiliser. Il n'avait pas fini que Sylvain quitta la chambre, les mains moulinant sur les roues, la jambe gauche surélevée.

Le médecin, l'ami et la mère le regardèrent quitter le nid avec une hâte indescriptible. Tous les trois ressentirent la même satisfaction de le voir retrouver une semi-liberté. Sylvain fit un aller-retour dans le grand couloir entre les deux doubles portes coupe-feu. Simon le rejoignit et eut l'étrange sensation de l'envier. Il désirait lui aussi s'amuser comme un enfant dans ce couloir sans surveillance.

— Joanne ! l'appela Sylvain quand il la vit apparaître. Tu peux trouver un fauteuil pour Simon ?

Simon, qui n'avait pas osé le demander, encouragea d'un grand sourire cette requête, incongrue pour deux trentenaires.

— Des enfants. Vous êtes des enfants, les jugea l'infirmière, les mains sur les hanches. Monsieur de la 101 doit bien pouvoir s'en passer pour le restant de l'heure…

Elle les contourna, entra dans la première chambre au bout du couloir et en ressortit avec l'objet tant convoité par Simon.

— Allez-y doucement, hein. Doucement, j'ai dit ! répéta-t-elle plus fort quand elle les vit faire la course. Tes poignets, Sylvain !

Sylvain, comme Simon, n'en eut rien à faire des conseils des adultes qui les regardaient s'amuser comme des enfants sur un terrain de jeux d'une aire d'autoroute après un long voyage en voiture.

Joanne n'avait pas encore leur âge et pourtant, à cet instant, elle se sentit plus mature qu'eux. Toutefois, si elle s'était écoutée, elle aussi aurait fait la course.

Elle se mordit les lèvres quand elle vit la joie animer les deux visages, et desserra sans s'en rendre compte ses bras croisés, imitée par madame Lefèbvre.

Joanne appréciait un peu plus la taille de son patient au vu de la place qu'il occupait dans le fauteuil. Sylvain était grand et mince ou, du moins, plus menu que Simon qui occupait la largeur et la profondeur du siège sans problème. Elle observa les bras massifs de ce dernier se bander pour faire avancer les roues et se demanda si cet exercice constituait pour lui un réel effort. Est-ce que lui rajouter une charge d'environ soixante kilos sur les genoux l'encombrerait tant que ça ?

Elle se surprit à laisser cours à ses pensées et revint à elle en réprimant son sourire qui ne l'avait pas quittée ces dernières minutes. Elle regarda Sylvain passer devant elle et parut comblée de les voir si bien assortis.

Puis, soudain, Simon perdit le contrôle de son bolide qui laissa échapper une roue et se renversa, laissant choir un Simon désarçonné. Joanne et Sylvain volèrent à son secours, l'une plus vite que l'autre.

— Ça va ? Tu as mal quelque part ? s'enquit Joanne en l'aidant à se relever.

Simon se redressa de toute sa hauteur sous les yeux de Joanne qui suivit son ascension en levant la tête. Elle eut l'impression que, comme dans certaines villes industrielles, un immeuble venait d'être construit en une nuit à côté de la petite maison de plain-pied qu'elle était. Son ombre s'abattit sur elle, la privant de lumière, elle ne voyait rien d'autre. Cela eut pour effet de l'intimider et elle s'empourpra.

Alors qu'elle lui avait offert son bras, elle voulut se dégager de son emprise, mais il la tenait toujours. Maintenant que ce beau bâtiment avait repris de sa superbe, elle qui s'était montrée forte était devenue molle, prête à s'effondrer. À la première bise, elle flancherait.

— Impeccable ! lâcha-t-il dans un rire.

Il baissa les yeux sur le fauteuil qui était en pièces et fut saisi par la culpabilité. Il récupéra la roue qui s'était détachée et entreprit de la refixer au fauteuil.

Joanne et Sylvain le regardèrent sans l'interrompre. Ils contournèrent cependant Simon qui était dos à eux – un large dos musclé – pour mieux le

regarder travailler, avec une telle aisance, de surcroît.

— Tu as l'habitude de réparer des fauteuils ? fit Joanne.

— Pas vraiment. C'est le premier. Mais je bricole des voitures. Et de la mécanique, ça reste de la mécanique, qu'importe le modèle, renchérit Simon en vérifiant le serrage des vis avec un jeu de clefs vis-étoiles sorti de nulle part.

Joanne, comme Sylvain, suivit le moulinet de son bras qui serrait si fermement la vis. D'abord rapides, ses gestes se faisaient plus lents, plus délicats, en même temps que la pièce de métal couinait contre l'armature.

— Voilà, il est comme neuf.

La bulle de pensées de Joanne éclata.

Simon se releva encore une fois de toute sa hauteur, ce qui produisit de nouveau le même effet dans la poitrine de Joanne. Elle fit un pas en arrière pour garder son équilibre.

Simon grimaça et se massa le flanc droit. Son geste n'échappa pas à l'infirmière qui avait repris son rôle très au sérieux.

— Tu as mal, Simon ? insista-t-elle.

— Mais non, ça va passer…

— Montre-moi.

— Mais je ne vais pas me déshabiller…, répondit-il, rougissant.

Joanne interrompit son geste, la main en suspension dans le vide à quelques pouces de sa cible, figée par son regard embarrassé.

Alors qu'elle laissa tomber son idée pour obéir à son objection, il releva son t-shirt jusqu'à la naissance de son pectoral et la laissa observer sa peau claire et velue. Simon présentait un torse et un ventre parfaitement musclés. Ses abdominaux étaient dessinés avec une précision chirurgicale.

Elle ne se mordit pas les lèvres, geste bien trop révélateur de ce qui se tramait sous sa blouse, mais se rabattit sur l'intérieur de ses joues. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'elle voyait un corps aussi bien galbé. L'intervention qu'elle avait faite avec le médecin sportif auprès d'une équipe de lutteurs lui avait donné bien plus de matière à s'enflammer. Et pourtant…

Joanne caressa du bout des doigts la zone légèrement rougie.

— Tu es tombé sur le fauteuil…

— Puis, je suis retombé sur les fesses, compléta Simon.

Une pensée les traversa tous les deux.

— Promis, je ne vais pas te demander de me les montrer.

Il rit intérieurement, ce qui fit vibrer son torse, encore sous le contact de la main chaude de Joanne.

Simon relâcha doucement son vêtement qui vint reprendre sa place après la consultation de l'infirmière.

— Il faut peut-être mettre de la pommade ? Comme celle que j'ai eue, intervint Sylvain. Prenez ma chambre, je vais aller faire un tour.

— Non ! firent d'une même voix Simon et Joanne.

— Je veux dire, ça devrait aller, hein ? s'assura-t-elle. Ou je te laisserai t'en mettre toi-même, tu dois savoir le faire.

— Bien sûr. Bien sûr, répéta Simon qui regardait ses deux amis alternativement. Je saurai faire. Bon, j'ai du travail, salut ! fit-il en s'éclipsant, sans demander son reste.

Il laissa Joanne et Sylvain comme deux ronds de flan.

— Il s'est passé quoi, là ? fit Sylvain.

— Des bêtises ! Voilà ce qui arrive quand deux grands idiots jouent avec des jouets plus gros qu'eux.

— Tu sais ce que je veux dire. Entre lui et toi ?

— Comment ça ?

— Tu veux pas m'accompagner à la cafétéria ? proposa-t-il plutôt. Je voudrais aller grignoter quelque chose qui ne se mange pas à la paille.

— Une fois ! C'est arrivé une seule fois que je me trompe dans les plateaux. J'ai confondu ton repas avec celui d'un polytraumatisé de la mâchoire et tu vas me le rappeler jusqu'à la Saint-Pouetpouet ! Si j'avais su, je t'aurais laissé à la compote. Bon, se radoucit Joanne. Je vais prendre ma pause maintenant, alors.

Sylvain emboîta le pas à Joanne qui partit rendre le fauteuil au vieil homme de la chambre 101 et revint sur ses pas pour prendre l'ascenseur, son patient toujours sur les talons, qui ne se lassait pas de son nouveau moyen de locomotion. Il commençait à prendre le coup de main, de plus en plus à l'aise dans les virages.

Arrivés au réfectoire, Joanne prit un plateau commun et suivit Sylvain qui lui désigna tout ce qui lui faisait envie derrière la vitrine.

Installés à une table à laquelle Joanne avait enlevé une chaise pour la refourguer à une table ronde plus loin, Sylvain redécouvrit la joie de croquer à pleine dent dans un beignet fourré au chocolat.

— Contre-indication du médecin, fit Joanne en désignant du menton les sucreries sur le plateau.

— Contre-indication du patient, répondit Sylvain, la bouche pleine, en agitant ses bouts de doigts gras sous la mine rabat-joie de son interlocutrice. Je disais donc, tout à l'heure, que toi et Simon sembliez bien vous entendre, fit-il après avoir dégluti.

— Oui, c'est vrai, reconnut facilement Joanne. Je pense que le voir jusqu'à trois fois par semaine tourner autour de toi renforce les liens, c'est sûr.

Il fronça une première fois les sourcils et renchérit plutôt :

— C'était limite gênant de vous voir vous tripoter dans le couloir, tout à l'heure.

— Je suis infirmière, je ne faisais que l'examiner.

— À d'autres.

— Mais de toute façon, je ne peux pas.

— Pourquoi pas ? T'as quelqu'un ? dit-il sur un ton un peu trop surpris

au goût de Joanne.

— Ce n'est pas moi qui ne peux pas, se corrigea-t-elle. C'est lui. Disons que de nous deux, c'est plutôt toi qui l'intéresses…

Joanne s'attaqua enfin à sa pomme, après s'être rassasiée visuellement des en-cas de Sylvain.

— Ah, c'est pour ça, toutes ces allusions…, se souvint Sylvain. Simon n'est pas gay, trancha-t-il. Il est hétéro. Aucun doute.

— Si, si, il est gay. Tu ne vois pas comment il est avec toi ? Il rit, il s'ouvre à toi et puis, tout simplement, il ne fait que venir te voir. Mais tu… tu ne *ressens* pas qu'il est gay ?

— C'est-à-dire que non, je ne ressens rien, puisque justement, il ne l'est pas. Et puis on est amis, normal qu'on rigole ensemble…

Joanne fronça les sourcils comme si son jouet ne fonctionnait plus.

— Ne me regarde pas comme si j'étais un chien des stups à la retraite. Mon flair marche très bien, je te rassure.

— Bon. Si tu veux. Il aime les femmes, je te crois. Mais pourquoi tu penses que moi, je pourrais l'intéresser ?

— Il devient benêt quand t'es là. Et puis, il suffisait de voir l'épisode olé olé de tout à l'heure. Même moi, j'aurais voulu mater la suite. Pour lui, jugea-t-il bon de préciser.

Joanne garda les sourcils froncés le restant de son service et jusqu'à ce qu'elle regagne son appartement. Elle essayait de se remémorer les moments passés ensemble, le plus souvent tous les trois, et d'isoler les indices qui corroboraient la thèse de Sylvain.

Elle avait dû mal à se souvenir précisément de paroles échangées ou d'attentions particulières de la part de Simon, et surtout à les revivre comme si c'était la première fois. Elle s'allongea en sous-vêtements sur son canapé, les bras croisés sous la tête, à méditer très sérieusement sur Simon, de façon factuelle et purement désintéressée.

Elle finit par répondre au message de son partenaire sexuel attitré qu'elle avait reçu plus tôt et ignoré toute la journée.

Pas ce soir. Plus du tout, en fait…
J'invoque la règle numéro 3
Plus envie ?
Plus envie avec toi, Nicolas…
Pas de problème, c'était le marché.
T'as trouvé quelqu'un ?
Je suis pas encore sûre
Reviens me voir si besoin ;)
Si je me décide à passer le permis de conduire, je t'appelle, promis : p

Chapitre 11 :
La moustache et le monstre

Au début de la rue du Moulin, sur la première place du petit parking, Daniel gara en bataille avant le pick-up qu'il empruntait de temps en temps à son frère.

La rue du Moulin était, comme beaucoup d'autres rues à Château-sur-foin, étroite et à sens unique. Celle-ci tenait son nom du moulin à eau d'époque qui vivotait par-dessus un filet d'eau, deux-cents mètres plus loin.

Avant cela, la route était bordée de part et d'autre par des maisons en tout genre. Le genre de maisons de ville mitoyennes avec des cours intérieures cloisonnées par des plantes grimpantes. Un commerce rompait cette uniformité. C'était un salon de barbier, reconnaissable à la moustache en guidon peinte en blanc sur la vitrine. Le tenancier était heureux de voir, ces dernières années, sa clientèle se renouveler avec les jeunes hommes de la ville. Il avait redouté la fermeture de sa boutique avec le départ de ses vieux clients et l'attrait des jeunes personnes pour des techniques de rasage moins artisanales. Son salon de barbier avait de beaux jours devant lui.

Le bâtiment jouxtait un mur communal. Un graffiti en forme de créature bariolée recouvrait ce mur de brique sur toute sa longueur. Ce forfait avait été commis le weekend précédent et de nombreuses plaintes étaient remontées des habitants de la ruelle sommant la mairie de faire le nécessaire. Le nécessaire avait envoyé Daniel et ses TIG.

Étienne avait attaché son vélo à une borne prévue à cet effet près du mur bas d'une vieille bâtisse. Hubert était venu à pied, tout comme Lily et Noor après la fin des cours. Elles avaient fait le chemin du lycée au lieu de rendez-vous ensemble, sans s'adresser un mot, l'étroitesse du trottoir les obligeant à marcher l'une derrière l'autre.

Les deux hommes conversaient pendant que les deux filles avaient le nez sur leur téléphone.

— Rangez-moi ça, fit Daniel. Bonjour. On est là pour ça.

Il pointa du pouce le mur séparé du groupe par la ruelle. Les concernés pivotèrent et découvrirent leur mission du jour : nettoyer le graffiti qui s'étalait sur plusieurs mètres.

Daniel les regarda s'impressionner de la corvée qui les attendait et s'en amusa. Il rabattit la ridelle arrière du plateau de son véhicule et attrapa

un gros sac en toile épaisse verte qu'il fit glisser jusqu'au bord.

— Votre uniforme du jour.

Il sortit du sac une cotte de travail verte et, après lecture de l'étiquette indiquant la taille, la tendit à Hubert, toujours enthousiaste à l'idée de se costumer. Étienne reçut une cotte de la même taille, tandis que les filles reçurent des modèles à peine plus petits.

— C'est une grenouillère, dédaigna Lily en la tenant par les épaules devant elle. Je n'enfile pas ça.

— Pas de tenue de protection, pas de travail, rappela Daniel. Pas de travail, pas d'heures faites. Pas d'heures faites...

— Oui, je sais, peine rallongée.

Daniel demeura impassible devant son dégoût.

— Et pas le choix, vous êtes toutes les deux en short. Vous ne pouvez pas rester sans protection.

— Mais on se change où ?

— Allez voir le barbier. Il a des toilettes.

Lily se sentit affreusement gênée de devoir s'afficher auprès des commerçants. Hubert et Étienne n'avaient pas attendu d'avoir cette option.

— Euh… je vais la mettre par-dessus, finalement.

Noor regarda Lily l'enfiler et en fit autant, jugeant qu'après tout, l'idée ne lui appartenait pas. Elle prit l'initiative, par contre, de faire un ourlet aux pieds de la combinaison et de retrousser ses manches. Aussi trop longue pour elle, Lily fut contrainte de copier sa camarade.

Daniel leur distribua le reste de leur équipement et tira vers lui, comme il avait fait avec le sac vert, un grand carton abîmé dont il extirpa une grosse machine tentaculaire.

— On va essayer de décaper le mur avec de l'eau à haute pression, expliqua-t-il en raccordant les embouts du nettoyeur.

Les quatre préposés au nettoyage, devant le gros pick-up, avec leur machine et leur lance télescopique, ressemblaient pour le pire, à des dératiseurs, pour le mieux, à des chasseurs de fantômes tout droit sortis d'un film de science-fiction. Les lunettes en plastique sur la tête et les mains gantées, ils se tenaient alignés face au gros monstre de toutes les couleurs qui les regardait, imprégné dans la brique. Ils adoptèrent la posture des héros courageux dignes d'être représentés sur une affiche publicitaire d'une production à gros budget. L'un d'entre eux se sentit à cet instant animé par un devoir.

— Euh… Comment ça marche ? s'enquit Hubert qui n'avait jamais eu recours à pareil gadget auparavant.

— Faut le raccorder à l'eau et à l'électricité. Le barbier va vous aider, ajouta Daniel en désignant du menton la vitre moustachue. Ah, tiens, justement.

Un vieux monsieur presque chauve avec une moustache en trait de crayon les attendait sur le seuil de son échoppe. Il portait un tablier marron par-dessus une chemise blanche, dont les manches étaient roulées, et un pantalon noir. Ses chaussures étaient parfaitement cirées.

Hubert et Noor se chargèrent de faire les raccordements.

— Il faudrait que je vienne me faire rafraîchir la barbe, un de ces jours, fit Hubert en ressortant.

Il passa sa main sur ses joues barbues et blanches et entreprit la lecture des informations peintes sur la vitrine en dessous de la grande moustache en guidon.

Daniel l'intima de rejoindre l'équipe et procéda aux instructions. Ils devraient travailler en bonne intelligence et se relayer pour manipuler la lance et faire suivre l'appareil.

Étienne prit le premier quart et roda la machine. Daniel le laissa se débrouiller avec les commandes et tester les différentes pressions. Hubert se positionna près du nettoyeur, prêt à le faire rouler selon les besoins de l'opérateur. Lily et Noor le regardèrent passer et repasser sur le début du tag. Derrière eux, Daniel ne leur laissa croire que quelques secondes qu'elles n'auraient rien à faire.

— Les filles, venez par-là.

Il tira le long de la paroi latérale gauche du plateau deux balais-brosses et les leur attribua, avec la consigne d'accompagner le travail d'Étienne en frottant le motif.

Le monstre bleu, vert et violet se voyait perdre de son contour et disparaître centimètre par centimètre sous le jet d'eau à haute pression.

Étienne se donna pour objectif de supprimer le sourire aux dents émoussées avant de confier l'instrument à Hubert. Il recula pour évaluer le travail à faire et se rendit compte que ce ne serait pas une mince affaire.

Les filles frottaient le mur en évitant de se prendre les éclaboussures d'eau. Les fines gouttelettes ne leur facilitaient pas la tâche et rapidement elles se retrouvèrent les bras humides. En dépit des manches qui les gardaient à distance, l'eau descendait le long des balais et perlait sur leur cotte de travail.

Étienne proposa à Lily de la remplacer, plus par ennui que par pitié.

Elle aussi recula, mais ne se préoccupa pas du travail réalisé. Elle porta un nouveau regard de dégoût sur sa tenue de travail alors qu'elle ne la croyait pas empirable. Son gilet réfléchissant présentait des auréoles et ses cheveux, jusqu'alors impeccablement lisses, frisotaient. Elle releva ses lunettes de protection et s'efforça de ne pas retoucher sa coiffure. Elle demeura interdite, à regarder Hubert progresser comme un crabe. Noor et Étienne brossaient autour, tels des joueurs de curling[3]. Daniel observait la scène, à bonne distance de la gouttière d'eau qui s'était formée au sol, et en bonne compagnie du barbier qui mourrait d'envie de tester sur lui ses nouvelles lames.

— Voiture ! fit Daniel dont le retrait permettait une vue anticipée sur la circulation.

Hubert mit en pause son instrument et d'un bras tendu invita Noor et Étienne à se rapprocher du mur, même si les plots de signalisation prévenaient les usagers de la route de leur présence. Lily était restée seule, près du pick-up.

La petite voiture ralentit, laissant aux piétons le soin de reconnaître le conducteur et les passagers. Lily et Noor mirent rapidement des noms sur ces visages, ceux de dernière année au lycée de Bois-en-terre que Lily fréquentait malgré leur différence d'âge. En d'autres circonstances, elle aurait été très enjouée de tomber sur eux à l'improviste, mais aujourd'hui et dans l'état dans lequel elle était, elle ne préférait pas qu'on la reconnaisse. La cotte de travail trop grande, le gilet réfléchissant orange tâché d'eau, les grosses chaussures de sécurité, la paire de lunettes en plastique sur la tête et la coiffure défaite ne suffirent pas à la dissimuler à la vue de ses soi-disant amis.

— Hé, mais c'est Lily ! fit l'un deux depuis la fenêtre arrière ouverte. Hé, Lily ! Tu ramasses les poubelles ?

— Elle vit dans les égouts ! fit un autre.

On entendit les cinq jeunes rirent aux éclats et surenchérir les uns après les autres sur les potentielles activités de leur jeune amie qui était rouge de honte.

La voiture réaccéléra laissant échapper du pot un nuage de fumée. Hubert contourna un plot de signalisation et se posta au milieu de la chaussée, insultant la voiture dont le « A » collé sur le parebrise arrière menaçait de tomber.

— Bande de petits cons ! Je leur en foutrai des… C'est eux, avec leur mentalité des égouts ! Avec leur voiture, c'est une poubelle ! continuait-il de maugréer le poing levé.

Tous se tournèrent vers Lily, même Noor qui était restée anonyme cachée derrière les hommes et qui, de toute façon, n'aurait pas été reconnue, tant elle avait peu de contact avec les plus grands du lycée.

Lily se retenait de pleurer. Elle retira ses lunettes et ses gants et les posa sur le plateau. Les autres restèrent à distance, se demandant s'ils devaient faire quelque chose. Daniel observa le groupe et se demanda lequel romprait le silence, lequel ferait un geste brusque quitte à se faire mordre par l'enfant sauvage.

Il s'impatienta. Tandis que ni Étienne ni Noor ne comptaient réagir et qu'Hubert reprenait ses admonestations à l'encontre des fauteurs de troubles, Daniel glissa un mot au barbier qui hocha la tête.

— Venez, on fait une pause, les invita Daniel.

Ils entrèrent tous dans le petit salon et trouvèrent chacun et chacune une place, sur les deux sièges près de l'entrée, les deux fauteuils tournants face aux miroirs et sur une chaise ramenée de la réserve par le barbier qui s'affairait maintenant devant sa machine à café avec broyeur intégré.

Quand il s'écarta de la cafetière, tous le regardèrent recharger le compartiment en grains à moudre. La machine en capacité de servir simultanément quatre tasses les impressionnait pendant que les gestes fluides du barbier les hypnotisaient.

Le vieux monsieur servit tout le monde dans la pièce, y compris les deux jeunes filles qui, pour l'une, avait déjà l'habitude de boire du café, et pour l'autre, hésitait à demander un troisième sucre.

Personne ne parla de l'incident intervenu quelques minutes plus tôt. Ceux assis près de l'entrée eurent le loisir d'observer la grande enseigne en bois accrochée au-dessus des miroirs. Le mot « barberie » était inscrit dans une lettrine d'époque, qu'accolait une juste illustration d'une moustache fournie, à l'instar de celle représentée sur la vitrine. Sitôt les festivités du tricentenaire passées, le barbier avait détaché la plaque du mur extérieur pour la garder en sureté à l'intérieur. Le vieil homme s'était tellement épris de cette contrefaçon créée pour l'évènement qu'il n'avait pas eu le cœur à la laisser à la pluie et au soleil. Comme d'autres commerçants, il l'avait gardée et mise en valeur. Elle était particulièrement belle et donnait un style rétro à la boutique.

Quand Noor eut fini avec avidité sa deuxième tasse de café de la journée, elle se pivota sur son fauteuil tournant et pencha la tête en avant, libérant sa chevelure épaisse. De grosses boucles se libérèrent de son élastique qui vint ceindre son poignet. Ses cheveux lâchés changeaient radicalement le visage de l'enfant, la faisant paraître plus mature et plus

grande. Ses boucles brunes aux reflets auburn étaient luisantes d'humidité. Le barbier y remédia en lui proposant une petite serviette de toilette blanche qu'elle accepta avec ferveur.

— Oh, merci ! C'est gentil.

Noor épongea ses longs cheveux et regarda le résultat en se tournant vers le miroir. Tous l'admirèrent, surtout Lily qui n'avait pas l'habitude de les voir lâchés.

Elle ne fit aucun commentaire ni pour la complimenter ni pour la dénigrer. Elle appréciait pour une fois que l'attention ne soit pas sur elle.

À cet instant, Lily avait envie de poser son café qu'elle n'arrivait pas à boire en dépit de toute sa volonté à faire comme les grands, de se rendre au club d'équitation auquel elle ne s'était pas présentée depuis plusieurs semaines – ses parents le lui interdirent quand ils découvrirent qu'elle leur mentait sur ses horaires de lycée et de travail d'intérêt général pour sortir avec ses amis – et de monter Chardon, l'étalon noir qu'elle préférait de toute l'écurie.

Chardon était un cheval rebelle et Lily s'était identifiée à lui. En plus de leur crinière noire commune, Lily avait changé son rapport envers son deuxième prénom qu'elle avait jusqu'alors gardé secret pour la majorité de ses amis. Son cheval avait rendu cool les prénoms épineux. Liseron et Chardon formaient une bonne équipe.

Mais pour l'heure, elle ne pouvait échapper à sa nouvelle activité imposée : le travail d'intérêt général.

Quand son esprit revint à la réalité, dans cette petite barberie avec ce vieux monsieur presque chauve, ce papy engagé dans la cause animale, ce gars un peu louche, son amie à qui elle ne parlait plus et l'espèce de bûcheron qui leur servait de chaperon, elle remarqua que la conversation était portée sur Étienne et la raison pour laquelle il effectuait des TIG. Elle regretta de ne pas avoir été mentalement présente quand la discussion avait commencé et se demanda qui avait bien pu lancer le sujet.

— Ma condamnation est une erreur, répéta Étienne. À la base, je faisais rien de mal. C'est un malentendu.

— Oui ! fit Hubert en insistant grossièrement sur le i. C'est ce que je me tue à dire aussi, ajouta-t-il en jouant du coude avec Noor qui avait rattaché ses cheveux.

— Si je vous raconte, vous allez dire que je mens.

— Dis toujours. On est presque compagnons de cabane maintenant.

Étienne sonda Hubert et sourit. Il ne se ferait pas avoir si facilement.

— Toi, je sais : pincé pour avoir fait libérer des poules…

— Des cochons ! Pour les poules de batterie, c'est plus compliqué, objecta Hubert devant l'air étonné de Daniel qui n'avait rien entendu.

— Et vous deux… ? demanda Étienne aux filles qui ne s'y retrouvaient plus dans toutes les évasions d'Hubert. Vous avez été choppées ensemble, c'est ça ?

Noor, à qui ça ne dérangeait pas de répondre, leva les yeux vers Lily, lui demandant silencieusement la permission. Lily lui répondit par un haussement d'épaules qui signifiait une non-opposition de sa part à sa prise de parole.

— On est montées sur le toit de l'hôtel de ville.

— Ah, fit Hubert.

— On est montées sur le toit et on… et j'ai, se reprit-elle, j'ai fait tomber une ardoise et une pierre. Le bruit a alerté le veilleur de nuit, et quand il m'a éclairée avec sa lampe torche, j'ai paniqué.

Arrivée au moment décisif de l'histoire, Noor inspira lourdement.

— Au lieu de laisser Lily s'enfuir et de la protéger, j'ai crié son nom pour qu'elle m'aide à redescendre. J'avais tellement peur de redescendre… Ils ont dû appeler les pompiers, avoua Noor, mortifiée. Et ils ont retrouvé Lily, parce qu'ils se sont doutés qu'on devait être scolarisées à Bois-en-terre, et des Lily, il y'en a pas cinquante… Je suis désolée, Lily, je voulais pas te balancer au type, fit-elle en se retenant de pleurer.

L'intéressée ne répondit pas et préféra éviter son regard, elle estimait qu'il n'y avait rien à rajouter. Toutefois, elle se fit la réflexion que c'était la première fois qu'elle entendait Noor faire le récit de leur mésaventure et elle le trouvait plutôt honnête. Il lui en coûtait de le reconnaître.

— Bon. Jeunes gens, fit Daniel, mettant fin à cette bulle temporelle. On doit reprendre, si vous voulez pas revenir demain… nettoyer les égouts, tenta-t-il en risquant un regard vers Lily.

Elle réprima un rire jaune.

— Dans le temps, j'avais des lunettes d'aviateur, se souvint Hubert sans préambule. Eh bien, avec la combi, j'aurais eu l'air d'un pilote de chasse.

— Quand la cotte est verte ou bleue, c'est bon signe. Quand elle

est orange, un peu moins, lâcha Étienne toujours de sa voix sombre à laquelle personne ne s'était vraiment fait.

Hubert se remémora ses deux, trois séjours en maison d'arrêt et afficha contre toute attente un air béat.

— Ah, c'était quelque chose d'autre. C'était…

— Si tu dis « la belle époque », l'ancêtre, je porterai la tenue orange pour une bonne raison !

Les premiers mots de Lily furent accueillis dans l'hilarité générale, et ils ressortirent tous dehors chasser le grand monstre bleu, vert et violet.

Lily empoigna la lance et ralluma le nettoyeur. Les trois autres la regardèrent se défouler sur le graffiti avec une telle énergie qu'ils préférèrent se tenir à distance, de l'autre côté de la chaussée. Quand Noor proposa de prendre la relève, Lily grogna si fort qu'on l'entendit refuser par-dessus le bruit étouffant de la machine.

Sitôt que l'heure fut finie, le père de Noor fut prévenu de son imminente arrivée. Il regardait les minutes s'égrener jusqu'à ce que sa fille apparaisse à la porte de son bureau.

— Ç'a été ? s'enquit-il sans détacher les yeux de son clavier. J'ai encore du travail, je pense finir d'ici… une demi-heure, fit-il, contrarié, en voyant l'heure affichée sur son écran. T'as de quoi t'occuper ?

Son père la regardait enfin.

— Oui, j'ai un livre à lire pour les cours.

— Très bien.

Il ouvrit un tiroir et sortit d'une tasse ébréchée quelques pièces qui émergeaient des trombones.

— Prends-toi quelque chose au distributeur, si tu veux.

Noor choisit un paquet de madeleines et revint les manger en lisant son livre. Assise face à lui, elle se relevait de sa chaise pour se servir dans le paquet qu'elle avait posé sur le bureau pour que son père puisse en profiter également. Elle n'avait pas non plus détaché son regard du livre.

Depuis qu'elle l'avait mis dans l'embarras en fricotant avec la Justice, il avait décidé de lui imposer le même malaise : il la gardait continuellement sous surveillance, jusqu'à lui faire faire ses devoirs dans son bureau, au service communication de la mairie, le temps que lui finisse les siens. Elle obéissait.

Alors qu'ils étaient tous les deux concentrés, son supérieur fit irruption :

— T’es encore là, impecc’. Tu as fini le compte rendu ?

— Bientôt, je…

— Dépêche-toi, il me le faut pour hier !

— Je suis dessus. Je te l’envoie dans quelques minutes.

— Ouais. Et le support pour la réu de demain, faut le refaire, hein. Je peux pas montrer ça au maire.

— Je m’en occupe demain à la première heure.

— Tu peux pas le faire maintenant ? T’en as pour cinq minutes.

Le père de Noor jeta un regard discret à l’horloge. Il inspira pour contenir son agacement. Son chef remarqua alors sa fille qui feignait habilement la concentration.

— Tiens, bonjour, Noor.

— Bonjour, monsieur.

— Ça va, l’école ? demanda-t-il en prenant la dernière madeleine. Il faut bien écouter, c’est important, si tu veux avoir un bon travail comme papa, ajouta-t-il d’une voix doucereuse. Ton père est un sacré bosseur, hein. Heureusement qu’il compte pas ses heures !

Elle lui sourit par politesse. Il jeta un regard sur son livre et se rabattit sur son père.

— Bon, bon. On verra ça demain alors pour le support. Mais j’attends ton mail ce soir, hein.

Noor avait bien entamé son livre quand ils quittèrent la mairie.

---

3. Le curling est un sport de précision pratiqué sur la glace avec des pierres en granite. Le but est de placer les pierres le plus près possible d’une cible circulaire dessinée sur la glace. Les joueurs balayent devant la pierre pour ralentir sa décélération et corriger sa trajectoire.

Chapitre 12 :
Le squelette et les regrets

Sylvain venait de se réveiller. Il ouvrit péniblement les yeux et constata que la chambre était encore plongée dans le noir. Il discernait toutefois son environnement, le bout de son lit, les poignées des placards, le téléviseur fixé au mur, et le lit vide à sa droite. Pas de patient, pas de parent, pas de machines bruyantes et encore moins de témoins lumineux. Les draps étaient faits. Une couverture supplémentaire était fournie, pliée et posée au pied. Un nouveau patient s'y installerait bientôt. Mais pour sa dernière nuit, il avait été seul.

Une faible lumière bleutée encadrait la fenêtre que le rideau occultant ne pouvait davantage retenir. Il se fit la réflexion que le soleil n'était pas encore tout à fait levé. Néanmoins, l'aide-soignant, s'il avait bien eu les transmissions, ne tarderait pas à passer. Il surprendrait Sylvain déjà réveillé, lui qui d'habitude dormait encore à poing fermé, même quand le soleil se répandait généreusement dans la pièce.

Mais cette nuit-là, Sylvain avait moins dormi, bien que le calme de la chambre l'y avait encouragé. La diminution de son traitement analgésique expliquait peut-être qu'il mettait plus de temps à fermer l'œil, mais ne justifiait pas ses nombreux réveils nocturnes. Sylvain avait peu dormi, car il pensait à son départ de l'hôpital et à celui de sa voisine.

La veille au soir, Sylvain avait été témoin malgré lui d'une discussion qui ne le concernait pas, et était sorti de son lit pour laisser de l'intimité à la jeune fille inconsciente, à sa famille et au médecin. Il avait utilisé la potence installée au-dessus de lui, s'était hissé dans son fauteuil roulant et avait roulé, tête baissée, jusqu'à la porte. Il avait dit « Pardon » aux personnes restées debout, sans les regarder, pour lui laisser la place de circuler ; quelqu'un s'était avancé pour lui ouvrir la porte sans qu'il eût eu besoin de le demander.

Sylvain s'était senti terriblement de trop dans cette pièce soudainement trop petite. Même si on le tenait à l'écart de l'état de santé de celle qui partageait sa chambre depuis deux mois, il se doutait bien que quelque chose n'allait pas.

Les médecins de spécialités différentes avaient défilé un par un, avec le même air abattu, pour apporter les mêmes nouvelles. Les organes lâchaient chacun à leur tour. Chaque annonce avait fait l'effet d'un coup de poignard dans le cœur des parents, et Sylvain avait fui la chambre comme autant de

scènes de crimes.

Quand il avait entendu la neurochirurgienne qualifier de plat l'électroencéphalogramme de la patiente, il était parvenu à sortir avant que la mère ne réalise ce que cela signifiait, ce que cela impliquait. On lui portait le coup de grâce.

Une seconde après que la porte ne s'était refermée derrière lui, un cri avait déchiré l'obscurité naissante du couloir. Il s'était pétrifié d'horreur en entendant le hurlement d'une mère qui venait de comprendre que sa fille ne se réveillerait pas et, qu'en plus, il fallait provoquer son départ en la débranchant. Cette longue plainte raisonnerait encore plusieurs jours dans l'esprit de Sylvain.

Il était allé quérir l'administrateur et avait demandé à ce qu'on le place dans une autre chambre, pour sa dernière nuit. Sa requête avait été acceptée avec diligence – on lui ouvrait les portes de la très convoitée chambre 107 – et il avait entrevu l'espoir de souffler un peu.

Il était retourné à la chambre 104 prendre quelques affaires pour la nuit. Il avait hésité à toutes les prendre, mais le moment était mal choisi. Il avait peur de donner l'impression qu'il les abandonnait, qu'il quittait le navire. Il avait trouvé la mère couchée auprès de sa fille, psalmodiant, le visage enfoui dans ses cheveux soigneusement peignés.

— Reste avec moi encore une nuit…

Sylvain avait fini par s'endormir dans sa nouvelle chambre, s'efforçant de penser à des choses plus positives, comme sa sortie prévue le lendemain.

Il préparait depuis le début de la semaine son transfert à la maison de repos de Château-sur-foin qui l'accueillerait les deux prochains mois de sa convalescence, durée pendant laquelle il garderait le fauteuil roulant puis les béquilles, incompatibles avec son logement situé au troisième étage sans ascenseur.

Apprendre qu'il ne serait pas obligé de rentrer chez lui de sitôt l'avait ragaillardi. Il n'était pas pressé de retrouver l'appartement d'Adrien chez qui il se sentait toujours comme un étranger.

Plus il pensait à Adrien et à son couple qu'ils avaient mis sur pause le temps que tout ça soit passé, moins il avait envie d'y penser. Il s'avérait que Sylvain appréciait de ne pas avoir de poids sur ses épaules. Il avait redécouvert les bienfaits de se sentir libre, cloué dans un lit d'hôpital.

Il s'était créé un semblant de routine entre ces murs blancs. Il avait eu la visite quotidienne de Joanne, son infirmière attitrée, ou à défaut, des autres membres du personnel soignant qui prenaient soin de lui. Il avait également eu celle de son kinésithérapeute qui l'avait malmené pour son bien et avait occupé dernièrement une place de choix dans son emploi du temps. En vue de sa sortie, les autres médecins avaient pris leur rendez-vous des jours à l'avance et Sylvain les avait attendus avec impatience. Ils défilaient chacun leur tour et autorisaient son bon de sortie.

Régulièrement, Sylvain avait eu la visite du radiologiste. Il avait, en

début de séjour, reconstitué son squelette entier en radiographies et il s'était visiblement fixé comme objectif de revenir autant de fois que nécessaire pour recomposer en feuilles de plomb son squelette consolidé. Sylvain avait perçu dans le vieil homme comme un amusement à rassembler les pièces du puzzle, au-delà de la considération qu'il avait eue pour son patient. Si au premier entretien, le praticien avait clairement affiché une mine grave semblable à celle que revêt un maître de l'échiquier, son visage s'était détendu au fur et à mesure des consultations. Sylvain s'amusait de leurs rencontres et de voir un peu plus à chaque fois le radiologiste imbriquer les nouvelles pièces entre elles et se réjouir des progrès faits. Quelle n'avait pas été sa surprise de voir, la veille, son médecin sourire à pleines dents en exhibant la dernière radiographie prise, à la lumière de la fenêtre.

— Vous avez de bons os ! avait-il annoncé en faisant le point sur chacune de ses fractures. *La Maison des Bourgeons bleus* sera idéale pour vous et votre jambe, avait-il conclu en tapotant la jambe plâtrée de Sylvain.

Et il était reparti heureux comme un coq en pâte d'avoir suivi la consolidation presque achevée d'un squelette qui leur avait servi, à lui et à ses étudiants en médecine, de joyeux cas d'école.

Sylvain repensait à la bonne humeur de son médecin quand ses yeux s'acclimatèrent à la pénombre qui s'amenuisait à mesure que le soleil pénétrait dans la pièce. Il pensa aussi aux autres personnes qu'il allait laisser derrière lui, comme Simon. Il réprima un rire au souvenir de la conversation qu'il avait eue avec Joanne, conversation durant laquelle elle avait dit avoir cru les deux hommes mutuellement attirés et s'être donné pour mission de les faire tomber dans les bras l'un de l'autre.

— Décidément, vous avez beaucoup de points communs, avait souligné Joanne en les voyant discuter mécanique. Sylvain aime beaucoup réparer les vélos, tu le savais, Simon ? Simon répare des voitures, avait-elle dit à Sylvain, d'un air entendu.

Le fait que les deux hommes la regardaient comme si elle débarquait d'une autre planète ne l'avait pas du tout dissuadée dans son entreprise.

— Regardez comme le lilas est beau et fort. Je crois qu'il ressent les bonnes ondes qui s'échappent de vous deux… de ses deux papas, avait-elle précisé non sans une innocence feinte.

Sylvain avait froncé les sourcils, se faisant la réflexion que c'était davantage Joanne qui s'en occupait que lui, qui était toujours alité à ce moment-là.

Il s'était dit qu'elle devait particulièrement s'ennuyer cette après-midi-là car elle multipliait ses allées et venues pour voir comment ils allaient. Simon et Sylvain l'avaient regardée apparaître derrière le rideau à moitié tiré avec une mine d'enfant réjouie de voir ses deux parents séparés réunis dans la même pièce.

Quand elle avait voulu fermer complètement le rideau de séparation, un

anneau s'était coincé dans le rail et elle avait demandé innocemment de l'aide à Simon.

— Qu'est-ce que vous êtes fort ! N'est-ce pas, Sylvain ? avait-elle surjoué.

Simon n'avait pas fait attention à ses sous-entendus et avait repris sa place dans le fauteuil, au chevet de Sylvain.

— T'as pas des visites à faire ? lui avait suggéré ce dernier d'un sourcil levé.

— Bien sûr. Je vous laisse tranquilles, tous les deux, avait-elle roucoulé en partant grossièrement sur la pointe des pieds, la tête renfoncée dans ses épaules.

Sylvain se releva dans son lit et rit silencieusement de la méprise que Joanne avait faite sur les goûts de Simon. Sa surprise fut aussi soudaine quand il la vit apparaître devant lui, matérialisant ses pensées. Non seulement ce n'était pas l'aide-soignant, mais en plus Joanne avait bien eu la transmission sur son changement de chambre.

Elle se glissa jusqu'à la fenêtre, dans l'obscurité décroissante, et força la lumière à se déployer dans la chambre en ouvrant le rideau. Elle pensait réveiller Sylvain qui, en réalité, l'attendait déjà tout sourire.

— Tu t'occupes aussi de la chambre 107 ?

— Non. Considère-toi privilégié.

— Dis plutôt que tes collègues auraient gueulé si tu leur avais refilé le bébé.

Joanne roula des yeux, lui donnant raison. Puis un triste voile se posa sur eux, assombrissant leurs traits.

Ils s'étudièrent, d'abord en silence. Puis, après un profond soupir, elle lui adressa :

— Dernier jour ?

Sylvain hocha la tête lourdement et inspira un oui. Il fit le choix de ne pas relever la maladresse de son double-sens ; il y était habitué maintenant.

Elle s'assit sur le pied de son lit et l'observa, un rayon de lumière illuminait son visage.

— Tu es prêt ?

Elle obtint la même réponse.

Joanne sentit que dans cet échange, ils communiquaient bien plus par les regards que par les mots.

En plus du changement de chambre de dernière minute, elle avait été informée lors des transmissions par l'équipe de nuit du diagnostic qui était tombée la veille pour la patiente de la chambre 104 et, par voie de conséquence, de la décision qui serait appliquée dans la journée. Par ailleurs, Joanne avait préparé conjointement avec Sylvain son transfert à la maison de repos qui tombait, sans le vouloir, à la même date. Elle savait donc qu'aujourd'hui serait le dernier jour pour plus d'une personne. Et que personne dans cette pièce n'y était préparé.

— Tu as peur ?

Il se demanda de quoi elle voulait parler. Puis il se fit la remarque que, de toute façon, qu'importe le sujet, il avait peur.

— Tu as pu rassembler tes affaires ? fit Joanne en cherchant des yeux son sac de transport, en vain. Tu as besoin d'aide ?

— Je n'ai pris que ma trousse de toilette. Je dois y retourner pour le reste…

Joanne acquiesça lourdement, le rassurant silencieusement. Elle l'accompagnerait. Mais pour l'heure, elle avait d'autres plans. Elle se rendit dans la salle de bain, fit couler de l'eau, tomber quelque chose, rouspéta après elle et ressortit avec une bassine et une serviette de bain.

— Tu vas me faire ma toilette ? demanda Sylvain, gêné.

— Non. Je me suis dit qu'aujourd'hui était une journée spéciale. Et, je voulais… boucler la boucle. Tu es d'accord pour que je te rase ?

— Tu ne me coupes pas cette fois, hein ?

— Tu avais bougé.

— Tu sais bien que non.

Sans un mot, il se laissa faire, et sans un mot, elle lui prodigua la même attention qu'elle lui avait portée deux mois auparavant.

Il constata avec soulagement qu'elle ne l'avait pas entaillé et se demanda si elle s'était entraînée sur les patients inconscients des autres chambres.

— L'ambulance arrive à 13 h, n'oublie pas.

— Tu seras là ?

Joanne hocha vivement la tête.

Joanne précéda Sylvain dans la chambre 104. Passée le seuil, elle se retourna et regarda son ami l'air de dire « la voix est libre, tu peux entrer ». Elle le laissa rassembler ses affaires dans sa moitié de chambre, et s'occupa plutôt de madame Lefèbvre.

Joanne posa une main compatissante sur son épaule et la femme se releva brutalement, l'air hagard. Elle regarda l'infirmière puis sa fille et eut un rire nerveux.

— J'ai cru une seconde que tout ça n'était qu'un mauvais rêve.

Joanne l'invita à prendre un café, ou ne serait-ce qu'un verre d'eau, après avoir essuyé plusieurs refus. Leur départ laissa la place au petit frère de la jeune femme.

C'était un adolescent, un jeune homme pour son père et encore un petit garçon pour sa mère. Il avait les mêmes cheveux que sa sœur, d'une couleur plus foncée que ceux de leur mère. Le garçon les portait courts.

À la vue de sa sœur, sa gorge se serra. Déglutir lui faisait mal. Rester dans cette pièce lui faisait mal. Mais réflexion faite, en sortir ne lui apporterait aucun réconfort.

— Hé… frangine, commença-t-il.

Sylvain se dépêchait. Il s'affairait volontairement bruyamment à côté, pour rappeler qu'il l'entendait et ne voulait pas laisser croire qu'il l'épiait.

— Comment ça va ? voulut demander innocemment l'enfant. Je sais pas

si tu m'entends, préféra-t-il dire. Je ne sais pas ce qu'est le mieux. Que tu m'entendes, ou que tu ne m'entendes pas… J'espère que tu n'as pas mal. Frangine, je voulais te dire…

Les mots semblaient bloqués dans sa gorge.

— Tu sais, quand tu es… avant que tu… la veille que tu ailles… Je veux dire, quand je me suis moqué de ta tenue, reprit-il. J'ai dit des conneries, et tu m'as engueulé, et j'ai dit des choses qu'il ne fallait pas.

Sylvain l'entendit renifler.

— Je suis désolé pour tout ce que je t'ai dit ce soir-là. Et pour toutes les fois, où je t'ai dit des méchancetés, juste pour te faire enrager, débita le garçon en une fois. Je le pensais pas… Maintenant je le regrette, car c'est la dernière chose que je t'ai dite.

Le jeune garçon pleurait en même temps qu'il parlait. Il essuyait ses yeux et son nez coulant du revers de la manche. Sa bouche se tordait dans sa complainte.

— Je suis désolé de t'avoir dit que je te détestais. C'est pas vrai… Je suis désolé d'avoir claqué la porte. C'est la dernière fois que je t'ai vue. C'est la dernière chose que je t'ai dite, répéta-t-il.

Le garçon sanglotait debout, immobile, incapable de s'approcher de sa sœur.

— Pars pas, frangine. Me laisse pas, j'ai encore besoin de toi, réussit-il à glapir entre deux hoquets.

Sylvain s'était enfermé dans la salle de bain, faisant couler de l'eau pour noyer ses larmes et ces bruits insupportables. Il attendit un moment avant de ressortir.

Quand il mit le nez dehors, le garçon n'était plus là. La voie était libre, il n'avait qu'une courte fenêtre pour partir. La mère allait revenir d'une seconde à l'autre.

Le sac de sport sur les genoux, il roula jusqu'à la porte sans s'arrêter puis, avant de mettre la main sur la poignée, il se ravisa et recula jusqu'au lit de sa compagne de chambre.

— Merci d'avoir été là, murmura Sylvain. J'ai eu l'impression de te connaître et d'avoir bénéficié de toute… ton énergie. Tu continueras de vivre à travers les souvenirs. Tu peux partir tranquille, tu es aimée.

Sylvain sentit à ce moment une main s'abattre sur son épaule. Il n'avait pas entendu la porte s'ouvrir, et fut surpris par la présence de monsieur Lefèbvre, toujours élégamment vêtu même dans les plus sombres circonstances.

— Merci, jeune homme.

Les deux hommes étaient figés. Monsieur Lefèbvre cherchait ses mots.

— Je sais que ma fille n'a pas enduré ça toute seule, trouva-t-il à dire. Vous lui avez tenu compagnie.

Il grimaça. Un sourire empreint de dégoût.

— Je me doute que ç'a été dur pour vous aussi, de partager la chambre

d'une… mourante.

À la différence de son épouse, monsieur Lefèbvre s'était résigné. Là où elle implorait encore le Ciel, il avait deviné cette issue. Il avait arrêté de négocier.

Sylvain ne put que hocher la tête, étant dans l'incapacité de formuler une réponse appropriée pour un père endeuillé.

— Je sais que ce je vais dire n'est pas rationnel, reprit l'homme, mais c'est impossible de penser le contraire. Je regrette de ne pas avoir su la protéger. C'était ma petite fille…

Il faisait un effort empreint de pudeur pour ne pas se répandre devant Sylvain. Il se devait de rester fort et inébranlable, pour le reste de sa famille.

Les deux hommes se recueillirent devant le lit. Sylvain pivota et tendit la main au père qui la saisit. Ils les serrèrent avec un regard profond et compréhensif.

Sylvain murmura un timide « Au revoir » quand il franchit la porte, tenue ouverte par madame Lefèbvre.

Il n'était pas neuf heures. Il avait encore plusieurs heures à tuer et préférait les passer n'importe où ailleurs que dans cette chambre funéraire. Il s'était installé à la cafétéria de l'hôpital, partagé entre un appétit vorace et un écœurement prévisible. Il se résolut à piocher parmi les fruits. Un grand café noir vint égayer le tout.

Midi arrivait. Sylvain faisait les cent pas dans le hall, comme il était possible de le faire avec un fauteuil roulant. Il n'osait pas s'aventurer dehors, de peur de rater l'ambulancier. Il relevait la tête à chaque fois que quelqu'un passait la porte, et reprenait aussitôt son circuit, déçu que ce ne soit pas encore son tour de partir.

Il s'arrêta net quand il vit madame Lefèbvre, tenant la couverture orange dans ses bras, accompagnée de son mari et de leur fils s'avancer à la réception. Bien qu'inconfortable et temporaire, il avait trouvé dans ce hall un nouvel espace sécurisé où il n'avait pas à craindre que l'affliction ne le rattrape. Il eut envie de fuir, mais c'était trop tard, madame Lefèbvre venait vers lui.

— Ma fille, ma fille…

Madame Lefèbvre se pencha sur Sylvain, désireuse de le prendre dans ses bras, mais ne sachant comment faire. Sylvain enclencha les freins, libéra sa jambe plâtrée du support, prit appui sur son pied valide et se releva. Elle s'effondra dans ses bras et, se laissant glisser avec elle, il l'accompagna au sol, l'un agenouillé sur sa jambe saine, l'autre assise sur son séant, comme une mère oubliant qu'elle en était encore une. Elle pleurait dans ses bras. Il la tenait par l'épaule, sa tête contre sa clavicule guérie et s'abandonnait aux larmes également.

— Pourquoi… pourquoi…, se retenait-elle.

— Allez-y, dites-le. Dites-moi ce que vous avez sur le cœur.

— Pourquoi vous avez survécu et pas ma fille ?

Elle n'attendait pas de réponse. *Il n'y avait pas de bonne réponse*, pensa Sylvain.

Son mari et son fils s'avancèrent pour l'en débarrasser, mais Sylvain les repoussa d'une main silencieuse. Madame Lefèbvre avait besoin de ça, elle avait besoin d'exprimer cette injustice. Pourquoi dans la même pièce, deux accidentés dans leur pleine jeunesse n'avaient-ils pas eu la même chance ? Pourquoi lui, allait vivre et pour quoi elle, était morte ?

Le personnel et les visiteurs étaient témoins de ce triste spectacle dont l'écho des larmes montait en un déchirement dans la hauteur du hall.

Chapitre 13 :
La bouteille et la glace à la pistache

La promenade aménagée le long du fleuve était un espace très fréquenté par les touristes comme par les habitués : les gourmets s'offraient une croisière à bord des restaurants flottants ; les riverains venaient faire dégourdir les pattes de leurs petits compagnons ; et les sportifs les leurs. Des bancs avaient été semés à égale distance tout le long, pour ceux préférant les moments de contemplation aux rapides foulées.

Tous les trois bancs, un marchand ambulant rassasiait le chaland. Chaque saison avait ses préférences. L'été avait fait mûrir une majorité de glaciers et de bars à jus. Ils laisseraient bientôt leur place aux marchands de vin de chaud et de hot dog. Seuls les crêpiers connaissaient le succès toute l'année.

Pour prévenir la forte production de déchets, des poubelles municipales ponctuaient l'allée. L'alternance maîtrisée de bancs, de poubelles, de marchands, de réverbères et de massifs de fleurs qui courraient le long du fleuve paraît ce dernier tel un collier de perles sur le col rond d'une robe.

Malheureusement, ce n'était pas sans compter sur les vents violents qui avaient saisi la vallée les jours précédents. Les poubelles n'avaient pas supporté la secousse et s'étaient renversées sur la promenade, mais aussi jusque dans le fleuve. Les déchets étaient cependant contenus sur le côté du canal, grâce au faible courant. La stagnation des détritus en surface limitait leur évasion dans les défluents qui menaient à des berges moins accessibles.

Le travail des condamnés puisait ici tout l'intérêt général indissociable à leur peine.

— Les gens ont fait preuve de civisme en ramassant ceux par terre, expliqua Daniel en sortant du pick-up le matériel nécessaire à leur mission, mais ils ne pouvaient rien faire pour ceux tombés à l'eau.

Il avait garé le véhicule sur un espace habituellement réservé aux piétons. Il leur avait fallu attendre d'enfiler leurs uniformes réfléchissants pour que les regards curieux cessent de leur reprocher leur mauvais stationnement.

— Et comment on fait pour nettoyer ça ? fit Hubert en se tenant au bord du quai. On va quand même pas descendre. Si ? fit-il en se retournant vers Daniel.

Daniel tenait un bouquet d'épuisettes dans ses larges mains.

— Ah, bien sûr.

Hubert revint s'équiper. Étienne finit d'inspecter sa tenue et rejoignit les deux hommes. Noor se débattait encore avec ses bottes de sécurité renforcées.

— Ôtez-moi d'un doute, pourquoi on doit mettre une combinaison imperméable alors qu'il y a aucun risque de tomber à l'eau ? fit Noor en reprenant les mots de Daniel.

— Le risque zéro n'existe pas, fit Étienne en testant la flexibilité de l'épuisette.

Noor regarda l'homme, mi-apeurée, mi-gênée par sa réflexion qui, à l'instar des précédentes, ne manquait pas de cynisme.

— Lily est encore absente ? s'enquit Hubert.

— Euh…

Noor ne savait pas comment répondre sans s'attirer les foudres de Lily ; celle-ci ne l'avait pas briefée sur le motif d'absence à donner.

— Oui, répondit simplement Daniel.

Le fait que Lily avait demandé une dispense d'une journée et n'était toujours pas réapparue au bout de trois ne regardait qu'elle et lui. Même si c'était pour pleurer son amie, il lui faudrait rattraper ses heures.

Hubert renouvela l'espoir vagabond de croire que la matinée pourrait se passer sans heurt. Il retourna au bord du quai, une seule main sur la hanche, l'autre occupée à tenir l'épuisette, et se décida à s'en servir.

Les premières minutes furent les plus faciles. Les déchets s'agglutinaient contre la paroi en pierre, moins d'un mètre sous leurs pieds. Ils n'avaient qu'à se pencher pour les ramasser. À bonne distance des uns des autres, les trois pêcheurs observaient les mêmes mouvements. Ils plongeaient leur épuisette, attrapaient un emballage, une bouteille, un bout de plastique ou d'aluminium, renversaient leur prise dans les sacs derrière eux dans un vif tour de bassin, et recommençaient.

Le défi était davantage de ne pas se laisser décourager. Le ressac donnait l'impression qu'un déchet enlevé faisait en apparaître trois autres.

Les trois progressaient en rythme et se rapprochaient de Daniel qui officiait tout seul en aval, tout loup solitaire qu'il était.

— Hubert, vous avez une anecdote à nous partager sur l'eau ? s'enquit Noor. Je suis sûre que vous avez déjà libéré des poissons.

— Je suis si prévisible que ça ? Il s'avère que oui. Il y a

longtemps… Je te parle de ça, tu n'étais pas née. J'ai libéré tous les crabes d'un aquarium d'une poissonnerie.

Daniel, maintenant à portée de voix, se racla la gorge.

— J'étais jeune et je mangeais encore du poisson en ce temps-là. Et j'avais vu tous ces crabes dans leur petit bocal dans cette grande surface. Je les regardais marcher de travers, je tapotais la vitre. Faut dire ce qu'il est, c'est quand même mignon, un crabe.

Noor écoutait attentivement. Hubert était pour elle le genre de personnes que l'on aime lancer sur un sujet et se poser devant, sur un coussin par terre, un chocolat chaud en main, et l'écouter pendant des heures.

— Puis la personne devant moi en a choisi un, continua-t-il. C'était le plus gros. Les personnes qui faisaient la queue derrière nous ont eu l'air déçu. Il promettait d'être appétissant et était sans doute destiné à une grande tablée. Le poissonnier l'a sorti et lui a expliqué comment le préparer : en l'ébouillantant. Je crois que ce jour-là, il s'est passé quelque chose…

— Vous êtes revenu le soir libérer les crabes ?

Daniel toussa.

— Non. J'ai acheté tous les crabes.

— De l'aquarium ? Quand vous faisiez vos courses ?

— Oui. Pour le coup, les gens ont gueulé derrière moi, se souvint tendrement Hubert. J'ai laissé mes courses sur place et je suis parti avec la dizaine de crabes. Je les ai payés – ça m'avait déjà coûté cher à l'époque – et je suis allé les relâcher en mer. J'habitais sur la côte à ce moment-là, et c'était une pêche locale, donc ils sont simplement rentrés chez eux.

— Mais… c'est légal, s'offusqua Noor.

— Ça m'arrive, parfois.

— Mais on est d'accord que ça n'a fait qu'encourager le commerce ?

— C'était une solution à court terme, j'en conviens…, laissa-t-il en suspens. J'ai sauvé la vie de ceux-là, mais j'ai condamné celle des suivants…

Hubert remuait l'épuisette dans l'eau sans rien prendre comme s'il avait mouliné des mains dans l'air.

— Vous avez réglé le problème à la source, n'est-ce pas ? s'amusa Noor.

— Daniel ! le héla le vieil homme. Regardez : il y a un déchet tout là-bas dans l'eau. Vous ne voulez pas aller le chercher ?

Daniel semblait ou feignait de ne pas entendre.

— Disons que quand j'étais petit je rêvais d'être un pirate, reprit Hubert, indifférent, et une fois adulte, je n'ai fait que réaliser mon rêve.

Il adressa un clin d'œil à sa jeune auditrice et Daniel poussa un bruit étouffé par sa pilosité. Sa grosse barbe était une précieuse aide dans la dissimulation de son sourire.

— Vous n'avez pas été pincé pour ça ? osa Noor.

— La chance sourit aux audacieux. Et il suffit aussi de bien savoir nager, reconnut Hubert. Mais la poissonnerie du magasin n'a pas pu s'approvisionner pendant un mois !

Noor était partagée. Sa perplexité inspira Hubert.

— Peut-on faire de mauvaises choses pour de bonnes raisons ? C'est bien là une question que je me suis toujours posée.

Tandis que le vieil homme instruisait la jeune fille de son parcours et relativisait sur les grandes pensées philosophiques de l'univers, Étienne et Daniel écoutaient silencieusement. Ils trouvaient chacun leur compte dans la lecture passionnée de ses mémoires.

Rapidement, ils entrevirent le bout de leur mission. Il ne restait plus grand-chose à ramasser ; le reste dépendrait du département maritime de la ville qui leur avait suffisamment refilé la patate chaude comme ça.

Noor jeta son dévolu sur une bouteille en plastique. Elle peinait à l'attraper. Elle avait beau tendre l'épuisette, ses petits à-coups la ramenaient dans le courant plutôt que vers le quai. Elle s'allongea au sol, le bras au-dessus du vide, l'épuisette au bout, pour gagner quelques centimètres. Cette position n'était pas sans rappeler celle d'Hubert prise deux mois plus tôt aux abords du terrain accidenté de l'autre côté de la ville, à ceci près qu'il menaçait de tomber dans un buisson épineux et pas dans deux ou trois mètres d'eau.

Noor s'avançait dangereusement dans le vide, l'eau sombre et stagnante sous son buste. Dans une nouvelle tentative de coup d'épuisette, la bouteille en plastique revint vers le bord et Noor, dans un dernier élan, emprisonna le déchet. Elle se fit la réflexion qu'il avait sans doute fallu moins de temps pour la bouteille de tomber à l'eau que de l'en sortir. Satisfaite de sa prise, Noor voulut se relever dans un coup de reins, mais perdit le contrôle. Elle vit la surface de l'eau se rapprocher dangereusement de son visage, puis s'arrêta net au-dessus d'elle et fut projetée en arrière. Noor atterrit sur ses fesses avant de comprendre ce qui lui était arrivé.

— Fais attention, fit Étienne en se frottant la paume de la main. On aurait pu ne pas retrouver ton corps.

Il l'avait tirée *in extremis*, en l'attrapant par un pli de tissu en bas du dos, la ramenant brutalement sur la terre ferme.

Étienne lui tendit la main pour l'aider à se relever. Elle refusa et eut un mouvement de recul. Étienne ne comprit pas son geste.

— Tout va bien ? s'enquit Daniel.

Noor resta par terre, à regarder Étienne d'un œil mauvais.

— Me touchez pas.

Les trois hommes observèrent l'enfant d'un air incompréhensif.

— Tu allais tomber, rappela Étienne. Il m'a paru bon de ne pas te laisser te noyer.

Noor refusa les mains qu'on lui proposait et se releva toute seule.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? insista Daniel.

Noor recula.

— Je veux pas de problème.

— Tu ne vas pas avoir de problème. Dis-moi ce qu'il y a, Noor.

— Je sais ce que vous avez fait, dit-elle à Étienne. Ça ne me regarde pas, mais je veux pas être mêlée à ça.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? s'invectiva l'intéressé.

Hubert haussa les sourcils, voyant se profiler le genre de discussion houleuse qui l'avait longtemps poussé à s'isoler loin des conflits des hommes.

— Lily m'a dit ce que vous avez fait.

Étienne plissa les yeux, curieux d'en apprendre plus sur lui-même.

— Elle a vite fait le rapprochement, continua Noor sans attendre. Vous n'étiez pas disponible le jour où on devait aller à l'école, puis quand ça a été annulé, vous avez pu vous libérer. Ce n'était pas une coïncidence. Et vous avez dit que vous n'aviez plus votre appareil photo. On vous l'a pris, c'est ça ? Vous avez une ordonnance restrictive d'approcher les enfants et vous ne pouvez plus les photographier… C'est pour ça que vous êtes là ?

Daniel n'intervint pas. Hubert avait les yeux ouverts grands comme des soucoupes et allongeait la bouche de surprise. S'il avait eu une tasse de thé à disposition, il l'aurait bue, tant ses lèvres prenaient déjà la forme d'un bec. Étienne, quant à lui, tirait une tête de six pieds de long, à mi-

chemin entre le dégoût et la décontenance. Les extrémités de sa bouche tiraient dangereusement vers le bas.

— Je vois qu'avec Lily, vous n'avez aucun mal à vous entendre, finalement. Heureux de voir que vous avez trouvé un sujet sur lequel vous accorder, fit Étienne nerveusement. Je te trouve par contre très prompte au jugement : tu as tiré des conclusions sans même faire l'effort de me les soumettre. Et, vois-tu, je ne vais pas me faire l'affront de te donner raison ou tort. Pense ce que tu veux car, de toute façon, je sais très bien que tu préféreras croire ta grande amie, plutôt que moi.

Étienne tourna les talons et se remit à la pêche aux derniers déchets.

— Je ne veux alarmer personne, mais il y a une épuisette dans l'eau, et elle est en train de couler. Mais, ne vous inquiétez pas, je ne vais pas la tripoter, ajouta-t-il d'un air caustique.

Noor se sentit tiraillée entre la culpabilité et la méfiance. Mal à l'aise, Hubert étira de nouveau la bouche et Daniel n'attendit pas que l'un ou l'autre réagisse pour secourir son épuisette. Il alla chercher, à une vitesse insoupçonnée, une pince télescopique restée à l'arrière de la camionnette et revint prestement cueillir l'épuisette avant que les ténèbres ne l'engloutissent. Secoué par la contrariété d'être passé à deux doigts de perdre son équipement, il retrouva les trois autres attelés à leur tâche dans un calme studieux. Hubert faisait tampon entre Étienne et Noor.

Les sacs-poubelle s'accumulaient sur le quai au fur et à mesure de leur progression sur la promenade. Quand ils eurent fini leur temps de travail, l'équipe remonta, rassembla les sacs et les déposa dans les bennes à ordures, non loin du ponton d'embarquement des péniches-restaurants.

Les touristes commençaient à affluer sur la place et les clients faisaient la queue pour monter à bord. Il était temps pour le groupe de plier bagage et de regagner ses pénates.

— Ohé, Daniel ! fit une voix féminine chantante qui s'élevait parmi les autres. Regarde, Harold, c'est Daniel et ses jeunes, insista Olga en jouant du coude.

Daniel, qui, comme son groupe, était pressé de rentrer, maugréa à la rencontre d'Olga.

— Vous nettoyez le fleuve ? C'est bien ! Les gens sont quand même sales, 'faut dire, affirma-t-elle sans savoir.

— Ah ça, les gens n'en ont rien à faire de polluer, vous ne croyez pas si bien dire, lâcha Étienne, tout sourire, sans la contredire. Ils balancent leurs obscénités sans se soucier de blesser ou de ceux qui ramassent. Mais

heureusement qu'on est là, nous, pour tout prendre à leur place !

Olga parut enchantée de la mine joviale de son interlocuteur. Hubert semblait ne plus vouloir quitter sa mine déconfite à qui le ton sarcastique d'Étienne n'échappait pas. Daniel était bien heureux de ne pas avoir à tailler le bout de gras, occupé qu'il était à ranger le matériel.

Noor s'éloigna également, pour se défaire de sa combinaison et de ses bottes qu'elle jugeait de plus en plus lourdes. Elle redoutait d'adresser la parole à Daniel, de peur qu'il lui fasse la leçon.

— Tenez, fit-elle quand elle lui rendit son paquetage.

S'écoula une seconde de battement, inconsciemment ou non. Elle attendait peut-être que Daniel lui fasse une réflexion, comme en attente de la punition qu'elle savait mériter.

Daniel la regarda par-dessous ses épais sourcils. Son nez et sa bouche remuèrent au milieu de sa grosse barbe. Il ne dit rien. Elle non plus.

— Au revoir, monsieur Porteur, murmura-t-elle avant de disparaître.

Daniel se résolut à retourner auprès d'un Étienne particulièrement loquace et d'un Hubert, au contraire, à l'écoute. Harold demeurait impassible, davantage soucieux de manquer l'embarcation.

— On a notre réservation, ils ne peuvent pas partir sans nous, lui rappela Olga. Bon, eh bien, va nous annoncer si tu préfères.

Harold regagna la file d'attente en se dodelinant, tout endimanché qu'il était, et Étienne en profita pour prendre congé.

— Vous sortez rarement, constata Daniel.

— C'est ce que je lui ai dit, fit Olga comme si Daniel mettait fin à un débat dont il n'avait pas eu connaissance. Et il a fini par m'emmener ici. Depuis le temps que je lui demande…

— C'est un endroit charmant, vous allez vous y plaire, dit Hubert prenant enfin part à la conversation. C'est une expérience à ne pas rater, surtout quand on habite ici.

Hubert ne put s'empêcher alors de décrire l'aventure à laquelle allaient se livrer Olga et Harold.

— C'est quand même un monde, grommela Harold en revenant. On a dû réserver plusieurs semaines à l'avance, et là, le capitaine est en train d'annoncer qu'il y a des places de libre suite à des désistements.

— Mais c'est formidable ! fit Hubert, surprenant tout le monde par son enthousiasme. Daniel, ça ne vous dit pas de faire un tour en péniche ? Je meurs de faim. Je ne veux pas nous imposer, bien sûr, ajouta-t-il à

l'attention du couple.

Après un étrange échange de « Non, pas du tout », de « Joignez-vous à nous » et de « Si, si, j'insiste », Daniel et Hubert montèrent à bord, derrière leurs deux convives.

Le déjeuner à l'origine romantique prit une autre tournure. Face à face, Harold et Daniel parlaient forêt, champignons et ours bruns. Quant à Olga, elle avait emmené Hubert sur un terrain plus exotique où ce dernier livrait ses aventures sans retenue.

Cette petite croisière ne ressemblait pas à ce qu'Harold et Olga avaient imaginé. Olga se retrouvait en tête-à-tête avec trois hommes, dont elle était à peu près sûre qu'au moins un la désirait. Elle en connaissait deux depuis longtemps et le troisième lui donnait l'impression de la connaître depuis toujours.

— Je ne sais pas vous, mais j'ai bien envie de me laisser tenter par un dessert !

Olga suivit Hubert ; et il était inconcevable pour Daniel de s'en passer. L'appétit d'Harold avait viré de cap quand le bateau avait fait demi-tour. Son teint tirait vers le vert, se confondant avec la boule de glace à la pistache d'Olga. Il se refusait même de lorgner sur la mousse au chocolat d'Hubert, qu'il aurait sans doute choisie si son estomac n'avait pas fait des siennes. Hubert, lui, lorgnait sur la propriétaire de la glace à la pistache. Daniel ne regardait rien d'autre que sa crème brûlée.

Quand vint le moment de se dire au revoir sur le quai, Harold et Daniel semblaient avoir épuisé leurs sujets de conversation. Il faudrait au garde forestier au moins une semaine pour refaire le plein de nouvelles fraîches. Hubert avait encore de quoi tenir toute la journée, si Harold n'avait pas pressé Olga pour rentrer à la quincaillerie.

— Cette croisière n'en fut que plus délicieuse, fit Hubert en baisant la main d'Olga.

Olga rosit à cette attention.

— Regarde comme il me traite, lui. Prends-en de la graine ! lança-t-elle à Harold qui avait pris de l'avance vers la voiture. Voulez-vous qu'on vous dépose quelque part ? s'enquit-elle auprès d'Hubert.

— Je vous remercie, mais je préfère marcher, vous revoir m'a donné des ailes et je ne peux les empêcher de me porter, minauda-t-il.

Olga s'amusa et retourna auprès d'Harold en gloussant.

Sur le chemin du retour, Harold reprocha à Olga d'avoir invité Hubert.

Chapitre 14 :
Le bus et les beignets

L'unique feu de la ville était en panne. La pancarte en dessous du feu tricolore prévoyait que les usagers circulant sur l'autre axe étaient prioritaires. Simon attendait son tour, au point mort, derrière quatre ou cinq voitures et un bus de ville qui cachait lui-même les premiers automobilistes de la file.

La fenêtre grande ouverte, le coude sur le rebord, il consulta son téléphone : plusieurs SMS de « Joanne Hôpital ». Il les lirait une fois arrivé à destination.

Quand la première voiture osa s'engouffrer dans le ballet de véhicules, toutes les autres suivirent. Dans sa manœuvre, l'imposant bus permit aux plus petits gabarits de rejoindre leur voie. Simon, qui prenait la même direction que le chauffeur adroit, se plaça dans son sillage et profita de l'ouverture.

Le bus fit deux arrêts. Les conducteurs derrière Simon déboîtaient avec une telle vigueur qu'il les imagina impliqués dans une course-poursuite au sortir d'un cambriolage avec leur butin dans le coffre. Seule raison pour laquelle il était justifié de conduire si dangereusement. Simon préférait regarder les gens descendre ou monter à l'arrêt de bus.

Quand il vit au second arrêt une poussette s'extirper du bus de la même manière qu'un nouveau-né vient au monde, il concéda qu'il aurait peut-être mieux fait de contourner le spectacle. Mais maintenant qu'il y était…

Après une minute de travail, le bus donna naissance à une poussette double juxtaposée, toute équipée, quatre roues motrices, jantes chromées. Un bijou de mécanique pour les moins de trente-six mois.

Plus Simon se rapprochait de sa destination, plus les chances que lui et le bus aillent au même endroit s'accroissaient.

Quand Simon repéra sur sa droite la pancarte indiquant « Maison de repos Les Bourgeons bleus », surmonté de leur logo, deux grandes initiales « B B » peintes en bleu et au contour doré, il mit le clignotant et, au même instant, le bus devant lui mit le sien également. Pendant que le bus déversait les quelques visiteurs et riverains de la maison de repos, Simon bifurqua pour rejoindre le parking.

Il s'éloigna de l'amas étincelant de carrosseries chauffées sous le soleil et alla chercher un peu d'ombre sous les arbres en fleurs. Puis il attendit.

Son téléphone indiquait 13 h 40 ; il lui signalait également plusieurs nouveaux messages de Joanne.

On attend l'ambulancier

L'ambulancier est arrivé

C'est bon, Sylvain est parti
J'attends mon bus
C'est bon, je suis dans le bus
J'ai une correspondance
J'arrive bientôt
T'en es où, toi ?

Dès que Joanne eut laissé Sylvain entre les mains de l'ambulancier sans omettre un dernier câlin pour la route, elle sauta dans ses fringues de ville et prit le premier bus qui l'amènerait aux portes de Château-sur-foin. Avec une marge de cinq minutes, elle arriverait sans doute à attraper sa correspondance qui la déposerait à l'arrêt de la maison de repos.

Simon répondit en un seul message.

OK je suis arrivé

Il n'en fallut pas beaucoup plus à Joanne pour relancer sa conversation avec Simon.

Ils sont arrivés ?
Tu me dis quand ils sont là

Il lui répondit aussitôt :

Pas encore
Rassure-toi ;)

Alors que Joanne accueillit avec grand sourire tout élan de connivence de la part de son interlocuteur, son téléphone vibra de nouveau.

Tu as pensé à le prendre ?
Je le tiens entre mes jambes
Il est posé par terre

Joanne se dit que si on lui demandait si son premier message était consciemment porteur d'un double sens, elle nierait.

À quelques mètres, une ambulance fit son apparition sur le parking. Simon se retint de prévenir Joanne. Il ne devait pas être rare de voir des ambulanciers dans le coin. Il ne vit personne sortir de la voiture ni conducteur ni patient. Il céda et finit par l'en informer.

Une ambulance est arrivée
mais je ne sais pas si c'est eux

Tu arrives à voir
s'il y a un passager ?

Non elle est garée de dos
OK de toute façon
ça me fera pas arriver plus vite
Pour info c'est
un grand blond baraqué le type
Bien reçu je surveille tous les blonds baraqués ;)

Joanne était en train de calculer les probabilités que Simon lui adresse deux clins d'œil dans la même conversation quand elle faillit manquer son arrêt. Elle pressa de justesse le témoin indiquant au conducteur son besoin

de descendre. Il accompagna son freinage d'un grognement, semblable à ceux des autres usagers, surpris par l'arrêt brutal.

Joanne lança un « Scusez-moi » chantant, le remercia et disparut sans demander son reste. Il lui fallait encore rejoindre le parking et Simon. Elle comptait sur son gabarit pour le retrouver facilement.

Le portable de Simon vibra une dernière fois :

Je suis arrivée je te cherche

Il leva les yeux et les posa sur une jeune femme brune et encombrée, ça ne pouvait être qu'elle. Après s'être fait remarquer, il lui répondit et rangea son téléphone.

Durant le laps de temps qu'il fut occupé à rejoindre et débarrasser Joanne, Simon en oublia de surveiller l'ambulance.

Deux hommes en étaient enfin sortis : Sylvain et son grand blond baraqué de chauffeur. Ce dernier l'aidait à s'installer dans son fauteuil.

Sylvain parut pris la main dans le sac quand Simon et Joanne apparurent à son côté. L'ambulancier était accroupi devant lui, en train d'ajuster le repose-pied du fauteuil pour accueillir la jambe plâtrée de son patient.

— Qu'est-ce que vous faites là ? Joanne, comment t'as fait ? Tu étais…

— Rappelle-toi que je roule avec chauffeur.

Sylvain regarda Simon, les sourcils froncés.

— Non, j'ai pris le bus, rectifia Joanne. Simon m'attendait déjà ici.

— Ah oui ? Tu m'en diras tant… Et t'as pensé à prendre le lilas ! Je l'ai complètement oublié, s'excusa Sylvain. Je t'en remercie.

Il y eut un battement de secondes et plusieurs battements de cils.

— Euh… Pierre, fit Sylvain à l'homme qui s'était relevé, je vous présente Joanne et Simon, mes deux amis, qui sont pleins de surprises.

— Ah oui, Pierre ? fit-elle discrètement à Sylvain, l'air de dire « On s'appelle déjà par son prénom ? » Joanne, ajouta-t-elle, la main tendue à l'ambulancier. On s'est aperçus à l'hôpital !

Pierre salua les deux étrangers qui faisaient bloc devant lui. L'image de parents s'interposant entre leur petit et l'inconnu lui traversa l'esprit.

Simon se demanda plutôt comment Joanne le décrivait, lui, si elle avait employé les termes « grand et baraqué » pour décrire Pierre. Il jugea qu'il était quand même plus musclé que ce nouvel arrivant. Dans l'absolu, il voulait bien lui accorder d'être éventuellement aussi grand, mais c'était à vérifier.

— Vous allez bien, Sylvain ? Je vous sens stressé, fit Pierre, en prenant son pouls à son poignet. Votre cœur bat vite.

Sylvain émit un léger « Hm » en réponse à sa question ou bien en réaction à cette soudaine prise en main.

— Détendez-vous, ça va bien se passer. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter, le rassura Pierre.

Joanne inspecta Sylvain et suivit son regard quand Pierre eut le dos tourné, s'affairant dans le coffre de la voiture. Son attention tombait

maladroitement sur sa chute de reins.

— Oh, ça devrait lui passer, fit Joanne rassérénée après avoir compris pourquoi s'emballait le petit cœur de son ami.

Entouré de ses deux escortes, l'une flanquée de l'arbuste, l'autre des bagages, et poussé par son humble serviteur, Sylvain franchit les portes automatiques de *La Maison des Bourgeons bleus.*

Une femme l'accueillit et s'amusa de sa garde rapprochée.

— Je vois que monsieur est bien entouré.

Elle régla avec Pierre les détails administratifs et le congédia.

— Par ici, s'il vous plaît, fit-elle à l'attention du patient et de ses deux amis.

— Pierre, attendez, l'arrêta Joanne. Vous ne voulez pas vous assurer qu'il soit bien arrivé jusqu'à sa chambre ?

Joanne douta de son accroche.

— Ou laissez-moi votre carte de visite, ajouta-t-elle comme pour se rattraper. Qu'on puisse faire appel à vos services une prochaine fois.

Comme si son esprit était sorti de son corps, elle se regardait parler, incapable de se taire.

— À l'hôpital. Pour les autres patients. Je suis infirmière, lui rappela-t-elle.

C'était sa dernière tentative.

— Bien sûr, mordit Pierre à l'hameçon en lui tendant une carte de visite que Joanne rangea aussitôt dans sa poche.

Elle lui adressa un dernier regard entendu et retrouva Sylvain, Simon et leur hôtesse qui avaient pris un peu d'avance.

— Il n'est pas très blond, souffla Simon à la retardataire.

— Blond foncé. D'accord, châtain clair. Il les a plus clairs que les tiens, quand même, soutint Joanne en levant les yeux encore plus haut.

Tout près de lui, Joanne eut l'impression que Simon paraissait encore plus grand, et peut-être plus costaud. Les boutons du col de son polo menaçaient de céder sous la pression pectorale. Ou peut-être était-ce dans son imagination.

— Votre chambre se trouve sur votre droite, fit la dame.

Elle procéda à la visite de l'appartement avec le nouveau pensionnaire tandis que Joanne et Simon attendaient dans le couloir.

— Et du coup, tu as mis moins de temps pour venir ? demanda Joanne, qui espérait que sa question n'avait pas l'air d'être préparée.

Elle se frottait les mains salies par la terre.

— Oui. Beaucoup, même. Rien à voir avec le trajet pour l'hôpital. Je suis ici en un rien de temps, insista Simon, heureux de ne plus avoir à faire la route.

Joanne comprit qu'il ne serait pas près de remettre les pieds à Haut-Lavoir, et annoncer que son appartement était encore plus éloigné que l'hôpital ne l'aiderait pas.

Simon remarqua sa mine sombre et devina sa crainte.

— Toi, par contre, ça t'allonge…

— À mon tour de faire le voyage ! le rassura-t-elle. Cette fois-ci, ce sera à toi de le surveiller de près.

— Tu comptes venir le voir ? Tu n'es plus son…

— Ouais, je sais… Mais c'est mon ami, maintenant.

Elle lui jeta un coup d'œil et porta un regard maternel sur leur petit Sylvain qui quittait le nid et s'installait dans son premier appartement. Elle eut un élan d'émotions à l'idée qu'elle allait à un moment donné devoir partir et le laisser ici, tout seul. Elle eut presque l'envie et le courage de serrer le bras de Simon entre les siens, beaucoup plus fragiles.

Sensiblement de la même taille que sa chambre d'hôpital, le nouveau logement de Sylvain paressait plus grand. Un unique lit simple trônait au centre de la pièce, un téléviseur fixé au mur pour tout colocataire. Orientée sud-ouest, la chambre baignait dans une chaude lumière. Dissimulée derrière une petite porte, la salle d'eau tout équipée lui tendait les bras.

— Les repas sont pris à la cafétéria. Elle reste ouverte toute la journée pour les en-cas.

La dame invita Sylvain à s'installer et à revenir la voir rapidement pour régler la paperasse.

— Comment tu sens ? demanda Joanne, une fois seuls.

Sylvain resta délibérément face à la baie vitrée.

— Je vais pouvoir aller dans le parc, cette fois-ci. Ça devrait aller, fit-il en se retournant.

— C'est…

Elle ne savait pas comment terminer cette phrase. Un seul mot lui venait en tête, mais elle redoutait qu'on l'interprète différemment du sens qu'elle lui prêtait. Faute de mieux, elle se résolut à le dire.

— … calme.

Sylvain et Joanne comprirent qu'ils partageaient la même pensée, une pensée qui allait pour la jeune fille de la chambre 104 de l'hôpital de Haut-Lavoir et qui, ni là-bas ni ailleurs, ne ferait plus aucun bruit.

Sylvain avait dû mal à visiter, à s'enthousiasmer, à se projeter comme si de rien n'était. Avoir traversé le pont en parlant chiffons avec un bel inconnu n'effaçait pas la ville qui se réduisait dans le rétroviseur interne.

— Je suis sûr que même les chambres côté parking sont tranquilles, intervint Simon. Tu seras bien ici !

— Et puis ce n'est que pour deux mois, rappela Joanne. Le temps que ta jambe se remette et que ton bassin soit entièrement consolidé.

— C'est vrai, deux mois, soupira Sylvain.

Personne n'osait se l'avouer, mais aucun des trois n'avait envie de partir. Sylvain redoutait la première nuit. Joanne ignorait quand elle allait revenir. Simon n'avait rien prévu d'autre pour son jour de congé. Mais pour le plus grand soulagement des deux autres, Sylvain proposa :

— On va faire un tour ?

Tandis que les deux hommes prévoyaient de se dégourdir les pieds et les roues dans l'herbe, Joanne rappela la nécessité de repasser à l'accueil.

— Ne serait-ce que pour savoir comment faire pour payer tes repas et notre goûter.

Sylvain comprit qu'ils n'allaient pas l'abandonner de sitôt.

— Alors, ton verdict : est-ce que les beignets sont meilleurs que ceux de l'hôpital ? s'enquit Joanne dont l'amabilité à venir dépendrait de sa réponse.

— La qualité d'un beignet ne dépend pas de son goût, mais des personnes avec qui on le partage, énonça Sylvain.

Joanne soupesa ses mots et acquiesça. Elle mordit dans son beignet fourré au chocolat. Sylvain avait presque fini le sien, fourré à la confiture de framboises et, quant au beignet pommes caramélisées de Simon, c'était déjà de l'histoire ancienne.

— Il est quand même meilleur ici, objecta Joanne, la bouche pleine.

Deux ou trois heures plus tard, quand Joanne se décida à reprendre le bus en sens inverse, elle reprit son téléphone qu'elle avait enterré au fond de son sac et lut un SMS de Simon reçu en début d'après-midi :

Tu m'as trouvé

Chapitre 15 :
La berceuse et les aboiements

Daniel remit le beurre et la vinaigrette au réfrigérateur, recouvrit la miche de pain de son torchon et déposa son assiette dans l'évier. Il mit de côté son verre et referma la lame de son couteau qu'il raccrocha à sa ceinture. Il passa un coup d'éponge sur la table, jeta les miettes de pain par la fenêtre puis quitta le chalet après avoir fait la vaisselle parmi laquelle s'égouttait un bocal de confiture.

Daniel disposait d'une fenêtre d'une demi-heure avant de rejoindre ses travailleurs. Il prit le pick-up que Simon lui avait laissé.

— Tu le critiques, mais tu es bien content de l'avoir, continuait-il de lui faire remarquer, railleur.

Les clefs étaient restées sur le contact. Il n'avança pas le siège, leur différence de taille n'était pas si importante. Daniel manœuvra et laissa glisser le véhicule jusqu'à devant Chez Harold. Le couple l'attendait et le lui signifia.

— On t'attendait. On allait t'appeler, commenta Olga s'essuyant les mains sur son tablier.

Daniel maugréa ce qui devait être un « Pourquoi ? ».

— Tu as du courrier, une lettre de… enfin, ton père, abrégea Harold.

Daniel avait convenu avec le facteur et les gérants de laisser son courrier à la quincaillerie. Cela évitait à l'un de s'engouffrer dans une forêt sinistre et aux autres d'être dérangés dans leur havre de paix reculé.

Daniel reconnut l'enveloppe particulière à laquelle il avait déjà été confronté par le passé, et l'ouvrit. Encore sur le seuil de la quincaillerie, il entreprit de lire la lettre.

— Ils m'informent que le père est malade et qu'il insiste pour qu'on vienne le voir, résuma Daniel après un moment.

— Malade ? s'enquit Olga.

— Ça a l'air sérieux. Je verrai ce soir avec Simon.

Il rangea le courrier dans la poche arrière de son jean et emboîta le pas à ses amis qui se réfugiaient au frais et à l'ombre, loin de ces cailloux blancs éblouissants.

Naturellement, Daniel s'installa au comptoir et accepta avec plaisir une tasse de café.

— J'ai fait une tarte aux prunes. Je ne te demande pas si t'en veux ? plaisanta Olga. Harold, va chercher le plat et les assiettes. N'oublie pas les cuillères. Et prends la boîte.

Olga fit de gros efforts pour ne pas rouvrir la conversation concernant le père de Daniel. Elle se consola avec l'espoir que leurs échanges entre frères lui apporteraient du grain à moudre plus tard.

— Quoi de prévu avec les jeunes ? préféra-t-elle demander.

Olga était partie du principe que si trois des quatre travailleurs étaient plus jeunes qu'elle, cela suffisait à ce qu'elle les appelle « les jeunes » ; même si le quatrième la dépassait bien de dix ans.

— Ramassage des déchets à la maison de repos, répondit Daniel.

— Ils n'ont pas du personnel pour ça ?

— Un cours d'eau passe par leur parc. Les déchets viennent du Toral, suite à la tempête de l'autre jour, expliqua Daniel. Ç'a été convenu comme ça avec la mairie ; du moment que ça occupe mes gars…

Daniel avait cédé à la facilité en appelant en privé son groupe « les gars », bien qu'il eût conscience que les deux sexes étaient représentés à parts égales. S'il avait poussé la réflexion assez loin, il aurait soutenu que c'était davantage fédérateur et pratique qu'irrespectueux. Toutefois, il avait inconsciemment convenu qu'il ne pouvait pas se montrer si démonstratif directement auprès de son groupe et s'efforçait de le nommer différemment. « Mes TIG » revenait le plus souvent.

— Du mouvement de votre côté ? leur demanda Daniel.

— Les factures, déplora Olga qui préfèrerait aller patauger dans l'eau. Tiens, donne-lui celle-ci, ajouta-t-elle à l'attention de son apprenti serveur qui était réapparu les bras chargés.

— J'ai enfin été livré. Je vais réapprovisionner les rayons, fit-il en lui servant une généreuse part.

Daniel présuma que son retard de livraison devait être dû aux vacances estivales qui faisaient tourner en sous-régime les entreprises. Arrivé à cette conclusion, son esprit dévia sur l'ironie de la situation : beaucoup de particuliers qui jugeaient déjà vivre dans un cadre touristique – et n'avaient donc pas besoin de quitter la vallée pour prendre des vacances –, profitaient de leurs congés pour bricoler et avaient par conséquent besoin des services d'un quincailler. Évidemment, comme tous les ans, il fallait attendre la rentrée scolaire, synonyme de retour au travail pour les parents,

pour voir fleurir en magasin tout l'équipement nécessaire audit bricolage.

Parvenu au bout de sa réflexion, Daniel hoqueta.

— Ce n'est pas bon ? s'inquiéta Olga.

— Si, si. Très bon. Comme toujours.

Daniel avait dégusté sa tarte aux prunes avec tant d'allégresse qu'il en avait oublié ses bonnes manières. Mais Olga avait su apprécier le sourire qui se frayait un chemin dans sa barbe épaisse.

— Et ça, c'est quoi ?

— Rien ne t'échappe, fit Olga en lui tendant la boîte transparente. Des madeleines pour les jeunes. Ils travaillent dur.

— Hm. Merci, fit Daniel en buvant son café.

La vapeur émanée du breuvage se projetait contre son visage et disparaissait dans sa barbe, à la manière des vagues qui se fracassent sur les falaises. Olga regardait le phénomène.

— Tu n'as jamais eu envie de la couper ? lança Olga. Je crois que je t'ai toujours connu avec.

Si le sujet du père Porteur était sensible, celui de la barbe du fils l'était encore plus. Mais cela ne lui vint pas à l'esprit tant elle fut hypnotisée par cette broussaille remuant au rythme des mâchoires invisibles.

Daniel leva les yeux et comprit à la mine béate de son hôtesse qu'elle mentionnait sa belle et distinguée pilosité.

Il grogna.

— J'entends pas, avec ma barbe.

Sur ces mots taquins, Daniel prit congé d'Harold et d'Olga et partit la boîte sous le bras, même si une deuxième part de tarte aux prunes l'aurait bien aidé à supporter les dix minutes de trajet.

— Laisses-en aux jeunes, hein !

— Nous y revoilà, encore une fois, déplora Hubert.

Il tenait devant lui la combinaison imperméable qu'il avait enfilée par le passé.

— Les bottes aussi, j'imagine ?

— Vous imaginez bien.

Daniel tendit à chacun sa paire de bottes renforcées et sans davantage se plaindre, les quatre enfilèrent leur tenue.

— On n'oublie pas les pinces ! fit Daniel, en les distribuant.

— Sinon ce n'est pas drôle, maugréa Hubert.

— Je vous trouve… pince-sans-rire, osa Daniel, en actionnant les griffes.

Hubert salua son trait d'esprit et lui répondit avec sincérité.

— Je dois dire que c'est cet endroit qui me fout le cafard. En plus, ils vont voir débarquer cinq types louches en plastique ; on va avoir l'air tout droit sortis d'un film d'épouvante. Pour le coup, il y a de quoi devenir fou…

— Où croyez-vous que nous soyons ? l'arrêta-t-il. C'est une maison de repos, pas un asile psychiatrique désaffecté bâti sur un ancien cimetière.

— La différence, je vous prie ?

Daniel rit de son cynisme et préféra éclaircir la situation pour tout le monde.

— Après un séjour à l'hôpital, les gens viennent ici en convalescence avant de rentrer chez eux. C'est aussi pour les personnes qui ne sont pas autonomes et qui restent là plus longtemps. D'accord, concéda Daniel après un moment, il y a aussi des gens qui finissent par y mourir.

— Voilà. C'est bien ce que je dis : c'est un mouroir.

— Vous ne connaissez donc personne, ici ? Tout le monde à Château-sur-foin a un proche qui vit à la maison de repos.

— Je dois dire que je ne connais pas grand monde. Les seules personnes que je côtoie ont la moitié de mon âge et vont encore à l'école. Mes amis de longue date sont soit déjà morts, soit en cavale, soit… ne cavalent plus. En prison, ajouta discrètement Hubert à l'attention des filles.

Elles ne bronchèrent pas, mais se demandèrent si, finalement, Hubert était vraiment fréquentable.

— Eh bien, vous apprendrez que Sylvain, le randonneur qui est tombé dans l'éboulement et dont on a repêché les affaires, se trouve ici, annonça Daniel. Oui, répondit-il aux regards interrogateurs, il est en convalescence encore pour quelques semaines et en sortira comme neuf.

Ayant capté l'attention de son auditoire, Daniel intima à son groupe de quitter le parking et de s'atteler enfin à leur tâche.

Les cinq explorateurs avancèrent en formation en chevron[4], avec leur guide au milieu, comme pouvait le faire un troupeau de canards arborant, d'ailleurs, un plumage de la même couleur.

Ils traversèrent le hall qui tenait lieu de sas entre le parking et le

parc. La dame de la réception, prévenue de leur visite, n'eut pas besoin de leur indiquer le chemin. Daniel avait préalablement étudié les plans du cadastre pour apprécier leur mission.

La maison de repos disposait d'une belle parcelle. Elle était, au moment de sa création, éloignée des habitations et faisait face à la montagne, au nord de la ville. À l'orée des bois, la résidence ouvrait sur un grand parc arboré. Au fond de la propriété coulait une rivière qui s'insérait à l'ouest et s'échappait à l'est en passant sous la clôture. Un chemin pour les promeneurs longeait la rivière, à l'extérieur de la propriété.

À en croire le diagnostic très alarmant de l'équipe de la maintenance du site, il faudrait une bonne après-midi à la délégation de Daniel pour venir à bout du chantier.

Une fois sur place, Daniel confirma que quatre heures devraient amplement suffire, et s'ils ne lambinaient pas trop – entre Hubert qui n'en menait pas large à déambuler parmi les malades et les trois autres qui se faisaient la tête, ils devraient même finir plus tôt.

— Bon. Vous savez faire, maintenant.

Daniel regarda les quatre pantins s'articuler. Hubert et Noor enjambèrent le ruisseau en s'aidant d'une pierre émergée et travaillèrent face à Lily et Étienne. Ils commencèrent à l'est, à proximité du grillage qui retenait un emballage ; sans doute le dernier puisqu'ils n'en virent aucun autre au-delà du grillage à petites mailles. Ils progressèrent à allure constante, s'attendant presque, et remontèrent à contre-courant. Daniel la jouait pour une fois plus détendu et naviguait à distance de son équipage. Il papillonnait dans le parc, s'arrêtait pour admirer le cadre tranquille dans lequel se rétablissaient les patients. Il espérait peut-être voir Sylvain.

Un grand saule pleureur avait élu domicile à quelques pieds de l'eau et s'était développé de toute sa hauteur. Les paysagistes rafraîchissaient sa frange régulièrement. Un banc avait été placé dessous, permettant à deux ou trois personnes de s'y asseoir.

Une vieille dame l'occupait seule à présent.

— Bonjour, engagea Daniel.

Elle lui répondit par un tendre sourire.

— Vous êtes au frais sous l'arbre, hein ? se sentit-il obligé de demander.

— Demain, il fera jour, dit-elle gaiement.

La dame souriait si bien que ses pommettes relevées faisaient plisser ses yeux ridés. Sa peau était pâle, tachetée par l'âge. Elle avait une

chevelure blanche argentée, remontée en un large chignon.

Daniel se demanda si elle se coiffait toute seule.

— C'est pas faux, admit-il.

Il n'insista pas et retourna à son ruisseau. Il nota toutefois qu'une soignante était venue s'asseoir auprès de la pensionnaire pour lui tenir compagnie quelques instants.

Les deux premières heures défilèrent rapidement. Daniel avait lâché la bride à ses plantons qui se régulaient tous seuls. Ils prenaient des pauses plus fréquentes mais aussi plus courtes.

Le soleil était bien haut dans le ciel et sa présence se faisait ressentir. Tous convoitaient le banc toujours occupé sous l'arbre. Le voir sans pouvoir s'en approcher conférait à cette oasis des propriétés miragineuses qui allaient de pair avec le désert luxuriant dans lequel ils avançaient.

Par chance, le semblant de fraîcheur amené par la forêt derrière eux et l'eau vive, à leurs pieds, n'étaient pas leur seule source de rafraîchissement. Les tensions qu'il y avait entre Étienne, Noor et Lily suffisaient à elles seules à faire chuter le mercure. Personne ne parlait. Même Hubert tenait sa langue. Ce n'était pas un silence paisible où chacun méditait, mais un calme glaçant.

— On fait une pause, lança Daniel.

Cet appel sonna comme un cessez-le-feu. Les quatre rejoignirent Daniel sous le saule et s'assirent sur l'herbe en cercle. Leur superviseur leur tendit un sac dans lequel ils retrouvèrent les gourdes et, ô surprise, de quoi grignoter.

— Prenez des madeleines, insista Daniel.

— C'est d'Olga ? s'enquit Hubert.

— Pourquoi ça ne pourrait pas être de moi ?

— Parce qu'elles auraient été plus grosses, avec de l'alcool, et il y'en aurait eu moins. Et peut-être même que vous les auriez mangées en chemin, rétorqua le vieil homme.

Les deux se regardèrent de biais.

— C'est pas faux, céda Daniel. Gardez en moi quand même.

La boîte tourna plusieurs fois dans le cercle. Lily émiettait ses madeleines pour les manger de manière distinguée comme le lui avaient enseigné les femmes de sa famille. Étienne s'était rassasié d'une seule. Noor et Hubert se battirent presque pour finir la boîte. Daniel se dit qu'un

café aurait pu aider à faire descendre tout ça.

— Bon, on y retourne. Plus vite, on aura fini…

— Plus vite on continuera de s'occuper jusqu'à la fin de l'heure, compléta Lily.

— Plus vite on pourra aussi se rasseoir tranquillement et se reposer à l'ombre, corrigea Daniel qui faisait des efforts pour être aimable, même s'il pensait qu'on lui donnait du fil à retordre.

Lily fut la première étonnée, mais tous accueillirent favorablement sa décision et personne n'osa le faire répéter.

Tandis que les pantins se réarticulèrent en dépliant leurs jambes et en se massant les lombaires, Daniel se rapprocha de l'arbre, comme attiré par un bruit qui ne provenait pas du vent sifflant dans les feuillages.

— Baille, baille le caneton. Dort, dort le poussin. Ronfle, ronfle, le petit oison…, fredonnait la vieille femme.

— Rêve sous tes plumes jusqu'au matin, compléta Daniel.

Il contourna l'arbre et dévisagea la femme souriante, le regard perdu. Il se planta devant elle, s'attendant peut-être à ce qu'elle remarque qu'il connaissait aussi cette berceuse.

— Baille, baille le caneton, reprit-elle.

— Excusez-moi, madame, comment connaissez-vous cette chanson ?

— Dort, dort le poussin, continuait-elle, imperturbable.

— Madame, répéta-t-il. Connaissez-vous ma mère ?

Daniel, debout sous ce saule ombrageux, paraissait très grand. Il était vif et alerte, comme un ours sorti d'hibernation. Il ne vit pas la soignante de tout à l'heure revenir au côté de la dame.

Elle le questionna.

— Monsieur, qui êtes-vous ? Vous le connaissez ? s'enquit la jeune femme auprès de sa patiente.

— Ronfle, ronfle, le petit oison…, chantonnait-elle, plutôt.

La soignante prit sa main, la caressa et ne lâcha pas du regard cet homme importun.

— Je suis Daniel Porteur, je supervise les travaux d'intérêt général. Excusez-moi, mais elle… elle chante la berceuse que me chantait ma mère quand j'étais petit…

— Eugénie est désorientée, elle a dû l'entendre quelque part et ça lui est resté. Les comptines, ce n'est pas ce qui manque, objecta l'infirmière.

Daniel ignora son explication, mais retint une chose.

— Eugénie, c'est ça ? s'adressa-t-il à la vieille femme. Eugénie, est-ce que vous connaissez Evelyne ?

— Rêve sous tes plumes jusqu'au matin, acheva Eugénie.

— Evelyne, ce nom vous dit quelque chose ? Madame, écoutez-moi, c'est important.

— Monsieur, vous lui faites peur, accusa l'infirmière qui semblait plus alarmée que son aînée.

— Oh, Evy, dit soudainement Eugénie, plus souriante que jamais. Evy...

— Oui, c'est ça, Evy, vous la connaissez. Vous savez où elle est ?

L'interrogatoire de Daniel n'était pas passé inaperçu auprès des autres patients et encadrants. Sa voix forte et les protestations de l'infirmière avaient rameuté les plus proches.

— Tout va bien ? demanda un homme en uniforme blanc, à sa collègue.

Elle le regarda d'un air inquiet, partagée dans son jugement.

— Ce monsieur semble connaître Eugénie.

— Mais pas du tout. Je vous dis qu'elle connaît quelqu'un que je connais. Elle connaît ma mère, s'énerva Daniel.

Le garde-malade prit le ton agressif de Daniel avec moins de pincettes.

— Monsieur, je vais vous demander de partir. Vous faites peur à tous nos patients. Eugénie est fragile, elle a besoin de calme. Veuillez quitter le centre.

Daniel qui, jusqu'à présent, n'avait pas daigné lui accorder son attention, braqua ses yeux écarquillés sur l'homme.

— Non, fit-il sur un ton sans appel. Cette femme sait des choses. Elle peut m'aider.

L'homme se redressa et bomba le torse pour asseoir son autorité. Daniel méprisa son geste, n'ayant pas besoin d'en faire de même pour s'imposer.

— Où est Evy ? Où est Evy ? répéta-t-il à Eugénie.

Elle ne répondit pas, elle ne chantait plus. Elle affichait un sourire tendre, le regard voilé, porté sur la forêt.

Daniel soupira et se résigna à suivre les soignants.

— Euh, on fait quoi, nous ? s'enquit Lily dont la question taraudait toute l'équipe.

Leur chef était déjà ailleurs, aussi bien physiquement que mentalement.

— On fait quoi, alors ? répéta la jeune fille à ses camarades.

Les quatre regardèrent le ruisseau encombré par endroits de détritus.

— Autant finir, proposa Hubert. On fait nos heures et on avisera ensuite.

Lily, Noor et Étienne suivirent leur nouveau guide, tandis que Daniel remontait le parc et disparaissait dans le hall.

Une grande dame aux cheveux courts l'intercepta.

— Monsieur Porteur ? Madame Duval, directrice de l'établissement, se présenta-t-elle. J'aimerais m'entretenir avec vous.

— C'est bon. Je récupère mes gars et je fiche le camp, gronda Daniel.

— Je crois que vos… votre équipe est bien occupée avec le ruisseau, la rassura la directrice qui gardait un œil sur tous les agissements sur son domaine. J'aimerais que vous restiez, justement.

Daniel lui jeta un regard oblique.

— Vos échanges avec notre patiente sont les premiers de la sorte depuis qu'elle est chez nous. En effet, monsieur Porteur, comme vous l'avez constaté, Eugénie est malade : elle n'a pas les idées claires, fit la directrice en marchant sur des œufs. Et il semblerait que vous ayez débloqué quelque chose dans sa mémoire. Je pense que vous pourriez nous aider à reconstituer le puzzle.

— Comme j'ai dit à votre garde-chiourme, je ne connais pas cette femme. Je pense que c'est davantage vous qui pouvez m'aider.

Madame Duval ne voulant pas le brusquer, hocha vivement la tête.

— Tout à fait. Voulez-vous bien me suivre dans mon bureau pour en discuter ? Nous serons plus au calme.

Au tour de Daniel d'acquiescer. La directrice fit appeler l'infirmière en chef, doyenne du personnel.

— Elle était là quand Eugénie est arrivée. Elle pourra nous en dire plus.

La doyenne rejoignit madame Duval et Daniel qui s'étaient isolés dans le bureau de la direction.

La directrice leur servit un café et au rythme du percolateur, les tensions s'aplanirent.

— Parlez-moi de votre mère, vous voulez bien ?

— Elle s'appelle Evelyne. Votre patiente a reconnu son prénom. Elle la connaît. Ma mère a disparu il y a trente ans, ajouta Daniel comme si le chiffre l'étonnait lui-même. J'avais dix ans.

La directrice consulta le dossier qu'elle tenait ouvert devant elle.

— Je crois bien que cela date de la même période pour Eugénie, qu'en dites-vous ? demanda madame Duval à l'infirmière en chef, comme si sa mémoire était plus fiable que le tampon de l'administration indiquant noir sur blanc la date d'admission de la patiente.

— Oh, oui. C'est au moins ça, assura l'infirmière en chef qui ne l'était pas encore au moment des faits. Je me souviens très bien, c'était ma deuxième année. Non, ma troisième. C'était en plein hiver.

Daniel acquiesçait.

— Moi aussi, souffla-t-il.

— Il faisait froid, il neigeait, c'était un temps épouvantable. C'est ce même hiver où la chaudière est tombée en panne, fit la quinquagénaire à l'attention de sa supérieure, comme si ça devait lui évoquer une autre anecdote palpitante.

La tête de Madame Duval décrivit une grande ellipse qui devait traduire « J'en ai entendu parler, oui ».

— La pauvre femme était complètement perdue, épuisée. Elle baragouinait tout un charabia. Elle ne savait plus qui elle était… On a décidé de la prendre en charge, conclut l'infirmière dont le témoignage n'éclairait pas davantage Daniel.

— Comment ça ? Elle vous a bien donné son nom ? Ou sa famille l'a fait, quand elle vous l'a amenée.

Il les regardait chacune leur tour, avec le sentiment qu'il pointait des évidences.

— Non, monsieur Porteur, vous ne comprenez pas, dit calmement la directrice. On l'a trouvée errante sur la route, complètement désorientée, en habit de nuit et on l'a soignée : elle était en hypothermie ! Quand la

tempête de neige s'est calmée, dès le lendemain, on est allé la signaler à la police. Mais personne ne l'a jamais réclamée…

— Puis les années ont passé, ajouta l'infirmière, et elle est restée avec nous.

— Mais « Eugénie », ça vient d'où ? Elle vous l'a dit plus tard ?

— Non, non, soutint l'infirmière. Elle est arrivée le sept février. À la Sainte-Eugénie. On lui a donné ce prénom par rapport au calendrier. Vous comprenez ?

Daniel respira lourdement, faisant coïncider ces nouveaux éléments.

— C'est vous qui ne comprenez pas… Vous me dites qu'il y a trente ans, une femme a été trouvée et que vous ne connaissez pas sa vraie identité ? Il y a trente ans, ma mère a disparu et je ne l'ai plus jamais revue. Eugénie ne connaît pas ma mère : elle est ma mère.

Ils se dévisagèrent.

— Elle a quel âge, Eugénie ? peina-t-il à prononcer.

— Le médecin de l'époque a estimé qu'elle devait avoir entre trente et trente-cinq. C'était difficile à dire, elle avait la peau abîmée à cause du froid et…

Là encore, Daniel relevait une nouvelle correspondance.

— Vous avez des photos ?

— Une seule, mais vous savez, elle n'est pas très…

Daniel ne la laissa pas finir et prit la photo que lui tendait la directrice.

La photo était vieille, ternie. Elle avait adhéré au papier et s'était abîmée quand on l'avait décollée. Le portrait disparaissait par endroits. Daniel ne pouvait voir qu'une femme légèrement de profil, aux cheveux châtains peignés, l'air apeuré, aveuglé par le flash de l'appareil. Il passa son index sur la photo, se demandant si c'était elle, si, enfin, il avait retrouvé sa mère.

— On n'était pas très riche en appareils photo à l'époque. Nous en avons des plus récentes, mais ça ne vous aidera pas, supposa-t-elle.

— Je peux la garder ?

Daniel quitta la maison de repos sans passer par la case TIG. Ses derniers, levant la tête de leur ruisseau à intervalle régulier, se rassuraient mutuellement.

— Vous croyez qu'il va revenir ?

— J'espère qu'il va revenir.

— Il va revenir.

Étienne ne surveillait pas sa montre, mais comptait sur Lily ou Noor pour sonner l'heure de fin de mission quand celle-ci serait venue.

Une heure s'était écoulée depuis le départ précipité de Daniel et le silence pesant avait laissé place à un silence ordinaire. Chacun semblait perdu dans ses songes, dans ses projets. Hubert se réjouissait à la pensée de la soirée qui se profilait : un nouveau colocataire fêtait son emménagement, faisant grimper la moyenne d'âge des habitants de la maison à trente ans. Étienne entrevoyait la routine dans laquelle il allait retomber, jonglant entre plateau télé et programmes à peine divertissants que lui offraient les quelques chaînes de son nouveau poste de télévision, maigre consolation face au bijou de technologie qu'il avait laissé en partant. Noor ne voyait pas plus loin que le trajet qu'elle allait devoir faire pour retrouver son père sur son lieu de travail afin qu'il puisse la surveiller. Lily ressassait de tristes souvenirs. Son chagrin n'avait pas désenflé, mais elle était revenue purger sa peine.

— On a bientôt fini, remarqua Hubert.

— Tant mieux, je suis morte de fatigue, souffla Noor.

Lily laissa échapper un chuintement humide.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive, gamine ? s'inquiéta Hubert. Tu as vu un fantôme ?

Lily se figea et laissa tomber sa pince dans l'eau. Sa bouche se tordit en une grimace que les femmes de sa famille n'auraient pas jugé comme distinguée pour une jeune femme.

— C'est ce que j'ai dit… Je suis désolée, Lily. Je ne voulais pas te faire penser à… ton amie.

Les deux hommes ne voulurent pas intervenir. Mais l'un céda plus vite que l'autre.

— Décidément Noor, tu sais parler aux gens, commenta Étienne.

— Oh, c'est bon. Lâchez-moi.

Hubert eut envie d'aller préparer du thé. L'eau dans laquelle il cancanait manquait cruellement de saveurs.

— Voilà, je te retrouve. Au début, je pensais que c'était Lily la peste, mais tu te défends très bien toute seule.

— C'est le pervers qui dit ça ? s'empourpra Lily.

— Ah, ça y est, elle a fini de chialer. Ça va mieux, hein ? s'amusa Étienne.

Lily serra les poings et hurla pour elle-même.

— Vivement que je finisse cette peine à la con. C'est vous ma punition, pas de ramasser ces foutus déchets ! Je gâche mon été en étant coincée avec vous.

— Sympa, merci…, releva Hubert.

— Oh, l'ancêtre, n'en rajoute pas. J'ai assez avec la balance et l'obsédé sexuel. Pas besoin qu'un militant écolo me fasse la leçon.

Noor était effarée, Étienne riait nerveusement et Hubert hésitait entre lequel de ces deux comportements adopter.

— Et toi, tu es quoi au juste ? Une vandale ? demanda Hubert.

— C'est pas de ma faute !

— « C'est pas de ma faute », quand c'est moi qui le dis, on ne me croit pas, rappela Étienne.

— Oh la barbe. Moi, je n'ai rien cassé. Je suis juste montée. C'est Noor qui a cassé la pierre.

— Et c'est moi, la balance ? s'offusqua Noor. C'est à cause de toi si je suis montée. Tu te moquais de moi ! commença-t-elle. Tu t'es toujours moquée de moi ! À dire que j'étais fragile, toujours à rester avec mes parents, à ne pas savoir réfléchir par moi-même. C'est à cause de ton défi à la con qu'on se retrouve ici. Tu n'es pas une vandale, tu es un tyran !

Noor se rebellait. Lily, qui aboyait plus qu'elle ne mordait, se renfrogna, mais reprit vite du poil de la bête.

— Et comment peut-on être interdit d'approcher les écoles sans que ça soit de sa faute ? rétorqua Lily en rejetant la faute sur Étienne. C'est un malentendu de photographier des gosses ? Tu faisais ton petit marché : « Pas assez mûr, pas assez mûr », mima-t-elle. « Ah, c'est bon, celui-là est à point ! »

— Justement, « Trop mûr, trop mûr », ironisa Hubert sur le même ton.

Étienne s'approcha de Lily avec un air exagérément affamé. Les pieds au milieu du ruisseau, Lily prit peur et recula d'un pas. Sa botte glissa sur une pierre lisse et, perdant l'équilibre, elle tomba les fesses les premières dans l'eau.

Cela ne l'avait pas perturbée. La figure menaçante d'Étienne, qui se rapprochait d'elle avec l'appétit d'un loup, accaparait son attention.

— Tu ne lâcheras pas, hein ? Tu portes bien ton nom, à t'accrocher comme tu fais, espèce d'idiote ! cracha-t-il, tous crocs dehors. Je n'ai pas interdiction d'approcher les écoles. Mais une école. Là où j'ai été arrêté pour coup et blessures. Et même ça, c'est un malentendu. On a voulu me frapper et ce type s'est blessé tout seul. Il m'a arraché mon appareil photo et il a trébuché. Il s'est pété le nez sans mon aide. Ça n'avait rien avoir avec les gosses, insista Étienne.

Autant il était bouffé par la colère, autant il ne lui en voulait pas à elle personnellement, pauvre gamine inconsciente. Il lui tendit la main avec l'espoir qu'elle en fasse autant.

— C'est vrai ? voulut-elle le croire.

— Aussi vrai que t'auras bientôt le cul trempé. C'est pas fiable, ces tenues…

Elle étrangla un rire, le doute persistait quant à sa propre fiabilité.

Quand elle sentit l'eau s'insinuer par une déchirure, elle se dépêcha de saisir sa main.

— T'es pas venu depuis combien de temps ?

Daniel soupira.

— Ça se compte en années.

Simon avait rendu visite à leur père plusieurs fois après la dernière venue de Daniel, mais cela remontait à assez loin quand même.

Si ça avait été une visite ordinaire, Daniel et Simon auraient peut-être mis plus de temps à franchir la porte de la maison d'arrêt de Château-sur-foin. Mais compte tenu de la découverte que l'aîné venait de faire, ils profitèrent du caractère urgent qu'adoptait la lettre de la prison reçue le jour même pour organiser une visite surprise.

— Comment il était la dernière fois que tu l'as vu ?

— Bien.

— Hm.

Daniel s'engouffra dans le couloir éclairé par des néons grésillants et passa avec son frère, les différents portiques de sécurité.

Ils reconnurent le chemin qui menait aux salles communes des visiteurs, mais s'en éloignèrent quand le gardien leur expliqua qu'étant donné son état, leur père se trouvait dans l'aile médicale.

— Je pensais que vous le saviez, s'étonna le gardien. Cela fait plusieurs semaines qu'il a été admis aux soins palliatifs.

— Comment ça palliatifs ? intervint Simon. Dans la lettre, on nous a juste dit qu'il était malade. Qu'est-ce qu'il a ? Pourquoi on ne le soigne pas ?

— Monsieur Porteur, votre père a refusé les traitements. Il veut seulement être accompagné.

L'homme les conduisit jusqu'au prisonnier et attendit dans le couloir.

La pièce était impersonnelle. Blanche, carrelée jusqu'à la moitié du mur. Pas de fenêtre, pas de placards. Les mêmes néons blancs aveuglants. Une table et un gobelet.

— Papa ? Papa, tu m'entends ? C'est Daniel. Simon est là aussi.

— Bonjour, papa.

Les deux masses barbues étaient penchées sur une troisième, bien moins imposante que dans leur souvenir.

— Mes fils…, murmura le vieil homme.

Il sortit de son sommeil et entreprit de se redresser dans son lit médicalisé. Il leva une main en signe de protestation quand ses fils proposèrent de l'aider.

— Vous êtes venus, se consola l'homme.

— Papa, on a retrouvé maman.

— Daniel, ta mère est partie il y a… je ne sais plus combien de temps.

— Trente ans. On a retrouvé une femme à la maison de repos de Château. Je suis sûr que c'est maman. Elle chantait la même berceuse que celle que nous chantait maman…

Leur père ne réagissait pas.

— Regarde, c'est une photo d'elle de quand elle a été trouvée.

Daniel lui tendit le portrait comme si c'était le ticket gagnant de la loterie.

— Ils l'ont appelée Eugénie, s'amusa Simon.

Il fit l'effort d'ouvrir grand ses yeux et éloigna le cliché suffisamment pour ajuster sa vue. Son visage s'adoucit. Daniel crut même qu'il souriait.

— Tu la reconnais ? C'est elle, n'est-ce pas ?

Tout allait trop vite pour son état de santé.

— Elle était délirante, elle ne savait plus qui elle était, expliqua

Daniel. Tu te souviens qu'elle était malade ?

— Votre mère me l'avait dit…, répondit le vieillard. Elle avait ses humeurs.

Il toussa.

Simon prit le gobelet et l'approcha de ses lèvres. Son père but une gorgée et de la main, exprima son rejet.

Il toussa encore, pris d'une quinte de toux. Simon lui tendit un mouchoir en papier et l'homme toussa dedans. Daniel, comme Simon, vit qu'il crachait du sang.

---

4. Formation en V.

Chapitre 16 :
Le bac à douche et les nouvelles

L'accident de la cavalière avait été l'élément déclencheur dans la démarche de Simon auprès du conseil municipal. Il mettait en lumière un besoin auquel Simon se sentait le devoir de répondre. Le glissement de terrain survenu peu après, et duquel avait réchappé le randonneur, n'avait fait que renforcer ses convictions. La forêt autour de Château-sur-foin était dense et sauvage, et peu de choses étaient mises en place pour garantir une continuité de chemins praticables.

Depuis le début de l'été, Simon travaillait sur le balisage d'un chemin de randonnée accessible à tous et sécurisé. Il avait dessiné sur un plan un parcours qui répondait aux critères. Il devait tout d'abord rendre hommage aux deux personnes accidentées, à l'origine de ce projet, en passant par les deux lieux de chute. Décrivant un demi-cercle, le sentier débutait aux abords de *Chez Harold*, progressait vers l'ouest, remontait vers le nord et finissait sa course vers l'est. Il courait sur une faible altitude et desservait sur ses derniers kilomètres le centre équestre ainsi que la maison de repos. Simon avait estimé la durée de la randonnée réalisée en sa totalité à trois ou quatre heures de marche à allure modérée. Il lui fallait maintenant la tester.

Simon partit à la fraîche avec carte et podomètre. Planté à l'entrée de la première embouchure sur le parking de la quincaillerie, il régla ses différents gadgets et les rangea dans ses multiples poches plaquées contre ses cuisses. Seul son téléphone en sortait régulièrement afin qu'il puisse vérifier un des critères exigés dans le cahier des charges du projet : la réception du réseau. Simon devait s'assurer que l'ensemble du parcours était couvert par le réseau de téléphonie. C'est pourquoi le chemin de randonnée devait se cantonner au pourtour de la ville et ne pouvait satisfaire les plus téméraires. Il se força aussi à réduire sa vitesse pour se fondre dans les chaussures d'un randonneur de niveau intermédiaire, voire débutant ; le parcours se voulant familial.

Simon faisait une pause à chaque fois qu'il rencontrait un élément notable sur son trajet et le reportait sur la carte. Un espace de pique-nique, un point de vue panoramique, une formation rocheuse intéressante, un lieu chargé d'histoire ; autant de points remarquables pour des touristes.

La diffusion de ces informations se ferait dans un second temps. Elles permettraient d'abord seulement d'étayer le discours prononcé à l'inauguration du chemin de randonnée qui aurait lieu le premier weekend de septembre, juste avant la rentrée scolaire. Cela coïnciderait avec la sortie de Sylvain de la maison de repos. Il pourrait alors suivre la procession.

Par la suite, Simon travaillerait de pair avec le service communication de la ville pour la réalisation de dépliants à diffuser dans les différents points de distribution de la vallée, comme les offices de tourisme et les enseignes aux abords du sentier. Fière du travail abattu par Simon, Olga ne manquerait pas d'en faire la promotion dans la vitrine de la quincaillerie.

Pour l'heure, Simon confirmait sur le terrain le nombre de panneaux fléchés à implanter d'ici l'inauguration. Car même si la ville voulait promouvoir ce chemin accessible pour toute la famille, il ne faisait pas disparaître les autres sentiers qui, eux, s'enfonçaient dans les montagnes et devenaient vite plus escarpés. Autant de risques d'emprunter la mauvaise piste. À chaque intersection, Simon devrait planter une flèche.

Il vérifiait également sur le terrain que le chemin n'était pas accessible aux véhicules et autres engins à moteurs. Même si souvent, la largeur de la voie ne permettait pas à une voiture de s'y engager, Simon devait s'assurer que les deux-roues motorisés étaient aussi prévenus. Simon nota sur son plan qu'il manquait des panneaux de signalisation à différents accès. Il était catégorique : seuls les piétons, les cyclistes et les cavaliers étaient autorisés. Avec la même intransigeance, le chemin de randonnée devrait exclusivement se trouver dans la réserve de chasse qui, de toute façon, finirait par couvrir toute la région.

Arrivé à un coin qu'il aimait bien, Simon fit une pause. Il s'assit sur la souche d'un arbre brûlé par la foudre plusieurs années auparavant, et qui avait fini par être abattu, laissant à un promeneur solitaire la possibilité de s'y jucher.

Simon fit une petite croix sur la carte et consulta son téléphone. Le nouveau message de Joanne confirmait la bonne réception du réseau. Avant même de l'ouvrir, Simon sourit à son expéditrice.

Simon et Joanne avaient profité du transfert de Sylvain d'un établissement à l'autre pour entamer une correspondance. La logistique n'avait pas longtemps été leur sujet principal de discussion. Celle-ci avait duré toute la soirée après leur visite, puis toute la semaine et enfin, tout le mois. Il leur avait été facile à l'un comme à l'autre de relancer la conversation chaque matin. La technique de s'endormir-avant-de-souhaiter-une-bonne-nuit-pour-pouvoir-répondre-le-lendemain-et-ainsi-relancer-la-discussion avait été largement usitée, et ce, des deux côtés.

Simon et Joanne parlaient de tout. Elle lui parlait de son travail et de l'ambiance dans son service qui, contrairement à ce que tout le monde imaginait, avait repris sa routine. Le départ de deux patients, quelle que soit la manière, ne dérogeait en rien au quotidien des soignants. Il lui parlait de son travail à lui, plus solitaire, et de l'atmosphère dans la forêt, à la fois très prévisible et, pourtant, si surprenante. Il lui décrivait ses missions et ses sorties nocturnes à l'improviste. Elle comparait avec ses gardes de nuit et ses remplacements de dernière minute. Il riait de ses anecdotes, elle s'étonnait de ses rencontres sauvages. Elle avait fini par être

au courant de ses journées plus vite que ne l'était son frère. Sans le savoir ni le chercher, elle répondait à un besoin qu'une tout autre compagnie, même fraternelle, ne pouvait combler.

Ils parlaient de tout, sauf d'envisager de se voir pour se parler de vive voix. Quand ils se voyaient, c'était rarement seuls ou, plutôt, ils étaient rapidement rejoints par Sylvain qui daignait enfin sortir dans le parc de la maison de repos. Ils ignoraient que ce dernier prenait tout son temps pour se préparer et ainsi forcer leur rencontre. Sylvain craignait qu'ils tombent dans l'abysse où se noient ceux qui cultivent deux relations avec la même personne, une virtuelle désinhibée et une réelle plus distante, bien que d'aucuns diraient qu'une relation entretenue par écrans interposés est somme toute réelle.

Dans le doute, Sylvain s'essayait à équilibrer les deux en les contraignant à se parler en face à face. Sa manipulation portait ses fruits puisque Joanne et Simon finissaient par ne plus l'attendre et bavassaient sans effort.

Il arrivait que Simon manque au trio quand Joanne visitait seule Sylvain. « T'as le bonjour de Simon ! » venait souvent avant son propre bonjour, puis elle rangeait son téléphone.

— Il va bien ?

— Oui, répondait-elle toujours.

Ce milieu de matinée ne fit pas exception.

Joanne tira une chaise autour de la petite table ronde et y déposa son sac à main. Elle préféra s'asseoir dans le fauteuil près de la baie vitrée. Les bras sur les accoudoirs, elle détailla la pièce.

— Tu commences un nouveau livre ? s'enquit-elle en attrapant un gros pavé posé sur le guéridon près d'elle.

— Je suis allé piller la bibliothèque hier. Ils ont un sacré rayon fantastique.

Joanne le reposa et continua son inspection depuis son mirador.

— Tiens, je ne connaissais pas ces chaussures, fit-elle en s'arrêtant sur les deux nouvelles paires rangées près de l'entrée. En même temps, tu n'as pas trop eu l'occasion de les porter.

Sylvain ne releva pas. Il faisait rouler d'avant en arrière son fauteuil et ne regardait que ses pieds. Pour le coup, l'un des deux était chaussé d'une nouvelle claquette.

— Ça sent drôlement bon, fit-elle en reniflant. C'est de la lavande ? Elle embaume tout le parc jusque dans l'enceinte du bâtiment, dis donc. Ça doit te changer de l'hôpital…

— Hm, oui.

Sylvain était d'un naturel bavard. Joanne aussi. Elle ne releva pas cette baisse de régime et compensa.

— Oh, tu as les céréales en forme d'étoiles ! releva Joanne attirée par les couleurs reconnaissables de la boîte posée sur le meuble. Ce sont mes préférées. J'ai arrêté, glissa-t-elle comme si c'était une effroyable addiction.

Heureusement, on n'en trouve pas partout…

Sylvain roulait d'arrière en avant et s'intéressait à l'usure de ses pneus.

— On n'en trouve pas partout, répéta Joanne. C'est tellement chimique qu'il n'y en a pas à l'hôpital. Ni ici. Sylvain ?

— Hm ?

— Où les as-tu eues ?

Sylvain était très préoccupé par l'état de son fauteuil.

— C'est Adrien qui me les a apportées tout à l'heure, lâcha-t-il enfin. Les céréales, les chaussures, le sent-bon à la lavande, les vêtements et les produits dans la salle de bain que tu n'as pas encore remarqués.

— Mais… vous vous voyez toujours ? Je croyais que c'était… J'ai rien compris.

— Techniquement, on attend que tout ça soit fini, fit-il en désignant sa jambe surélevée. On se laisse le temps de ma convalescence pour y voir plus clair.

— Et comme ça, tu lui reviens tout beau, tout neuf prêt à reprendre ta place d'avant ? siffla-t-elle d'un ton acerbe.

— Justement, il m'a dit de rentrer à la maison plus tôt, qu'il allait s'occuper de moi. J'ai dit que j'allais y réfléchir.

— Tu en as envie ?

— C'est que, tu comprends, ça lui fait une sacrée trotte pour venir me voir. L'hôpital était déjà assez loin…

— Ce n'était pas ma question.

— Je sais… Adrien me connaît, il m'aime comme je suis. Il a toujours été là pour moi. Quand on s'est rencontrés, je n'allais pas bien, il m'a fait me sentir mieux. Je ne peux pas le trahir aujourd'hui. Je lui dois bien ça.

— Ah ouais, fit Joanne, subjuguée. Y'a rien qui va dans ce que tu dis. « Il t'aime comme tu es » ? On dirait que c'est un sacrifice qu'il fait pour les autres ; ce n'est quand même pas si dur de t'aimer.

— Non, mais c'est que…

— « Il a toujours été là pour toi », continua-t-elle. La preuve que non ! Je ne vais pas parler de moi, car j'étais ton infirmière et j'étais quasi tous les jours avec toi, donc ça ne compte pas. Mais regarde Simon ! À lui aussi, ça lui a fait de la route de venir, mais ça ne l'en a pas empêché. Si je n'avais pas été mise au courant, j'aurais pu croire que c'était lui ton mec, et pas cet… avorton.

— Là, ton jugement est faussé. C'est Simon, dit-il d'un air entendu.

— Et comment ça, « le trahir » ? Alors, d'accord, Adrien a été adorable au début, donc ça lui donne un passe-droit pour la suite et tu lui es redevable toute ta vie ?

— Regarde, dans le sens inverse, ça donne quoi ? Il me ramasse à la petite cuillère, me remet d'aplomb et quand je vais mieux, je le quitte ? Ça serait quand même très ingrat de ma part.

— Mais… ! s'insurgea Joanne. Tu parles comme s'il t'avait racheté à un

marchand d'esclaves. On est d'accord que ce n'est pas le cas ?

— Non, non. Je venais de me séparer de mon ex, car il était trop possessif.

Joanne le dévisagea.

— Tu as échangé un cheval borgne contre un cheval aveugle. Et il fait pareil, il te garde à portée de main. Et aujourd'hui, il n'apprécie pas que tu sois loin de lui et si proche de ce beau et grand rival.

— Ton jugement est faussé, répéta-t-il. Tu décris Adrien comme quelqu'un de méchant et de manipulateur. Il n'est pas comme ça.

— Bon, d'accord, admit-elle. Vous vous êtes dit quoi, tout à l'heure ?

— Bah… rien de spécial. Il m'a demandé comment j'allais, si j'avais eu le temps de réfléchir, si je ne m'ennuyais pas trop. J'ai parlé des pensionnaires, des soignants… de toi et de Simon qui venez me voir, finit-il par avouer. Eh oui, ça l'a agacé. Mais être jaloux, ça n'est pas anormal, tu sais. D'ailleurs, rien à voir, tu pourrais emmener le lilas ?

— Pourquoi ? Il lui fait de l'ombre ? Et c'est avant ou après qu'il t'a demandé de rentrer chez vous ?

— Euh… juste après.

Elle le regarda avec un air sarcastique.

— Dis-moi que tu le sens, là, quand même, qu'il y a un truc pas net, fit Joanne. Tu vois, Sylvain, reprit-elle sans lui laisser le temps de répondre, Adrien, c'est comme un bac à douche bouché. Au début, c'était un joli bac à douche. Tu n'avais pas de douche, et bim, on t'apporte un bac à douche. C'est formidable ! Sauf qu'avec le temps, il s'est bouché. Du coup, l'eau stagne. Alors, au début, tu es heureux. Tu te dis « chouette, ça me fait une baignoire ! » Sauf que ta salle de bain, elle n'est pas conçue pour une baignoire. La salle de bain, c'est votre couple, je précise. Du coup, l'eau finit par fuir et s'infiltrer partout dans la salle de bain. Puis dans la maison. La maison, c'est ta vie, toi tout entier. Donc tu vois, à cause d'un fichu bac à douche, toute ta vie est trempée.

— Toi, t'es l'experte en dégât des eaux ?

— Et ton assureuse. Et je t'assure qu'il va falloir changer toute la salle de bain. Et fissa, mon p'tit monsieur, rajouta Joanne avec un accent exagéré d'artisan dramaturge. Parce que t'as besoin d'une douche, pas d'un pédiluve !

Sylvain oublia un instant le sérieux de leur conversation et s'amusa de sa métaphore.

— Peu importe ce que je te dis, Sylvain, reprit Joanne sur un ton plus doux. Il y a qu'une seule chose que je dois te demander : est-ce que tu l'aimes ? Et une deuxième aussi, se corrigea-t-elle, est-ce qu'il t'aime d'un bon amour ? Il n'y a que ça qui doit vous lier. Et non la redevabilité. Tu n'as de dettes à payer qu'à ton banquier. Pas à un petit ami qui est venu te voir trois fois en trois mois.

— Cinq fois.

Joanne cligna lourdement les yeux à cette précision. Elle savait cependant qu'il avait entendu le reste. Elle se retenait aussi d'insister, ne voulant pas donner l'impression de lui forcer la main. Elle se répéta que les relations des autres ne la regardaient pas, qu'elle ne pouvait pas tout contrôler. Elle ne devait pas projeter ses propres peurs sur les autres. Elle s'efforçait d'être simplement présente et à l'écoute.

— J'entends tout ce que tu me dis et je te remercie de te soucier de moi. Mais lui et moi avons beaucoup parlé cet après-midi. On a reparlé de la semaine où j'ai eu mon fameux accident. Et j'ai réalisé que j'avais surréagi, que je n'aurais pas dû partir. J'ai compris que j'aurai dû rester l'épauler. Il était fatigué par son travail, il voulait juste se reposer, et moi, je l'ai laissé tomber. Il a accepté mes excuses et il est reparti plus tranquille.

Joanne fit voler en éclat tous ses efforts pour se maintenir à distance des choix sentimentaux de son ami.

— Mais quoi ! cria-t-elle. Tu t'es excusé ? Oublie tout ce que j'ai dit : quitte-le.

— C'est précisément ce que tu me dis depuis tout à l'heure, railla-t-il.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'Adrien venait te voir ? fit-elle d'une voix grave. Sincèrement, pourquoi as-tu eu le sentiment qu'il fallait me le cacher ? Tu avais peur de ma réaction, car tu pensais que ça ne me plairait pas et donc qu'il y avait des raisons pour que ça ne me plaise pas ou parce que tu es habitué à devoir cacher les gens que tu vois ?

Ils se regardèrent longuement, avec la même envie de répondre « les deux ».

— Une dernière chose, Sylvain. Ce n'est pas moi qui t'ai mis l'idée en tête de quitter Adrien. Tu y as pensé avant moi.

Elle se leva et ouvrit l'armoire. Elle était pleine de vêtements.

— Inconsciemment, tout au long de ses visites, tu lui as demandé de ramener toutes tes affaires. Tu as déjà anticipé ton déménagement.

Si Joanne avait été avocate au cours d'un procès, elle aurait convaincu le jury, le juge, et l'avocat de la partie adverse.

— Tu es entouré de personnes invalides, reprit-elle en refermant la porte de la penderie. Tu n'as besoin ni de marcher, ni de faire le beau. À quoi ça sert d'avoir autant de paires de chaussures ?

— Ça aide à ma reconstruction, a dit le docteur.

Joanne leva les yeux au ciel.

— Je te l'accorde. Promets-moi juste d'y réfléchir. Tu mérites mieux que ça.

Il fit rouler son fauteuil jusqu'à elle et lui attrapa la main.

— On va chercher du lait à la cafétéria pour accompagner les céréales ?

Quand ils eurent englouti la moitié du paquet, Sylvain raccompagna Joanne jusque dans le hall.

— Et, une dernière chose, fit-elle. Je ne prends pas le lilas. Je ne vais pas savoir quoi en faire. On trouvera bien un endroit où le planter.

À l'arrêt de bus, Joanne sortit son téléphone et vit plusieurs messages de Simon. Elle les relut plusieurs fois avant de répondre à chacun des points soulevés, et en ajouta un nouveau.

Tu as fait de nouvelles rencontres ?

Joanne faisait référence à la fois où il avait repéré une harde de chevreuils dans une clairière.

Oui un raton-laveur

Simon accompagna son message d'une photo qui montrait bien un tel animal, debout sur ses pattes arrière.

Je te présente Archimède :)

Il est magnifique !

Tu lui as déjà trouvé un nom ?

C'est son maître

qui le lui a donné

Simon rangea son téléphone et s'amusa d'avance du nombre vertigineux de questions que Joanne allait lui poser. Il répondrait une fois qu'il aurait quitté Matthew, ce dernier venant à sa rencontre.

Simon était tombé sur l'animal avant de rencontrer le maître. Il lui avait suffi d'apercevoir les yeux bandés de noir du raton-laveur – et son manque évident de peur – pour le reconnaître ; Archimède le reniflait encore quand Matthew apparut au détour d'un virage.

— Archi, où es-tu ? Ne t'éloigne pas ! Ah, te voilà, constata-t-il en le voyant aux pieds du garde forestier. Salut, ça va ? fit-il en serrant la main de ce dernier.

— Impeccable.

— Décidément, je crois qu'on s'est plus croisés en forêt qu'en ville.

Stationnant à un embranchement, Matthew s'enquit de la direction de Simon et proposa de lui tenir compagnie, même si ça le faisait revenir sur ses pas.

— Archi s'est bien dépensé, on allait rentrer de toute façon. J'ai encore du travail.

— Bientôt la rentrée ?

— C'est ça, je prépare les cours. On repart pour une année !

— Ça se passe bien ?

Matthew devança sa réponse d'un grand hochement de tête. Il était animé d'une joie sans précédent. Il justifia son allégresse par les responsabilités qu'on lui confiait.

— J'ai obtenu plus de moyens pour développer le programme avec les étudiants. Depuis qu'on est passé d'un semestre de découverte à une année entière, ce n'est plus le même boulot. Je commence tout juste à réaliser que c'est moi qui vais superviser la formation à présent. C'est déroutant !

Simon écoutait religieusement Matthew tout en consultant sa carte, puis une nouvelle fraîche lui revint.

— J'ai appris la nouvelle à la réunion du personnel, toutes mes

félicitations !

— Merci beaucoup ! répliqua Matthew qui forçait les lois de la physique en souriant toujours plus. On dirait que les planètes s'alignent.

Les deux amis marchèrent ensemble un moment, Archimède les précédant, toujours à la recherche d'une baie à se mettre sous la dent. Ils observaient le silence, un silence léger, porté par deux âmes galvanisées.

Depuis leur randonnée commune un soir de printemps il y a un peu plus de deux ans, Simon avait recroisé Matthew plusieurs fois, toujours de manière inattendue, au détour d'une chênaie. Cela avait suffi à développer une complicité, et à Archimède de s'en souvenir.

À chaque fois qu'ils se quittaient, Matthew s'étonnait de l'évolution de Simon. Il était loin, l'homme mystérieux qui l'avait conduit avec sa classe au sommet d'une montagne en pleine nuit noire. Après coup, Matthew pensait qu'avoir sorti deux ours de leur tanière un soir de semaine expliquait leur âpreté du moment.

Simon ne nourrissait pas de réflexion sur les progrès de Matthew. Au mieux, il le trouvait inchangé, toujours passionné. Ça lui convenait très bien. Et son raton-laveur était de bonne compagnie.

Quand Matthew signala son changement de direction, Simon allongea encore de cinq minutes son temps de parcours pour dire « à la prochaine ». Cette pause supplémentaire simulerait dans son rapport une halte parmi d'autres que serait amené à faire son public cible au cours de sa promenade.

Simon reprit sa route, à nouveau seul, ou du moins jusqu'à qu'il ressorte son téléphone et réponde à Joanne. Elle l'accompagna à distance jusqu'à la fin du parcours, aux abords de la maison de repos. De là, il alla se faire payer le café chez Sylvain, que Joanne avait quitté peu de temps avant.

— Je ne suis pas plus chez moi que je ne l'étais à l'hôpital, tu sais, objecta Sylvain. Ce n'est pas parce que d'autres habitent ici, que je me sens… à ma place. J'ai plus l'impression d'être entre-deux, d'être en pause, presque…

— En vacances, devina Simon.

— Drôles de vacances, j'en conviens.

— Il y a des ermites qui habitent dans la montagne.

Sylvain se demanda s'il se considérait comme l'un des leurs.

— Un jour, j'en ai rencontré un, poursuivit Simon, et je ne sais pas comment on s'est mis à parler de ça, mais il m'a dit qu'il était à sa place là où il posait ses pieds.

Simon n'en dit pas davantage. Son anecdote était tombée comme un cheveu sur la soupe et il l'avait aussitôt repris. Il méditait encore dessus, comme s'il ne l'avait jamais entièrement comprise ou comme s'il n'avait pas fini de la comprendre.

— C'est fâcheux, releva Sylvain en remuant les orteils qui dépassaient de son plâtre. Quoique ce n'est pas un signe de chance quand c'est le pied

gauche ?

— Ou un signe qu'il faut lever le pied.

— Et ne plus travailler d'arrache-pied.

— Ne plus faire des pieds et des mains.

— Pour prendre son pied !

— Tant qu'on a un pied-à-terre, ou un plain-pied.

— Oui, c'est sûr, maugréa soudainement Sylvain.

— J'ai mis… les pieds dans le plat ? osa Simon.

— Et à pieds joints ! rit-il.

Quand, au bout d'une heure à rester assis, l'excitation de la randonnée fut retombée, Simon ressentit une incommensurable fatigue qui lui fit perdre toute envie de rentrer à pied. Il avait par ailleurs oublié de demander à Daniel de venir le chercher. Alors il fit quelque chose qu'il n'avait jamais fait et qui ferait sans doute rire Joanne. Il prit le bus.

Château-sur-foin avait un nombre de lignes limitées, mais qui quadrillaient assez bien la ville. Il consulta le plan affiché sous l'abri et, par chance, la ligne qui desservait la maison de repos pouvait l'emmener jusqu'au sud. Il descendrait au dernier arrêt et marcherait les deux kilomètres restants.

Quand il monta dans le bus, il se sentit ridiculement trop grand pour un si petit intérieur. Il jeta un regard dédaigneux sur les sièges individuels et alla se percher sur la banquette, au-dessus de la roue arrière-droite.

Il entreprit de noter des réflexions qui lui étaient venues à propos du chemin de randonnée et s'y reprit à plusieurs reprises pour reporter les données relevées sur son podomètre, tant la conduite de la chauffeuse n'était pas souple.

Excédé, il leva le nez de ses papiers et étudia la route qui défilait devant et sur les côtés. Il eut un doute et se laissa le temps du trajet pour confirmer sa théorie. Quand la chauffeuse descendit la grande avenue en marquant des embardées, Simon alla la voir.

— Vous avez un défaut de parallélisme. C'est pour ça que le bus chasse vers la droite.

Elle le toisa par-dessus ses lunettes de soleil d'aviateur.

— Hm.

Cette femme aurait eu une barbe et une chemise à carreaux qu'elle n'aurait pas plus ressemblé à son frère. Elle arborait le même air que Daniel quand Simon lui faisait remarquer qu'il gagnerait du temps s'il prenait une des voitures de leur père, au lieu d'attendre que Simon lui laisse son pick-up.

— Vous risquez l'accident. Vous devriez le faire réparer.

Quand elle lui lança un nouveau regard peu aimable, il lui signifia son arrêt.

— Je vais descendre là, merci.

Il espérait qu'elle mettrait moins de temps que Daniel à l'écouter.

Chapitre 17 :
Le chevalet et les comptes rendus

Deux nuits s'étaient écoulées depuis les retrouvailles avec leur père. Daniel avait aussitôt sollicité une entrevue avec la police pour rouvrir l'enquête sur la disparition de leur mère. L'officier Rivière accepta de rencontrer Daniel et Simon dès la première heure, le lendemain matin.

Ils attendaient dans le couloir du poste, assis sur deux chaises simples aussi inconfortables qu'elles en avaient l'air. Si l'on faisait s'asseoir les suspects sur de pareils sièges, pas étonnant que la ville comptait un des meilleurs taux de résolution d'enquêtes de la région.

Daniel était assis sur le bout de la sienne, la tête appuyée contre le mur, les jambes tendues et croisées au niveau des chevilles. Simon était assis au fond de sa chaise, penché en avant, les coudes plantés dans les cuisses, et les poings joints sous le nez.

Ils patientaient dans un long corridor qui donnait sur plusieurs bureaux individuels. Celui de l'officier Rivière était en face, plus loin sur leur gauche. On leur avait demandé d'attendre ici, leur rendez-vous était en retard.

La porte finit par s'ouvrir, Daniel ramena ses jambes vers lui et Simon se redressa. Les occupants sortirent. Un petit monsieur à lunettes se faisait tapoter l'épaule, à grands coups de « ça va aller ».

Les frères Porteur tachaient de cacher leur impatience. Quoiqu'avait encore à lui dire ce petit monsieur, cela ne pouvait être aussi important que le nouvel élément qu'ils apportaient à leur affaire.

Simon jugea ces dernières secondes d'attente plus insoutenables que les longues minutes à languir devant une porte close. Il se retint de ne pas aller lui-même tapoter sur l'épaule du petit monsieur en le poussant vers la sortie.

L'officier Rivière leur jeta un regard qui voulait dire « Je suis à vous tout de suite ». Alors qu'ils se renouvelaient leurs adieux, la porte par laquelle étaient entrés les frères s'ouvrit à l'autre bout du couloir.

Tous regardèrent dans cette direction comme si un trou dans le cockpit avait provoqué un appel d'air. Madame Lefèbvre était apparue dans un tailleur ocre impeccable, son sac à main sur l'épaule, une épaule sur laquelle on ne tapotait pas.

Elle remonta le couloir avec une détermination qui fit reculer Daniel

sur sa chaise. Elle reconnut néanmoins Simon qu'elle gratifia d'un heureux bonjour.

— Monsieur, salua-t-elle Daniel. C'est super, ce que vous faites pour le chemin de randonnée, ajouta-t-elle à l'attention de Simon. Il me tarde de voir la concrétisation du parcours.

Elle n'attendit pas sa réponse et continua sa course vers l'officier. Simon se dit qu'à cette allure-là, elle ferait la randonnée en moins de deux heures.

Cette parenthèse souriante avait eu l'air d'une bulle temporelle dans la décompression inarrêtable du sas.

Mais le cours du temps avait repris et la bulle allait éclater.

— Madame Lefèbvre, je ne vous attendais pas avant une heure…, commença l'officier.

— Je suis en avance, en effet. Mais c'est vrai que maintenant que ma fille est morte, plus rien ne presse. N'est-ce pas ? Vous me disiez avoir du nouveau.

Le petit monsieur n'était pas parti.

— C'est… c'est elle ? fit-il à l'officier.

— Quoi, c'est moi ? Qui êtes-vous ?

— Je suis… c'est à cause de moi que…., balbutia-t-il.

Même de dos, Daniel et Simon sentirent madame Lefèbvre s'empourprer. On aurait dit qu'elle grandissait. Que sa hauteur gagnait celle du plafond comme un mauvais génie libéré de sa lampe.

L'officier les invita à rentrer dans le bureau pour en discuter au calme, mais c'est dans le couloir que la femme décida d'exploser.

— C'est vous qui avez tué ma fille ! rugit-elle.

Alors que le petit monsieur fondait en larmes en hoquetant ses excuses, l'officier voulut calmer le jeu.

— C'était un accident.

— Encore heureux que ce n'était pas volontaire d'effrayer le cheval ! Mais le coup de fusil, il a bien été provoqué par le type qui tenait l'arme !

— Ce n'était pas un coup de fusil, madame.

Cette annonce la désarçonna. C'était comme remettre en doute l'ordre des jours de la semaine. Elle connaissait par cœur le témoignage des cavaliers. Elle les avait tous interrogés et ils étaient unanimes : il y avait

eu un gros « bang », aucun doute là-dessus.

— Monsieur n'est pas chasseur, continua l'officier. Il est agriculteur. Et la détonation qu'ont entendue les cavaliers et les chevaux est… l'explosion d'un pneu de tracteur. Le bruit est similaire, mais se propage moins loin. Et comme l'exploitation de monsieur borde les bois, mais est éloignée des premières habitations… Pas grand monde a pu l'entendre.

Ses deux yeux gris soutinrent ceux, verts, de la mère.

Toutes sortes d'émotions traversèrent madame Lefèbvre. Elle trouvait cette explication impossible, grotesque. Le lundi précédait le mardi, il n'en était pas autrement. Sa fille ne pouvait pas être morte à cause d'un pneu usé ou surgonflé. Sa fille ne pouvait pas être partie pour une raison aussi absurde. Aurait-elle préféré qu'un abominable chasseur endosse la responsabilité ? Elle aurait eu quelqu'un à blâmer. Quelqu'un sur qui déverser tout son chagrin. Quelqu'un à qui reprocher l'absence de sa première-née. Mais elle n'avait plus personne… Personne n'était coupable.

Le petit monsieur n'en finissait pas de fondre à côté d'elle. Elle le regarda, surprise par ce qu'elle allait faire.

Elle tapota son épaule et abdiqua.

— Ce n'est pas de votre faute, c'était un accident.

C'était encore trop frais pour qu'elle le pense, mais c'était ce que cet homme qu'elle ne reverrait pas avait besoin d'entendre. Elle ne pouvait pas le laisser repartir en le laissant croire qu'il avait tué quelqu'un.

La nouvelle n'avait pas échappé à Daniel et Simon qui n'avaient pas non plus essayé de s'en soustraire. Ils étaient restés sur leur chaise, finalement très à l'aise dans ce couloir. Leur nouvelle piste pouvait bien attendre cinq minutes de plus ; après trente ans d'attente, ils n'étaient plus à ça près.

L'officier raccompagna madame Lefèbvre et le petit monsieur qui semblait encore plus petit, et revint à eux.

— Merci d'avoir attendu, fit l'officier en les faisant entrer dans son bureau.

Les trois s'installèrent dans des fauteuils plus confortables.

— J'ai voulu préparer notre rendez-vous, mais j'ai été incapable de retrouver le dossier de votre mère dans nos archives. J'ai dû mal noter son nom. Pouvez-vous me le redonner ?

— Evelyne Porteur, répondit Daniel.

Les frères tendirent le cou pour suivre les résultats sur l'ordinateur.

Mais rien ne s'affichait.

— Celui de votre père ?

— Bosco Porteur.

Le moteur de recherche trouva une correspondance.

— J'ai bien le dossier concernant votre père. Mais rien pour votre mère. Vous avez son nom de jeune fille ?

Ni Daniel ni Simon ne surent répondre. L'officier eut l'air embêté.

— La base de données est formelle, et j'ai fait chou blanc aux archives. Tout porte à croire que la disparition de votre mère n'a jamais été signalée. Qu'en dit votre père ?

— Il nous a expliqué qu'elle était partie. Qu'elle l'avait quitté. Comme ça, un soir. Qu'elle en avait marre de lui et de ses… magouilles, expliqua Daniel, comme si la mise sous verrous de leur père était encore un secret.

— Il ne l'a pas cherchée ?

Simon attendait avidement les réponses de son frère.

— Je ne sais pas… Il pensait qu'elle finirait par revenir.

— Mais il l'a vue partir ? s'enquit l'officier.

— Oui. Nous, on dormait, mais il était là quand elle est partie. C'est ce qu'il m'a dit le lendemain. Simon était trop petit pour comprendre.

L'intéressé resta impassible. Il s'efforçait déjà de mettre un visage sur celle qu'on appelait sa mère, alors se souvenir de son départ…

— À l'époque, on n'accordait pas autant de crédit aux problèmes de couples. Si l'un ou l'autre voulait partir, il partait et personne n'était mis au courant, justifia l'officier.

Daniel et Simon attendaient. Ils attendaient à présent qu'on les guide, qu'on les prenne par la main comme s'ils avaient de nouveau dix et quatre ans et qu'on les aide à retrouver leur maman.

— La prochaine étape est donc de déterminer si la femme que vous avez rencontrée, Eugénie, est oui ou non, votre mère. Après quoi, en fonction de la réponse, j'ouvrirai une enquête.

Daniel et Simon étaient tout ouïe.

— Vous devez faire un test de parenté, conclut l'officier. D'ici deux semaines, vous serez fixés.

L'officier lut la déception sur le visage de ses interlocuteurs.

— Je crois que notre père n'a pas deux semaines, se risqua Daniel. J'aurais aimé qu'il sache avant de partir.

— Je regrette de ne pas pouvoir forcer les délais. Nous dépendons du laboratoire de Haut-Lavoir et leur niveau de criminalité étant ce qu'il est, ils sont débordés… Je peux toujours leur glisser un mot.

L'officier leur fournit un kit de prélèvement et leur indiqua la marche à suivre. Quand tous se levèrent, chacun eut la désagréable sensation de passer à côté de quelque chose.

La sonnerie du téléphone de Simon les sortit de leur abattement.

— On nous signale des rôdeurs près des mines. Ils ont fait un feu de camp. Je dois y aller !

Grâce à des rôdeurs, Simon trouva une échappatoire. Daniel se contenta du rôle de grand frère et prit une minute pour discuter avec l'officier.

Un bruit de fracas survint du fond du couloir et leur fit tourner la tête.

— Ce n'est rien, c'est Gwennaëlle. Ça lui arrive tout le temps.

— Hm.

L'officier jeta un long regard en direction du bureau de Gwennaëlle et sembla être aux prises avec ses propres pensées.

Puis une idée lui vint.

— Vous avez encore du temps devant vous ?

— La journée. Mes TIG sont en permission. D'ailleurs, ils ne doivent pas être bien loin, ajouta Daniel pour lui-même.

— Suivez-moi.

L'officier frappa à la porte du bureau qui faisait l'angle et, dans la seconde, une jeune femme à la crinière bouclée vint lui ouvrir.

— Rivière ! Je fais trop de bruit ? Pardon, mon chevalet est tombé, emportant avec lui mes boîtes de crayons.

— Vosange, tu es disponible pour un portrait ?

— Plus pour longtemps ! minauda-t-elle. Et bien sûr, entre. Entrez, se reprit Gwennaëlle en voyant Daniel apparaître dans l'embrasure.

— Tu te souviens de Daniel Porteur ?

— Bien sûr. Quand il nous fait l'honneur de sa présence à la mairie, le taquina Gwennaëlle. J'ai plus l'habitude de croiser son frère, expliqua-t-

elle à l'officier Rivière.

— Un seul Porteur suffit à représenter le clan, se justifia Daniel.

— Qu'est-ce qui me vaut cette visite ? s'enquit-elle en essuyant ses mains tachées de graphite sur un torchon.

— Tu serais capable de comparer deux visages et de déterminer s'ils sont de la même famille ?

— C'est possible. Sur photo ? Avec vous ? demanda-t-elle à Daniel.

Il grogna en signe d'acquiescement.

— Je vais voir ce que je peux faire.

Daniel sortit de sa veste plusieurs photos : celle d'Eugénie prise à son arrivée à la maison de repos et une plus récente où on la voyait mieux. Le cliché avait été pris lors d'un anniversaire. On l'avait affublée d'un chapeau pointu. Elle avait l'air heureuse.

— Vous pensez que c'est qui ? Votre mère ?

Daniel grogna encore.

— Vous n'avez pas de photo d'elle dont vous soyez sûr ?

La barbe de Daniel remua de gauche à droite.

— J'ai un problème.

Daniel se sentit une nouvelle fois désarmé. Son ascenseur émotionnel venait de tomber de trois étages.

— Je peux rien faire avec… ça, fit Gwennaëlle en désignant sa barbe. Il va falloir tout raser. J'ai besoin de voir votre mâchoire.

Cette annonce eut un effet pire que les précédentes. Les câbles de l'ascenseur lâchèrent. Les deux collègues virent dans les yeux de leur invité que le ciel lui tombait sur la tête et que le bruit de la chute du chevalet et des pots de crayons n'était rien comparé à l'immense fracas qui était en train de se jouer entre les oreilles de ce grand barbu.

— Vous savez, ça repousse.

Il ne grogna pas. Il resta stoïque.

— Vous préférez qu'on demande à Simon ? Il a moins de barbe, ça le gênera peut-être moins…

— Hm. Je vais le faire.

L'officier fournit un kit de rasage à Daniel et l'emmena faire un tour dans la salle de bain du poste.

Quand il revint, Gwennaëlle dut s'empêcher de rire.

— Simon fait plus vieux que vous maintenant !

— Ne le lui dites pas.

— Il s'en rendra compte tout seul.

Gwennaëlle l'installa sur un tabouret à côté de son chevalet redressé qui accueillait à présent un bloc à dessin et les photographies qui y étaient épinglées.

— Détendez-vous. Relâchez tous vos muscles. Cessez de froncer les sourcils, Daniel. Vous permettez ? fit-elle en approchant ses doigts lavés près de son visage.

Elle prit son grognement pour un oui et commença son analyse. Elle reproduisait la structure osseuse de son visage sur le papier en baladant son index, tantôt rejoint par son pouce, sur les traits marqués de l'homme grincheux. Elle fit le tour de ses arcades sourcilières, de son arrête nasale, de ses pommettes et de sa mâchoire saillante.

Quand elle eut fini avec lui pour se concentrer sur le portrait récent d'Eugénie, Daniel mit du temps à oser bouger, de peur qu'il rompe le charme. Sur une nouvelle page de son bloc à dessin, Gwennaëlle remit à l'échelle le visage de la femme dans le but de le comparer à celui de son présumé fils.

Elle plaquait de sa main gauche le bloc de feuilles contre le chevalet. Son annulaire était lesté d'un solitaire. Daniel ne put manquer de faire le rapprochement avec ce que lui avait annoncé son frère et l'objection qu'elle avait faite plus tôt dans la conversation : « Plus pour longtemps ! »

— Il vous a fait sa demande.

— Et j'ai dit oui, sourit-elle sans lever les yeux de son portrait.

Elle vit dans son champ de vision périphérique, qu'il souriait à son tour.

— C'est vrai que vous êtes retournés à la clairière ?

— En pèlerinage, dit-elle posément.

— Vous savez qu'on a introduit un ours et que Misty a eu des petits ?

— Mais c'est une blague ! Vous voulez que je me fasse dévorer ? fit-elle en le regardant.

— Je vous crois assez maligne pour ne pas vous perdre une deuxième fois.

Ce fut au tour de Gwen de grogner. Elle se rappelait cette fameuse nuit où elle avait été trimballée sur l'épaule de Simon comme un sac de pommes de terre.

— J'ai fini, dit-elle enfin.

L'officier Rivière, qui n'avait pas bougé depuis tout ce temps, et Daniel, se posèrent la même question.

— Je ne peux pas être aussi catégorique qu'un test ADN, mais je pense pouvoir affirmer que vous avez un lien de parenté avec cette femme.

Elle jonglait entre les feuilles et hochait la tête pour elle-même.

— Vous avez le même front. Et les mêmes oreilles.

Il n'en fallut pas plus à Daniel pour se ragaillardir : l'ascenseur reprenait du service. Ce verdict suffisait pour qu'il tienne jusqu'au retour des résultats du test. Il pouvait déjà rassurer leur père.

— Mais ne vous emballez pas. Attendez les résultats, d'accord ?

Daniel était parti, le kit de prélèvement sous le bras. Simon l'avait laissé en plan sans voiture, mais rien ne pouvait entraver ses projets. Il allait retrouver Eugénie à la maison de repos et obtenir l'accord de sa tutrice légale, madame Duval, la directrice de l'établissement, pour lui faire passer le test et vérifier que c'était bien leur mère. Trente ans après, cela tenait du miracle.

Même tomber sur ses TIG dans le hall du poste de police ne vint pas dissiper son euphorie.

— Alors, vous n'avez pas comme une impression de déjà-vu ? ricana-t-il.

— Très drôle, fit Hubert.

— Hilarant, renchérit Lily.

À un mois de la fin de leur peine, les quatre devaient passer un entretien avec un agent de probation pour faire un point sur leur condamnation et réviser leur projet d'avenir.

Noor avait déjà fini son entretien et Étienne était en train de le passer, si ce n'est de le subir.

— Je vois que vous avez des antécédents de violence. Vous avez toujours des accès de colère ?

— Non, je n'en ai pas, dit Étienne sèchement.

— Plus, corrigea l'agent. Où en est votre divorce ?

— Toujours en cours. Avec l'été, ça traîne.

L'agent nota sa réponse dans son rapport.

— Vous avez pris des nouvelles de votre femme ?

— Seulement par l'intermédiaire de mon avocat.

L'agent ajouta une ligne à son compte rendu.

— Comment se passe l'aménagement de votre peine ?

— Bien, bien.

— Vous vous entendez bien avec vos camarades ?

Étienne haussa les épaules et l'agent écrivit seulement un mot.

— On vous a dit le contraire ? se renseigna l'interrogé.

Il redoutait que Noor, la balance, en ait dit autrement.

— C'est moi qui pose les questions.

Étienne continua de serrer les dents et de répondre à l'agent. Il se fit la réflexion que s'il lui faisait bouffer son stylo par la narine, ça ferait tache sur son rapport.

Lily fut la suivante à se faire cuisiner. Bien qu'adopter un comportement de rebelle la rendait impressionnante pour les plus jeunes de son lycée, Lily n'en menait pas large dans cette salle lugubre. Elle soupçonnait l'agent de vouloir les intimider, et il y arrivait très bien.

— Vous avez manqué une semaine de travail.

— Euh, oui, déglutit Lily.

Elle attendait que le couperet tombe.

— Votre superviseur a autorisé votre dispense au motif de deuil. C'est exact ?

— Euh, oui, répéta-t-elle.

Lily appréhendait le moment où il lui signifierait son absence injustifiée. Elle ne s'était représentée au TIG que la semaine suivante et elle se doutait qu'elle serait sanctionnée.

— Ça va mieux ? s'enquit-il soudainement d'une voix plus douce.

Lily hocha la tête.

— Bien. La fin de votre peine se voit donc retardée d'une semaine, reprit-il de sa voix sèche. Je vois que vous avez pour projet de continuer le lycée. Votre peine sera aménagée en fonction de votre emploi du temps, probablement sur plusieurs samedis.

Lily devint blême.

— Je ne peux pas faire plus d'heures maintenant pour finir avant la rentrée ?

— C'est à monsieur Porteur de décider. Je lui transmettrai votre requête.

Lily se sentait encore tremblante quand l'agent mit fin à leur entrevue. Elle craignait de ne jamais pouvoir en finir avec cette condamnation et d'être forcée de finir le lycée à Château-sur-foin, puisque le lycée de Haut-Lavoir ne l'accepterait pas tant qu'elle aurait un casier judiciaire ouvert.

Toutefois, elle avait une préoccupation plus urgente : comment se faisait-il qu'on ne lui avait pas reproché d'avoir séché des jours ? L'agent allait-il la rattraper à l'extérieur une fois qu'il se serait rendu compte de sa tricherie ?

Hubert la regarda traverser le hall, chancelante, mais se retint cette fois de lui demander si elle avait vu un fantôme. Il suivit par contre l'agent avec un grand sourire.

L'agent le fit asseoir et parcourut son dossier pour avoir une idée du délinquant sexagénaire qu'il avait en face de lui.

— Eh bien. Étonnant que vous ne soyez plus en prison avec votre casier.

— On a dit que j'étais un modèle.

— Un prisonnier modèle, corrigea l'agent. Le juge Sullivan vous à la bonne.

— C'est parce que j'ai sauvé son chien une fois, se justifia Hubert.

— Vous sauvez beaucoup d'animaux, dites-moi. Vous avez libéré des rongeurs d'un laboratoire…

— Les lapins ne sont pas des rongeurs. Ils les utilisent pour tester leurs rouges à lèvres, se justifia-t-il.

— Intéressant, dit l'agent. Je ne parle pas de lapins, mais de souris et de rats. Et c'était un laboratoire pharmaceutique, pas de cosmétique.

— Bien sûr. C'était pour voir si vous suiviez.

L'agent haussait les sourcils au fur et à mesure de la lecture de son dossier.

— Vous avez envoyé un fourgon dans un ravin ?

— Je peux avoir le contexte ? Ma mémoire, vous voyez…

— C'est ça. Le fourgon de la fourrière.

— Ah, oui. Me souviens, mentit Hubert qui ne voulait pas se faire avoir une deuxième fois. Ils avaient mal serré le frein à main. Et pouf… C'est parti tout seul.

— Après que les chiens se soient libérés tout seuls aussi ?

— Il y avait le chien du juge, rappela-t-il.

Hubert s'efforçait de ne pas confondre avec la fois où il avait réservé le même sort au fourgon d'un chasseur. Ce jour-là, il avait aussi réparti trente kilos de croquettes dans les bois pour que les chiens affamés depuis plusieurs jours n'aient pas besoin de courir pour se nourrir.

— Vous avez repeint la façade d'un abattoir en rouge et vous vous êtes enchaîné à un arbre, bloquant un chantier pendant deux jours.

— Vous allez me faire rougir.

— Ne jouez pas au plus malin.

— Vous avez été jeune, vous aussi, non ? Regardez, je me suis calmé ensuite.

— Je vois. Vous n'avez pas fait de vague pendant un moment…

Hubert réprima un rire et repensa au bateau de pêche qu'il avait sabordé.

— … jusqu'à l'histoire des cochons.

— Pas de bol, oui.

— Que vous ayez interrompu le trafic pendant une heure ou que vous ayez été pris ?

Hubert ne joua pas avec le feu et afficha une mine coupable.

— Bon. La peine se passe bien ?

— Très bien. J'aurais ramassé des déchets avec ou sans Daniel de toute façon.

— Des projets pour la suite ? Prendre votre retraite ?

— Par exemple.

L'agent le toisa et boucla son rapport.

— Tenez-vous à carreau. J'espère ne pas vous revoir, fit l'agent en le raccompagnant.

— À la prochaine ! ne put s'empêcher de répondre Hubert.

Simon récupéra Daniel sur le chemin de la maison de repos. Ce dernier expliqua à son frère ce qu'il avait manqué. Simon ne se priva pas de

se moquer de lui et des vingt ans qu'il avait perdus.

— Boucle ta ceinture, s'il te plaît, fit-il d'une voix paternelle. Tu veux un rehausseur ?

Daniel grommela.

— Qu'est-ce que tu dis ? Je ne t'entends pas. Tu parles dans ta barbe.

La directrice, prévenue de leur arrivée, les accueillit avec la même inquiétude que celle qui habitait l'officier Rivière et mademoiselle Vosange : celle que les frères Porteur placent tout leur espoir dans ce test ADN.

— Eugénie est dans le petit salon ; un endroit qu'elle affectionne, pour ne pas l'inquiéter.

— Le test est sans douleur.

— Oui, mais votre présence peut la déstabiliser. Elle risque d'ailleurs ne pas vous reconnaître, s'inquiéta madame Duval, en fixant son petit menton nu comme celui d'un adolescent.

Elle les conduisit dans le petit salon. Assise dans un grand fauteuil, Eugénie paraissait chétive. L'infirmière, qui lui avait tenu compagnie sous le saule, veillait sur elle.

Eugénie ne répondit pas à leur bonjour mais quand elle remarqua enfin leur présence et qu'elle posa ses yeux sur Daniel, son visage se fendit d'un tendre sourire.

— Oh, Bosco.

Chapitre 18 :
La béquille et la vitre

Joanne était affalée dans le fauteuil. Elle jouait avec les béquilles de Sylvain. Ce dernier était, quant à lui, le jouet de sa kinésithérapeute. Pendant qu'elle le manipulait sur son lit médicalisé comme s'il avait été son adversaire dans un combat de lutte, Joanne faisait la conversation.

— Faut que je te raconte un truc. Tu vas rire, fit-elle comme une adolescente à une soirée pyjama. On m'a prise pour une infirmière.

— Attends. Ce n'est pas ce que tu es ? Mais qui êtes-vous, madame ? s'indigna Sylvain.

— T'as compris. Infirmière ici, je veux dire. On a cru que je bossais là.

Joanne fit tourner la béquille dans les airs.

— Je venais de passer les portes d'entrée, et il y avait un papy avec de la confiture tout le tour de la goule. Tu me connais, je me marre. Néanmoins, il avait l'air perdu. Il vient me voir et me demande quand est-ce qu'il va avoir ses médicaments. Je lui dis que je ne sais pas, que je ne travaille pas ici. Il me dit : « Pourtant je vous vois tout le temps dans les parages. » Je viens tellement souvent te voir, que je fais partie des meubles ! s'esclaffa Joanne.

— Ça, et la blouse, ajouta Sylvain dans un souffle.

Joanne avait fini son service en retard et, ne voulant pas poireauter à l'arrêt de bus vingt minutes de plus, était partie sans se changer. Elle était venue rendre visite à Sylvain, encore vêtue de sa blouse verte.

Joanne laissa glisser la béquille le long du fauteuil sur lequel elle se tenait. La béquille toucha le sol. Elle se redressa et se tourna face à Sylvain. Il grimaçait sous l'effort. Elle fronçait les sourcils avec lui.

— Ne me le cassez pas, hein, fit Joanne à l'attention de la praticienne qui réprima un rire.

C'était une grande et forte dame. Elle pliait et dépliait les jambes de Sylvain avec autant de facilité que si elle repassait un pantalon. Sylvain n'était, certes, pas aussi musclé que Simon et il avait perdu en masse musculaire, mais quand même.

Joanne la regardait faire, hypnotisée. Elle empoignait ses pieds, ses genoux, une main tantôt sur le mollet, tantôt sur la cuisse. Elle faisait des va-et-vient, des rotations, comme si elle cherchait à déverrouiller une serrure ou à déboucher une bouteille de mousseux.

Joanne observait ses gestes fluides et, comme ensorcelée, laissait son imagination courir. Elle pensait sans s'en rendre compte, bien trop captivée par ces mouvements magnétiques. Elle se fit la réflexion qu'un hypnotiseur n'aurait pas mieux fait avec un pendule.

— À quoi tu penses ? la rattrapa Sylvain.

— Ah… Euh… À plein de choses. Je me demandais si je me verrais travailler ici.

— Et tu t'y verrais ?

Joanne prit une nouvelle inspiration.

— En soi, oui. Le cadre est sympa et la patientèle variée. Mais ça impliquerait encore que je change d'équipe, et surtout, que je déménage. Flemme de prendre quatre bus par jour. J'ai plus envie de me poser que de bouger.

— Tu ne m'as jamais parlé de ton ancien boulot, avant d'être avec les comateux, releva Sylvain.

— Parce qu'il n'y a pas grand-chose à en dire. J'y ai travaillé deux ans. Puis on m'a demandé de partir. J'ai pu négocier un poste dans un autre service.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— J'ai encore dit quelque chose qu'il ne fallait pas.

Joanne n'en dit pas plus. Elle se repassa seulement la scène et laissa à son auditoire son regard perdu pour toute consolation.

Joanne était revenue de congés. Elle était partie deux semaines dans sa famille et était rentrée requinquée, prête à reprendre du service, résolue à se donner à fond pour ses patients.

Joanne avait fait la rencontre de jeunes parents qui venaient d'avoir des jumeaux. Il y avait eu beaucoup de larmes de joie, de sueur, de soulagement, de sourires. La maman allait bien et les bébés se portaient à merveille. Elle avait donné des encouragements au papa et à la maman, prévenus qu'ils devraient redoubler d'efforts. Elle avait quitté le magnifique portrait de cette famille enchantée et s'était rendue auprès de la patiente suivante.

Une jeune maman tentait d'apaiser son bébé qui n'en finissait pas de pleurer. Elle le berçait dans ses bras fatigués. Joanne avait commencé à lire le dossier de la patiente, mais n'avait pas attendu d'avoir l'information cruciale pour commenter la scène.

— Votre bébé a du coffre, dites donc. Deux comme ça et vos voisins déménagent, avait-elle dit sans lever les yeux du dossier.

Joanne avait alors lu, bien que trop tardivement, l'avertissement écrit à la main par sa supérieure : « Attention ! Grossesse gémellaire. Perte du deuxième bébé. »

Assise dans son fauteuil auprès de Sylvain, Joanne se revoyait saisir tout l'impact de ce qu'elle avait dit. Elle se revoyait retarder le moment inéluctable en gardant les yeux braqués sur le dossier. Après un temps qui lui était paru insuffisamment long, elle avait osé regarder la patiente qui pleurait en chœur avec son nouveau-né.

Cet incident n'avait pas échappé aux parents de la maman qui étaient venus lui prêter main-forte. Joanne tentait depuis d'oublier les reproches

qui lui avaient été faits et qui étaient arrivés aux oreilles de sa cheffe.

Ç'avait été la fois de trop. La goutte qui avait fait déborder le vase des bourdes de Joanne. En dépit de toute la bonne volonté du monde, sa cheffe n'avait pas pu fermer les yeux. Puisque Joanne revenait de congé, elle ne pouvait pas y être renvoyée de sitôt, alors on l'avait gentiment poussée vers la sortie. Mais, comme dans un virage négocié à pleine vitesse, Joanne avait réussi à s'éjecter à temps de sa course expéditive et avait atterri au service de soins intensifs où la majorité des patients étaient inconscients. Au prochain écart, on l'enverrait assister le médecin légiste.

Joanne grimaçait de rancune, s'en voulant encore continuellement de ne pas être à la hauteur. Sylvain la regardait s'emmurer dans un mutisme inhabituel et commençait à s'en inquiéter.

Abattue dans le fauteuil, les béquilles jonchant le sol à ses pieds, elle ressemblait à la peinture d'une naufragée déboussolée.

— Des fois, partir, même si ça fait peur, est la seule chose dont on a besoin, fit Sylvain brisant le silence.

— Si je peux me permettre, ils embauchent ici, fit la kinésithérapeute en surélevant la jambe plâtrée de Sylvain. Vous pouvez toujours essayer.

— Le problème, ce n'est pas tant le travail, c'est moi. Alors si c'est pour venir ici et gâcher encore un emploi… Je préfère user toutes les cordes à l'hôpital avant de devoir changer de ville.

Sylvain jugea que ce n'était pas le moment de contredire Joanne ; il prendrait soin de le faire quand ils seraient tous les deux. Il préféra aborder un sujet plus léger, qui saurait la faire sourire, quoi qu'elle en dise.

— Sinon, Simon va bien ?

— Oui, oui. Il va bien.

Si Sylvain n'avait pas reposé lourdement sa tête sur le matelas le temps qu'on lui manipule le bassin, il aurait vu Joanne se retourner vers la baie vitrée pour sourire pleinement à son sac à main posé sur le guéridon, sac dans lequel reposait son téléphone et les messages non lus de Simon.

— Vous sortez quand ensemble ? demanda-t-il innocemment en regardant le plafond.

— Arrête…

— Mais pourquoi tu ne l'appelles pas ? insista Sylvain.

— Mais, mais, mais… Je sais pas. Et toi, pourquoi tu es toujours avec Adrien ?

— Bah…

— Bah tu sais pas non plus. C'est comme ça. On laisse faire. Ce que je vis avec Simon est facile, pratique. On s'écoute. On est là l'un pour l'autre. On ne se prend pas la tête. Je n'ai plus l'impression d'être seule…

— Mais… ?

— Mais je me sens encore plus seule quand il n'est pas là, maugréa Joanne.

— J'imagine que je fais pareil avec Adrien. Je suis officiellement avec,

pour ne pas avoir à dire que je suis seul. C'est plus simple.

— Vous continuez de vous parler ? s'enquit Joanne reniflant.

— Des banalités : « Coucou ça va ? Tu fais quoi ? » On se répond et on se souhaite bonne nuit à vingt heures.

Joanne plissa lourdement les paupières, insinuant qu'elle comprenait, puis un nouveau silence s'installa.

— Si t'invites Simon à sortir avec toi, je quitte Adrien, proposa enfin Sylvain.

Joanne se redressa dans le fauteuil et le jaugea. Sylvain était assis sur le lit. La kinésithérapeute lui faisait travailler les poignets.

— Trop facile, répondit enfin Joanne. Si j'invite Simon à sortir, tu quittes Adrien et tu appelles Pierre.

— Qui ça, Pierre ?

— Pierre, l'ambulancier.

— T'as pas d'autres bêtises ? Pierre en a rien à faire de moi. C'est toi qui l'intéresses. Décidément, tu ne t'en rends jamais compte. D'abord Simon, maintenant Pierre.

— Je crois que pour une fois, j'ai raison. Je pense vraiment que Pierre préfère les hommes. Même Simon est de mon avis.

— En même temps, il ne va pas te dire que ce séduisant mannequin en uniforme qui lui fait concurrence risque de te dérober à lui.

La praticienne se racla la gorge. Une deuxième fois. Sylvain la regarda et fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Si vous le permettez… Pierre est dans *votre* équipe. Et il est célibataire.

Joanne accueillit cette nouvelle avec un large sourire. Elle se leva et attrapa son sac à main. Elle rassembla tous ses efforts pour ne pas consulter son téléphone et attrapa la carte de visite de l'ambulancier.

— Voilà qui est réglé : tu quittes Adrien et tu appelles Pierre, et j'invite Simon à sortir, fit-elle en tendant à Sylvain sa carte de visite.

Il la saisit et lut tous les renseignements, même les moins importants. Son sourire dépassait de part et d'autre du petit rectangle de carton.

Sa discussion avec Sylvain et, malgré elle, la kinésithérapeute l'avait motivée à se manifester auprès de Simon. Portée par cet entrain, elle prit congé de son ami, en même temps que sa kinésithérapeute.

En rejoignant le hall, une femme en blouse l'interpella :

— Hé toi, c'est comment ton nom ?

— Euh, bonjour. Je m'appelle Joanne.

— C'est ça. Va donc t'occuper des branches, couloir B. Ça fait une plombe qu'ils sonnent. Les bourgeons n'ont pas besoin d'autant d'attention. C'est pas l'hôtel, ici.

— Pardon, les branches, les bourgeons ? Je ne comprends pas.

— Ah, t'es nouvelle ? T'es quoi, aide-soignante, infirmière ?

— Je suis infirmière et ça ne fait pas longtemps que je viens, en effet.

La femme la regarda de haut en bas.

— Les bourgeons, c'sont ceux qui peuvent encore éclore, ils guérissent et partent. Les branches, bah, c'est du bois mort. Ils ne feront pas long feu. Si tu veux t'intégrer, va falloir retenir deux, trois choses, *Jeanne*.

Joanne intégrait précisément ce qu'on était en train de lui dire.

— Je ne manquerai pas de m'en souvenir quand je passerai mon entretien d'embauche auprès de votre directrice, bluffa Joanne. En attendant, je crois que je ne suis pas si mal à l'hôpital de Haut-Lavoir. Vous permettez ? Je retourne voir mon ami à qui je suis venue rendre visite. J'ai deux, trois choses à lui raconter.

Simon pouvait bien attendre ; elle n'en revenait pas de ce qu'elle venait d'entendre.

— Sylvain ? Tu ne vas jamais me croire ! fit-elle en ouvrant la porte à la volée.

Joanne surprit Sylvain au téléphone, dont l'interlocuteur au bout du fil venait de décrocher.

— Allô, Adrien ? Oui, je vais bien merci. Écoute, je t'appelle pour qu'on parle sérieusement.

Joanne était restée figée. Sylvain lui fit signe d'avancer et de se taire. Elle tendit l'oreille pour capter l'autre moitié de la conversation.

— Oui, j'ai réfléchi à ta proposition et je regrette, mais non. Je ne veux pas rentrer plus tôt.

Il tenait Joanne en haleine. Elle avait les sourcils au milieu du front et était incapable de bouger.

— Non, je… Non, Adrien…

Voyant Joanne froncer les sourcils pour témoigner de son incompréhension, Sylvain mit le téléphone sur haut-parleur pour qu'elle puisse suivre la conversation. Elle s'approcha et s'assit sur le bout du lit.

— Tu es presque guéri, tu peux bien rentrer à la maison, tu te sentiras à l'aise au moins chez toi, et on sera ensemble. Je m'occuperai de toi, tu verras.

— Adrien, écoute-moi. Non seulement je ne veux pas rentrer plus tôt, mais je ne veux pas continuer avec toi. Je n'ai plus envie.

— Qu'est-ce tu dis ? Je t'entends mal tout à coup. Ça résonne. Où es-tu ?

— Je suis dans ma chambre. C'est mieux là ? fit Sylvain. J'ai coupé le haut-parleur.

— Et pourquoi as-tu besoin de mettre le haut-parleur ? Tu n'es pas seul ? Tout le monde en profite ? Tu es avec *lui* ?

— Je te rappelle que j'ai eu les deux poignets pétés et la kiné vient de me les échauffer. Ça me fait encore mal de tenir le téléphone à l'oreille, je préfère le poser devant moi, éluda Sylvain.

— C'est ça, fous-toi de moi. Tu vas voir quand tu vas rentrer.

Joanne se penchait en avant et percevait les réponses d'Adrien. Sa

dernière la surprit.

— Je ne rentre pas, inutile de me menacer. C'est fini entre nous.

Adrien tint des propos haineux que Joanne ne saisit pas, mais l'ardeur avec laquelle il les proférait lui suffit à s'éloigner comme si le dégoût d'Adrien déversé par le téléphone pouvait l'atteindre. Horrifiée par ses menaces, elle grimaça.

— Fais ce que tu veux, de toute façon, je ne me suis jamais senti à l'aise chez toi, continua Sylvain. C'est ça, reprends tes cadeaux. Tu ne fais que me conforter dans mon choix. Je peux compter sur mes affaires ou tu vas tout jeter ? Dans des sacs-poubelle, si tu veux, répondait-il de manière hachurée.

Sylvain leva les yeux au ciel pour témoigner silencieusement de son agacement auprès de Joanne, mais se sentit soulagé qu'il ne soit pas déjà en train de les balancer par la fenêtre.

— Bon. Ça s'est bien passé, constata Sylvain en raccrochant, la voix néanmoins chevrotante. À ton tour !

— Attends, attends. Faut que je te raconte un truc, tu vas rire.

Joanne rapporta à son ami la petite discussion qu'elle avait eue avec une infirmière et, comme elle, il n'en revenait pas.

— Tu te plaignais de ton incapacité à parler aux gens sans les brusquer, dis-toi que ces personnes-là rabaissent leurs patients volontairement. Rire entre deux portes d'une situation cocasse, je peux entendre. De là à avoir des noms de code sur la capacité de rétablissement des patients… Tu es loin d'en être arrivée là, j'espère que tu t'en rends compte.

Joanne était d'accord. Elle se rappela aussi avoir évoqué l'éventualité de postuler ici. Elle se fit la réflexion qu'elle avait grillé ses cartouches.

— Et si c'est pour travailler sous les ordres d'une vipère, non merci.

— Espérons qu'ils ne soient pas tous comme elle. Je suis sûr qu'il y a des soignants très bien. D'ailleurs, je n'ai pas à m'en plaindre.

— C'est parce que tu es un petit « bourgeon ». Tu vas bientôt éclore, ricana Joanne.

Cette fois-ci, elle partit pour de bon. À l'arrêt de bus, elle lut les messages de Simon. Assurée qu'il ne lui avait rien écrit de contre-indiqué avec sa future démarche, elle l'appela. Il décrocha à la première sonnerie.

— Joanne ? Tout va bien ? Un souci avec Sylvain ?

— Non, non. Je viens de le quitter, il va bien. D'ailleurs j'ai des trucs à te raconter. Mais ce n'est pas pour ça que je t'appelle… Je me demandais : ça te dit qu'on se voit un de ces soirs, cette semaine ? Qu'on mange ensemble ?

— Ça me dit. Vous préférez quel soir ? C'est qu'il y a une soirée frites ? C'est Sylvain qui doit être content.

— Non, non. Je voulais dire, nous deux. Juste toi et moi, sans Sylvain.

— Mais à la cafétéria ?

— Non, pas à la maison de repos. En ville. Dans un restaurant.

— Ah, je vois. D'accord.

— « D'accord », tu comprends, ou « d'accord », tu veux bien ?
— D'accord, je veux bien aller au restaurant avec toi.
— C'était Joanne ? s'enquit Olga.

Simon, encore absorbé par ce qui venait de se passer, hocha la tête pour toute réponse. Il était accoudé au comptoir de la quincaillerie, et s'apprêtait à envoyer un nouveau message à Joanne, quand un appel entrant l'avait fait sursauter. Voir « Joanne Hôpital » s'afficher l'avait conduit à décrocher sans réfléchir.

C'était la première fois qu'il l'avait au téléphone. Heureusement qu'il savait qui l'appelait, sinon il n'aurait pas reconnu sa voix. Il avait l'impression d'avoir rencontré une nouvelle facette de sa personnalité. Au même titre qu'il savait qu'elle se mettait systématiquement dans le sens de la marche dans le bus ou qu'elle avait toujours un élastique à cheveux de secours sur elle ; à présent, il connaissait sa voix du téléphone.

— Elle a bien fait, la petite. Si elle avait dû attendre que tu l'invites, vous y seriez encore jusqu'à l'hiver. Elle a bien fait, répéta Olga.
— C'est un rendez-vous… galant ? osa Daniel.
— Un rencard, le reprit Olga. Ils disent « rencard » maintenant.
— Je… je ne sais pas. On va se voir, quoi.
— C'est un rencard, confirma Olga. Tu l'emmènes où ?
— Je n'y ai pas encore réfléchi…
— Tu sais ce que tu vas te mettre ?
— Je dois bien avoir une chemise…
— Repasse-la et arrange tes cheveux.
— Quoi, mes cheveux ? fit Simon en passant une main sur sa tête.
— Donne-leur un coup de peigne.

Simon s'était donc peigné. Il avait rafraîchi sa barbe sous la complainte admirative de son frère qui ne pouvait pas encore en faire autant. Il était resté plus longtemps que d'habitude dans la salle de bain et avait dépoussiéré bon nombre de lotions et soins pour le corps. Il avait choisi un pantalon noir qu'il portait rarement et avait passé vingt minutes devant son armoire à essayer différents hauts. Il hésitait entre deux chemises.

— La blanche, choisit Daniel dans l'embrasure de la porte, une bière à la main.

Simon finit de faire le tour de sa taille en rentrant sa chemise dans le pantalon puis se retourna et écarta les bras pour montrer le résultat final à son frère, seul juge, bien que pas franchement calé dans le domaine.

— Par contre, c'est non négociable, fit Simon en retroussant ses manches.
— T'as passé un coup dans le pick-up ?
— Je ne prends pas le pick-up.
— Tu prends la voiture du père ? T'as raison, il faut la faire rouler.
— Je prends celle de maman, coupa Simon. Je l'ai réparée.
— Ah. Je ne savais pas.

Passé la surprise, Daniel étouffa un rire.

— Pourquoi tu te marres ? demanda Simon.

— Je t'imagine dans sa voiture. Tu dois être à l'étroit dedans. Pour ce que je m'en souviens, elle n'était pas grande.

— Je ne sais pas, je ne me souviens pas de maman.

Daniel but une gorgée.

— Je parlais de la voiture, je ne suis pas remonté dedans depuis…

— Ah, fit à son tour Simon. Et… t'as pas tort, elle n'est pas très spacieuse, mais elle est belle. Et je me disais que ça pourrait lui plaire, à Joanne.

— Ça lui plaira, le rassura Daniel. Tu vas la chercher à Haut-Lavoir ?

— Non, on se rejoint sur place.

Il regarda sa montre et estima qu'elle ne devrait pas tarder à arriver. Il devait se dépêcher.

Daniel but une autre gorgée en regardant son frère enfiler ses chaussures.

Faute d'avoir de plus belles chaussures, il se rabattit sur une paire de baskets en toile, qu'il n'avait pas non plus portée depuis un moment. Son train de vie ne lui donnait pas l'occasion de s'apprêter très souvent.

— Ne m'attends pas, fit Simon sur le départ.

— Amusez-vous bien, répondit Daniel.

Daniel mit le reste de gratin à réchauffer au four et chercha la télécommande de la télé. Il entendit ronronner un moteur et leva la tête en direction de la cuisine. Une petite voiture argentée passa devant la fenêtre. Simon avait baissé la vitre avec la petite manivelle et s'était accoudé au rebord.

La voiture répondait bien. Le volant était souple. Ce même volant, sur lequel sa mère avait posé autrefois ses mains. Il regarda les siennes, larges et épaisses, et imagina celles de sa mère, comment elles devaient être, si petites et délicates.

Mais avec beaucoup de poigne, pensa-t-il dans un rire, en se rappelant leur père et les petits garçons qu'ils étaient.

Simon se gara facilement près de la promenade et vérifia aussitôt ses messages. Joanne allait arriver à pied, depuis l'arrêt de bus au bout de la rue.

Les yeux rivés sur son téléphone, il fut surpris de la voir apparaître devant lui, baignant dans le soleil descendant. Appuyé contre la carrosserie, Simon se redressa et l'accueillit avec un grand sourire.

— Tu es… très belle.

Joanne avait guetté attentivement la fin de son service qu'elle avait d'ailleurs attendue depuis le début. N'ayant pas le temps de repasser chez elle, elle avait pris sa douche à l'hôpital et s'était mise sur son trente-et-un depuis les vestiaires. Plus d'un collègue avait été épaté par sa transformation. L'infirmière Joanne était aussi un joli brin de femme.

Joanne avait choisi une combinaison noire sans manches et une paire de sandales à talons compensés. Elle avait libéré ses cheveux qui retombaient en cascade sur ses épaules. Inconsciemment ou non, elle n'avait pas pris de veste.

Et en le voyant vêtu de pareille façon, Joanne ne put que lui retourner le compliment. Elle se sentit rassurée d'être sur la même longueur d'onde – ils avaient tous les deux fait des efforts – et en même temps, elle fut surprise qu'il puisse être encore plus beau.

Il laissa son téléphone dans sa voiture – qu'elle trouva également pleine de charme – et prit sa veste pliée sur le siège passager, qu'il garda à la main. La soirée était encore bien chaude pour avoir besoin de se couvrir, mais les nuits cachaient bien leur jeu. Ils marchèrent timidement jusqu'à *La Tour des vents*.

Joanne avait demandé à découvrir un nouveau restaurant, ayant fait le tour de ceux de Haut-Lavoir. Elle avait envie de nouveauté, de changement. Sur les bons conseils d'Olga, Simon lui avait proposé cette adresse, un endroit prisé des amoureux.

Le maître d'hôtel les accompagna jusqu'à leur table. Une petite table isolée en intérieur, tout près d'un mur de pierre. La salle était pleine.

Simon décala sa chaise pour se mouvoir sans se cogner et Joanne, ne sachant pas où poser sa pochette, la rangea finalement derrière son dos.

L'un comme l'autre se laissa impressionner par la carte des vins. Ils firent confiance au sommelier. Quant au repas, ils sautèrent l'entrée. Simon commanda un risotto aux truffes et Joanne se laissa tenter par une galette à l'aubergine.

L'appétit remplaça à temps leur appréhension, et ils réceptionnèrent avec envie leurs grandes assiettes. Joanne fit de gros efforts pour paraître distinguée et maintint son dos droit en découpant sa crêpe salée en de petites bouchées. Simon se retint d'engloutir son assiette en trois coups de fourchette. Il redoubla de patience pour manger avec retenue et surveilla la progression de sa partenaire pour se caler sur son rythme.

Ils ne se parlaient pas. Du moins, pas comme ils le faisaient par message. Ils s'enquirent de la qualité du plat de l'autre, se proposèrent mutuellement de se resservir en eau, se tamponnèrent respectivement la bouche du bout de la serviette couleur coquille d'œuf, ou peut-être était-elle blanc cassé.

Bien que retardant au maximum la dernière bouchée, ils eurent enfin fini.

Simon et Joanne acceptèrent la carte des desserts et, se cachant derrière, ils risquèrent un coup d'œil par-dessus pour savoir si l'autre avait choisi.

— Quelque chose te fait envie ? demanda Joanne sans entrain.

— J'hésite mais en même temps…

— Rien ne m'emballe, moi.

— Moi non plus, fit Simon en refermant la carte.

Ils se regardèrent.

— Tu préfères partir ? demanda Simon.

Il redoutait sa réponse. Si elle disait oui, cela sonnerait la fin de leur soirée.

— J'ai croisé un marchand de gaufres en chemin.

Et le visage de Simon s'éclaira. Ils avaient encore du temps devant eux.

Le maître d'hôtel installait un nouveau couple à leur table tandis que Simon et Joanne remontaient la légère côte.

— Ça va aller avec tes chaussures ?

— Étonnement, les talons m'aident. Mais je dois quand même y aller doucement, fit Joanne en tendant la main comme pour le retenir.

Il la saisit.

Simon saisit la main de Joanne, qui ne s'y attendait pas. Elle voulait simplement l'inviter à ralentir, mais il lui avait donné un point d'ancrage. Même si à présent, il ne savait pas quoi en faire – devait-il lui offrir son bras ? –, il avait osé. Et elle avait rougi. Mais elle ne l'avait pas lâché.

Elle repéra le marchand ambulant un peu plus haut et le lui signifia de sa main libre. Arrivés à sa hauteur, ils se détachèrent l'un de l'autre. Bientôt leurs mains seraient occupées par deux gaufres recouvertes de chocolat. L'une avec des rondelles de banane, l'autre avec des moitiés de fraises.

Ils savourèrent leur dessert sans retenue, et parlèrent, même la bouche pleine, ce qui les fit beaucoup rire. S'asseyant plus loin sur un banc, ils bavardèrent sous la nuit tombante. La promenade était éclairée par des guirlandes de lumière chaude ; installées au tricentenaire, elles continuaient de scintiller en été.

La soirée s'étira le plus tard possible puis Joanne annonça l'inévitable :

— Je dois rentrer, je ne dois pas rater le dernier bus.

— Je te ramène, fit Simon sur un ton sans appel.

Joanne ne tenta pas de l'en dissuader ; elle était aux anges qu'il le lui propose.

Même si août avait donné de belles journées, les nuits étaient fraîches. Pourtant réchauffée par la gaufre fondante, Joanne eut un frisson et se frotta les bras. Ne passant pas à côté de cet appel de phare, Simon lui couvrit les épaules de sa veste.

Il rit en la voyant disparaître sous l'étoffe. Elle enfila les manches et serra le col autour de sa gorge, inspirant au passage son odeur.

Profitant de leur temps supplémentaire, ils continuèrent leur ascension sur la promenade, s'éloignant de plus en plus de la voiture.

Ils parlaient. Ils parlaient aussi naturellement que par messages, à l'aise l'un avec l'autre comme si ce n'était pas leur premier rendez-vous.

Quand Joanne montra des signes de fatigue et un échauffement de sa voute plantaire, Simon se résolut à lui proposer de faire marche arrière. Il se dit qu'ils avaient encore le temps du retour pour profiter l'un de l'autre.

La route était belle. À cette heure tardive, les rues étaient désertes. Le pont était vide et éclairé. Tout comme Haut-Lavoir qui se dessinait en de

nombreux lampadaires et fenêtres lumineuses. Simon roulait doucement. Arrivés en ville, Joanne le guida jusqu'à son immeuble. Il se gara près de l'entrée et descendit avec elle, l'accompagnant jusqu'à la porte. Leurs adieux traînèrent encore un peu. Joanne trépignait d'un pied sur l'autre.

— Merci beaucoup pour la veste, fit-elle en la lui rendant.

Il l'accepta et se dit trop tard qu'il aurait peut-être dû insister pour qu'elle la garde.

Maintenant qu'elle avait froid, il ne pouvait plus la faire attendre dehors. Il s'avança près d'elle et déposa un furtif baiser sur sa joue rosie, la remerciant à son tour pour leur soirée.

Il la regarda entrer dans l'immeuble, s'assurant qu'elle était en sécurité, et retourna à la voiture. Elle le regarda, à travers la porte vitrée, se faufiler par cette minuscule portière et disparaître dans un doux ronronnement.

Il n'attendit pas d'être au feu tricolore pour baisser la vitre et s'accouder au rebord. En attendant que le feu passe au vert, il saisit la veste portée plus tôt par Joanne et respira son odeur. Il sourit et s'engouffra dans la nuit.

Chapitre 19 :
Le tronc et les raccourcis

En passant devant la porte ouverte de la chambre de Simon, Daniel la trouva vide et impeccablement bien rangée. Il s'arrêta une seconde dans l'encadrement de la porte et apprécia l'ordre qui y régnait. Il remarqua que Simon continuait de disposer sa vieille couverture de laine de couleur vert bouteille, qu'il repliait soigneusement chaque matin, dans le sens de la largeur et l'étendait sur le pied de son lit.

Simon n'était pas un modèle de discipline, mais il se régulait. Régulièrement, il lui venait un élan de ménage et il mettait de l'ordre dans ses effets. Seule la couverture de laine qu'il avait toujours eue demeurait chaque jour à sa place. Malgré son éparpillement, Simon observait cette routine.

La chambre de Simon était très grande. Après le départ de leurs deux parents, Daniel avait pris la leur, plus spacieuse, et laissé la sienne à son frère. L'ancienne du cadet faisait depuis office de bureau pour leur activité de gardes forestiers. Résignés à vivre seuls, ils avaient réagencé leur foyer selon leurs goûts et leurs besoins.

Daniel remarqua la fenêtre ouverte et s'avança pour la fermer. Il fit l'effort de ne rien renverser avec son imposante carrure, aussi à l'aise qu'un éléphant dans un magasin de porcelaine.

Dès qu'il avait ouvert la porte de sa propre chambre, Daniel avait senti les reliefs d'un petit-déjeuner lointain. C'est donc sans surprise qu'il trouva la cuisine déserte.

Simon était parti avec la voiture de leur père et ne réapparaîtrait pas avant la fin de la matinée. Daniel occuperait la sienne avec les TIG. Au programme, un retour aux sources, une mission en forêt, de quoi aérer les esprits, loin du tumulte de la ville.

Daniel enfila son sac à dos, empoigna son petit chariot à roulettes et descendit à la quincaillerie. Il laissa son chargement devant la pépinière et se faufila dans la boutique. Des randonneuses se ravitaillaient en nourriture déshydratée.

— 'jour, fit Daniel.

— Tiens, on a fait la grasse mat' ? surgit Olga de derrière un rayon. Je me suis demandé si tu allais passer.

Daniel consulta sa montre.

— C'est toi qui es tombée du lit, plutôt.

— Mal dormi.

— Café ?

— Il est frais. Installe-toi.

Olga encaissa les deux randonneuses et profita d'une accalmie pour prendre un café. Son premier à lui, son deuxième à elle.

— Où as-tu mis Harold ?

— Je l'ai envoyé faire les courses. Il a ronflé toute la nuit, justifia Olga.

— Vous êtes toujours en train de vous chamailler, commenta Daniel.

— Il me fatigue. Et il n'est pas content quand je râle. Je lui ai dit : « Un jour, je vais partir, tu devras faire tourner la boutique sans moi. » Ça ne lui a pas plu. Je lui ai dit d'aller faire les courses.

— Tu partirais ?

— Oh non. Il ne serait pas fichu d'arroser les arbres. On est bien obligés de se supporter.

— Tu n'as pas peur qu'il parte ?

— Et pour aller où ? Il serait perdu sans moi. Et puis, je m'ennuierais, avoua Olga à demi-mot.

Olga quitta son hôte pour aller renseigner un client. Daniel finit sa tasse, méditatif, et sortit. Seule Lily l'attendait, assise sagement sur le muret.

— Bonjour Daniel, qui vient aujourd'hui ? fit-elle en rangeant son téléphone dans sa poche.

— Bonjour. On est au complet ce matin.

Ils ne tardèrent pas à être rejoints par Noor, Étienne et Hubert qui sifflotait, comme à son habitude.

— On va en forêt, leur annonça Daniel. Enfilez chaussures et chasubles. On décolle dans deux minutes.

— Pas de combinaison étanche aujourd'hui ? demanda Lily.

— Non.

— Pas de salopette ?

— Non plus.

— Et les bottes de sécurité ? s'enquit Noor.

— Les chaussures de marche feront l'affaire.

— Du moment qu'on a les pinces, se consola Hubert.

— Même pas, le contredit Daniel. Aujourd'hui, vous allez juste marcher.

Les trois échangèrent des regards surpris. Étienne n'en avait que faire.

Daniel leur fit prendre un nouveau chemin.

— Mais y'en a combien ? râla Hubert. J'ai l'impression d'en découvrir un nouveau à chaque fois qu'on vient à la quincaillerie.

— Ce n'en est pas un vrai, fit Daniel en voyant arriver la fin. C'est un cul-de-sac.

— Doit-on construire la suite ? fit l'aîné. Je sais bien que j'étais là quand on a inventé les routes pavées, mais quand même…

Daniel s'enfonça dans les bois. Étienne lui emboîta le pas. Les autres marquèrent un temps d'arrêt, comme s'ils craignaient ne plus être en sécurité une fois le pied posé en dehors des cailloux.

— On ne traîne pas, lança Daniel par-dessus son épaule.

Lily accourut, se rappelant sa nouvelle résolution.

— On ne court pas. Attention où vous mettez les pieds. Il y a des ronces et des racines.

— On ne va quand même pas chasser ? s'inquiéta Noor.

— Avec une chasuble et Hubert ? En pleine réserve de chasse ? Aucun risque.

Daniel les fit marcher encore un moment sans daigner les informer sur ce qui les attendait.

— On va marquer les arbres à abattre, dit-il enfin en se plantant devant un grand peuplier.

— Mais pourquoi ? s'offusqua Hubert.

— Les arbres aussi ? s'étonna Daniel devant l'étendue de sa sensibilité. On va seulement marquer ceux qui constituent une réelle menace pour l'équilibre de la forêt. De toute façon, la plupart vont tomber.

— Alors pourquoi ne pas les laisser suivre leur cours tout seul ? fit Noor, prenant le relai.

Daniel afficha un air contrit.

— Ce peuplier a été abîmé à son pied, regardez. Il commence déjà à pencher. Et quand il tombera, il emportera les petits chênes derrière, fit-il en les pointant du doigt. Les condamnant. Or, les chênes nourrissent les animaux. Comme vous pouvez le voir, on trouve déjà des glands.

— Et des châtaignes aussi, s'étonna Lily.

— Exact. Ça signifie que l'hiver va être rude. Car les arbres produisent assez pour que les animaux se préparent au froid.

— Donc si on n'abat pas l'arbre, il entraînera les chênes qui ne pourront pas nourrir les animaux cet hiver, en déduisit Hubert, las.

— Ni les prochains, renchérit Étienne de sa voix glaçante.

— Exact. Le chêne a une croissante lente. Si on en replante un au même endroit, il lui faudra attendre l'âge d'Hubert pour donner des glands. Alors, oui. Évitons d'abattre les arbres, fit Daniel en levant la tête vers la cime du peuplier. Mais parfois c'est nécessaire.

« Les chênes sont les gardiens de la forêt », se souvint Daniel de ce que disait son père. « On doit les protéger. »

Il retira son sac et en sortit une bombe de peinture rouge. Lentement, il fit une croix sur le tronc. Les TIG le regardèrent faire, résignés.

Le soleil dardait ses rayons entre les feuillages, bien que sous les branches, il faisait encore sombre. À présent conscients de l'enjeu de leur mission, les TIG progressaient en silence, comme respectueux de leurs hôtes. Les arbres se tenaient droits tout autour d'eux, redoutant qu'on les désigne, comme des élèves priants pour ne pas être interrogés.

L'air ne circulait plus, la rosée ne perlait plus. On attendait que Daniel s'arrêta devant sa prochaine cible pour prononcer sa sentence, ce qu'il finit par faire.

— Il a fait quoi, lui ? se risqua Hubert comme s'il parlait d'un codétenu. C'est un merisier, il nourrit les autres…

— Il est déjà condamné, déplora Daniel. Il est mort. Vous voyez les boules, là-haut ? C'est du gui.

— Un parasite, informa Étienne.

Daniel acquiesça.

— Le merisier est trop proche des autres. Il va les contaminer, comprit Lily.

Daniel sortit sa bombe de peinture et Noor détourna le regard, déjà sur le départ.

Ils continuèrent leur progression dans les bois, à la recherche de leur prochaine victime.

L'arrêt soudain de Daniel leur fit à tous retenir leur respiration.

— Ça devrait lui convenir, fit-il plutôt pour lui-même en ramassant une courte mais épaisse branche de châtaignier.

Alors qu'il allait se remettre en marche, satisfait de sa trouvaille qui ravirait bientôt son frère, le téléphone satellite de Daniel sonna. Les TIG le regardèrent répondre. La suite de grognements ne les aida pas à comprendre le tenant de l'appel.

— Changement de plan, fit Daniel une fois le téléphone raccroché. On rentre. On nous signale de la fumée à la mine, on doit aller voir. Encore ces rôdeurs, grommela-t-il.

— Qu'est-ce que ça peut-être ? s'enquit Noor.

— Dans le meilleur des cas, juste un feu de camp. Mais c'est interdit, rappela-t-il.

— Et dans le pire des cas ? demanda Hubert.

— Un début de feu, proposa Étienne.

Les filles et Hubert regardèrent Daniel pour qu'il réfute cette hypothèse.

— Exact, reconnut-il. Pas de temps à perdre.

Daniel accéléra le pas, en s'aidant ironiquement du morceau de bois qu'il venait de ramasser, et se faufila entre les bouillées d'arbres, confiant de sa trajectoire. Il fit des déviations pour éviter les ronciers, les TIG sur les talons. Hubert trottinait derrière.

Rapidement, le bois déboucha sur un potager, au bout duquel se dressait le chalet. Sans prêter attention au fait que c'était la première fois que ses TIG pénétraient dans son sanctuaire, Daniel contourna le jardin et la maison, lâcha la branche de châtaignier devant la porte d'entrée, et se rua sur la camionnette de Simon.

— Montez, leur somma Daniel.

Lui-même se jucha sur le siège conducteur et découvrit avec soulagement les clefs sur le contact.

— Ça compte dans nos heures, n'est-ce pas ? s'enquit Lily.

— On rentre tous dedans ? s'inquiéta Hubert en ouvrant la portière côté passager. Peut-être qu'on peut rester ici pour marquer les arbres ? On sait faire maintenant.

— Certainement, ironisa Daniel en tournant plusieurs fois la clef. Vous seriez capables de me marquer le chalet.

Le moteur émit un bruit douteux. Il ne démarrait pas.

— La question ne se pose pas. On ira nulle part.

Il regarda sa montre et estima que Simon n'était pas près de revenir.

— Vous n'avez pas d'autres voitures ? fit Noor.

— On pourrait prendre celle d'Harold, mais ce n'est pas dit qu'il soit rentré...

Daniel regarda le garage attenant à la maison. Il se mordit la lèvre inférieure. Son menton se hérissa de poils drus.

— Ne bougez pas.

Daniel fit un crochet par le chalet et disparut dans la bâtisse en pierre. Un ronronnement ne tarda pas à se faire entendre, et l'image rattrapa le son.

Une longue voiture argentée avança. Elle semblait provenir d'un autre temps.

— Ah, mes aïeux, fit Hubert. Je suis amoureux.

— Montez, y'a la place, aboya Daniel.

Hubert se précipita pour se glisser à l'avant. Étienne ouvrit la portière derrière Daniel, laissa monter Noor puis Lily et s'engouffra à leur suite.

— Il n'y a pas de ceinture à l'arrière !

— Ah, fit Daniel pour toute réponse.

Il se demanda si Simon avait pour projet d'en installer.

Daniel fit rugir le moteur et dévala le chemin caillouteux qui les séparait de la quincaillerie. Il nota l'absence de la voiture d'Harold et rejoignit la circulation non sans quelques ratés.

Il n'avait jamais conduit la voiture de sa mère.

Hubert caressait le tableau de bord devant lui. Il lorgna jalousement sur le volant, mais ne pouvant ignorer les battoirs de Daniel, se retint de le toucher. Les gros bras du chauffeur l'en auraient de toute façon empêché. Son imposante carrure occupait tout l'espace si bien que Hubert se demanda s'il n'aurait pas eu plus de place à l'arrière.

Sur la banquette, Lily s'était collée à Noor, laissant la moitié de la

place à Étienne qui était, pour le coup, tout à fait à son aise.

Daniel s'insinua dans le trafic avec plus d'agilité qu'on lui en aurait soupçonné. Il négocia par contre un peu trop sèchement le virage dans un rond-point et Étienne, ne pouvant se rattraper, vint rencontrer les filles dans leur moitié de banquette.

— Oh ça va, maugréa-t-il, voyant leurs regards effrayés. Je ne suis pas ce que vous croyez.

— Une bonne fois pour toutes, cria Hubert à l'avant, dites-nous pourquoi vous êtes là !

Son ton surprit tous les passagers.

— C'est demandé si gentiment, fit Étienne. Prenez la prochaine à droite, souffla-t-il au conducteur.

Daniel le regarda dans le rétroviseur interne.

— C'est un raccourci. Je suis facteur, souvenez-vous. Ensuite, prenez la deuxième encore à droite.

Étienne vit le reflet de la paire de sourcils broussailleux monter furtivement, signifiant qu'il lui faisait confiance et il décida d'en faire autant. Il céda et entreprit de raconter son histoire.

— Ma femme m'a quitté.

— C'est ici que les Haut-lavoriens se lavèrent, lâcha solennellement Hubert.

— Vous vous êtes vengé ? s'enquit Noor.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? s'inquiéta Lily.

— Mais ! Taisez-vous et écoutez donc. Ma femme m'a quitté et j'ai cru que c'était pour un autre. Vous prendrez à gauche, au bout. Et je l'ai suivie…

Lily et Noor firent simultanément la même grimace réprobatrice.

— J'ai découvert qu'elle voyait bien un homme.

Les filles eurent un élan de compassion.

— Je l'ai donc suivi. Jusqu'à l'école, ajouta-t-il.

— La fameuse, murmura Lily à qui Étienne lança un regard mauvais.

— Continuez tout droit, et au stop, prenez en face. J'avais mon appareil photo, reprit-il. Pour pouvoir prouver à ma femme que je le savais. Et donc je vois ce type, il avait trois mouflets avec lui. Je me dis : « OK,

pourquoi pas. » Je le vois, il rejoint une nana devant l'école, tout heureuse. « OK, si on veut ». Et il l'embrasse !

Les filles, Hubert, et même Daniel, haussèrent les sourcils.

— Votre femme voit un homme marié ? demanda Noor.

— J'en ai bien peur.

— Vous avez parlé au type ?

— Pas eu le temps. Continuez tout droit. J'avais un appareil photo, souvenez-vous. Et devant une école, un type seul avec un appareil photo… Eh bien, on en vient rapidement à la même conclusion que la vôtre, concéda Étienne.

— On vous a accusé d'être un…

— Un pervers, oui, oui.

— Et c'est pour ça que vous êtes là ?

— Ah non. Ce n'est pas fini. Prochaine à gauche, fit-il en aparté. Un père bien baraqué me repère donc, dans ma voiture, de l'autre côté de la rue, et il vient vers moi. Il me crie dessus et tente d'arracher l'appareil photo. Sauf que je le tiens par sa lanière. Il l'agrippe et tire dessus, et la lanière me glisse des mains. Forcément, il se prend l'appareil en pleine figure et ça lui pète le nez. Le type, tombé par terre, pisse le sang. La bonne femme de d'vant l'école accourt. Le gros bras continue de m'insulter et commence à dire que je l'ai frappé.

— Mais c'est pas vrai, objecta Lily.

— On est d'accord. C'est un malentendu ! s'énerva Étienne. Là, suivez la voiture blanche et vous rattrapez le chemin pour les mines.

— C'est juste que ça fout mal pour un gars musclé de se faire coucher par un… toi, releva Lily.

Étienne lui jeta un regard dédaigneux et reprit son histoire.

— Il m'a traité de tous les noms, ameutant les autres parents et même la police. Y'avait un flic qui faisait la circulation pour les gamins, il est venu me voir, forcément.

— Vous n'êtes pas parti ?

— Délit de fuite ? Tu ferais pas une bonne avocate, fit-il à Noor. Le flic a voulu regarder dans l'appareil photo pour voir si les accusations étaient fondées.

— Qu'est-ce qu'il a trouvé ?

— Que dalle. Cet espèce de con a cassé l'appareil et on ne pouvait

plus lire la carte mémoire. Les parents se barrent. Il reste plus que la première nana qui devait être instit', le gars musclé sans cervelle et le policier. De là, le type dit qu'il veut déposer plainte pour coup et blessures. J'étais vert. Il me casse mon matériel et c'est à moi de payer ?

— Mais vous l'avez démenti ?

— Ils ne me croyaient pas. Le con était là à me rabaisser comme si je ne l'entendais pas, il disait : « Regardez, on ne peut pas lui faire confiance avec son air con et sa vue basse. Aussi franc qu'un âne qui recule ! », et la nana prenait sa déposition. Elle notait ce qu'il disait comme si c'était intelligent…

Étienne paraissait profondément aigri de se rappeler cet incident.

— Et vous avez pris des TIG juste pour un nez cassé ? l'interrogea Hubert qui s'était retourné.

Étienne inspira profondément avant de répondre.

— J'ai déjà un casier. Pour le même chef d'accusation. Mais c'était un malentendu ! les devança-t-il.

Il y eut un long silence ; tout le monde regardait droit devant et remarqua que Daniel ralentissait.

— Bien sûr, se douta faussement Hubert.

— Comment on peut te faire confiance ? s'enquit Lily.

— Et pourquoi, moi, je devrais vous faire confiance ? Qui me dit que lui, il n'est pas proxénète et que vous deux, vous ne vendez pas de l'herbe ?

Son raisonnement leur coupa la chique.

— On est arrivés, fit Daniel en coupant le moteur. Là, regardez, de la fumée.

Il descendit et les autres le suivirent à tâtons, comme pour se réfugier derrière leur bouclier humain. La masse contourna un grand talus et aperçut un groupe de personnes assises autour d'un feu de camp.

— C'est interdit au public ! cria Daniel. Vous devez quitter les lieux ! Vous êtes en état d'arrestation ! bluffa-t-il.

— Bande de vauriens ! s'époumona Hubert, le poing en l'air.

Les intrus, surpris, déguerpirent. Ils se répartirent dans deux voitures garées non loin et firent crisser leurs pneus sur la terre battue. Elles contournèrent Daniel et les TIG et disparurent dans un nuage de poussière.

— Daniel, voici la prochaine génération de TIG ! ironisa Hubert.

Daniel chercha un papier et un stylo dans ses poches pour noter les plaques.

— Pas besoin, le rassura Lily.

— Tu les as retenues ?

— Non. J'ai tout filmé, lui lança-t-elle, victorieuse.

— T'as gardé ton téléphone ?

Le sourire triomphant de Lily tomba aussi vite qu'un empire.

Daniel la sonda, puis souffla du nez, gagné par l'amusement. Il marmonna un « Merci » qui avait l'air d'un « On est quitte ».

— Il ne reste plus que des braises, les rassura Noor qui était partie voir. Ils n'avaient plus rien à faire cuire…

— S'il y a de la fumée, ça présente encore un risque, la contredit Daniel. On est sur des mines de charbon, ça peut s'effondrer et s'embraser. Ça fait des années que c'est fermé, mais les gens continuent de venir… faire des feux, laisser leurs déchets, contempla amèrement Daniel.

Lily se pencha et ramassa les bouteilles de bière vides.

— Ne touche pas, on n'est pas équipés.

— Ce n'est pas sale, rétorqua Lily en les reposant. On n'est pas dans un repère de drogués.

— On sait jamais…

— Si c'en avait été un, en bonne fournisseuse, j'aurais reconnu mes clients, fit Lily en se fendant d'un rire.

Étienne sourit sincèrement. On était loin du cynisme qu'on lui connaissait.

— Ça règle pas le problème du feu, déplora Hubert en regardant s'élever les volutes blanches.

— Si c'est que ça, commença Étienne.

Il s'avança vers le cercle de pierres, et défit sa braguette.

— Fichez le camp, les filles. Je ne veux pas être arrêté pour attentat à la pudeur.

Et il urina sur les braises.

Daniel raccompagna Noor et Lily à la voiture. Hubert releva le piquet sur lequel étaient fixés plusieurs panneaux d'interdiction et tenta de le stabiliser avec des blocs de pierre.

Il se frotta les mains et rattrapa Étienne à la voiture.

Tous reprirent les mêmes places qu'à l'aller.

— C'est quoi la suite de l'histoire ? demanda poliment Lily.

— Tu perds pas le nord, fit son voisin de banquette. Vous fermez vos goules si vous voulez que je vous raconte.

Les filles hochèrent la tête.

— D'abord, il faut savoir que j'avais bu.

— Ah bah, ça commence bien ! commenta Hubert.

— C'est important pour la suite… Bon. Il y avait cette fille dans la rue…

— De mieux en mieux, fit l'aîné.

— Mais pourquoi faut-il toujours que vous imaginiez le pire à chaque fois que je parle ? s'énerva Étienne. C'est un malentendu, je vous dis. Il faisait nuit, c'était dans une rue passante. Je rentrais à pied. Je vois une nana se faire emmerder par un type. Il était insistant. Il commençait à la tripoter. Elle le rejette. Le gars continue. J'étais obligé. Je suis allé les voir, j'ai dit au type de la laisser tranquille. Et là, il me pousse et retourne vers la fille. Je l'attrape et je lui en colle une. Et pas manqué, les gens arrivent. Les flics nous repèrent… Et ils m'arrêtent.

— Décidément, hoqueta Hubert en repensant à sa dernière arrestation.

— Mais c'était pas de ta faute ! s'insurgea Lily.

— Je me tue à vous le dire.

— Pourquoi la fille n'a pas témoigné en votre faveur ? demanda Noor.

— Elle s'est barrée aussitôt. C'était la parole du type contre la mienne. Lui n'avait pas bu, moi si. Il m'a fait passer pour un soulard qui l'avait agressé.

Tous en restèrent bouche bée.

— Au stop, prenez à gauche, proposa Étienne avec assurance.

Daniel l'écouta, cette indication et les suivantes.

Ils arrivèrent dans une file de voitures qui s'arrêtèrent quand le feu passa au rouge.

— Ce n'est pas le meilleur raccourci que vous m'ayez fait prendre, souffla Daniel.

Étienne ne répondit pas. Il regardait par sa fenêtre, les vitrines commerçantes du trottoir d'en face. Il semblait guetter l'une d'elles encore trop éloignée pour ses yeux plissés.

Le feu repassa au vert, et la file de voitures redémarra lentement. Si Étienne avait voulu sortir la tête par la fenêtre pour gagner quelques centimètres, il l'aurait fait. Daniel avançait doucement, ce qui, grâce à l'heure de pointe, lui permit de découvrir sa femme en charmante compagnie devant sa boutique de prêt-à-porter.

Daniel remarqua dans le rétroviseur le regard insistant de son passager.

— Quelque chose me dit que vous ne m'avez pas fait passer par là pour gagner du temps.

L'intéressé ne répondait toujours pas. Il observait cette femme qu'il avait épousée tailler le bout de gras sur le trottoir avec cet homme franchement pas terrible.

Lily sentit la tension monter à côté d'elle. Elle n'osait bouger, et personne n'osait parler. Sauf peut-être Daniel, qui semblait immunisé.

— C'est vot' femme ?

Fut à bonne école, Étienne grogna.

Les quatre autres braquèrent leur tête vers la scène qui se déroulait à quelques mètres.

— Pas de connerie, hein ? le dissuada Daniel.

— Mon avocat m'a déconseillé de rentrer en contact avec elle.

— Votre avocat… ? risqua Noor.

— Du divorce. Va rien t'imaginer, fit-il sans quitter des yeux sa femme et son amant.

La voiture s'éloignait même si Daniel s'efforçait de rouler le plus lentement possible.

Puis Étienne surprit un geste qui le désappointa. L'homme serra la main de sa femme en guise d'au revoir. Le mari bafoué se renfonça dans son siège et afficha un air boudeur.

— Mais du coup, Étienne…

— Quoi ?

— T'es pas un cambrioleur ?

— Bah non.

— Mais comment tu sais ouvrir les voitures ?

— Je l'ai dit : ma femme perd tout le temps ses clefs.

Lily parut déçue de sa réponse.

Daniel ramena tout le monde au parking de la quincaillerie.

— Changez-vous, on ne va pas avoir le temps, c'est trop tard.

— Mais…, s'inquiéta Lily. Est-ce que ça aura quand même compté ce matin ?

— Tu n'as pas arrêté avec ça. Ça t'inquiète ?

— C'est que…

— Ton agent de probation m'a dit que tu serais rallongée d'une semaine pour compenser.

— Grâce à vous. Vous ne leur avez pas dit que j'avais séché plus que ce qui m'avait été autorisé… Sinon, j'aurais pris bien plus. Merci, souffla-t-elle en évitant son regard.

— Tu t'inquiètes de devoir finir après les autres ?

— Pire. Je ne peux pas intégrer le lycée de Haut-Lavoir tant que je n'ai pas purgé ma peine. Et si c'est pour être transférée en cours d'année, ce n'est pas la peine.

Les autres partirent et, ne voyant pas les parents de Lily arriver, Daniel l'invita à en discuter à l'intérieur. Olga les reçut avec une part de tarte.

— Tu prendras du café ?

— Oh, sans façon, merci.

Daniel exposa à Olga le problème qui taraudait leur jeune convive. Perchée sur le tabouret de bar, Lily baissait honteusement la tête.

— Elle est quand, la rentrée ?

— Dans trois semaines.

— Et il te reste quatre semaines à tirer ?

Lily hocha la tête, estimant impossible d'absorber une semaine dans les trois autres.

— J'ai bien une idée, fit Olga. Mais je dois en parler à ton chef. Tu veux bien aller mettre ces articles en rayon, s'il te plaît ?

Lily sauta de son siège et attrapa le petit carton que lui montrait Olga. Elle reconnut les sachets de nourriture déshydratée et alla au rayon

de randonnée qu'elle n'avait pas oublié. Elle y rangea méticuleusement chaque produit et revint se présenter face à la tenancière, qui n'avait pas fini sa discussion et s'arrêta le temps de lui indiquer un autre carton à vider.

Lily retrouva son chemin jusqu'au rayon des accessoires de haute technologie et y plaça délicatement les coques de protection des téléphones, les écouteurs, les housses d'appareil photo et une perche à selfie.

Quand elle eut fini, elle risqua un coup d'œil vers le comptoir. Daniel et Olga l'attendaient.

— Daniel est d'accord pour que je te propose des heures supplémentaires, lança Olga.

Lily se fendit d'un large sourire.

— Après tes heures avec Daniel ou le weekend, tu viens me voir et tu t'occuperas de mettre en rayon les articles de tourisme, ou selon le temps, de m'aider avec les arbres dehors.

— Ça rentre dans l'idée de « travail d'intérêt général », accorda Daniel.

— Ça t'intéresse ? s'enquit Olga.

Lily hochait vivement la tête. Elle réserva le même accueil à sa mère quand elle vint la chercher.

Puis Daniel reçut un message de son frère et interrompit Olga dans sa tirade à propos du temps fou qu'elle gagnerait à avoir une paire de bras supplémentaires.

— Je serai finalement seul ce midi. Je peux me joindre à vous ?

— Évidemment. Harold est en train de cuisiner, justement.

— Rabibochés ?

— Jusqu'à la prochaine fois, badina Olga en jetant son torchon sur l'épaule. Jusqu'à la prochaine fois.

Chapitre 20 :
Les propositions et les portes

Joanne et Simon passaient l'après-midi avec Sylvain. Les températures, étonnantes pour un mois d'août, étaient agréables et permettaient de profiter de l'extérieur sans risquer l'insolation.

Sylvain avait guidé ses amis à un coin de pelouse où il aimait lire et ils s'y étaient assis. C'était un espace proche du bâtiment, devant les parterres de graminées, encore relativement plats. Sylvain ne craignait pas de glisser avec ses béquilles, pour peu que l'herbe fut encore humide de la nuit ou de l'arrosage automatique. Entre deux pages, il regardait les autres pensionnaires s'aventurer dans le parc un peu plus pentu. Un chemin cimenté serpentait jusqu'au ruisseau, invitant tous ceux à la mobilité réduite à l'emprunter.

Joanne s'était couchée sur le dos, s'appuyant sur ses coudes de temps à autre. Elle laissait le soleil embraser son visage et sa gorge découverte. Simon se promenait.

— Ça fait longtemps que vous n'étiez pas venus tous les deux, ensemble, remarqua Sylvain.

Joanne regarda Simon se tenir debout, les bras croisés, à regarder son entourage.

— C'est vrai, concéda-t-elle.

Elle souriait au soleil, derrière ses lunettes teintes.

— C'en est où, vous deux ?

— On se voit. On sort ensemble, littéralement.

— Mais… ?

— Rien de plus. Si, des fois, on s'effleure la main.

— Pas de bisous ?

Joanne tourna la tête dans la direction de son ami et fronça la bouche.

— Eh non.

— Tu n'as pas essayé de l'embrasser ?

Elle soupira.

— J'aurais aimé qu'il fasse le deuxième pas. J'ai fait le premier.

— Peut-être qu'il ne sait pas sur quel pied danser. As-tu affiché ton envie de plus avec lui ?

— Je me fais belle pour lui. Quand je le vois en tête à tête, ajouta Joanne au regard en coin de Sylvain. Et je remarque qu'il se fait beau aussi quand il me voit. Encore plus beau, je veux dire.

Les deux regardèrent Simon qui se tenait de dos.

Le soleil découpait sa silhouette. Elle était large, imposante, aux lignes dures et marquées. Son dos, sous ses muscles saillants, étirait par endroit

son polo.

— Même comme ça…

— … il est pas mal.

— Brut.

— Rustique.

— Oh oui, roucoula l'un des deux.

Simon s'éloigna et descendit jusqu'au ruisseau. Les deux le regardèrent remonter le cours d'eau, se pencher pour ramasser un morceau de bois. Ils l'observèrent tout en continuant de parler, comme deux parents qui gardent un œil sur leur bambin.

— Adrien t'a contacté ? se douta Joanne.

— Oui, répondit Sylvain en faisant traîner le « i ». Il m'a envoyé un tas d'excuses et m'a engueulé.

— Tu veux dire qu'il t'a engueulé puis s'est excusé ?

— Non, non. Il était désolé et, parce que je ne lui ai quand même pas répondu, ça l'a énervé et il m'a dit d'aller me faire voir. Et je te passe ce qu'il m'a reproché.

— Elles n'auront pas duré longtemps, ses excuses, tempêta Joanne. Ça t'aide à passer à autre chose ?

— Pour ça, oui ! Au moins, il m'aura facilité le travail.

— Et euh… des nouvelles de Pierre ? demanda innocemment Joanne.

— Je n'en ai pas prises. Mais je l'ai recroisé, ajouta Sylvain.

— Alors ? Tu ne m'as rien dit !

— Il n'y a rien à dire. « Salut, ça va ? », « Oui et toi ? » Bonjour, au revoir, rien de plus.

— Tu n'as pas osé lui faire la conversation ? C'est dommage.

— Je me sens pas au top de ma forme. Je ressemble à rien, je peux à peine marcher.

— Il t'a rencontré, tu étais en fauteuil roulant. Ça ne l'a pas empêché de te faire tes lacets.

— C'est son boulot.

Joanne fit une moue réprobatrice.

— Toujours est-il que tu es moins diminué qu'avant, donc ça ne peut qu'être positif. Et si tu attends d'être redevenu au max de ta forme…

— Il sera passé à quelqu'un d'autre, compléta Sylvain. Je sors à peine d'une relation. Je trouve ça un peu précipité de me lancer dans une autre.

— C'est juste. Mais faut dire qu'avec Adrien, ça fait bien plus longtemps que vous n'êtes plus ensemble. Et puis, un appel, ça n'engage à rien.

Sylvain soupira.

— Si tu as envie, mais que tu te dégonfles, car tu as peur de te faire rembarrer, je t'encourage, l'assura Joanne. Mais si tu n'as pas envie du tout, que tu n'es pas intéressé, eh bien, je te soutiens aussi. Dis-moi simplement… sur quel pied danser.

Sylvain soupira encore. Il suivit le regard de Joanne, qui s'était relevée.

Elle regardait sur sa droite un homme seul, assis dans un fauteuil roulant bien plus équipé et confortable que celui dans lequel s'était déplacé Sylvain pendant quelques semaines. L'homme était à l'ombre. Et, avant que celle-ci ne tombe, il avait une couverture sur les jambes. Joanne regardait autour d'elle, les soignants en effectif réduit étaient affairés auprès des autres pensionnaires. Elle se sentit alors dans le devoir d'aller remettre la couverture en place. Peut-être lui éviterait-elle d'attraper froid. Sous le soleil, il faisait bon, mais à l'ombre d'un arbre, il pouvait vite faire plus frais.

Joanne se leva et glissa à pas de loup jusqu'à l'homme. Elle fit le tour pour ne pas le surprendre et ramassa le carré de laine, lui adressa quelques mots et avec un grand sourire se permit de l'en recouvrir.

— Voilà, elle ne devrait plus tomber comme ça. Ça vous va ? s'enquit-elle.

Mais l'homme ne lui répondit pas. Elle crut cependant distinguer dans ses yeux un éclat, et aux commissures de sa bouche, un sourire. Elle s'en contenterait.

Elle revint auprès de Sylvain qui avait été rejoint par Simon. Le sourire timide qu'ils s'échangèrent n'échappa pas à Sylvain.

— C'est sûr que ça ne vous pose pas de problème d'aller tous les deux visiter l'appartement ?

— Non, fit simplement Simon.

— Bien sûr que non, renchérit Joanne. Il est préférable que tu restes ici, tant que tu n'as pas totalement récupéré. Et puis, ça nous fait plaisir de te rendre service.

— Pour le coup, je vous en dois plusieurs, à force.

— Invite-nous à ta pendaison de crémaillère !

— J'y compte bien, vous serez mes invités d'honneur.

— On rencontrera tes amis et tes collègues.

— Amis, ça va être vite vu, je ne connaissais qu'Adrien. Et pour les collègues, ça va leur faire bizarre de me retrouver après quatre mois d'absence.

— Tu la sens comment, la reprise du boulot ? s'enquit Joanne.

— Oh, j'ai encore le temps d'y penser. Je suis arrêté jusqu'à l'automne.

— C'est vite arrivé.

— Comme la fin de ton congé, d'ailleurs.

— Ne m'en parle pas, je n'ai pas envie d'y retourner.

— Fini les vacances, tu vas faire ta rentrée comme tout le monde, claironna Sylvain.

— C'est la fin d'une ère. J'étais bien moi, à venir te voir. Ça m'a changée de la ville.

Simon qui ne s'était pas exprimé depuis un moment s'étrangla.

— Oh, la grande ville, je veux dire, fit Joanne en roulant des yeux.

— C'est dur de résister au charme de la montagne, minauda Sylvain.

Joanne sourit pour toute réponse et soutint le regard de Simon. Sylvain les regarda se dévorer des yeux.

— Tu vas en faire quoi de ce bout de bois, les interrompit-il au bout d'un moment ?

Simon se rappela alors de son existence et sortit un canif de sa poche.

— Tout doux, je ne vais pas te le prendre ! s'esclaffa Sylvain.

Simon ricana et entreprit de lui donner une forme.

— Une cuillère, répondit-il enfin.

Puis, plus personne ne parla pendant un moment. Tous étaient concentrés sur les va-et-vient de ce couteau manipulé avec agilité entre ces deux larges mains.

Joanne fut la première à se détacher de son charme et avertit les autres que la directrice venait à leur rencontre. Suivie de ces deux amis, elle eut le réflexe de se relever pour saluer la maîtresse des lieux.

— Ne vous dérangez pas, insista madame Duval. Je fais seulement une pause dans mon travail et viens prendre un peu de soleil en même temps que des nouvelles. Comment vous sentez-vous ? demanda-t-elle à Sylvain.

— Mieux chaque jour, répondit-il, aidé de ses béquilles.

— Vous m'en voyez ravie. J'imagine qu'être aussi bien entouré aide à avancer.

— Je ne vous le fais pas dire, reconnut Sylvain.

Madame Duval lui adressa un sourire chaleureux et passa en revue les deux visiteurs.

— Vous deux êtes parfaitement intégrés au paysage. Quand notre pensionnaire partira, j'aurai l'impression d'en perdre trois, s'amusa-t-elle.

Joanne rit doucement en repensant à l'échange tendu qu'elle avait eu avec une employée de la maison.

— À ce propos, j'ai entendu dire que vous convoitiez un poste dans nos murs. Souhaitez-vous fixer un véritable entretien ?

— Les nouvelles vont vite, ricana Joanne. À dire vrai, madame, j'ai prétendu vous rencontrer pour mettre fin à la conversation dans laquelle j'avais été prise à parti malgré moi et durant laquelle, j'ai appris les sobriquets qui étaient donnés à vos patients. Je ne souhaitais pas en apprendre davantage…

La directrice arbora un sourire méditatif.

— J'ai eu vent de cette révélation, et je le regrette.

— Que j'ai été mise au courant par erreur ou que vos infirmières s'amusent à renommer les patients ?

— Si je vous répondais qu'il ne s'agissait que d'une seule des deux propositions, je ne serais pas honnête.

Joanne apprécia sa franchise, bien qu'elle en fût surprise.

— Vous savez, reprit la directrice, j'ai travaillé dans un établissement où le personnel pariait sur la longévité des patients. Avec des mises, des gains. Alors, apprendre que mon équipe donne des surnoms aux pensionnaires…

— À l'hôpital de Haut-Lavoir, les infirmiers se donnent des surnoms entre eux, et jamais très valorisants…, souffla Joanne comme happée par un souvenir.

Madame Duval sourit encore.

— Je sais.

— Nous parlons du même établissement, n'est-ce pas ?

— Partout où vous irez, reprit la directrice, vous trouverez des personnes peu à même de vous plaire, dans leur personne comme dans leurs manières. Je vous invite à ne pas vous formaliser de ces rencontres et à laisser plus de place à celles qui vous animent. Vous faites du bon travail : je suis certaine que vous définissez déjà vos priorités.

— Vous vous êtes renseignée sur moi ? fit Joanne, prise d'un sourire mutin.

Elle le lui rendit.

— Je vous ai vue tout à l'heure vous occuper d'un patient, éluda madame Duval, alors que vous n'y étiez pas obligée. Si vous le souhaitez, nous pouvons convenir d'un rendez-vous pour évaluer vos capacités à occuper un poste dans notre établissement.

Passé le doute et l'étonnement, Joanne promit à la directrice de réfléchir à sa proposition.

— Monsieur Porteur, engagea madame Duval. Les résultats sont attendus pour le début de la semaine prochaine.

Simon hocha la tête avec gravité.

— Me permettez-vous d'aller lui parler ?

— Bien entendu. Cependant, évitez le sujet, ce serait préférable. Mais rien ne vous empêche de lui tenir compagnie, le rassura-t-elle. Sylvain, je vous vois à la prochaine soirée frites ? s'assura la directrice.

Elle prit congé du trio et ils la regardèrent quérir d'autres pensionnaires.

— J'ai l'impression d'avoir été dans le bureau de la directrice après m'être embrouillée avec une autre élève, s'amusa Joanne. Drôle de sensation.

— Elle dégage quelque chose de fort, soutint Sylvain.

Les deux regardèrent Simon comme l'invitant à commenter à son tour cet étrange échange, mais il était déjà ailleurs. Physiquement présent, mentalement au côté de la femme qu'il espérait être sa mère.

— Va la rejoindre, lui glissa Joanne en suivant son regard. Va lui parler.

— Qu'est-ce que je lui dis ? s'inquiéta soudainement Simon.

— Parle-lui de n'importe quoi. Du beau temps, de cuillères en bois, de mécanique.

Simon réfléchit, sur le chemin qui le séparait du saule pleureur, aux différents points qu'il pourrait aborder et en choisit un.

— Je répare des voitures, dit-il à Eugénie en s'asseyant à bonne distance sur le banc. Celles que mon père a gardées dans le garage, celle de ma mère, aussi. Je viens de finir de la remettre à neuf. C'est une vieille

voiture… Ma mère l'a laissée en partant. Elle en a pris une autre de notre père. J'ai toujours trouvé ça bizarre. Surtout qu'elle n'aimait pas ses affaires. Peut-être préférait-elle une voiture plus grande pour ses valises, ou la sienne ne fonctionnait-elle déjà plus… Je ne sais pas vraiment. J'étais trop petit, répéta Simon avec amertume. Qu'auriez-vous fait, vous ? Auriez-vous laissé votre voiture ? Et vos enfants ? lui demanda-t-il avec un soupçon de rancune.

Eugénie regardait le ruisseau courir inlassablement. Rien ne pouvait l'arrêter.

Il repensa à son deuxième sujet de conversation.

— Je travaille le bois. J'ai bientôt fini de sculpter un bourgeon. Il est grand comme ça, fit-il en écartant son pouce de son index.

Simon ne constata pas plus de réactions de la part d'Eugénie. Il tenta le tout pour le tout, pour entendre le son de sa voix.

— *Baille, baille le caneton. Dort, dort le poussin*.

Il espérait de tout cœur qu'elle chante la suite.

— *Ronfle, ronfle, le petit oison…*, continua-t-il sans espoir. *Rêve, rêve jusqu'au matin*.

— *Rêve sous tes plumes jusqu'au matin*, le corrigea-t-elle gaiement en se tournant vers lui.

Il eut à peine le temps de la dévisager avec émerveillement, qu'il la vit se renfermer dans sa coquille. Elle braqua à nouveau son regard droit devant elle, l'occultant de plus belle.

Simon sentit sa gorge se serrer. Une vague d'émotion le traversa. Porté par une certaine reconnaissance, il resta un temps à côté d'elle, muré à son tour dans le silence.

— Et voici donc le salon ; une grande pièce à vivre ! s'extasia l'agente immobilière. Avec une belle hauteur sous plafond.

Joanne et Simon s'étaient levés de bonne heure. Lui, pour avoir le temps de faire la route et de faire un crochet par l'appartement de Joanne. Elle, car elle ne trouvait plus le sommeil, tellement elle anticipait leur rencontre matinale.

Sylvain avait fixé une visite en milieu de matinée, laissant à ses deux mandatés toute la quiétude de faire la route après l'heure de pointe.

Adrien et son ancien petit ami habitaient à l'autre bout de la vallée de Torallefort dans une haute tour d'un quartier résidentiel avec vue sur la ville. Son retour à la civilisation approchant à grands pas, il fallait à Sylvain trouver un logement suffisamment éloigné de son ancienne vie mais relativement proche de son lieu de travail. Cependant, avoir passé quatre mois près de la nature lui faisait revoir ses critères de recherche.

— Si seulement Château-sur-foin n'était pas si loin, je pourrais prendre une maison ici et faire la route, mais c'est impossible, s'était lamenté Sylvain.

— Et habiter à Haut-Lavoir ? C'est faisable, et tu ne serais pas si loin de

la montagne, avait suggéré Joanne.

— Je vais m'en tenir à un appart' en banlieue et quand je verrai l'occasion de me faire transférer ailleurs, j'aviserai, s'était-il consolé.

— Les mutations sont fréquentes chez les facteurs ?

— Plutôt, oui. Il me suffit d'attendre qu'une place se libère et de faire ma demande !

Cette perspective d'évolution l'avait revigoré. Même si, pour l'heure, il n'en était pas à cette étape, il entrevoyait un peu de profondeur à sa réalité.

— C'est lumineux, releva Joanne avec satisfaction.

Elle le nota dans la colonne des « + » sur son téléphone tandis que Simon mitraillait de photos pour étoffer leur rapport. L'agente immobilière acquiesça vivement la tête.

— Et vous avez une belle vue, ajouta-t-elle.

Joanne se pencha par la fenêtre et rajouta une ligne à sa liste.

— Viens voir, Simon, les montagnes ! Il en sera ravi.

— Passons à la suite de la visite, voulez-vous ? engagea la femme après une attente réglementaire. La chambre principale, fit-elle en ouvrant d'un geste théâtral la première porte dans le couloir.

Joanne et Simon avancèrent et arpentèrent la pièce. Ils tournèrent sur eux-mêmes pour en apprécier tous les angles.

— Elle vous plaît ?

— Très spacieux. Les meubles restent ? s'enquit Joanne en désignant les étagères.

— Les anciens locataires les ont laissés, oui. Et voici, la deuxième chambre, plus petite, idéale pour un enfant, reprit l'agente déjà disparue dans le couloir. Vous prévoyez peut-être d'avoir un bébé ? s'amusa-t-elle.

— Il y a méprise, nous ne sommes pas euh… Enfin, ce n'est pas nous qui voulons louer. C'est pour notre ami, il ne pouvait pas se déplacer.

— Ah ! C'est vrai. J'ai confondu avec les clients de 11 h. Avec toutes ces visites, je m'y perds, fit-elle subtilement remarquer.

Joanne tapa quelques mots dans sa liste des « - ».

— Ça peut faire aussi un très beau bureau, se rattrapa l'agente, ne perdant pas le nord dans ses affaires.

Elle finit ses visites par les sanitaires et boucla sa démonstration par un discours appris par cœur, doublé d'un sourire diplomatique.

— Je vous laisse ma carte de visite. N'hésitez pas à me contacter si vous cherchez un logement tous les deux. J'ai de ravissants nids d'amour, s'esclaffa-t-elle sans se départir de son sourire.

Ni Joanne ni Simon n'osèrent la contredire.

— Nous ne sommes pas d'ici, trancha Simon. Château-sur-foin, commença-t-il pour sa part.

— Je vois, expédia la femme sans laisser le temps à ses interlocuteurs d'énoncer Haut-Lavoir. Dites à votre ami de donner rapidement sa réponse. Le propriétaire fera savoir la sienne dans les plus brefs délais.

Joanne et Simon regagnèrent leur voiture avec un sentiment partagé.

— L'appart' est pas mal, admit Joanne.

— Il est très bien, même, concéda Simon.

— Mais il a l'air d'être demandé.

— C'est possible. Mais ça peut aussi être une technique pour presser les clients à prendre leur décision. On rentre et Sylvain avisera, proposa-t-il.

— Tu as pris assez de photos ?

Simon hocha la tête et l'invita à consulter son téléphone, tandis qu'il s'engageait dans la circulation. Elle regarda les photos et se retint de sourire en voyant que d'une manière ou d'une autre, elle se retrouvait sur la plupart d'entre elles.

L'excitation retombée après avoir mené leur mission à bien, Joanne sentit la faim la tirailler. Son ventre émit un grondement qu'elle tenta de dissimuler en plaquant sa main contre.

— J'ai une boîte de biscuits sur la banquette arrière, l'invita-t-il.

Joanne tira sur sa ceinture de sécurité et se retourna, contrainte de se frotter à Simon pour attraper la boîte – la voiture de son père était à peine plus grande que celle de sa mère. Elle profita de ce contact un peu plus longtemps que nécessaire.

— Ils sentent bon. C'est Olga qui les a faits ? Va falloir que tu me la présentes un de ces jours.

Simon en piocha un et un morceau s'en détacha, tombant entre ses jambes. Ne s'en formalisant pas, il jugea bon de le laisser là jusqu'à sa destination. Mais s'inquiétant que le biscuit ne le gêne dans sa conduite, Joanne plongea à sa recherche. Joanne faisant irruption dans son espace vital déjà réduit par l'étroitesse de l'habitacle, Simon se figea. Ils arrivaient à une intersection et Simon chercha la pédale de frein. La manœuvre fit rouler et s'éloigner le biscuit.

— Tu le trouves ? s'enquit Simon au-dessus d'elle.

Ils étaient arrêtés à un feu tricolore, une file de voitures sur leur gauche. Simon surprit le regard amusé des autres usagers quand Joanne releva la tête précipitamment.

— C'est bon ! s'écria-t-elle, avant de reprendre sa place.

Simon déglutit et laissa de l'avance aux autres conducteurs.

— On le donnera aux oiseaux du ciel, dit fièrement Joanne en posant le morceau de gâteau poussiéreux à ses pieds.

— Bien sûr, l'assura Simon innocemment.

Ils regagnèrent *La Maison des Bourgeons bleus* pour le déjeuner et firent un compte rendu complet et exhaustif de leur visite à Sylvain. La liste des points positifs et négatifs de Joanne servait de support de présentation.

— C'est réel alors, lâcha Sylvain se rendant à l'évidence que sa vie prenait un nouveau tournant.

— Tu tentes ta chance ? devina Joanne.

— La chance sourit aux audacieux, non ?

Joanne et Simon entendirent tous deux cet adage et le laissèrent mûrir dans un coin de leur tête.

Rapidement après le dessert, Sylvain congédia ses amis prétextant des rendez-vous médicaux en début d'après-midi.

— Déjà ? maugréa tristement Joanne en se faisant chasser de sa chambre.

Cette réflexion faisait écho tant à cette journée avortée entre amis qu'à la présence de Sylvain à Château-sur-foin qui prendrait bientôt fin.

Elle traîna les pieds derrière Simon qui la précédait vers la sortie, quand, arrivés dans le hall, désert de tout employé, elle reconnut Pierre en élégant uniforme d'ambulancier.

— Bonjour ! se saluèrent-ils.

— Je viens chercher une patiente avec son chien. Vous sauriez m'indiquer où la trouver ? ajouta-t-il après avoir donné le nom de sa patiente.

— Bien sûr, roucoula Joanne. Tu prends ce couloir, indiqua-t-elle en se retournant. C'est la quatrième porte sur la droite. On t'attend déjà, je crois.

— Merci, bonne journée ! fit Pierre en s'y rendant.

— Tu lui as indiqué la chambre de Sylvain, on est d'accord ? souffla Simon.

Joanne renfrogna son menton dans sa gorge et rit de son entremise.

Plus loin, Pierre toqua à la porte.

— Qu'est-ce qui t'est encore arrivé d'incroyable, Joanne ? fit Sylvain en ouvrant la porte sans la subtilité avec laquelle l'agente immobilière avait fait visiter son futur logement. Tu ne pouvais pas…, s'arrêta-t-il subitement. Pierre ?

On n'aurait pas su dire lequel de Pierre ou de Sylvain était le plus surpris.

— Je suis sûr que tu n'es pas ma patiente, s'amusa Pierre. On m'a mal indiqué mon chemin. Pourtant, si je ne me trompe pas, c'est ton infirmière qui…, laissa-t-il en suspens, perplexe.

— Alors je te rassure, comprit Sylvain. Elle ne s'est pas trompée. Je la retiens, dit-il pour lui-même. Tu veux entrer ?

Sylvain se tenait fébrilement sur une béquille et s'aidait de la porte pour maintenir son équilibre. Il recula en sautillant pour lui faire de la place.

Pierre le sonda depuis le seuil.

— J'ai quelques minutes d'avance, accepta-t-il enfin.

En s'ouvrant plus que nécessaire, la lourde porte entraîna Sylvain qui ne sut éviter sa chute qu'en se rattrapant au torse de Pierre. Un gémissement incontrôlé accompagna sa frayeur.

— Bah alors, c'est moi qui te fais de l'effet ? ironisa Pierre en le retenant.

Sylvain entendit comme l'écho de ses propres paroles proférées plus tôt. Et il se sentit audacieux.

— Oui.

Joanne et Simon marchèrent lentement jusqu'à la voiture, retardant la séparation fatidique. Avec l'arrêt de bus en ligne de mire, Joanne vit le grand monstre de métal arriver, prêt à régurgiter ses passagers et à en avaler d'autres. Elle se voyait déjà chercher son titre de transport.

— Tu veux aller te promener ? devança Simon.

Joanne accueillit avec un enthousiasme débordant sa proposition et sauta dans la voiture. Quitte à se faire conduire, autant choisir le chauffeur.

— Tu veux retourner sur la promenade ? l'invita Simon. On devrait pouvoir trouver un peu d'ombre.

Joanne se mordit les lèvres.

— On n'est jamais allés chez toi. Tu veux me montrer ? fit-elle sans quitter les yeux de la route.

Simon haussa les épaules et corrigea sa trajectoire. Pourtant plus court que pour se rendre à Haut-Lavoir, le trajet, fait dans un silence cristallin, parut plus long.

Joanne sentit son cœur bondir dans sa poitrine quand Simon entra sur la place devant la quincaillerie. Derrière la vitre, elle découvrit le nombre important de chemins qui prenaient naissance ici.

— Ça doit ressembler à une étoile, vu du ciel, murmura-t-elle.

— On prend ce chemin-ci, l'informa Simon.

Ils remontèrent le dernier kilomètre avec appréhension. La sinuosité du chemin caillouteux couvrait le bombardement dessous son chemisier. C'était la deuxième visite de logement qu'elle faisait aujourd'hui et elle espérait que son agent lui dévoile tout son potentiel.

En arrivant devant le chalet, Simon lut la réponse de son frère à qui il avait écrit ne pas rentrer déjeuner et qui l'avait prévenu à son tour qu'il mangerait avec Olga et Harold. En espérant être assez explicite, il lui répondit alors :

Restes-y pour l'après-midi STP

Simon rejoignit Joanne dans la cour qui se tenait face au chalet, la tête en arrière.

— Il est magnifique, souffla-t-elle.

Il lui tendit la main et l'invita à le suivre à l'intérieur. Elle la saisit et lui adressa un timide sourire.

Son avis n'en fit que plus renforcé en découvrant avec émerveillement l'âme de la maison. Elle ne lâcha pas sa main.

— Tu veux boire quelque chose ? Un café ?

— Non.

— Un thé ou un verre d'eau ? hasarda-t-il.

— On est seuls ? Ton frère n'est pas là ?

— Il ne devrait pas rentrer, normalement.

Elle ne lui laissa pas le temps de s'enquérir à nouveau de sa soif et préféra l'étancher d'elle-même. Elle le tira à elle, glissa plus fortement ses doigts dans les siens, et posa sa main libre sur son torse. Elle prit une

grande inspiration et tenta de se hisser sur la pointe des pieds.

Il lui coupa l'herbe sous le pied.

Simon lâcha sa main et saisit Joanne par la taille. Elle gémit de surprise quand il la souleva si facilement et la plaqua contre lui. Elle noua ses jambes autour de sa taille et se retrouva plus haute que lui, contrainte de baisser son visage sur le sien pour lui donner son premier baiser.

Simon fit un pas en arrière pour assurer leur équilibre et l'étreignit du plus fort qu'il put. Elle l'embrassa fougueusement, laissant glisser ses cheveux contre lui. Ce rideau brun les isolait du reste du monde.

Simon réajusta la position de Joanne dans ses bras en rehaussant ses fesses de ses larges mains, ce qui la fit gémir une nouvelle fois. Sans difficulté, il retira ses chaussures en s'aidant d'un pied appuyé sur le talon de l'autre et l'emmena en pilotage automatique jusqu'à sa chambre. De là, il la lâcha sur le lit. Le sommier à ressorts la fit rebondir et lui arracha un rire.

Simon se tint debout devant elle et entreprit d'enlever son polo en l'attrapant par le bas, les bras croisés.

— Mon Dieu, susurra-t-elle, écarquillant ses yeux pour ne pas rater une miette du spectacle.

Il s'agenouilla sur le lit, rampant au-dessus de Joanne et la regarda droit dans les yeux, ses deux bras tendus de part et d'autre de sa tête, les poings s'enfonçant dans le matelas. Il laissa le temps s'écouler, immortalisant cet instant. Leurs souffles martelaient le silence comme s'égrainaient les secondes impétueuses.

Elle craqua en premier. Joanne releva la tête pour aller chercher sa bouche et caressa son torse. Elle reconnut l'agréable souvenir du contact de sa peau, de la fois où elle avait ausculté son flanc meurtri par une mauvaise chute. Il se détacha de sa bouche et vint promener ses lèvres dans son cou. Elle embrassa sa peau chaude et sucrée.

Simon se releva, assis sur ses talons, laissant à sa partenaire tout l'espace pour se dévêtir. Il l'aida à se défaire de son chemisier. Tandis qu'elle défaisait chaque bouton, il attrapa le tissu par en dessous et le releva. Les bras en l'air, encore pris dans les manches, Simon admira la beauté qui s'offrait à lui. Une nouvelle seconde s'échappa.

Joanne porta ses mains à la boucle de sa ceinture et entreprit de défaire le pantalon de son partenaire. Simon prit le visage de Joanne dans ses bras et vint se rassasier de sa saveur. N'arrivant pas à le déshabiller à l'aveugle, elle fut obligée de le repousser pour mieux y voir. Il étouffa un rire et lui vint en aide.

Il jeta son pantalon et les reliefs de sa tenue en arrière, bientôt rejoints par les sandales, le short et les sous-vêtements de Joanne. Son geste passionné fit se refermer la porte, qui claqua avec ardeur sur deux corps nus se découvrant.

Chapitre 21 :
Les lettres et les souvenirs

Des quatre, Étienne était le seul en cette période estivale à conserver une activité en dehors des TIG. Sa hiérarchie avait tu ses démêlés avec la justice et avait maintenu son poste le temps qu'il purge sa peine et que l'affaire se tasse.

Comme tous les jours ouvrés, depuis qu'il avait été muté de ce côté de la vallée pour vivre avec sa femme, il commençait sa journée par le tri des lettres au centre de distribution du courrier de la ville.

Étienne et les autres facteurs triaient par tournées les lettres reçues dans la nuit. Il ne leur suffisait pas de connaître le quartier qui leur était attribué, mais l'ensemble de Château-sur-foin, de la grande avenue aux petites ruelles, du centre-ville aux hameaux excentrés. Ils avaient une vision mentale et précise de toutes les adresses possibles.

Il était capable pour beaucoup de citoyens de les resituer en ville. Parfois, la simple évocation d'un nom lui rappelait à l'esprit un numéro de voie, le nom d'une rue sans qu'il en fasse l'effort. Les déménagements étaient pour Étienne et la plupart des facteurs le moyen d'affuter leur mémoire. Ils étaient au courant avant tout le monde qu'untel quittait la ville ou qu'une telle y emménageait. Le changement d'adresse du maire, au vu de la quantité de courriers qui lui était adressé n'avait échappé à personne. Depuis qu'il avait délaissé son splendide appartement de l'avenue principale pour une villa avec jardin éloignée du centre, ce n'était plus la même adresse qui venait spontanément en tête quand on lisait « Madame Bonnet-Beauregard et Monsieur Beauregard » sur les enveloppes.

Les gestes étaient automatiques, voire mécaniques. D'une main, Étienne saisissait une lettre, reconnaissait l'adresse et en déduisait le quartier dans lequel elle serait envoyée. De l'autre, il la jetait dans le bac désigné à cette tournée. Ses mains répétaient la même gestuelle, moulinant sans se croiser, sans se heurter.

De temps en temps, il interceptait une lettre sur laquelle l'adresse était mal indiquée. Elle atterrissait dans une caisse à part.

Puis soudain, ses mouvements chorégraphiés s'arrêtèrent. Il tenait dans ses deux mains une lettre épaisse dont le destinataire désignait sa femme, avec le même nom de famille qu'ils partageaient, et la même adresse où il avait vécu auprès d'elle. Étienne lut péniblement le nom de l'expéditeur renseigné dans le coin supérieur gauche qui lui revint en

mémoire comme un boomerang.

L'unique fois où il avait lu ce nom, c'était depuis sa voiture, sur son appareil photo. Il venait de saisir la boîte aux lettres de l'homme qu'il soupçonnait d'entretenir une liaison avec sa femme et essayait tant bien que mal de lire le nom inscrit dessus. Il n'avait pu déchiffrer qu'un prénom, « Gatien », et aujourd'hui, il avait rassemblé toutes les pièces du puzzle.

Il mémorisa son nom et jeta avec dédain cette déclaration d'amour dans le compartiment des lettres à retrier, celles où l'adresse du destinataire était mal renseignée. S'il pouvait lui faire perdre une journée à attendre, ça serait toujours ça de pris…

Étienne quitta le centre et s'apprêta à partir en tournée dans sa voiture reconnaissable de facteur, attendue des impatients, redoutée des amendés, détestée des roquets. Avant de mettre le contact, il rechercha sur internet l'homme dont il avait retenu le nom. Il reconnut immédiatement ce visage faussement jovial dans les résultats d'images. L'homme, avec qui il partageait les mêmes caractéristiques – même morphologie, même couleur de cheveux –, apparaissait sur de nombreux clichés de la vie associative de Château-sur-foin.

Étienne quitta la recherche d'images et consulta la liste des sites proposés. Après avoir passé les nombreuses coupures de presse, il s'arrêta sur un site institutionnel. Il découvrit que l'homme était comptable, et il fit le lien avec l'activité commerciale de sa femme.

— Elle se tape son comptable, conclut Étienne.

Daniel et Simon s'étaient retrouvés pour le déjeuner qui, ces derniers temps, peinait à être partagé par les deux frères.

Cela sentait bon le pain frais dans le chalet. Le pâton avait suffisamment monté pour qu'après cuisson, la miche ronde et croustillante soit aussi délicieuse qu'appétente. Daniel avait cueilli au jardin de généreux légumes. La tablée en révélait un parfait échantillon de couleurs. Les concombres, les tomates, les radis faisaient la part belle aux productions locales. Olga fournissait les œufs depuis son petit poulailler – Daniel en avait fait cuire une demi-douzaine. Toutes sortes de fromages étaient aussi représentés. Le couteau faisait des allers-retours sur le plateau tandis que la motte de beurre fondait comme neige au soleil.

Tandis que leur visage se déridait à mesure que leur estomac s'alourdissait, les deux hommes échangeaient leur programme de l'après-midi de leur voix étouffée. Simon comptait poursuivre le balisage du chemin de randonnée et Daniel allait reprendre sa sensibilisation à l'abattage des arbres auprès de ses gars. Il ne pensait pas qu'il serait une nouvelle fois interrompu dans son entreprise.

Son téléphone retentit bruyamment dans la poche de sa veste suspendue dans l'entrée.

— Monsieur Porteur ? Bonjour, madame Duval à l'appareil. J'ai les résultats de l'analyse ADN.

Ils avaient laissé le pain, le beurre et les fromages sur la table et étaient partis dans la voiture de leur mère à tombeau ouvert. La directrice les attendait pour ouvrir la lettre du laboratoire.

— On l'a déposée sur mon bureau ce matin et je ne l'ai trouvée qu'après ma pause, s'excusa-t-elle.

Madame Duval les fit s'asseoir solennellement dans de petits fauteuils disposés autour d'une table basse. On aurait dit de grands enfants jouant à la dinette, l'appréhension n'étant plus celle de renverser du thé invisible sur la moquette, mais de se confronter à un nouvel avenir.

Elle ne mit pas plus de formes et ouvrit le courrier avec le coupe-papier arraché une seconde plus tôt au pot à crayons sur son bureau.

La mine grave et d'une voix blanche, la directrice lut le long discours qui précédait les résultats. Les deux hommes eurent la vague envie de lui prendre le courrier des mains pour directement découvrir le verdict. Elle reprit sa respiration et y parvint enfin.

Daniel et Simon froncèrent leurs épais sourcils.

— Eugénie n'est pas votre mère, traduisit-elle en les regardant tour à tour. Mais elle serait votre tante.

— Ce n'est pas possible, il doit y avoir une erreur, réfuta Daniel. Ils se sont trompés.

— Les résultats sont formels. La correspondance est trop faible pour que ce soit votre mère. Mais tout porte à croire que vous avez quand même un lien de parenté avec Eugénie.

— Nous n'avons pas de tante. Ma mère nous l'aurait dit si elle avait eu une sœur !

— Je n'ai déjà pas de souvenirs de maman, comment aurais-je pu en avoir d'une tante…, maugréa son petit frère.

— Et elle est où, notre mère, alors ? s'offusqua Daniel sans prêter attention aux divagations de Simon. Allons voir le père, reprit-il allègrement. Il saura tirer la situation au clair. Il doit y avoir une explication logique à tout ce bazar.

Daniel eut un rire nerveux qui laissa la directrice désarmée. Il se leva et pressa Simon d'en faire autant. Ils n'avaient pas une seconde à

perdre.

Ce dernier demanda la permission à la directrice d'emporter la lettre et suivit son frère.

— T'as vu l'heure ? Tes TIG vont arriver, souligna Simon en rejoignant la voiture. Tu ne peux pas les laisser en plan.

— Ça va être délicat : avec les vacances, j'ai tout le temps les TIG. Et les horaires de visite de la prison sont ce qu'ils sont. Harold et Olga accepteront de s'en occuper.

— Ce ne sont pas des enfants que l'on confie à la voisine. Tu n'es pas censé t'en éloigner comme ça, sans permission du juge.

— Très bien, admit Daniel qui se grattait le bouc tant la repousse le démangeait. Rentrons, je l'appelle en chemin. Il comprendra et annulera leur après-midi.

Simon sauta dans la voiture sans demander son reste. Il était rare qu'en compagnie de son frère, ce dernier lui laissa le volant.

— Allô, juge Sullivan ? J'ai un service à vous demander.

— Vous ne vous embarrassez pas de l'étiquette. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? s'enquit le vieil homme à l'autre bout du fil.

Daniel lui exposa les faits, l'incongruité de leur situation familiale et les questions qui restaient sans réponses. Être débarrassé des TIG pour rendre visite à leur père en prison était la seule solution.

— Vous êtes toujours là ? s'inquiéta Daniel qui attendait sa réponse.

— Je vous propose une alternative : emmenez-les.

— Où ça ?

— À la maison d'arrêt. Emmenez-les avec vous.

— Voir mon père ?

Daniel et Simon se regardèrent, perplexes.

— Rencontrer d'autres prisonniers. Pour une visite de sensibilisation, dirons-nous. À quinze jours de leur libération, ça leur fera une piqûre de rappel de ce qu'ils risquent, s'amusa le juge.

— Même pour Hubert ? Il en vient.

— Surtout pour Hubert !

— C'est possible d'organiser ça pour cette après-midi ? douta Daniel.

— En effet, reconnut le magistrat. C'est un peu juste. Je m'en occupe pour demain matin !

Les frères remercièrent chaleureusement le juge Sullivan et prièrent pour que leur père tienne jusque-là. Ils avaient gardé un contact avec le médecin de la prison et ses nouvelles avaient été plutôt encourageantes. Le père Porteur était stable et sous oxygène. Les fils avaient eu un nouvel espoir. Celui de reformer leur famille.

— Tu vas prévenir les TIG de leur sortie scolaire ? railla Simon.

— Certainement pas. Hubert risque de se défiler.

Et c'est ce qu'il tenta de faire le lendemain.

— Changement de plan ! aboya Daniel au lieu de rassemblement devant Chez Harold. On va tous en prison.

— Mais j'ai rien fait ! s'insurgea Étienne.

Les trois autres se rangèrent derrière le même argument.

— Injonction du juge, tonna-t-il comme si c'étaient des mots magiques. Vous allez faire une visite de sensibilisation, expliqua-t-il après un moment.

En dépit des circonstances, Daniel ressentit un malin plaisir à les effrayer.

— Si je peux me permettre, je l'ai déjà visitée, les informa humblement Hubert. Ça ne casse pas trois pattes à un tabouret. Que dites-vous que je reste ici et que j'aide Olga avec ses arbres, par exemple ?

Hubert chercha le soutien d'Olga en se tournant vers elle.

— Olga n'a pas besoin de vous. Harold est là si besoin. N'est-ce pas ?

— Ça devrait le faire, je ne manque pas de timbres, confirma Olga.

— Il y a toujours le problème du nombre de places. Et c'est un peu tard pour qu'on s'y rejoigne, souleva Hubert.

— Bien tenté. On y va à deux voitures, fit Daniel en désignant du menton celles de leurs parents réunies devant la quincaillerie.

Hubert s'affaissa, déconfit.

— Vous ne prenez plus le pick-up ? s'enquit Noor.

— Marche plus, fit Daniel.

— Pour le moment, invoqua Simon. J'attends les bougies…

— Perdons pas de temps, rappela l'aîné. Messieurs, avec Simon.

Les filles, avec moi.

Simon ouvrit le bal avec, en co-pilote, Étienne qui ne vit rien à redire quant au trajet suivi.

— Depuis le temps qu'on y va, lâcha le conducteur.

Hubert, assis au milieu de la banquette arrière inclina curieusement la tête.

— Plaisir ou affaires ? interrogea Étienne.

— Euh… plaisir, se résolut Simon par élimination.

— Ami ou famille ?

— Famille.

Hubert et Étienne affichèrent la même expression respectueuse.

Deux surveillants pénitentiaires les attendaient. L'un prit en charge Daniel et Simon, l'autre, les TIG.

— On va se revoir ? s'inquiéta soudainement Lily.

— J'ai un quota de perte, fit Daniel, narquois.

Les deux frères passèrent les lourdes portes. Hubert se sentit empreint de nostalgie. Les filles déglutirent et Étienne cacha son intimidation. Il n'en menait pas large non plus.

L'agent les fit avancer sous un portique et procéda à la fouille avec une collègue.

— Ah, ça faisait longtemps, souffla Hubert.

Le binôme guida le groupe jusqu'à une pièce entièrement murée de barreaux. Les TIG s'assirent sur les chaises qu'on leur indiqua et on leur demanda d'attendre.

Tout était orchestré pour créer une ambiance inquiétante. Le silence et l'attente y participaient pour beaucoup.

Enfin, trois hommes apparurent dans le couloir. Ils portaient une combinaison orange et étaient menottés. Ils arboraient tous un air menaçant, la bouche déformée par la répugnance. Un était particulièrement grand et avait le crâne rasé. Un autre avait une barbe. Le troisième était petit et maigre, mais laissait penser qu'il redoublait de malice.

L'agent leur enleva leurs chaînes avant de les faire entrer et s'asseoir face à leurs visiteurs.

— Mais… euh…, commença Lily, qui n'en finissait pas d'avaler sa salive.

— On reste là, la rassura l'agent.

— C'est-à-dire que je n'avais pas imaginé le contraire, dit-elle d'un rire nerveux.

— Messieurs, les invita l'agente, présentez-vous.

— Trafic de drogues.

— Vol à main armée.

— Tentative de meurtre.

Leur identité s'était effacée pour laisser place à leurs méfaits.

Lily et Noor s'enfoncèrent dans leur siège fixé au sol.

— Enchanté. « Trouble à l'ordre public », se présenta gaiement Hubert. Mais je préfère qu'on retienne « complice d'évasion ».

Le détenu maigrichon plissa les yeux.

— Je n'ai pas trop de nouvelles, reprit Hubert. Est-ce que le Lièvre officie toujours ici ?

— Qui le demande ? grogna un des deux molosses, toutes dents dehors.

— Le Daim.

Sa réponse le renvoya à la niche.

Étienne eut l'étrange sensation que la menace avait changé de camp. Les agents réorientèrent la conversation sur les peines encourues et le train de vie dissuasif des prisonniers.

— Vous n'avez pas de chambre individuelle ? s'étonna Noor.

Tentative-de-meurtre lui répondit par un sourire malfaisant.

— Les joies de la colocation, fit Hubert. Au début, c'est dur puis après, on n'arrive plus à s'en passer.

— Et vous faites du sport ? demanda Lily très sérieusement.

Les deux gros bras bandèrent leurs muscles, grognant simultanément pour montrer leur force.

— Et la cuisine, c'est comment ?

— Tu comptes réserver une semaine pour les vacances d'hiver ? lui souffla Étienne par-dessus les épaules d'Hubert qui les séparaient.

— Non, mais c'est pour savoir…

— Rien que d'être ici devrait te dissuader de recommencer, siffla-t-il

entre les dents. Inutile de feuilleter leur brochure.

— Tu ne t'es jamais posé la question que, peut-être, il n'y avait pas que toi qui avait été condamné sur un malentendu ? dit-elle plus fort. Ils méritent aussi qu'on se préoccupe d'eux.

— Personnellement, je suis bien coupable. Pas de doute là-dessus, l'assura Tentative.

— Voilà ! Écoute le monsieur.

— C'est qui que vous avez essayé de tuer ? lui posa directement Lily.

— Mes voisins.

— Ah, d'accord, accepta Lily sans sourciller.

— Attends, ça te suffit comme réponse ? Tu ne lui demandes pas de détails ? Moi, j'ai dû te raconter toute ma vie et tu as encore des doutes !

— C'est pas pareil, il y avait des enfants en jeu.

Les trois détenus lancèrent un regard réprobateur à Étienne.

— Vous n'allez pas vous y mettre ! C'était un malentendu, brailla l'accusé.

— C'est ce qu'ils disent tous, l'informa le barbu.

— Ma femme se tape son comptable !

— Ah, fit l'homme au crâne rasé, revenant sur sa position.

— Attendez. C'est son comptable ? Vous avez appris ça comment ? Vous l'avez suivi ? s'offusqua Noor. Monsieur Porteur vous a dit de ne pas faire de bêtise.

— Porteur ? Un lien avec Bosco ? s'enquit Vol-à-main-armée.

— Peut-être…, bluffa Hubert, se souvenant du motif de visite plaisir et famille de Simon. Vous le connaissez ?

— Un peu si on le connaît ! s'enflamma Trafic-de-drogues. C'est comme notre père ici.

— Il nous a recueillis.

— Protégés.

— Nous a appris à nous faire respecter.

Vol et Trafic se renvoyaient la balle sur le terrain des déclarations d'amour filial. Leurs yeux brillaient de reconnaissance.

— Depuis qu'ils l'ont mis en cellule de soin, ce n'est plus pareil, dit

l'un des deux, tristement.

— Le jour où il va casser sa pipe, ça sera quelque chose…

Trafic et Vol s'étaient recroquevillés, comme terrassés à l'idée de perdre leur unique repère.

Hubert jeta un coup d'œil à Étienne ; ils pensaient à la même chose. Leur conversation avec le petit frère de Daniel prenait tout son sens.

Le reste de leurs échanges fut plus souple. Les sept individus parlèrent plus librement.

— L'important, c'est d'avoir des gens sur qui compter, soutint Vol. Ne vous prenez pas la tête pour des conneries.

— Les amis, c'est important, insista Trafic. Les miens m'ont balancé pour une réduction de peine…, fit-il amèrement.

Noor se raidit dans son siège, mais Lily ne sembla pas relever.

— Mais je m'en suis fait de nouveaux, ici. Alors, on peut dire que grâce à eux, je suis une personne meilleure.

— Vous avez arrêté le trafic de drogues ? s'enquit Lily.

— J'ai changé de branche, pouffa l'homme.

— T'es rassurée ? fit Étienne à Lily. Il n'empiète pas sur tes affaires.

Les deux se fendirent d'un rire soutenu, rappelant à leur bon souvenir leur raillerie passée.

Dans l'aile médicalisée du bâtiment, Daniel et Simon retournèrent au chevet de leur père. Ils le découvrirent endormi. Une sonde nasale l'approvisionnait en oxygène.

— Papa, c'est nous, fit Daniel.

— On est là, le rassura Simon en prenant sa main dans la sienne.

Ses doigts étaient gelés comme s'il était allé puiser de l'eau en hiver.

Bosco ouvrit les yeux et posa un doux regard sur ses deux garçons. Il serra sa main du plus fort qu'il le put.

— Papa, je suis désolé, ce n'est pas maman… Le test est revenu négatif.

Daniel était mortifié de devoir apprendre à son père que sa femme n'était pas réapparue. Il culpabilisait de lui avoir donné un faux espoir.

— Mais il semblerait qu'elle ait une sœur, reprit-il avec l'intention de

compenser cette mauvaise nouvelle. Cette femme, c'est notre tante.

— Eugénie…, murmura Bosco.

— Oui, « Eugénie ». Ils pensent que c'est notre tante, répéta Daniel.

— C'est sa sœur…

— C'est ça, le coupa Daniel comme pour l'aider à intégrer cette nouvelle information.

Mais Bosco eut l'air agacé. Il retint une toux et se racla la gorge.

— Je crois que papa essaye de nous dire quelque chose, intervint Simon. Tu savais qu'elle avait une sœur ? tenta-t-il. Tu la connais ?

— Elle s'appelle Eugénie. C'est son vrai prénom, fit-il avec plus d'aplomb.

Daniel et Simon se regardèrent dubitatifs. Ils eurent envie de rire.

— C'est impossible, voyons, le contredit Daniel. Rappelle-toi : ils l'ont trouvée, incohérente et c'est eux qui lui ont donné ce prénom-là, par rapport au calendrier.

Daniel eut un regard pour son frère qui se voulait rassurant. Leur père avait vraisemblablement l'esprit brouillé. Les antidouleurs y étaient sans doute pour quelque chose.

Bosco prit de profondes inspirations pour se gorger d'oxygène et parla d'une voix faible.

— J'ai rencontré votre mère, je travaillais déjà pour des gens pas clairs. On est tombés amoureux. J'ai rencontré ses parents, sa sœur. Evy et Eugie étaient inséparables, fit-il dans un rictus. Mais apprendre qu'Evelyne me fréquentait les a éloignés. Sa famille lui a défendu de continuer de me voir.

Il fit une pause et reprit :

— Elle leur a tenu tête. Elle t'attendait, Daniel…

L'intéressé déglutit, entendant cette histoire pour la première fois.

— On s'est enfuis. On est partis tous les deux, vivre notre amour loin de leurs jugements. On a construit notre chez-nous. Tu es arrivé ; c'était formidable. Nous ne manquions de rien. Simon nous a rejoints, ajouta-t-il en étreignant une nouvelle fois sa main.

Daniel et Simon écoutaient attentivement ce récit inimaginable d'une vie glorieuse.

— Les années passaient. Et le vide s'est fait ressentir. Il lui

manquait malgré tout quelqu'un… sa sœur. Elle l'a retrouvée et elles se sont écrit.

Les deux frères redoublèrent d'attention ; ce chapitre était pour l'un comme pour l'autre inédit.

— Leurs parents étaient morts. Il ne restait plus qu'elles deux. Eugénie vivait seule ; elle ne s'était pas mariée. Mais elle était malade… Elle n'avait plus les idées claires, comme si elle était atteinte de démence. Avoir retrouvé sa sœur l'avait amenée à se confondre, elle mélangeait le passé et le présent…

Bosco fit une pause, comme pour se recharger à sa sonde nasale.

— Evelyne avait prévu de la rejoindre pour son anniversaire. Mais c'était de la folie…

Il ferma les yeux, plissant les paupières. Il menait un combat intérieur.

— Qu'est-ce qui s'est passé, papa ? l'encouragea Simon.

— On était en plein hiver. Il neigeait depuis plusieurs jours. C'était devenu dangereux de mettre un pied dehors. Et les routes en ville n'étaient pas comme maintenant. Toute la journée, je lui ai dit de rester. Je l'ai retenue…

— Mais elle est quand même partie ? devina Daniel.

— Je lui ai dit de ne pas y aller. La nuit commença à tomber, et le blizzard vint. C'était trop tard. Mais elle insistait…

Les garçons imaginèrent leur mère prise dans la tempête.

— Elle disait qu'Eugénie avait besoin d'elle, qu'elle lui avait promis de la retrouver pour son anniversaire, qu'elle l'attendait…

Il était essoufflé. Sa poitrine se gonflait difficilement.

— « Je ne peux pas l'abandonner, pas encore », répéta Bosco qui ressassait les dernières paroles de sa femme.

Des larmes s'échappèrent de ses yeux clairs et roulèrent sur ses joues blanches.

Daniel avait la gorge nouée, son nez le brûlait. Il se souvenait de cet hiver ; il se souvenait avoir joué dans la neige, combien il avait aimé vivre au chalet sous ce temps. Simon n'en avait aucun souvenir ; il écoutait ce récit avec distance, mais cela l'affectait. Le visage baissé sur la main froide qu'il tenait, il laissait sa bouche se déformer par le chagrin.

— Elle est tombée, fit Bosco, les sortant de leur recueillement. Votre mère a glissé.

Simon releva la tête, perdu. Daniel marqua l'incompréhension d'un mouvement de recul.

— Elle est partie, tu veux dire ? Maman est partie, n'est-ce pas ?

— Il y avait du verglas, dans la cour. Elle n'a pas pu rejoindre sa voiture. Elle est tombée, répéta le père. Elle s'est… elle s'est brisé la nuque, hoqueta-t-il. J'ai rien pu faire…

Daniel hochait la tête de gauche à droite. Il rejetait cette idée. Leur père se trompait. Il devait confondre. C'était impossible que l'histoire finisse ainsi.

— Mais tu l'as soignée ? Les secours sont venus, et ils l'ont soignée.

— Il y avait la tempête. Le téléphone était coupé. Il faisait si noir… et, c'était trop tard. Elle n'était plus là.

— Maman n'est pas partie ! s'insurgea Simon avec horreur.

Leur père se sentait défaillir.

— Votre mère est morte, dit-il en s'effondrant en larmes.

C'est la première fois que Bosco le formulait. La première fois qu'il se confiait sur le décès de sa femme. Il n'avait jamais prononcé ces mots en plus de trente ans.

Chapitre 22 :
La fourche et le calendrier

— Nous y voilà, lâcha Sylvain en expirant fortement.

— C'est vite arrivé, concéda Joanne.

Simon demeura penaud et s'écarta simplement de la voiture de Sylvain.

Bien avant que ce dernier se pose la question, Simon avait travaillé dessus pour la remettre en état et la restituer à son propriétaire.

À l'instar de sa relation dégénérescente avec Adrien, Sylvain avait remis à plus tard ses soucis de mécanique, occultant l'angoisse de la paperasse. S'occuper de son bail de location pour son nouvel appartement et de toutes les démarches qui en découlaient avait suffi à l'écœurer des tâches administratives.

Mais quand tout fût réglé à propos de son logement, il daigna enfin prêter attention à sa voiture, restée bloquée sur le parking de la quincaillerie depuis le mois de mai. Se dire que de toute façon la clef referait bien surface un jour ou l'autre et que ça lui épargnerait du temps et de l'argent auprès d'un mécanicien ne faisait plus effet.

Il avait dû se rendre à l'évidence qu'il ne pouvait plus continuer de payer une assurance pour une voiture qui ne roulait pas.

Heureusement, Simon ne l'avait pas attendu. Il avait commencé son entreprise dans le secret, puis avait été contraint de mettre Joanne et sa curiosité dans la confidence. Enfin, à deux doigts de la vendre en l'état, Sylvain avait été prévenu. Quel n'avait pas été son soulagement de s'éviter cette corvée.

— Comment avez-vous pu me cacher ça ! s'était enchanté Sylvain. Je te suis redevable. Ce n'est plus une soirée de pendaison de crémaillère que je vais faire, mais un weekend, une semaine de réjouissances ! s'était-il exclamé. Je ne te remercierai jamais assez ! répéta-t-il aujourd'hui.

Sylvain serrait amoureusement ses clefs de voiture dans ses mains ; Simon lui en avait fourni en trois exemplaires.

— Ce n'est rien. Tu m'as déjà dédommagé pour les pièces, le rassura Simon. Et ne perds pas les doubles.

— Une fois pas deux ; je vais m'en faire greffer une sur le bras.

— Bon, intervint Joanne. Il commence à faire tard…

— Ça va, ça va, j'ai compris. Tu es pressée que je m'en aille, pour te retrouver en tête-à-tête avec ton homme.

— Mais, oh. Ne dis pas ça. On ne fait que repousser l'inévitable, voilà tout. Et si tu veux t'installer à la lumière des bougies…

— Ne te moque pas de moi ! J'ai oublié de faire le changement pour l'électricité : ça arrive à tout le monde. Demain matin, ça sera réglé. Mais tu

as raison… Je ne vais pas tarder. Je finis de charger les affaires et je me sauve.

Il n'en avait pas envie. D'ailleurs, ni Simon ni Joanne ne souhaitaient le voir partir. Sylvain n'allait pas loin pourtant, mais son départ occasionnait assez de changement pour que l'équilibre du trio s'en retrouva ébranlé.

Simon chargea les sacs de Sylvain dans le coffre de la voiture et sur les sièges arrière, en veillant à garder caché un autre présent qu'il lui avait fait et que, par pudeur, il n'avait pas envie d'afficher. Il espérait cependant que Sylvain ne passe pas à côté et ne le trouve que dans plusieurs mois. Il se retint de le prévenir de ce cadeau mystère par peur de le voir sortir toutes ses affaires savamment imbriquées.

Sylvain chargea lui-même le lilas à l'avant, au pied du siège passager.

— C'est quoi ça ? fit-il en ressortant de l'habitacle.

Il brandissait une fourche à bêcher luisante de nouveauté.

— Tadaa ! s'écria Joanne, victorieuse. C'est un petit quelque chose pour planter l'arbre. Je ne savais pas si tu voulais le garder ou si tu voulais le planter.

— J'ai cru un instant que c'était un message à propos d'Adrien, que s'il m'énervait trop, je pouvais toujours l'enterrer.

— J'étais plus sur l'idée de renaissance, « planter un nouveau départ », en qualité de bourgeon que tu es, ricana-t-elle. Mais ton idée est bien aussi.

— Ça va le faire avec lui ? Pour récupérer tes affaires ? s'enquit Simon.

— Il m'a prévenu que mes sacs-poubelle – ce dans quoi il a mis toutes mes affaires – m'attendaient à la cave de l'immeuble. Près du local à poubelle. « Attention à ne pas confondre », a-t-il eu besoin de me préciser. S'il s'y est tenu, je ne devrais pas avoir à le croiser. Je mettrai simplement mes clefs dans sa boîte aux lettres, et ouste, bon débarras.

— Ça sera, en effet, une bonne chose de faite, fit Joanne. Et je sais que son attitude est cavalière, mais…

— Ça aurait pu être pire, convint Sylvain.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'il desserre ses griffes si facilement.

— Ne commencez pas à vous faire des films, les interrompit Simon dans leurs réflexions. Il n'y a pas de raison que ça se passe mal.

Sylvain et Joanne n'étaient pas de cet avis, mais ils concédèrent à ne pas se saper le moral inutilement, ni à s'inquiéter mutuellement.

— Bon…, fit cette fois Simon.

— Oui, oui, j'y vais, les tourtereaux.

Sylvain étreignit Joanne d'un câlin sans précédent ; celle-ci, en qualité primitive d'infirmière, fut rassurée de voir qu'il ne chancelait plus.

— C'est le radiologiste qui doit être content, fit-elle, une fois libérée de ses bras. Ton squelette doit être comme neuf.

— Il est même aux anges. Il m'a appelé ce matin. Je crois qu'il a reconstitué tout mon squelette en grandeur nature. Je dois encore leur fournir ma nouvelle adresse : l'hôpital va me renvoyer tout mon dossier.

— Tu vas les encadrer ? s'amusa Joanne.

— J'avais dans l'idée de les fixer à la baie vitrée ; ça ferait une déco sympa pour les longues nuits noires qui approchent !

— Ça et une lanterne… Mets du pain sec pour attirer les corbeaux ! En plus, si tu ne reprends pas le travail de suite, tu vas rester enfermé.

— Je vois déjà les voisins se plaindre et la presse faire les gros titres : « L'appartement hanté : le nouveau locataire effraie les enfants. »

Sylvain rit de l'image mentale qu'il avait de la scène et laissa ses éclats de voix s'éteindre sans que personne ne surenchérisse.

— Bon…, fit-il à son tour.

Il inspira une nouvelle fois et tendit la main à Simon.

— Merci d'avoir croisé ma route.

Simon tint fermement sa main et l'attira à lui, pris d'une envie d'accolade fraternelle.

— Si tu tombes encore, je serai là.

Joanne se sentit gagnée par l'émotion.

— Vous voulez que je vous redépose ? tenta Sylvain qui savait très bien que sa voiture était pleine. Peut-être qu'en poussant un peu…

— Non, ne t'embête pas. On va marcher, l'assura Joanne.

Sylvain monta dans sa voiture, refit connaissance avec son siège, son volant, son rétroviseur, sa ceinture, comme un jeune conducteur, et mit le contact.

— Que c'est bon de rentrer chez soi, leur adressa-t-il une dernière fois.

Joanne et Simon se reculèrent, le regardant partir. Elle chercha son contact, et se lova contre lui. Il l'embrassa sur le front et tous deux empruntèrent la même sortie, laissant derrière eux La Maison des Bourgeons bleus et sa pancarte de bienvenue avec ses grandes initiales peintes en bleu et or.

L'après-midi était belle. L'été n'en était pas encore à ses dernières heures, mais les journées qui s'allongeaient étaient loin derrière.

— J'ai jamais compris pourquoi les gens préféraient l'été, verbalisa à voix haute Joanne, perdue dans ses pensées. On oublie que les jours raccourcissent quand vient l'été. La meilleure saison reste le printemps : la nuit tombe de plus en plus tard.

— L'automne est beau, aussi, remarqua Simon.

— À n'en pas douter. Je n'ai jamais su vraiment me décider. Le printemps et l'automne… mais les arbres rouges ne durent pas.

— Rien ne dure, concéda-t-il.

Ils marchèrent en silence, rejoignant tranquillement l'ébullition de la ville, s'effleurant de temps à autre le bras. Joanne savait qu'il ne parlait pas uniquement des paysages rouillés de l'automne. Simon pensait que Joanne voudrait approfondir la réflexion qu'il venait de faire. Il essaya de ne pas se montrer froid. Elle essaya de ne pas se montrer indiscrète.

— Tu devais me raconter pour l'étonnante histoire de ta tante et de son

prénom, lança cependant Joanne.

— C'est vrai, commença-t-il. Contrairement à ce que tu crois, ce n'est pas une histoire de hasard ou de signe.

— Tu avoueras que les probabilités pour que, sans concertation, on se voit donner deux fois le même prénom sont, si ce n'est pas infime, dingues ! Eugénie l'a dit sans s'en rendre compte, c'est ça ? L'infirmière en chef se l'est rappelé ? tenta-t-elle de deviner.

— Ou plutôt quelles sont les chances que l'on choisisse deux fois le même prénom pour la même personne en fonction du calendrier ?

Joanne dévia son attention de sa route et le dévisagea, l'invitant à s'expliquer.

— La direction de l'hôpital avait nommé Eugénie ainsi en relevant la fête du jour dans le calendrier. On est d'accord ?

— Jusque-là, je te suis. Une chance qu'elle soit tombée sur un joli prénom. S'ils l'avaient trouvé quelques heures plus tard – le lendemain, donc –, ça n'aurait pas été la même chose…

— Tout à fait. Et donc, reprit-il, nous pensons – nous sommes même convaincus, qu'à sa naissance, ses parents ont fait pareil : ils ont choisi son prénom en fonction de la date du jour dans le calendrier.

— Attends, attends. C'est à quelle date qu'on l'a retrouvée ou quand est-ce que tombe la Sainte-Eugénie ? Puisque cela revient au même.

— Le sept février.

— Le sept février, répéta Joanne. Eugénie est donc née le sept février ?

— C'est ça. J'ai pu le confirmer auprès de l'État civil, car notre père ne se souvenait pas exactement de *la date*. Mais j'avais déjà vérifié cette théorie avec l'anniversaire de ma mère.

— Quand est-elle née ?

— Le six septembre, à la Sainte-Evelyne, observa Simon. Donc, pas de doute, mes grands-parents ont bien appliqué cette tradition pour leurs deux filles. C'était courant à l'époque…

— Pour que les saints protègent les bébés, c'est ça ? s'enquit-elle sans vraiment attendre de réponse. Chouette tradition.

Joanne et Simon continuaient leur progression. Elle intégrait les informations qu'elle glanait au fur et à mesure. Simon s'était montré très avare en détails. Il s'en était tenu à « ma mère est morte ».

Bien qu'elle ne se sentît pas encore légitime à s'immiscer dans les affaires de famille de son amoureux, elle ne pouvait que céder sous le poids de la curiosité.

— Tu veux me dire pourquoi ta mère a disparu le jour de l'arrivée d'Eugénie ?

Depuis qu'elle avait été introduite dans les petits papiers de Simon, il avait été forcé de la mettre au parfum quant aux raisons pour lesquelles lui et son frère se rendaient à *La Maison des Bourgeons bleus* sans prêter attention à Sylvain.

— Il y a bien un lien ? insista-t-elle prudemment face à son silence.

Il marchait en regardant ses pieds, craignant que le sol se dérobe comme ses pensées.

— Ma mère devait retrouver Eugénie, commença-t-il.

Simon récita ce qu'il avait entendu. Il retransmit du mieux qu'il put le discours qu'avait tenu leur père, faisant état d'un accident malheureux, à une époque où les conditions climatiques combinées à des moyens technologiques réduits ne lui avaient laissé aucune chance de s'en sortir.

— Si ça s'était produit aujourd'hui, on aurait agi autrement. Déjà, je sale la cour l'hiver pour éviter de glisser, justement. Puis on a les téléphones portables…

— Votre père vous a dit pourquoi, après coup, le lendemain, il n'avait rien fait ? Il aurait pu signaler sa mort, la police aurait compris.

— Tu sais, si mon père est en prison, c'est bien pour une raison. Il trafiquait des bagnoles qui n'étaient pas vraiment à lui, les revendait à des gens qui n'étaient pas franchement mieux, pour en faire je-ne-sais-quoi. Une voiture a été impliquée dans un casse qui a fait trois morts. Ils sont remontés jusqu'à lui et il a payé pour tout le monde.

— Il avait peur d'être arrêté ? Mais il leur aurait expliqué…

— Il avait peur de ne pas être cru. C'était facile pour la police de faire un raccourci en ce temps-là. Ils en auraient profité pour fouiner, ils auraient dit que c'était prémédité pour s'assurer qu'il prenne perpète. Et qu'est-ce qu'il a gagné ? fit-il dans un rire nerveux. Il a fini par se faire arrêter quand même. Par chance, je venais de fêter mes dix-huit ans. J'aurais pu être emmené…

— Une fois en prison, il aurait pu le dire ? S'il n'avait plus rien à perdre. Ne serait-ce qu'à vous deux.

— Ce n'était pas tant une peur de la justice, mais c'est comme un secret que l'on apprend à garder et que l'on tente d'oublier. Rien n'aurait pu la faire ramener de toute façon…

Joanne s'apprêta à ouvrir la bouche, mais s'en abstint, préférant le laisser poursuivre.

— À croire que ça n'a pas fonctionné : il a passé ses vingt dernières années à se racheter en protégeant les autres détenus, à ce que j'ai compris. Il a été avec eux…

— Le père qui vous a fait défaut, compléta-t-elle.

— Il n'était déjà pas vraiment là avant. Maintenant que j'ai toutes les infos, je comprends mieux pourquoi il était si renfermé.

— Tu as quand même réussi à apprendre avec lui. Comme la mécanique et l'ébénisterie, non ?

— La mécanique, oui. Le bois, c'est avec ma mère. Enfin, j'ai appris avec Daniel.

— Elle a vécu à travers vous.

Simon acquiesça sans mot dire et Joanne laissa sa voix suspendre dans

l'air chaud.

— Tu te sens comment ? finit-elle par demander.

— Bizarre. Je trouve la situation assez ironique, en fait. Ma mère est morte il y a trente ans et j'ai l'impression de l'avoir perdue la semaine dernière. Alors que mon père est mort la semaine dernière, et j'ai l'impression de l'avoir perdu il y a longtemps…

— Je vois… Tu lui en veux, à ton père ?

— Je… je sais pas. Un peu, peut-être, forcément, hésita-t-il. Je lui en veux de nous avoir fait croire qu'elle était partie. Il a pensé que ça serait plus facile pour nous de savoir qu'elle était en vie quelque part, plutôt que morte ici. Sauf qu'il n'a jamais pensé que je l'avais interprété autrement.

— Que croyais-tu ?

— Qu'elle nous avait abandonnés. Elle est partie sans nous prendre avec elle. Qu'est-ce que je pouvais croire d'autre ?

Joanne expira. Elle comprenait son raisonnement ; il lui semblait légitime.

— Et tu crois à son explication ? Que c'était un accident ?

— Ça m'a traversé l'esprit. Mais je préfère le croire. Il allait mourir, il n'avait plus rien à gagner à garder ce secret. L'autopsie du corps de ma mère confirmera la chute accidentelle. Et quand bien même, je sais que je suis capable de remettre en doute le rapport du médecin légiste. Mais si je commence à faire des suppositions… « Et s'il était allé chercher les secours… Et si elle n'était pas sortie dans la tempête… »

— À ce propos, le coupa Joanne, il en devient quoi d'Eugénie ?

— Eh bien, on s'est mis d'accord pour ne rien lui dire. Si elle ne comprend pas, ça ne change rien, et si elle comprend que sa sœur est morte le soir où elle est venue la chercher… Elle aussi a été abandonnée, tu sais. Au regard des nouvelles informations qu'on a pu leur apporter, l'hôpital pense que le choc émotionnel de ne pas voir revenir sa sœur ce fameux soir a précipité son glissement vers la démence. Elle est partie elle-même à sa recherche, à peine vêtue d'une chemise de nuit et, depuis, ses épisodes de lucidité sont si rares et fragiles qu'il vaut mieux éviter de la replonger en pleine tempête.

Joanne ne trouvait pas les mots. Elle leva les yeux et constata qu'ils étaient arrivés à destination. Rechercher son bus dans la zone de transit leur permit de clore cette conversation pour le moins délicate.

Autant Joanne se repérait facilement dans la petite gare routière, autant c'était une première pour Simon.

— C'est donc là que tu prends ta correspondance d'habitude.

— Juste ici, fit Joanne en désignant un emplacement vide.

L'affichage numérique indiquait que deux minutes seulement la séparaient de son bus.

Deux minutes suffirent à Simon pour rassurer Joanne quant à sa disponibilité, en dépit de l'épreuve qu'il était en train de surmonter avec

son frère.

La recherche du corps rendue possible par les indications du père – Bosco avait confié leur mère à un chêne magnifique pour qu'il la protège de ses racines –, l'exhumation des restes, l'enquête médico-légale, les funérailles… Autant d'étapes qui constituaient le long processus par lequel étaient en train de passer les fils Porteur.

Joanne se hissa sur la pointe des pieds, déposa un baiser sur ses lèvres et monta dans le bus qu'elle fut seule à prendre à cet arrêt.

Le bus s'en alla et Simon reprit son trajet. Il contourna les gros véhicules avec la même prudence qu'aurait fait un randonneur avec un sanglier, s'évitant toute collision prématurée avec un autre membre de sa famille.

— Hé, vous ! fit une voix rauque.

Simon se retourna et reconnut la personne qui le hélait.

— Vous aviez raison, c'était bien le parallélisme, fit la chauffeuse de bus par la petite fenêtre de sa cabine. Ils me l'ont réparé en moins d'deux. Il est comme neuf ! s'exclama-t-elle en tapant la carlingue du plat de la main.

Simon pouffa de rire à cette annonce et murmura quelque politesse, avant de reprendre sa route et de rentrer chez lui.

Sylvain déchargeait sa voiture avec la résolution de tout ranger le soir même pour ne pas avoir à le faire le lendemain.

— Qu'est-ce que ça pue… Quel enfoiré, grommela-t-il à l'attention d'Adrien. La bagnole empeste maintenant.

Quand il eut fini de vider le coffre, il tomba sur un bagage qu'il n'avait pas lui-même rangé.

— C'est quoi ? Un parapluie, un balai ? demanda-t-il tout haut.

Il le fit glisser vers lui et entreprit de le déballer à même sa place de parking réservée.

— Oh, je le retiens ! C'est magnifique.

Chapitre 23 :
L'inauguration

— C'est pas grave, maman. C'était couru d'avance de toute façon.

— La dame de la quincaillerie t'a fait gagner plusieurs samedis, quand même.

— Oui, c'est sûr et c'est super. Mais ce n'est pas suffisant. Je suis quand même obligée de rattraper mes dernières heures après la rentrée. Et…

— C'est fichu pour le lycée de Haut-Lavoir. Je suis désolée, ma chérie. Je sais que ça comptait pour toi. Et je vois bien les efforts que tu as faits ces dernières semaines.

Lily se laissa embrasser le front par sa mère et guetta l'ouverture de la quincaillerie pour rejoindre Olga et Daniel. Les autres n'étaient vraisemblablement pas encore arrivés.

— Tu veux que je vienne te chercher à quelle heure ?

— À onze heures. Je ne tiens pas à rester voir les autres se faire libérer alors qu'il me reste encore à faire…

— Ne serait-ce que pour les soutenir ? Être là pour Noor. Le temps passe plus vite que tu ne le crois et ça serait bien que tu restes avec eux ; tu seras peut-être contente.

— Je sais pas… Je te tiens au courant.

Lily fut alertée de l'ouverture de la quincaillerie par le bruit strident qu'émit le volet métallique en s'ouvrant.

— Allez, sauve-toi. Lily ? l'interrompit sa mère dans son élan. Je suis fière de toi.

Lily se présenta devant la porte de Chez Harold, tout sourire. Olga lui ouvrit avec la même bonne humeur.

— Faudrait pas huiler le volet ? On l'entend grincer depuis l'autre bout du parking.

— Ah, bonne idée ! Je ne savais pas quoi te faire faire.

— Comment ça ? Je suis avec les autres ce matin. Daniel n'est pas là ?

— Non, il n'y a qu'Harold et moi. Il ne va pas tarder à arriver…

Harold ! hurla-t-elle soudainement. Apporte-moi l'huile pour graisser le volet. Il grince ! s'exclama-t-elle sur le même ton.

Sans demander, Lily alla chercher le marchepied près du comptoir ; Olga salua son initiative.

Harold apparut avec un flacon d'huile.

— Tu veux le faire, Lily ? Tu es plus agile que nous, soutint Harold.

La jeune fille grimpa les deux marches et pressa le bouton de l'aérosol en direction des jointures de la manivelle et du rideau de fer.

— Quelle précision, je n'aurais pas mieux fait, s'étonna faussement Harold.

Olga lui mit un coup de coude.

— Tant qu'on y est, il n'y a pas autres choses à faire ? s'enquit Lily.

— Euh… on peut faire les gonds des portes et les poignées.

Harold et Olga s'échangèrent un regard surpris.

— Tu sais combien il te reste d'heures à faire ? demanda Olga d'une voix étrangement aiguë.

— J'ai perdu le compte, faut que je regarde dans mon téléphone. Mais de quoi revenir plusieurs fois, pour sûr, maugréa-t-elle.

— D'accord, d'accord. Ce n'est pas important, fit-elle pour la dissuader de vérifier son calendrier.

Lily descendit de son marchepied et s'en alla huiler tout ce qu'elle pouvait huiler. Le tabouret pivotant du bar, la petite porte battante de séparation entre le comptoir et le magasin, le montant de la lucarne.

Elle se retourna, brandissant sa bombe de graisse en l'air comme on tiendrait un insecticide, prête à faire feu.

— On fait vos voitures ?

— Rends-moi ça, fit Harold. Je crois que tu as assez huilé la boutique. Les clients vont glisser tout seuls de la porte au comptoir.

— Daniel va arriver de toute façon, rappela Lily.

— Oui, oui, firent en chœur les deux gérants.

— Bon, je vais passer un coup de balai, lança Harold. Tu prends l'autre, Olga, et on se rejoint au centre ?

— Attendez, je peux le faire ! sauta Lily sur le balai. Bougez pas, je me charge de faire toute la pièce. Et puis, quand Daniel et les autres arrivent, je vous laisse finir, proposa-t-elle.

Lily partit du bout du rayon Randonnée et remonta le couloir. Elle fit un tas de poussière à chaque extrémité, et les rassembla. À chaque bruit suspect, elle se tordait le cou croyant à l'arrivée de ses collègues.

Résolue à ne pas la laisser se provoquer un torticolis, Olga céda.

— Euh, Lily ? Je viens de me rappeler. Je crois que Daniel ne comptait pas venir ce matin…

Lily arqua un sourcil.

— Oui, c'est ça, continua Olga, je me souviens : il m'a dit que vous… enfin, que Noor, Hubert et Étienne avaient fini leurs heures hier.

Lily fronça les sourcils d'incompréhension.

— Oui, répondit Olga feintant le même scepticisme. Il y a eu un couac dans vos emplois du temps. Enfin, dans les leurs, se reprit-elle. Donc, ils ne viendront que pour la cérémonie, à 11 h.

Olga avait improvisé cette explication en fuyant le regard interrogateur de Lily.

— Ah bon ? gémit-elle.

— Tu n'as pas reçu de message ? demanda Olga d'une voix si aiguë qu'elle faillit déclencher les aboiements des chiens du quartier.

— Non… Qu'est-ce que je fais ? Je dois le prévenir que je suis là ? fit-elle en tâtant son téléphone à travers sa poche.

— Non ! Non, répéta Olga en se raclant la gorge. Maintenant que tu es là, autant faire tes heures. Que ce soit avec moi au lieu de Daniel, ça compte pareil.

— Oui…, admit-elle. Je vais faire ça. Et puis, quand ils arriveront, je partirai.

Lily s'était jusqu'à présent occupée : elle avait rendu service aux gérants, désintéressée, et elle savait que ses amis n'allaient pas tarder. À présent, elle se sentait encore plus seule. Non seulement ils avaient déjà terminé leur peine, mais elle n'était pas près de finir la sienne. Ce n'était pas les deux heures de ce matin qui allaient couvrir les samedis qui l'attendaient.

Elle consulta son téléphone, actualisant sa messagerie. Il l'avait oubliée. Ou peut-être était-ce un problème de réseau, comme s'évertuait à dire Olga dont les ultrasons, en plus de son trou de mémoire inquiétant, la mettaient mal à l'aise.

— Tu… tu veux finir de passer le balai ?

— Oui, oui, bien sûr, fit-elle en se remettant au travail comme la

danseuse d'une boîte à musique dont on aurait remonté le mécanisme.

— Regarde dans quel état tu nous la mets, souffla Harold.

— J'étais obligée. Il fallait bien que je trouve quelque chose pour la faire rester. Elle aurait fini par trouver ça louche.

Les deux chuchotaient derrière le comptoir. Lily n'y prêtait pas attention.

— Et ton histoire d'oubli, ce n'est pas un peu gros, peut-être ?

— J'ai fait ce que j'ai pu ! T'avais qu'à m'aider au lieu de me regarder sans rien dire.

Ils se raclèrent la gorge et sourirent quand Lily les dévisagea.

— Tu préfères ranger les cartons ou laver les vitres ? lui proposa Olga à la fin de sa tâche.

— N'importe. Je vais faire les deux de toute façon.

Lily prit le diable et empila trois cartons de petits outillages, de rouleaux de papier essuie-tout et de gourdes isothermes, qu'elle achemina aux divers emplacements prévus.

Puis sous les bons conseils d'Harold, elle apprit comment bien nettoyer les vitres – activité inédite pour elle.

— Ce n'est pas ce que je préfère, tempéra Lily. Mais bon, pourquoi pas.

— Si tu veux, on ira dans la pépinière ensuite. Ça nous fera prendre l'air, proposa Olga.

— Volont…, essaya-t-elle de dire avant d'éternuer. C'est le produit à vitre, il me chatouille le nez.

— Arrête donc alors, je vais finir, fit Harold.

Olga l'obligea à prendre une pause et lui proposa à boire. Juchée sur le tabouret occupé habituellement par Daniel, Lily sirotait une grenadine.

Olga n'avait pas fini son verre que Lily sauta du tabouret, prête à en découdre avec les arbustes. Sa taciturnité s'était émoussée. Elle recouvrait son enthousiasme pré-révélation d'Olga.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ? Les arroser ?

— Du calme, on va y aller. Ne t'agite pas comme ça, tu vas me donner le tournis.

— Ne t'éloigne pas trop, je dois aller préparer le déjeuner, lui rappela Harold.

— Déjà ? intervint Lily. Enfin, pardon, ça ne me regarde pas.

— Oh, si, ça te regarde. C'est le repas qui suit votre cérémonie.

Olga fit de gros yeux à Harold.

— Quel repas ? s'enquit Lily à qui n'avait pas échappé le regard réprobateur d'Olga.

— Oh, elle peut bien être au courant. Daniel veut marquer le coup. La fin des TIG, ce n'est pas rien.

— Oui, enfin, pas pour tous… C'est quoi que vous faites ?

— Des pizzas, se réjouit Harold. La pâte a reposé toute la nuit. Elles vont être délicieuses !

Lily se renfrogna, comprenant ce à côté de quoi elle allait passer. Sa décision était prise. Il lui serait impossible de partager ce repas de victoire alors que sa peine ne serait pas encore purgée.

— Bon, bon, on reste pas loin, le rassura Olga.

Lily partit devant et Olga adressa une dernière remontrance à son cher compagnon :

— N'en rajoute pas ! Tu ne m'aides pas là, à la narguer.

— Elle sera encore plus heureuse comme ça !

Olga rattrapa Lily et lui indiqua où tirer l'eau et en quelle quantité arroser les jeunes arbres empotés.

— Tu fais ta rentrée lundi ?

— Oui.

Lily tenait l'arrosoir au-dessus d'un jeune hêtre.

— Et tu la sens comment ?

— Sans surprise. Je connais déjà tout le monde, répondit-elle.

Lily se concentrait pour arroser chacun des petits pieds sans mouiller ses chaussures.

— Tu voulais quitter Bois-en-terre pour un lycée de Haut-Lavoir, c'est ça ? Pourquoi ?

— C'était pour rejoindre quelqu'un. Mais elle n'y sera plus…

— Et tu veux y aller quand même ?

— Pour rencontrer de nouvelles personnes. J'avais envie de changer. J'avais besoin de changer.

— Tu avais ?

— J'ai, j'ai, bien sûr. J'ai un peu peur, c'est tout, avoua-t-elle en renversant complètement l'arrosoir pour faire tomber les dernières gouttes.

— Le changement a du bon. Je suis sûre que tu finiras par avoir ce que tu veux.

Lily releva le visage vers Olga et lui sourit.

— Je crois qu'on a tout arrosé, finit-elle par dire.

Elle reposa l'arrosoir et posa son pied tout près d'un escargot.

— Ah, j'ai failli l'écraser ! Il y en a d'autres, s'étonna-t-elle en remarquant les mollusques agglutinés. Il faut les mettre ailleurs, non ?

— Si tu veux. Mais pas dans le potager.

Lily attrapa les lourdes coquilles et regarda leurs occupants buller. Elle sortit de la pépinière par le petit portillon de bois et alla les déposer dans l'herbe, à l'ombre des arbres.

— Viens donc te laver les mains, on va rentrer, lui dit Olga à son retour. Il ne faut pas que tu te salisses.

— Oh, ces vêtements ne craignent rien.

— Quand même.

Onze heures pointa rapidement sur l'horloge. Des bruits de moteurs se cumulèrent sur le parking. Cinq hommes et sa jeune camarade firent leur entrée dans la quincaillerie. Suivi de Daniel et des TIG, Lily reconnut avec regret le juge Sullivan qu'elle salua, légèrement honteuse, ainsi que le père de Noor à qui elle lança un timide bonjour. Elle informa les autres qu'elle s'était retrouvée à faire deux heures de travail avec Olga et Harold. Ils sourirent tous, sans trop savoir quoi dire.

— Ah oui ? Vous avez fait deux heures, jeune fille ?

— Oui, monsieur. Ils pourront vous le confirmer, fit Lily en cherchant les gérants des yeux.

— Très bien. Je vous propose d'en finir au plus vite, fit le juge à l'assemblée. Je présume que personne ne s'y oppose ? s'amusa-t-il.

Le groupe ressortit et ils découvrirent une petite table couverte d'une nappe blanche en tissu sur laquelle étaient empilées plusieurs feuilles de papier. En face, Olga avait tiré un banc en bois de sa pépinière. On apercevait encore par endroit le cercle tâché des pots de fleurs.

Les trois TIG s'assirent. Lily resta debout près de Daniel et du couple, s'efforçant d'être heureuse pour ses amis. Elle avait hésité à s'en

aller, mais sa mère n'était pas arrivée, elle pensait qu'elle aurait eu l'air idiote de partir à pied.

Avec soulagement toutefois, elle reconnut le bruit de sa voiture. Maintenant qu'elle était prise entre Daniel et Olga, elle ne pouvait plus partir, sa mère devrait attendre.

— Coucou ma chérie, lui glissa-t-elle en se mettant derrière elle comme sur une photo de famille.

— Tu veux qu'on y aille ?

— Non, non. On reste soutenir tes amis.

Lily se retourna et sourit aux festivités qui s'annonçaient. La pointe de jalousie qui ne l'avait pas quittée de la matinée se dissolvait dans la réflexion éblouissante des cailloux blancs. Harold fronçait les yeux exagérément. Olga l'ignorait.

— Chers jeunes gens, entonna le juge Sullivan. Quatre mois viennent de s'écouler et vous avez vaillamment accompli votre mission. Vous avez fait preuve d'altruisme, de camaraderie et de rigueur dans les tâches qui vous ont été incombées. Monsieur Porteur m'a rapporté les efforts que vous avez fournis et les progrès que vous avez faits. Vous faites honneur à la ville de Château-sur-foin et je vous en suis profondément reconnaissant. C'est donc avec un immense respect et une grande fierté que je vous informe qu'aujourd'hui, votre dette est payée. Vous êtes libres.

Tout le monde applaudit. Étienne réprima un sourire. Hubert essuya une larme de joie.

— Noor, l'invita le juge Sullivan.

Elle se leva, s'avança et saisit le document qu'il lui tendit. Il lui serra la main et elle regagna sa place, sous le regard fier de son père.

— Étienne.

Il se leva et répéta les mêmes gestes. Il se fit la réflexion qu'en d'autres circonstances, sa femme serait venue le soutenir.

— Hubert.

— Ah, la levée d'écrou, mon moment préféré ! se réjouit le vieil homme.

— Que je ne vous revoie plus, hein.

— Comptez sur moi, lui confirma-t-il sur un clin d'œil. Comment va votre chien ?

Le juge souffla du nez.

Puis il y eut une seconde de flottement.

— Lily ?

— Oui ?

— Avancez, je vous prie, que je vous remette votre attestation.

— Mais… monsieur, je n'ai pas fini mes heures.

— Je crois que si. Vous avez effectué ce matin les deux dernières heures qu'il vous manquait. Après, si vous voulez revenir tous les soirs donner un coup de main...

— Non, non, c'est bon, s'écria Lily attrapant le document. Je veux bien terminer aujourd'hui !

Son visage se déforma et elle grimaça des pleurs de joie, sous les applaudissements de son public. La pression retomba comme un coup de vent. Ils ne craignaient plus de vendre la mèche.

En regagnant les adultes qui assistaient à la cérémonie, Lily vit sa mère arborer un grand sourire. La jeune fille accourut comme on pouvait accourir sur trois mètres de distance et mit de côté sa fierté pour se lover dans les bras de sa mère.

— Tu le savais…

Encore éprise de ses émotions, Lily aida les autres à mettre la table et tous ensemble, ils trinquèrent à leur nouveau statut de citoyen libre. La grenadine et la citronnade coulèrent à flots.

Tandis que Simon les rejoignait, le juge Sullivan prit congé. Il n'assisterait pas aux réjouissances, prétextant une affaire à juger auprès de jeunes délinquants, et laissa le groupe entre eux.

Contre toute attente, aussi bien du côté de Daniel que du côté des condamnés, des liens forts s'étaient formés. Ils étaient un groupe, une unité soudée qui demeurerait, en dépit de leur libération, un noyau dur.

— Bon, à part les filles, on est tous majeurs, lâcha Olga, en sortant une bouteille de champagne de dessous la table.

— À mes gars, fit Daniel en soulevant son verre.

— Aux pinces ! trinqua Hubert.

— Aux cottes de travail ! ajouta Noor.

— Aux gants de protection ! renchérit Lily en se fendant d'un rire.

Ils regardèrent Étienne, attendant de savoir pour quel souvenir de leur peine il trinquait.

— Aux chaussures de sécurité…, céda-t-il en roulant des yeux.

Les bulles pétillèrent dans les verres et les esprits. Elles étaient mal accordées aux pizzas faites maison d'Harold, mais représentaient assez bien la diversité des humains autour de cette table : un couple de chiffonniers, un chaperon et son frère, un militant écolo, un bagarreur malchanceux, un tyran, une balance et leurs parents.

— Je compte sur vous pour rester à l'inauguration du chemin de randonnée ? s'enquit Simon après un moment, en pointant du pouce le chemin derrière lui.

Instinctivement les anciens TIG consultèrent Daniel.

— Ne me regardez pas ! Vous venez si vous voulez, aucune obligation.

Étienne, Lily et Noor montrèrent un intérêt sincère. Hubert en profita pour prendre congé :

— J'ai le regret de devoir vous laisser ; je suis attendu ailleurs.

— Des poulets à sauver ? s'amusa Lily.

— Mes propres fesses, souffla-t-il.

Ils le regardèrent partir en sifflotant.

Quand vint l'heure de prendre le café, Harold ramena le journal du jour qu'il n'avait pas eu le temps de lire le matin. Il le déplia et fut sidéré par l'actualité en Une.

— « Une entreprise du bâtiment déverse illégalement des produits toxiques dans le fleuve. Un vengeur masqué détourne le camion-toupie et vide le volume entier de ciment dans le bureau de chantier », lut Harold. Regardez, il y a une image du type. Il porte un masque de cerf.

Tous se penchèrent au-dessus de la table et contemplèrent la photo.

— Ce n'est pas un cerf, rétorqua Étienne. C'est un daim.

Il était quatorze heures et les conditions météo étaient optimales. Une foule de gens avait répondu présent. En habit de randonneurs, ils attendaient, impatients, le discours d'inauguration de madame Lefèbvre, ambassadrice de l'évènement.

Étaient également présents le maire, William Beauregard, ainsi que plusieurs conseillers municipaux.

L'un d'entre eux avait recouvert le panneau d'indication, planté il y a quelques jours par Simon, avec un voile blanc. Tous n'attendaient qu'une chose : qu'on l'ôte, pour annoncer le top départ d'une après-midi pédestre.

— Joanne ne vient pas ? s'enquit Daniel auprès de Simon.

— Elle finit son entretien d'embauche et saute dans un bus.

— Elle ne veut pas passer le permis ?

— La dernière fois que je lui ai demandé, elle m'a dit qu'elle arrivait très bien à s'en passer, que ça ne lui manquait pas. Quant à Sylvain, il m'a dit de ne pas l'attendre et de commencer la randonnée sans lui.

Les deux hommes, bras croisés, se tournèrent vers l'oratrice à présent en place.

— Bonjour à tous, fit madame Lefèbvre d'une voix forte pour attirer l'attention de son auditoire. Merci à tous d'être avec nous aujourd'hui pour ce moment particulier.

Elle se présenta, elle et le projet, devant les personnes qui continuaient d'affluer.

— Je suis sûre que de là où elle est, ma fille nous regarde. Elle serait heureuse de voir que d'autres peuvent à présent se balader avec quiétude dans nos beaux paysages.

La maman afficha un sourire serein aux gens qui se pressaient devant elle et continua d'énoncer toutes les raisons qui faisaient de son aînée un élément moteur dans ses projets présents et à venir.

Elle invita tout le monde à s'avancer pour assister à l'inauguration du panneau commémoratif. Sous les regards médusés, elle leva le voile avec plus de solennité que celle dont faisaient preuve les personnes annonçant le départ d'une course automobile de rue.

— « Chemin Comète », lut-elle. En l'honneur du cheval de ma fille. Le premier chemin de randonnée certifié et sécurisé de la vallée de Torallefort. Il commence ici, à la place de l'Étoile et prend fin près de La Maison de repos des Bourgeons bleus.

Simon sourit à ce détail nouveau : la place de l'Étoile. Il avait suggéré ce nom à la mairie au détour d'une réunion de projet, suite à sa conversation avec Joanne, et il avait fait l'unanimité.

Englobant la quincaillerie, la maison attenante d'Harold et Olga, le parking, et désignant l'ensemble des débuts de routes irisées tout autour, la place de l'Étoile était la nouvelle adresse du lieu. Étienne se dit qu'elle serait simple à retenir.

Le reste de la foule applaudit à cette découverte. Madame Lefèbvre fut prise en photo avec le maire à côté du panneau par le journaliste de la gazette. Monsieur Beauregard officialisa l'ouverture du chemin en invitant ses concitoyens à l'emprunter.

— Mon équipe vous attend au bout pour un verre de l'amitié en fin d'après-midi. Je vous souhaite à tous un agréable moment ! intervint-il sobrement.

Quelqu'un pensa qu'il aurait été de mauvais goût de tirer un coup de feu en l'air.

Les gens s'engouffrèrent sur le sentier. On remarqua des personnes sérieuses et investies qui, tels des marathoniens, s'engagèrent d'un pas assuré. Des familles prièrent leurs enfants de ne pas se fatiguer trop vite et de rester auprès de leurs parents. Des amis se retrouvèrent avec l'intention d'arroser ça après l'effort. Des solitaires partirent chacun de leur côté, tout équipés, bâtons de marche, appareils photo autour du cou, sacs à dos avec compartiment à eau les faisant ressembler à des dromadaires.

En en voyant un pendre au bout de sa dragonne, Étienne se fit la réflexion qu'il était temps de réinvestir dans du matériel. La photographie lui manquait.

— Des projets ? s'enquit Daniel, le sortant de sa rêverie.

— Attendre la fin du divorce… J'ai enfin signé les papiers de l'avocat.

— Qu'est-ce qui vous a décidé ?

— J'ai accepté l'idée que ma femme m'avait quitté parce qu'elle ne voulait plus être avec moi, et pas pour un autre. Elle ne me trompait pas. Ce n'était que son comptable.

— Ça aurait été plus facile ?

— Se dire que « si elle n'avait pas rencontré quelqu'un d'autre, elle serait restée avec moi » ne marche qu'un temps.

Daniel grogna. Des si, il en avait plein la tête.

— Et dès que je peux, je pars d'ici. Histoire de tourner la page.

— Qu'est-ce qui vous en empêche ?

— Ce n'est pas moi qui décide. Je vais demander ma mutation. Quand une place se libérera ailleurs, j'en profiterai.

Daniel continua sa route avec Étienne, laissant des longs moments de silence dans leurs échanges.

Simon traînait à l'arrière, espérant voir arriver Sylvain, qui ne devait pas, en plus, se déplacer très vite. Bien qu'il lui assurait ne plus avoir besoin de béquilles pour marcher, Simon demeurait inquiet de le voir entreprendre un pareil défi, à quelques jours de sa sortie.

Il expirait d'appréhension quand la voix de son ami le surprit :

— Pour un randonneur, t'en as mis du temps. Je t'attendais, fit Sylvain sur le côté du chemin, appuyé contre le flanc terreux de la montagne.

— Qu'est-ce tu fais là ? Et qu'est-ce que c'est cette odeur…

— Ah, c'est Adrien. Il a aspergé mes affaires de son parfum, comme un chien marquant son territoire. Histoire que je ne l'oublie pas de sitôt. Alors je cocotte à cent mètres et ça ne part pas au lavage. Je laisse mes fenêtres ouvertes jour et nuit en attendant que ça passe. Ne le dis pas à Joanne.

— Je crois qu'on le sentira encore à ta pendaison de crémaillère. Et pourquoi tu as pris… ? s'enquit Simon en découvrant le lilas en pot et la fourche à bêcher offerte par Joanne.

— Tu m'aides à le planter ? J'ai voulu le faire tout seul mais je ne voulais pas provoquer un autre glissement de terrain.

— Oui, bien sûr ! En plus, on est… on est là où tu es tombé, se surprit Simon en reconnaissant les lieux.

— Je me suis dit que ça bouclerait la boucle. La montagne m'a beaucoup donné ces derniers mois ; c'est à moi de lui rendre aujourd'hui.

Simon saisit la fourche et creusa la terre. Sylvain le regarda faire, appuyé contre le bâton de marche sculpté par Simon dans la branche de châtaignier, celle-là même ramassée par Daniel.

— Merci pour ce cadeau, il est magnifique. Les détails du bourgeon sont impressionnants. Tu fais vraiment un travail extra…

— Mais de rien, voyons, le coupa Simon. Aide-moi donc plutôt et dépote le lilas.

Tandis que Sylvain s'affairait, accroupi autour du pot, Simon souleva une motte de terre et s'exclama :

— Regarde ce que j'ai trouvé !

Simon brandit une clef de voiture sous les yeux ébahis de son ami.

Lily et Noor passèrent à côté d'eux et sourirent à leur joie, avant de reprendre leur conversation.

— Tu dois vraiment être contente. Tu mourrais d'envie d'y aller. Tu as enfin ce que tu voulais, dit Noor.

— Oui, oui, fit Lily. Tu sais… je suis désolée d'avoir été comme ça ces derniers mois avec toi.

— Ces dernières années, tu veux dire.

— Euh, oui, pardon. Du coup, je pensais qu'on pouvait redevenir amies comme avant. Ou mieux qu'avant, souligna-t-elle. Tu peux m'appeler Liseron, si tu veux.

— Je ne sais pas si on aurait vraiment le temps de se voir, tu sais.

— Et si je reste à Bois-en-terre ?

— Tu ne veux plus partir ?

Lily cherchait ses mots. Elle ne savait pas quoi répondre si ce n'est : « Je ne sais pas ».

— J'ai adoré t'avoir comme amie, *Lily*, reprit Noor. Je suis heureuse qu'aujourd'hui nous puissions envisager une amitié saine et je serais heureuse que nous gardions contact, mais nous devons avancer, toutes les deux.

Lily était morose.

— Ce n'est pas grave, tu sais, l'assura Noor. Tu ne dois pas avoir peur d'aller toi aussi de l'avant. Le lycée de Haut-Lavoir a plein de choses à t'offrir. Si tu as envie d'y aller, mais que tu te refuses le meilleur simplement parce que tu as peur, ce serait dommage. Tu vas te faire des amis, j'ai pleinement confiance en toi. Regarde ceux que tu t'es faits ici.

— Une belle brochette d'innocents, s'amusa Lily. Avec Daniel, l'ours, en guide, on fait une jolie meute.

— Un limier.

— Quoi ?

— On dit un limier d'ours. Ou un détective.

— Tu ne vas pas recommencer ! s'esclaffa Lily.

Les deux amies partirent dans un éclat de rire tandis qu'elles continuaient leur route.

La foule de personnes se diluait et s'étendait sur le sentier. Les premiers prenaient de plus en plus d'avance sur les derniers. Chacun allait à son rythme, traçant sans se retourner ou flânant au détour d'une vue panoramique. Certains s'arrêtèrent à mi-chemin et prirent la première sortie. D'autres commencèrent leur course par cette même entrée sans savoir qu'ils prenaient part à un cortège commémoratif.

Les piétons marchaient en toute quiétude. Les chiens tenus en laisse flairaient des pistes sauvages. Les cyclistes se faisaient la réflexion qu'ils reviendraient quand la cohue serait passée. Les cavaliers attendraient eux aussi moins de passage pour claquer leurs sabots sur le sol terreux.

Septembre avait sonné la rentrée des écoliers, le retour des congés, des convalescents et des bricoleurs dans leur quincaillerie préférée. Pour certains, ce n'était qu'un mois comme un autre. Pour d'autres, il marquait un nouveau départ.

Épilogue

Daniel se frottait les mains pour enlever la terre qui les recouvrait. Il regarda dans son ensemble les diverses compositions qui fleurissaient à présent la tombe de leur père.

Chargé d'amertume, il n'était pas revenu le voir depuis l'inhumation de leur mère.

— Si tu avais agi différemment, peut-être que la vie n'aurait pas été la même aujourd'hui, reconnut-il. J'ai entendu dire qu'un de tes protégés s'est vu réduire sa peine pour bonne conduite…

Daniel toucha nerveusement sa barbe qui était encore loin de recouvrir sa splendeur d'antan.

— Repose en paix, papa. Je ne t'en veux plus.

Les héritiers Porteur avaient pris la décision de réunir leurs parents et avaient étendu la concession familiale du côté de leur mère pour accueillir leur père.

Eugénie reposerait donc un jour aux côtés de ses parents, de sa sœur et de son beau-frère. Ses deux neveux auraient également leur place auprès des leurs, s'ils n'étaient pas appelés à demeurer auprès de nouvelles familles.

Daniel regarda son frère se recueillir devant la tombe de leur mère, à quelques pas de lui.

Simon sourit douloureusement à la stèle qui se dressait devant lui.

— Tu as reposé dans la forêt près de nous, si longtemps. Depuis le grand chêne, tu veillais sur nous…

Simon sourit douloureusement à cette belle image qui s'imposait dans son esprit.

— Papa avait enterré avec ton corps toute ta correspondance avec ta sœur, et les photos de famille, dit-il péniblement. L'officier Rivière nous a informés qu'elles nous seraient restituées.

Simon hochait la tête comme pour se rassurer, comme pour se donner de l'élan avant de la quitter une nouvelle fois.

— J'ai hâte de te connaître, maman.

Vous avez aimé votre lecture ?

Découvrez les autres romans des éditions Feel So Good disponibles en numérique.

Coralie Duperrin
LES LUMIÈRES DU BOUT DU MONDE
PREMIER CHAPITRE OFFERT
TOME 2
Les passagers de l'Avenir
FEEL So GOOD

Chapitre 1 : Le dernier galop

— Il s'échappe par la gauche ! Elina, bloque-lui le passage, vite !

La voix de Tömör laisse percer son agitation, chose inhabituelle chez ce grand flegmatique. Il n'y a rien de déplaisant dans la fièvre qui s'est emparée de lui, bien au contraire, et Elina partage cette fébrilité. L'excitation est montée à mesure qu'elle chevauchait en direction du troupeau sauvage, réchauffant son corps engourdi par le froid. Lorsque Tömör a désigné l'étalon boiteux, elle a su que la matinée serait sportive. Depuis un quart d'heure, les deux soigneurs galopent à sa suite, sans succès. Le cheval, fier malgré sa démarche malaisée, n'accepte pas de se laisser approcher. Il fait mine de se diriger d'un côté avant de changer de trajectoire, tentant une échappée dès qu'il repère une ouverture entre les cavaliers. Voilà qu'il cherche à se faufiler devant Elina qui, pressant les flancs de sa monture, se jette en avant pour l'empêcher de passer. Après une seconde d'hésitation, l'étalon fait volte-face. Dans sa course effrénée, il projette des mottes de terre qu'Elina évite tant bien que mal. En cette matinée de mars, la terre durcie par le froid est aussi compacte qu'une pierre. Mieux vaut éviter de s'en prendre un bloc en pleine tête…

Sans attendre l'ordre de Tömör, Elina se précipite à la suite du cheval récalcitrant. D'un même mouvement, la femme et la jument qui la porte s'élancent, comme si elles ne formaient qu'une seule et même créature. Les sabots qui s'abattent sur le sol rythment les battements de cœur d'Elina. Sa respiration saccadée fait écho à celle de sa monture, dont les naseaux exhalent une vapeur blanche. Après plusieurs revirements, l'étalon se réfugie aux abords du lac où il s'abreuvait quelques instants plus tôt, avant l'arrivée des cavaliers. La poursuite touche à sa fin lorsqu'il réalise qu'il est pris au piège. À sa droite se précipite Elina, et sur sa gauche, Tömör bloque toute possibilité de fuite. Le cheval mécontent piaffe, tente de se cabrer pour impressionner ses ennemis. La blessure sur sa croupe s'ouvre plus profondément, laissant couler un sang épais qui tache sa robe couleur caramel. Il laisse enfin retomber ses antérieurs et, pendant de longues secondes, reste immobile. Tömör quitte alors sa monture. Il se laisse glisser de la selle en cuir, met pied-à-terre et approche l'étalon à pas mesurés. Avant que celui-ci n'ait pu se rebiffer à nouveau, le vétérinaire l'immobilise d'une main et lui injecte un anesthésiant de l'autre. L'animal ne bronche plus.

La vue de cet animal résigné constitue à la fois un spectacle magnifique et un véritable crève-cœur. *Sait-il que nous ne voulons que son bien ?* s'interroge Elina. *Nous fait-il confiance ou agit-il par désespoir, car il*

n'a plus le choix ? Difficile de le savoir. Elle connaît cet étalon depuis des années et a vu son comportement évoluer à mesure qu'il gagnait en autonomie. Il se laissait approcher sans renâcler les premiers temps, mais prend maintenant ses distances avec les humains. Les steppes de Mongolie sont devenues son foyer, et il a appris à survivre dans l'habitat naturel d'où sa race est originaire. Il a sans doute oublié les plaines d'Espagne, où il a été élevé avant de traverser le continent pour repeupler les terres de ses ancêtres.

Que les chevaux sauvages s'habituent aux steppes asiatiques et s'y reproduisent sans l'aide des hommes, c'est l'objectif de l'association pour laquelle travaillent Elina et Tömör, *Le galop de la liberté*. Quinze ans plus tôt, une poignée d'Espagnols déterminés ont fait le pari de réintroduire le cheval de Przewalski en Mongolie, son pays d'origine. Ces chevaux indomptables, menacés d'extinction quelques dizaines d'années plus tôt, ont alors quitté les parcs et les zoos où ils étaient confinés pour retrouver l'immensité des steppes. Cela fait cinq ans qu'Elina a rejoint l'association, et chaque jour, elle s'émerveille de voir les animaux en liberté. Elle les a soignés, surveillés et photographiés. Elle a raconté leur épopée pour sensibiliser les hommes à leur cause. Avec succès, d'ailleurs : grâce au soutien des adhérents de l'association, davantage de chevaux ont été transportés en Mongolie. Elle a senti que cette initiative portait ses fruits en voyant le troupeau gonfler au fil des nouvelles arrivées et des naissances, et toujours mieux affronter le rude climat de Sibérie. Aujourd'hui, le troupeau semble capable de vivre et de se reproduire en complète autonomie. L'association a tenu son pari.

Les pensées d'Elina s'envolent vers Federico, le directeur de l'association – et accessoirement, son amoureux. Elle peine à croire que cinq années se sont écoulées depuis leur rencontre. Comme le temps est passé vite ! Son arrivée en Mongolie et sa rencontre avec Federico semblent dater d'hier. Elle repense à leur rencontre, aux papillons qui se sont agités dans son estomac alors qu'elle posait les yeux sur lui pour la première fois.

C'est vrai que leur relation a évolué au fil des ans et que la passion des premiers temps s'est apaisée, mais Elina reste énormément attachée à son conjoint. Les papillons se sont calmés, et une douce torpeur a remplacé leurs battements d'ailes affolés. Elle regrette parfois l'émotion violente qui la faisait frissonner dès que Federico posait les doigts sur sa peau, son cœur battant la chamade à la simple vue de l'homme, la fièvre de leurs baisers…

— Elina ! Tu m'entends ?

L'appel de Tömör, qui n'est apparemment pas le premier, la ramène au présent. Le Mongol l'observe avec une expression légèrement moqueuse. Il semble avoir lu dans ses pensées.

— Tu retrouveras ton cher et tendre bien assez vite, reprend-il, mais en attendant, j'ai besoin d'un coup de main par ici.

Rougissante comme une lycéenne prise en flagrant délit de triche, Elina met pied à terre. Elle prend le temps d'entraver les pieds de sa jument, afin qu'elle puisse brouter sans trop s'éloigner, avant de rejoindre Tömör. Ce dernier a laissé sa monture parfaitement libre, certain qu'elle ne quittera pas ses côtés, mais Elina n'a pas encore atteint un tel niveau de confiance. Et comme elle se sentirait bête, si sa jument prenait soudain la poudre d'escampette, la laissant à pied au beau milieu des steppes ! Elle s'approche de l'étalon en prenant soin d'effectuer des gestes lents, pour ne pas l'effaroucher. À l'aide d'une longue corde, Tömör a fabriqué un licol de fortune qu'il passe derrière les oreilles de l'animal blessé. Il tend la corde à Elina.

— Maintiens sa tête immobile et positionne-toi sur son côté droit, pour éviter qu'il ne se décale pendant que je suture sa blessure. Il semble tranquille, mais on ne sait jamais. La coupure n'est pas profonde, ça ne durera que quelques minutes.

La piqure anesthésiante a visiblement fait son effet : l'étalon tressaille à peine lorsque le soigneur nettoie la plaie sur sa croupe et y enfonce une aiguille. Elina ne peut s'empêcher de grincer des dents en voyant le fil traverser la chair et en ressortir teinté de sang. Pour éviter ce spectacle pénible, elle reporte son attention sur le cheval et flatte son encolure humide de transpiration. Il secoue la tête, refusant ses caresses comme pour rappeler qu'il est un animal sauvage et non un poney de club.

Sans lâcher le licol, Elina tourne la tête pour observer le reste du troupeau, regroupé à une distance prudente. *Ils sont prêts à vivre sans nous*, songe-t-elle avec un mélange de tristesse et de fierté. Dans le troupeau, elle repère Alag, la jument qu'elle a passé des heures à soigner lorsqu'elle a rejoint l'association. Une véritable connexion les unissait alors. Mais désormais, pas plus que les autres, celle-ci recherche son contact. Elina se penche à nouveau vers Tömör, qui termine son opération.

— Alors, cette blessure ?

— Il n'y a rien de bien méchant. Pour être honnête, je crois qu'il s'en serait sorti tout seul. Ça se confirme, les chevaux n'ont plus vraiment besoin de notre aide ! Enfin, au moins, comme ça, je suis certain que la plaie n'empirera pas.

— Tout de même, elle aurait pu s'infecter sans ton intervention. Un cheval peut mourir d'une infection, non ?

— Oui, c'est vrai, mais c'était peu probable. Et puis, telle est la loi de la nature. Un cheval naît, un autre meurt… Il faut qu'on accepte de leur

offrir une liberté complète, un jour. Sinon, à quoi bon tout ce travail ? Notre mission a toujours été de les rendre à la vie sauvage. C'est pour cela qu'ils sont faits. Et ils sont résistants, je peux te l'assurer.

Comme pour approuver ces paroles, l'étalon s'ébroue et s'éloigne des humains qui l'importunent. Il rejoint ses compagnons au petit trot, boitant à peine lorsqu'il s'appuie sur sa jambe blessée.

Les chevaux réunis se reniflent et soufflent dans les naseaux les uns des autres. Elina, qui emporte toujours son appareil photo lorsqu'elle s'approche des chevaux sauvages, immortalise ces scènes. Elle aimerait percer le mystère des informations qui se transmettent au cours de ces échanges olfactifs, mais reste étrangère à ce rituel. Abandonnant aux équidés ces secrets qui n'appartiennent qu'à eux, les soigneurs se remettent en selle.

Tout en discutant, ils trottent en direction du centre où travaillent les membres de l'association, et Elina réalise qu'elle dirige désormais sa monture sans même y penser. Il est loin, le temps où elle ressortait de ses chevauchées toute courbaturée et les fesses en compote, effrayée par un écart de son cheval ! Comme doué d'une volonté propre, son corps s'adapte désormais au rythme de sa jument, bouge avec elle et anticipe le mouvement qu'elle esquisse devant une flaque ou une branche qui lui barrent le passage. Elina savoure l'air froid qui lui pique le nez, l'odeur des chevaux qui transpirent légèrement, l'atmosphère limpide des steppes caressées par le soleil. La sérénité qu'elle a trouvée ici confirme chaque jour sa certitude : ce lieu magique est devenu son foyer.

De loin, elle aperçoit Ignacio, l'oncle de Federico, qui répare une porte dont les gonds se sont bloqués. Arrivé la veille pour un séjour de quelques semaines, comme il le fait chaque année, il n'a pas tardé à se mettre au travail. Bien qu'il approche des soixante-dix ans, Ignacio fait preuve d'une énergie qui ne cesse d'impressionner Elina. Toujours actif et de bonne humeur, il lui suffit d'entrer dans une pièce pour y faire briller son énergie positive. Alerté par le bruit des sabots foulant le sol, l'Espagnol se retourne et salue les cavaliers qui arrivent. Elina remarque pour la première fois que sa barbe, qui était grise lorsqu'elle l'a rencontré, est à présent bien blanche. Mais sa voix reste ferme lorsqu'il leur adresse la parole.

— Comment s'est passée votre tournée ? Les chevaux se portent bien ?

— Aucun gros souci à signaler, répond Tömör. Seulement un étalon blessé à la croupe, mais la plaie était superficielle. Il m'a bien fait comprendre que je l'importunais quand je l'ai recousu. Il aurait préféré que je le laisse tranquille avec sa blessure !

— Les chevaux ont de plus en plus de mal à se laisser approcher,

ajoute Elina. Il nous a fallu cavaler un bon moment pour approcher celui qui était blessé, et encore, on a eu de la chance de lui mettre la main dessus.

— Cela semble t'attrister, remarque Ignacio. Pourtant, c'est une bonne nouvelle ! C'est exactement ce que l'association s'est donné pour but : leur permettre de vivre loin des hommes.

— Je sais bien. C'est difficile de se détacher d'eux après des années passées à les soigner, c'est tout. Je crains que leur vie ne soit difficile sans notre aide.

Ce qu'Elina ne dit pas, c'est qu'elle craint surtout pour elle-même. Après une dépression qui a failli lui coûter la vie, elle a quitté son pays pour s'installer en Mongolie. Dans ce lieu hors du commun, elle s'est reconstruite, avec l'aide de Tömör, de Federico, et des chevaux qu'il fallait alors protéger à tout prix. Elle s'est soignée en même temps qu'elle s'occupait d'eux, et elle a fini par retrouver un équilibre, en même temps que l'envie de vivre. Le sentiment d'être indispensable à la survie du troupeau sauvage lui manque, comme si elle se trouvait amputée d'une partie d'elle-même. Et que faire, où aller désormais ? Après cinq ans passés au milieu des steppes, difficile de s'imaginer ailleurs… *Le monde est grand, et il me reste beaucoup d'aventures à vivre*, se dit-elle, mais cette affirmation sonne faux.

Ignacio plisse les yeux en direction du troupeau sauvage, qui forme un point minuscule à l'horizon.

— Dis-moi, Tömör… Toi qui les soignes chaque jour depuis quinze ans, penses-tu que les chevaux soient vraiment prêts à vivre seuls ? Ce n'est pas trop tôt ? demande-t-il.

— C'est la grande question, répond Tömör, songeur. L'étalon dominant a réussi à établir une hiérarchie solide, que les autres respectent. Un second troupeau, plus petit, s'est installé de l'autre côté du lac et semble bien se développer. Les naissances vont bon train, chaque année apporte de nouvelles têtes. La grande majorité des poulains survivent à l'hiver. Oui, ils semblent bien se débrouiller.

— Il reste tout de même d'autres problèmes à prendre en compte, intervient Elina. Si des épidémies se propagent dans la région, ou si les chevaux menacent le territoire des éleveurs locaux, alors nous ne pourrons pas les laisser en liberté. Peut-être ont-ils encore besoin de nous. Il ne faudrait pas avoir fait tous ces efforts en vain !

— C'est pour cela que Federico travaille sur la question depuis des mois, dit Ignacio. Il est allé rendre visite à un élevage voisin tout à l'heure, et semblait ravi à son retour. Il a dû recevoir des bonnes nouvelles. D'ailleurs, il m'a chargé de vous prévenir qu'une réunion d'information aura lieu en fin

d'après-midi. Tous les membres de l'association sont invités.

— J'ai comme l'impression que les chevaux vont bientôt être débarrassés de nous, sourit Tömör.

Elina se force à imiter sa mine réjouie, mais au fond, elle ne l'est guère. Elle ne l'avouerait jamais à voix haute, mais elle aimerait apprendre que Federico est tombé sur une difficulté inattendue, qui repoussera le moment de quitter le centre où elle se sent si bien. Elle voudrait rester là encore une année, ou deux… ou dix. Tömör pose la main sur son épaule.

— N'aie crainte, Elina. Quelle que soit l'annonce qui va être faite, tout ira bien pour nous et pour les chevaux. Aie confiance en l'avenir.

— Oui, oui. J'ai confiance.

Un coup d'œil échangé entre Tömör et Ignacio révèle qu'aucun d'eux ne la croit. Ils se passent pourtant de commentaires, et Elina feint de ne pas avoir saisi le sens de leur regard.

— Allons prendre un thé chaud, propose Ignacio. J'ai ramené dans mes bagages les meilleurs caramels mous d'Espagne, ils adoucissent l'âme autant que les papilles, tu verras. Tömör, tu restes avec nous ?

— Je vous retrouverai pour la réunion, plutôt. Il me faut d'abord prévenir ma femme, elle aura envie d'apprendre les nouvelles informations en même temps que tout le monde.

Elina met pied à terre et tend à Tömör les rênes de sa monture.

— Merci de l'avoir amenée ce matin pour que je puisse faire la tournée d'inspection avec toi. Cette jument est vraiment adorable.

— Avec plaisir, c'est toujours plus facile d'attraper un cheval rétif à deux ! Je ne suis pas sûr que j'aurais mis la main sur l'étalon si j'avais été seul…

La Française opine tout en flattant l'encolure de la jument, qui frotte son nez contre les poches de la cavalière. Comme à chaque fois qu'elle chevauche, Elina a emporté une carotte qu'elle offre en récompense à sa monture. Tous les chevaux que Tömör lui prête l'ont remarqué et attendent avec impatience leur friandise à la fin de la tournée. Elina place le légume sur sa main tendue bien à plat, et la jument lâche un hennissement de satisfaction en l'attrapant.

— En voilà une qui n'est pas sauvage pour deux sous, sourit Elina.

— Heureusement ! répond Tömör. Si tous les chevaux étaient aussi sauvages que ceux de Przewalski, mon peuple aurait eu du mal à développer une culture nomade.

Il rassemble les rênes et s'éloigne avec un dernier salut, maniant les deux chevaux avec une aisance parfaite. Elina observe sa silhouette rapetisser jusqu'à devenir quasiment invisible.

— Allons, viens, l'enjoint Ignacio d'une voix douce.

En pénétrant dans la pièce principale du bâtiment administratif, Elina est saisie par une soudaine chaleur qui lui fait réaliser le froid extérieur. En ce mois de mars, les températures sont encore rudes en Sibérie. Dans un coin ronronne un poêle rempli de bûches dont elle se rapproche vite. *Il faut reconnaître que la vie dans les steppes est belle mais difficile,* songe Elina qui rêve soudain d'une plage ensoleillée. Même l'été, le climat continental de Mongolie impose de porter des vêtements chauds. Alors, en mars, lorsque le printemps n'est pas même installé…

Elle tend ses mains gelées vers le feu, et sent bientôt des picotements les envahir, signe que le sang y circule à nouveau. Tout en se massant les doigts pour éliminer cette sensation désagréable, elle observe Ignacio qui verse dans deux tasses un liquide odorant. Il en pose une sur la table et ajoute un caramel à côté. Elina s'attend à ce qu'il lui pose des questions, mais l'Espagnol reste silencieux. Ils boivent donc leur thé sans un mot, et elle lui est reconnaissante pour ce moment de calme. La boisson réchauffe son corps entier et amène dans son sillage un bien-être qu'Elina accueille avec soulagement.

Depuis des mois, elle le sait : sa vie dans les steppes touche à sa fin. Elle y songeait d'abord sans s'y attarder, comme on pense à un avenir vague et lointain. Mais à mesure que le temps passe, cette réalité se précise. Et cela n'a rien de plaisant. Elina a l'impression d'être sur le qui-vive depuis des semaines, dans l'attente d'une mauvaise nouvelle. En compagnie d'Ignacio, elle prend enfin le temps de se relaxer. Se concentrer sur l'arôme du thé, faire crisser sous ses doigts l'emballage de la friandise avant de la laisser fondre sur sa langue… Ces gestes lui apportent une certaine sérénité.

La porte du bureau adjacent s'ouvre alors, révélant deux personnes penchées sur une liasse de documents. En apercevant Federico, Elina songe qu'il est décidément d'une beauté à couper le souffle. Cela, cinq années de vie commune n'ont pas réussi à l'effacer. Même avec une barbe naissante et des cheveux en bataille, il ressemble à un mannequin de magazine : visage carré, épaules larges, corps musclé qui se devine sous un pull fin… Il lève les yeux de ses papiers, et la profondeur de leur bleu évoque celle d'un océan. Il sourit à Elina, et elle songe qu'au moins, son compagnon restera à ses côtés quel que soit le tournant que prennent leurs vies. Sa tristesse s'allège un peu.

Aux côtés de Federico se tient Emmanuella, la fille d'Ignacio.

Gestionnaire de l'association, elle s'occupe avec brio de tous les aspects logistiques de leur activité. Les deux cousins rejoignent Ignacio et Elina sur les bancs de bois qui entourent la table. Ils se servent un thé, et discutent de choses et d'autres pendant les heures qui s'ensuivent. Leur conversation est interrompue lorsque trois coups toqués à la porte d'entrée résonnent dans la pièce. Tömör et sa femme Enhtuya entrent et s'approchent de leurs collègues.

— Eh bien, nous voilà tous réunis, commence Federico. Vous savez de quelles questions nous devons traiter aujourd'hui. Est-ce que tout le monde est prêt pour démarrer la réunion ?

Cinq têtes approuvent d'un même mouvement. Cependant, les membres de l'association font preuve d'un enthousiasme plus ou moins prononcé. Ignacio, Tömör et Enhtuya sont visiblement motivés ; Emmanuella semble avoir l'esprit ailleurs ; Elina n'a opiné qu'à contrecœur.

Federico lit l'incertitude qui se peint sur les traits de sa compagne et lui adresse un regard interrogateur. Elle y répond par un haussement d'épaules, l'invitant à poursuivre. *Ce n'est pas le moment de déballer mes angoisses,* pense-t-elle, *voyons déjà en quoi consiste cette grande annonce.*

Federico farfouille quelques secondes parmi les papiers qui s'amoncellent devant lui. Il en tire une feuille couverte de chiffres et de schémas, et la brandit comme un trophée.

— Mesdames et messieurs, je vous présente la conclusion d'une longue étude sur l'adaptation des chevaux sauvages de Mongolie. Les résultats sont formels : les troupeaux sont désormais capables de se débrouiller sans aucune aide humaine !

Des applaudissements s'élèvent autour de la table. Ignacio lance un sifflement approbateur et fait circuler une tournée de caramels mous avant de féliciter les travailleurs.

— Bravo à tous ! C'est un véritable tour de force que d'avoir rendu leur liberté à ces animaux, vous pouvez en être fiers !

— C'est vrai, renchérit Federico. Chacun a joué un rôle primordial dans cette réussite. Cela n'a pas été facile tous les jours, mais le résultat est à la hauteur de nos espérances. Félicitations à nous ! Mais un peu de patience, ce n'est pas tout à fait terminé pour autant.

— Faut-il qu'on reste ici encore un peu ? demande Elina, pleine d'espoir.

— Franchement, non, ce n'est pas nécessaire. Pendant quelques années encore, il serait bon d'exercer une surveillance sur les chevaux, mais de manière beaucoup plus relâchée. Faire le tour des troupeaux une

ou deux fois par mois suffira amplement. Tömör, Enhtuya, seriez-vous prêts à vous en charger ?

Les deux Mongols ont à peine besoin d'échanger un regard avant d'accepter.

— Je continuerai à garder un œil sur nos protégés avec plaisir, dit Tömör. Et je vous enverrai des nouvelles, promis, ajoute-t-il en regardant Elina.

— Je suis certain qu'ils se débrouilleront très bien sans notre aide, dit Federico, mais ce suivi sera précieux pour nous assurer de leur bonne santé et pourra servir à d'autres associations qui mènent des programmes semblables au nôtre.

— Et vos projets à vous, alors ? Que comptez-vous faire si vous n'avez plus de travail en Mongolie ? demande Enhtuya à la ronde.

— Pour ma part, j'ai un joli projet qui se dessine, révèle Emmanuella en caressant son ventre à peine arrondi. Je ne voulais pas en parler trop tôt, mais impossible de garder le secret plus longtemps : je suis enceinte !

Tous s'exclament en chœur devant ce secret de polichinelle. Emmanuella a certes attendu d'atteindre trois mois de grossesse pour annoncer la nouvelle, pourtant ses gestes de mère en devenir n'ont échappé à personne. Elle est radieuse en écoutant les félicitations qui la submergent.

Une fois passée l'euphorie de cette révélation, Emmanuella se tourne vers Federico et Elina.

— Et de votre côté, quels sont les plans ?

— Rien n'est encore décidé, répond Elina, mais nous avons une piste. Il y a quelques semaines, j'ai été contactée par le directeur d'une réserve naturelle en France. J'avais déjà travaillé avec lui à l'époque où j'étais reporter. Il s'est reconverti dans le domaine écologique et s'occupe maintenant d'un grand parc, avec pour but d'y accueillir des animaux sauvages. Il a entendu parler de notre action ici et recherche justement du personnel pour prendre en charge la communication, obtenir des financements, étudier l'implantation des animaux… Bref, il veut qu'on applique notre expérience au développement de la réserve.

— Nous en avons déjà discuté avec lui, et ce projet semble passionnant, ajoute Federico. Jusqu'à peu, nous pensions devoir rester en Mongolie pendant des mois, voire des années supplémentaires, mais les derniers chiffres en date nous ont fait changer d'avis.

— Quel heureux hasard ! s'exclame Ignacio. Et où se trouve cette

réserve, exactement ?

— C'est le parc du Mercantour, dans les Alpes, à la frontière italienne. Leur objectif principal est de réintroduire des loups dans les montagnes, mais ils se heurtent aux revendications des éleveurs locaux qui ont peur pour leurs moutons. Ce n'est pas facile de rendre tout le monde heureux… Comme nous avons beaucoup travaillé avec les éleveurs de chevaux ici, pour les amener à accepter la présence de chevaux sauvages aux côtés de leurs propres troupeaux, nous connaissons bien ce type de problèmes.

— Je suis sûre que vous ferez cela très bien, dit Emmanuella. C'est une belle initiative, et avec votre expérience, vous avez beaucoup de choses à leur apporter. Et puis, cela vous rapprochera de l'Espagne, nous pourrons nous voir plus souvent.

— C'est vrai, reconnaît Federico.

Il sourit toujours, mais avec un peu moins d'entrain, remarque Elina. Il semble soudain réaliser que la mission à laquelle il a dédié quinze ans de sa vie est sur le point de s'achever. *C'est déjà difficile pour moi de me projeter de retour en France, alors, pour lui, ça doit être impossible !* pense la Française. Comment retrouver une vie traditionnelle, après avoir été coupé du monde pendant si longtemps ?

Federico se reprend vite. Il agite la main comme pour chasser les idées qui l'importunent, et achève la conversation d'une voix enjouée :

— Je n'ai qu'un mot à ajouter pour conclure cette réunion… Fiesta !

— Fiesta ! reprennent ses collègues.

Comme par magie, des bouteilles de vin espagnol apparaissent sur la table.

— Je sentais que des bonnes nouvelles seraient annoncées, explique Ignacio avec une grimace comique. Ne me demandez pas comment, j'ai un instinct pour la célébration, c'est tout.

— Heureusement que les enfants passent la semaine à l'internat, ajoute Enhtuya en lançant un clin d'œil à son mari. Nous allons pouvoir profiter de la soirée.

Une musique joyeuse est mise en route et bientôt, chacun danse plus ou moins en rythme, un verre à la main. Pendant une soirée, Elina oublie ses inquiétudes. Seul compte l'instant présent, le plaisir d'une fête entre amis, un baiser de son homme, la satisfaction d'un travail mené à bien. Après avoir porté un nombre de toasts faramineux et dansé tout leur soûl, les convives se séparent.

À Tömör et Enhtuya qui s'apprêtent à regagner leur foyer à cheval, Federico martèle que « boire ou conduire, il faut choisir ». Il insiste tant et si bien qu'ils acceptent de dormir sur place. Les chevaux dessellés voient donc leurs propriétaires s'installer dans une yourte vide, tandis qu'ils rejoignent un large enclos pour la nuit. Cet espace ceint de barrières en bois accueillait autrefois les chevaux sauvages qui avaient besoin de soins, mais depuis plus d'un an, il n'a pas été utilisé.

En voyant les chevaux dans l'enclos, Elina est submergée par un tourbillon de souvenirs. C'est ici qu'elle a passé des heures à s'occuper d'Alag et de son poulain Gengis. Ils se laissaient manipuler sans crainte, alors, et acceptaient sans broncher les piqures et les soins. Aujourd'hui, ils refusent même de se laisser approcher… Elina a beau savoir que c'est une bonne chose, cette constatation l'attriste. La fatigue prend bientôt le pas sur cette déception, et comme les autres, elle rejoint son lit. Dans les steppes infinies, aucun bruit ne vient perturber le sommeil des fêtards.

***

Ce sont des hennissements qui tirent Elina du sommeil. À ses côtés, Federico grommelle que la nuit n'a pas été assez longue, mais il finit par se lever. Le soleil déjà haut éclaire les chevaux de Tömör et Enhtuya, que leurs propriétaires caressent en ajustant les selles sur leur dos. Tous deux semblent en parfaite forme, et Elina soupçonne que Federico et elle-même font pâle figure en comparaison, mal réveillés et tout juste capables d'aligner trois phrases cohérentes en clignant des yeux sous la luminosité soudaine.

— Ah, vous êtes levés ! C'est parfait. On doit aller traire nos vaches, mais on ne voulait pas partir sans dire au revoir. Merci encore pour la petite fête, nous nous sommes bien amusés ! lance Enhtuya.

— Je reviendrai demain, pour discuter des détails pour la continuité de l'association, ajoute Tömör. Vous devriez avoir retrouvé la forme, d'ici là !

Dans un éclat de rire, les deux Mongols enfourchent leur monture et s'éloignent au trot. Elina se demande comment ils font pour être aussi vifs après une soirée arrosée. Pénétrant dans la cuisine commune, elle est accueillie par Emmanuella qui rayonne d'énergie. *Ce n'est pas possible, ils sont tous indestructibles !* songe Elina, avant de se rappeler qu'Emmanuella est enceinte et n'a pas bu une goutte d'alcool, ce qui la console. La future maman voit arriver ses collègues avec un sourire moqueur, mais se passe de commentaire et se contente de leur servir une tasse de café qui leur fait le plus grand bien.

Ignacio rejoint bientôt le petit groupe. D'une démarche mal assurée, il se dirige vers la table en se plaignant d'un mal de crâne persistant, dont il

assure ignorer l'origine. Ses yeux cernés ne s'ouvrent complètement qu'après sa deuxième tasse de café, et il recouvre alors immédiatement l'énergie qui le caractérise. Elina et Federico, en revanche, restent silencieux et quelque peu renfrognés.

— Eh bien, qu'est-ce qui vous chagrine ainsi ? demande Ignacio.

— Je ne sais pas, répond Federico. Je me sens un peu…

Il n'achève pas.

— Un peu triste à l'idée de quitter la Mongolie, non ? poursuit Elina. Je le suis, en tout cas. Difficile d'imaginer le retour en France, de vivre loin des steppes.

— Exactement. Je suis heureux que l'association ait mené son action jusqu'au bout, mais d'un seul coup, tout va changer. Je ne suis pas tout à fait prêt pour cela, je crois.

— Il est difficile de tourner la page, reconnaît Ignacio, surtout après une aventure aussi belle que celle-ci. Mais de magnifiques perspectives vous attendent en France !

— Quel choc, tout de même, dit Federico. Je ne peux pas me projeter dans l'avenir. L'idée de monter dans un avion pour débarquer à Paris dix heures plus tard semble tout simplement ridicule.

— Il n'y a aucune obligation de rentrer en avion, souligne Ignacio. Le Transsibérien peut vous amener jusqu'en Europe en plusieurs jours. Je l'ai pris plusieurs fois, c'est une expérience qui en vaut la peine !

Elina étudie cette possibilité. La première fois qu'elle est venue en Mongolie, c'était à bord de ce train mythique, qui traverse la Russie et rallie la Chine en passant par la Mongolie. Elle en garde un souvenir agréable, mais l'idée de ne pas contrôler la vitesse du moyen de transport lui déplaît.

— Même quelques jours, c'est terriblement court, dit-elle enfin. J'aimerais vraiment prendre le temps de revenir à mon rythme, lentement. À cheval, par exemple !

— La pauvre monture ne tiendrait pas tout le voyage, je le crains, répond Ignacio. Et puis, même si elle le faisait, qu'en ferais-tu une fois arrivée en France ?

— Tu as raison. Je ne sais, alors, à pied peut-être, ou à vélo, suggère Elina, tout en sachant pertinemment qu'elle ne sera jamais capable de parcourir des milliers de kilomètres à la seule force de ses jambes.

— Si j'étais toi, je parierais tout de même sur la voiture, s'amuse Emmanuella qui ne prend pas ces idées au sérieux.

— En voiture alors ! rebondit Elina. Un périple à travers le continent eurasien, ce serait une superbe aventure.

L'œil de Federico s'allume en entendant ces mots.

— Et pourquoi pas ? Il faut bien rentrer d'une manière ou d'une autre. Et nous n'allons pas abandonner la Jeep de l'association ici… Elle est vieille, on n'en tirerait pas grand-chose en la revendant. Pourquoi ne pas tenter une dernière virée ? Une virée sacrément longue, c'est vrai. Mais comme tu le disais, Elina, quelle aventure !

Ignacio regarde son neveu, puis Elina, à tour de rôle. Il retient d'abord une remarque, mais lâche finalement à mi-voix :

— C'est une idée folle, j'espère que vous le savez. Si jamais… Eh bien, si jamais elle venait à se réaliser, sachez que c'est un de mes plus grands rêves, de partir dans un road trip comme celui-ci. Prendriez-vous un vieil oncle en auto-stop ?

Emmanuella éclate de rire.

— Vous êtes vraiment de grands enfants, tous les trois. Conduire de la Mongolie jusqu'en France… On aura tout entendu ! Allez, buvez votre café au lieu de dire des bêtises !

LES LUMIÈRES DU BOUT DU MONDE
Tome 1 : Dans les steppes sans fin

Après avoir vu la mort en face, parviendra-t-elle à semer ses démons ?

Reporter passionnée, Elina arpente depuis des années champs de bataille et terrains minés. Mais Nicolas, son premier amour, souffre trop de ses absences à répétition et se fiance à une autre. Elina refuse de s'apitoyer sur son sort et se réfugie dans son travail. Sa douleur la pousse néanmoins à commettre des imprudences sur le terrain, au péril de sa vie. Contrainte par sa supérieure à des congés forcés, elle plie bagages et entreprend un long voyage en Mongolie. Dans les steppes, elle rencontre Federico, bel Espagnol à la tête d'une association visant à réintroduire une espèce de chevaux en voie d'extinction dans leur milieu naturel...

Avec en toile de fond un panorama à couper le souffle, Coralie Duperrin retrace le parcours d'une femme guidée par ses idéaux, à la recherche de sa destinée. Elle livre ainsi un très beau récit initiatique, empreint de poésie et de philosophie.

Pour en savoir plus
www.feelsogood-editions.com

LA VIE TRÉPIDANTE ET ROCAMBOLESQUE DE MADISON NICHOLS
Tome 1 : Le jour où elle a dérapé au coin de la rue

Elle contrôlait parfaitement sa vie jusqu'au jour où...

Madison Nichols est une jeune anglaise au caractère bien trempé et à l'imagination débordante. Douée d'un grand sens de l'observation, elle est également très organisée. Son quotidien est réglé à la minute près. Pas question de laisser de la place à l'imprévu et aux mauvaises surprises ! Jusqu'au jour où elle rencontre Mac, un sans-abri méconnu des habitants du quartier et installé depuis peu à l'angle de sa rue. Si aux yeux des autres, Mac n'est rien d'autre qu'un mendiant, il en va différemment pour Madison qui pense être témoin d'un échange peu scrupuleux lorsqu'elle le voit récupérer mystérieusement un sac dans la pénombre. Dès lors, elle se met en tête de découvrir par tous les moyens qui se cache derrière ce sans-abri. Et elle n'est pas au bout de ses surprises...

Suivez les enquêtes farfelues de Madison Nichols qui l'entraîneront dans des situations cocasses, délirantes, mais aussi attachantes !

Pour en savoir plus
www.feelsogood-editions.com

Jusqu'à l'irruption d'une femme dans sa vie...
Emily Chain
COMME UNE BOUTEILLE À LA MER
TOME 1
Ou comment apprendre à aimer de nouveau la vie.

Comme une bouteille à la mer
Tome 1 : Ou comment apprendre à aimer de nouveau la vie

Et si vous suiviez le carnet d'une inconnue pour retrouver le bonheur ?

Luc a décidé de rejeter tout sentiment depuis que sa femme enceinte a perdu la vie dans un accident de voiture. Pas de sentiments, pas de chagrin. Juste un grand vide. Le jour où son enfant aurait dû naître, il pense à mettre un terme à sa propre existence. Jusqu'à l'irruption de Victoire, qui incarne la vie. Elle lui lègue un carnet, dans lequel elle notait ses pensées, ses souvenirs, ses conseils, pour réussir à apprécier la vie, et à partager aux autres des petites parcelles de bonheur. Luc se prend au jeu et utilise ce carnet comme un guide. Mais jusqu'où cela le mènera-t-il ? Une chose est sûre, Victoire lui fera faire des choses qu'il n'aurait jamais pu imaginer...

Emily Chain décrit avec justesse les sentiments d'un homme abandonné par la vie, mais aussi et surtout sa résurrection et sa réouverture au monde qui l'entoure. Un roman qui nous emmène en voyage...

Pour en savoir plus
www.feelsogood-editions.com

© Éditions Feel So Good, 2021 pour la présente édition

Éditions Feel So Good
10/8, rue Jules Cockx
1160, Bruxelles

www.feelsogood-editions.com

eISBN : 9782390452546

Maquette de couverture : Philippe Dieu
Photo : © StockSmartStart ; Alessandroguerriero / Shutterstock

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est strictement interdite.